

ASE  
4370  
VA

12F

ASE 4370

Claude  
BOURRIN

CLAUDE BOURRIN



# CHOSSES & GENS EN INDOCHINE

*A Hanoï avant-guerre — Au Vieux-Colombier  
En guerre contre l'Allemagne  
1908 - 1916*



30 fr.

D.E.O.  
HANOÏ

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT — HANOÏ

B.U. NICE - LETTRES



D

002450516 Côte d'Azur. Bibliothèques

CHOSSES ET GENS  
EN INDOCHINE

DU MÊME AUTEUR :

LE VIEUX TONKIN (*Le théâtre, le sport, la vie mondaine, de 1884 à 1889*).

Un volume in-8° raisin sur Vélín Moirans, 220 pages, 68 gravures, 1 carte de Hanoï en 1884. (*Tirage de luxe sur papier Impérial Annam*). Epuisé.

Imp. J. ASPAR, Saigon (1935).

CHOSSES ET GENS EN INDOCHINE. *Souvenirs de bonne humeur (1898-1908)*.

Un volume de 288 pages sur Alfa bouffant. (*Tirage sur Vélín Barjon numéroté*). Epuisé.

Imp. J. ASPAR, Saigon (1940).

FRANCE D'ASIE. *Synthèse historique, ethnique et artistique à l'occasion de l'inauguration du Transindochinois en 1936*.

Musique de Charles Martin.

Editions POULALION, Courbevoie (1937).

EN PRÉPARATION :

LE VIEUX TONKIN (tome II. — 1890 à 1896).

CHOSSES ET GENS EN INDOCHINE (tome III. — 1917 à 1927).

MOLIÈRE ET LES ANNAMITES.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE  
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST  
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

CLAUDE BOURRIN

*ASE 4370*

# Choses et Gens

en

# Indochine

A HANOI AVANT-GUERRE  
AU VIEUX-COLOMBIER  
EN GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE  
1908-1916



HANOI  
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT  
1941

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1° sur bouffant des Papeteries de France :

*1.000 exemplaires constituant l'édition originale.*

2° sur pur chiffon de Rives :

*150 exemplaires numérotés de 1 à 150.*

3° sur vergé pur chiffon de Rives :

*50 exemplaires hors commerce numérotés de I  
à L.*

*Tous droits réservés.*

*A ma femme, qui n'est pas la première  
venue...*

C. B.

## AVANT-PROPOS

---

En donnant à l'impression, fin 1939, le premier volume de ces souvenirs, je craignais d'aboutir à un échec financier. L'imprimeur Aspar, considérant comme moi l'heure peu favorable à des réminiscences d'ordre personnel, m'encouragea cependant à risquer l'aventure, afin de n'avoir pas à retourner aux souscripteurs les sommes qu'il en avait reçues. Bref, nous eûmes tous deux l'audace de réaliser le projet né durant les heures de calme relatif qui ont précédé immédiatement le commencement de la guerre.

Le lancement de mille exemplaires d'un volume nouveau sur le marché local de la librairie ne peut en aucun cas constituer une « affaire » au sens bénéficiel du mot. Encore faut-il que l'auteur-éditeur y retrouve le montant de sa dépense. L'équilibre s'étant établi, de ce point de vue, avec une grande facilité, j'en ai tiré une indication impérative : celle de publier « la suite » ainsi que d'assez nombreux lecteurs m'y ont d'ailleurs engagé d'une manière tout amicale.

Je ne me leurre pas. Ce que l'on cherche, dans ces souvenirs, ce n'est pas une délectation littéraire, et « l'histoire de ma vie » n'a point cet attrait d'imprévu et de mystère qui fait prendre de l'agrément au plus banal roman policier. Ce qui plaît au lecteur de Choses et gens, c'est de retrouver

dans leurs pages les noms de personnages qu'il a connus et sur la vie desquels il est heureux de voir projeter les lueurs furtives de ma lanterne à rétrospection. En d'autres termes, si je n'usais que d'initiales ou de noms supposés, mes anecdotes perdraient les trois quarts de leur intérêt.

Mais puisque la formule a plu, n'en changeons point. Aidons le lecteur ami à fuir, par un plongeon dans le passé, la sombre obsession du temps présent.

Il n'est pas certain, au surplus, que ce second volume aura le pouvoir de diversion du premier. Si en effet les deux premières parties du présent ouvrage ont trait aux paisibles années coloniales 1908-1913, et au passage de l'auteur au théâtre du Vieux-Colombier (1913-1914), la dernière relate les impressions d'un combattant de 1914-1918. On se retrouve par là ramené aux préoccupations dominantes d'aujourd'hui.

Comme quoi ce qu'on a appelé « la grande guerre » n'a été qu'un épisode de l'histoire de l'Europe en folie. L'homme est plus que jamais un loup pour l'homme, et les trêves d'entre-tueries sont de moins en moins longues.

\* \* \*

Remarque nécessaire : aucune des appréciations portées dans ce volume sur les faits et les personnes n'a été influencée par les événements actuels.

Beaucoup de Français, éclairés par la catastrophe qui a frappé notre malheureux pays, ont répudié sincèrement leurs opinions et leurs jugements antérieurs. Il est honorable de confesser ses



erreurs et naturel de changer de direction quand on s'est trompé de route. Mais certains de nos compatriotes font du zèle ; ils accablent aujourd'hui les systèmes et les hommes pour lesquels ils professaient naguère admiration et sympathie ; ils en portent aux nues d'autres qui ne récoltaient auparavant que leurs sarcasmes.

Il me déplairait d'être confondu avec ces opportunistes un peu voyants ; on se souviendra que dès juin 1939, époque à laquelle j'ai écrit mon premier volume publié en 1940, j'avais montré peu de considération pour le régime politique insensé qui vient de s'effondrer dans la honte et dans le sang.

Encore ces premiers souvenirs embrassaient-ils une époque où la maturité d'esprit me faisait défaut pour asseoir un jugement motivé ; on ne sera donc pas surpris qu'en prenant de l'âge et quelque expérience, j'aie donné plus de force, je ne dis pas plus d'autorité, à l'expression de mon sens critique.

\* \* \*

Il me reste à remplir ici un devoir agréable : remercier les journalistes de l'Indochine qui ont signalé avec une si belle unanimité dans la gentillesse l'apparition de mon premier recueil et créé autour de lui un climat favorable. Je suis fier de ce que mon modeste ouvrage ait servi de prétexte à des articles d'une si belle tenue littéraire.

Puissé-je ne pas décevoir en récidivant la flatteuse sympathie de mes amis du premier livre !

C. B.

# CHOSSES ET GENS EN INDOCHINE

## 1908

RETOUR EN FRANCE. — LES SPECTACLES DE PARIS. —  
*Le grand soir.* — *L'action française.* — L'AUBERGE DU CLOU. — HENRI ANTOINE ET LE THÉÂTRE AMBULANT DE LA BANLIEUE. — SÉJOUR A VICHY : PERTES AU JEU ! — L'AUTEUR LOUE LE THÉÂTRE FÉMINA POUR... NE PAS JOUER *Cadet-Roussel*...

J'étais rentré en France au printemps de 1908 par *L'Amiral Nielly*, paquebot des Chargeurs Réunis, société qui absorba en 1904 l'ancienne Compagnie Nationale. Vous souvenez-vous de cette traversée, ami Granval, qui bottâtes le derrière d'un malotru surpris par vous couché au ras du caillebotis des salles de bain, se livrant à la contemplation d'une passagère en costume de douche ?

Après avoir consacré plusieurs semaines aux obligations familiales, j'allai achever mon congé à Paris ; je retrouvai avec allégresse la ville unique, toujours semblable à elle-même, encore qu'elle sache se transformer pour suivre l'évolution matérielle des choses, ce qu'on appelle improprement le progrès.

Cette fois, ce qui frappe le voyageur à son retour d'exil, c'est la disparition à peu près totale des omnibus à trois chevaux, surmontés de la démocratique « impériale », et leur remplacement par les autobus malodorants mais plus rapides et confortables.

On devine que je fréquentai assidûment les théâtres, me délectant à l'audition des chefs-d'œuvre, plus souvent des ouvrages seulement habiles que des interprétations admirables plaçaient momentanément sur le plan supérieur.

Ah ! les troupes de cette époque, celles de la Comédie-française, de l'Odéon, des Variétés, du Vaudeville et du Palais-Royal ! Quels ensembles inégalables — et jamais égalés depuis — de gloires de la scène, d'artistes célèbres, considérés comme les princes de la profession théâtrale !

Paris, séjour sans pareil, lieu idéal où l'on avait le choix entre Sarah Bernhardt, Réjane, Mounet-Sully, de Max, Paul Mounet, les Coquelin, Julia Bartet (peut-être la plus grande), Reichenberg, Delaunay, Albert Lambert, Aimée Tessandier, Eve Lavallière, Marie Magnier, Jane Hading, Guy, Max Dearly, Baron père, Pierre Brasseur, Cassive, Gabrielle Lender, Cécile Sorel, Grand, Lérand, Huguenet, Berthe Bady, Lugné-Poe, Lucien Guitry, Suzanne Després, Marguerite Deval, Prince, de Féraudy, Leloir, Laugier, Segond-Weber, Polaire, etc... et aussi Dranem, Polin, Mayol, les grands amuseurs du café-concert... Paris et son boulevard de l'intelligence où vingt théâtres porte à porte regorgeaient tous de spectateurs, du lointain Déjazet jusqu'aux Capucines en passant par les Folies-Dramatiques, l'Ambigu, la Porte Saint-Martin, la Renaissance, le Gymnase, les Variétés,

le théâtre Antoine, la Gaité, les Nouveautés, l'Opéra-Comique, le Vaudeville, l'Opéra, l'Athénée, etc... Paris où l'on trouvait encore, dans des quartiers moins spécialisés, l'Odéon, Sarah Bernhardt, le Châtelet, le Français, le Palais-Royal, le Théâtre des Arts, Cluny, Fémina, Trianon, l'Œuvre, le Grand-Guignol, et, dans les arrondissements populaires, les scènes consacrées au bon vieux mélo où Margot pleurait encore... Paris, ses grands concerts symphoniques du dimanche chez Colonne, chez Lamoureux ou chez Padeloup, la bonne musique à effectifs plus réduits de chez Touche ou des Concerts Rouge... Et ces cabarets fameux où l'esprit rosse de Montmartre se superposait à l'esprit caustique de Paris, capitale d'une France où l'on n'est pas bête... La Lune Rousse, les Noc-tambules, le Chat Noir, la Boîte à Fursy, avec les rois du genre : Dominique Bonnaud, Numa Blès, Fursy, Rodolphe Salis, Vincent Hyspa, Gabriel Montoya, Paul Delmet, Lucien Boyer, et tant d'autres...

Je crois bien qu'il n'y a pas de soirée durant ce séjour parisien où l'on ne me vit au spectacle, sans préjudice des matinées au Français et aux concerts symphoniques. Assiduité qui eût été dispendieuse, ma bourse étant comme toujours assez plate, si, par le fils Méaulle, ami de Maurice de Monferrand, le grand comédien des Services Civils, je n'avais bénéficié de fréquentes entrées de faveur. Cet aimable jeune homme sollicitait quotidiennement pour moi les divers théâtres en imitant l'écriture de son père, l'illustre graveur, lequel, très répandu jadis dans le monde parisien, ne sortait plus guère à cause de son grand âge.

Méaulle écrivait en même temps à plusieurs secrétaires des théâtres ; il m'arriva souvent

d'avoir le choix entre trois ou quatre spectacles ; lorsque j'avais pris ma décision, Méaulle s'en allait bien vite vendre les autres coupons au fameux bureau de tabac de la rue Drouot ; c'est ainsi que les fils de famille se constituaient des revenus en ces temps bénis où une pièce de cent sous dans la poche faisait de vous le roi de la situation.

\* \* \*

En 1908, la pièce qui avait la grande vogue à Paris était *Le Grand Soir* de Léopold Kempf. L'action se déroule dans les milieux nihilistes ; la troupe du théâtre des Arts (précédemment Les Batignolles) réalisait la perfection sous la direction du très habile metteur en scène Durec qui jouait lui-même un rôle important entouré de Roger Karl, Armand Bour, Gina Barbieri et Véra Sergine, celle-ci en pleine possession d'une puissance dramatique qu'elle a galvaudée ensuite à plaisir.

Tous les spectateurs, empoignés par l'extraordinaire sincérité des acteurs, sortaient de la représentation avec des âmes de révolutionnaires. Ces hommes en frac ou en smoking, ces femmes en grand décolleté et robe longue, n'eussent probablement pas suivi le fou qui aurait proposé d'aller conspuer sous ses fenêtres l'ambassadeur de Russie ; en revanche, je suis sûr que si les camelots avaient, à la sortie du théâtre, répandu la nouvelle d'un attentat véritable en Russie, cette cohue mondaine aurait extériorisé aussitôt son enthousiasme, la pièce de Kempf étant assez habilement faite pour justifier les pires violences.

Pour moi qui encore enfant avais incarné durant les jeux d'école la farouche figure de Ravachol, je trouvai une si vive délectation à ce spectacle du *Grand Soir* que je revins l'applaudir, Méaulle aidant, trois fois consécutives.

Et pourtant, depuis mon arrivée en France, j'étais devenu lecteur assidu de *L'Action française*. D'hebdomadaire que sauf erreur il était jusqu'alors, le journal du roi s'était transformé en quotidien le 21 mars 1908. Les premiers rédacteurs se nommaient Charles Maurras, Henri Vaugois, Léon Daudet, Robert de Boisfleury, Jacques Bainville, de Montesquiou, Lucien Moreau, Jules Lemaître et Pampille (M<sup>me</sup> Léon Daudet).

En ces temps heureux de farniente, je trouvais délicieux, me couchant tard, de ne pas me lever tôt et de recevoir les journaux au lit avec le petit déjeuner (ô merveille des croissants parisiens d'autrefois !)

Ma pâture intellectuelle du matin se composait, avec *L'Action française*, de *Comœdia*, dont j'ai dit ailleurs qu'Henri Desgrange, futur inventeur du Tour de France (récemment décédé), m'avait nommé correspondant pour l'Indo-Chine.

*L'Action française* avait comblé tout de suite mes aspirations. Tout gamin, à Nantes, j'allais acheter *L'Autorité* de Paul de Cassagnac, pour le chevalier de Panizza, coupeur italien du tailleur qui utilisait mes services. Si jeune encore, je me délectais des diatribes du fougueux polémiste ; admirateur de Napoléon, je ne songeais point pour autant à embrasser la cause bonapartiste que défendait Cassagnac ; mais j'avais pris à cette lecture un violent dégoût de la République. Le terrain était donc tout préparé chez moi pour recevoir l'enseignement de Maurras et de ses amis. Et c'est

ainsi qu'en 1908 mon aversion juvénile pour le régime électif se transforma en une adhésion sans réserve à la doctrine monarchiste, laquelle est pour notre pays la doctrine de salut suprême.

En 1908, Clemenceau occupait la présidence du conseil ; dans son cabinet figuraient de répugnants ministres comme Briand et Caillaux ou des ministres incapables tels les Doumergue, les Pichon, les Dujardin-Beaumetz et autres produits falots du régime. C'est dire si Maurras et ses compagnons avaient de quoi exercer leur verve vengeresse.

En dehors même de toute préférence politique, *L'Action française* a toujours eu pour elle d'être le journal le mieux fait parmi les quotidiens ; elle n'a pas d'équivalent en qualité profonde dans toute la presse de notre pays, et l'on est ébloui par la forme et la variété de ses chroniques.

Je suis pour ma part demeuré fidèle à ce journal incomparable ; le moins que j'en puisse dire, c'est que, du point de vue politique, il m'a procuré cette certitude de l'esprit que dans le domaine religieux le croyant trouve dans sa foi.

Ajouterai-je qu'en 1908 la politique ne me passionnait pas à l'égal du théâtre. Aussi est-ce *Comœdia* que je dépliais en premier lieu, au réveil, pour lire la critique de Léon Blum sur la grande « première » de la veille. A ce moment là Léon Blum, conseiller d'Etat, faisait figure d'écrivain et ne s'était pas lancé dans la politique active. Le moment de souffler le désordre ne lui paraissait pas encore venu...

Ces considérations peuvent sembler inutiles ; il s'agissait seulement pour moi de préciser l'époque de mon initiation à la vérité politique ; si tous les Français avaient montré moins d'indifférence à

l'exercice de la fausse souveraineté que leur donnait le bulletin de vote, il est certain que la patrie n'eût pas sombré dans les abîmes où nous la voyons se débattre aujourd'hui.

\* \* \*

Un ami m'avait emmené à l'Auberge du Clou, avenue Trudaine ; je trouvai le lieu conforme à mes goûts et y pris mes habitudes.

Le Clou était une brasserie aux tables de chêne, aux lambris sombres, au plafond enfumé, aux murs ornés de toiles et de dessins d'une facture artiste ; sur la cheminée monumentale on voyait des pichets de faïence, alternant avec des plats de cuivre et d'étain ; on se sentait là en intimité et en confiance bien mieux que dans ces salles immenses, claires et d'aspect glacial, des cafés modernes, où sous prétexte d'hygiène on a accumulé les réfrigérants : le marbre, le nickel, les glaces, et les viviers à poissons rouges.

Il venait beaucoup d'artistes à l'Auberge du Clou, des écrivains, des journalistes, des chanteurs, des peintres, des chansonniers, des comédiens, notamment les acteurs du théâtre de l'Œuvre. Je fis ainsi connaissance de Willy (alias Henri Gauthier-Villars et l'Ouvreuse de *L'Echo de Paris*) de l'amuseur Dorville (soin ! soin !) du comédien Mévisto, venu autrefois en Indo-Chine, etc... Georges Courteline était aussi un habitué du Clou, mais je ne l'y vis point parce qu'il venait pour l'apéritif et la manille, alors que je comptais parmi les clients de minuit, à la sortie des spectacles (1).

(1) L'héroïque aviateur Do-huu-Vi fréquenta le Clou, très aimé des artistes, quelques années plus tard : j'y entendis faire son éloge par des habitués, durant l'une de mes permissions de la guerre, quelques semaines après la mort glorieuse de ce vaillant.



Je fus présenté un jour à Henri Antoine, l'un des fils du grand André Antoine, directeur de l'Odéon et fondateur du glorieux Théâtre libre. « J'ai », me dit ce jeune homme, « une réunion demain pour former une troupe théâtrale qui desservira la banlieue. Veux-tu être des nôtres ? » On pratique le tutoiement immédiat dans les milieux de théâtre, mais je n'étais pas encore blasé sur cette habitude et pour un peu je me serais flatté de ce que c'étaient mes lauriers de comédien indochinois et surtout mon incarnation de Flambeau qui me valaient d'entrer de plain-pied dans l'amitié et la confiance du fils Antoine.

Le lendemain, dans le caveau du sous-sol orné de peintures murales d'un art agressif, Henri Antoine s'attendait — il me le dit plus tard — à voir affluer les trois quarts des bailleurs de fonds éventuels à qui il avait envoyé une invitation personnelle pressante aux fins d'entendre l'exposé de ses projets ; l'auditoire n'était composé que d'une vingtaine de jeunes gens et de jeunes femmes désargentés qui avaient eu vent d'un engagement possible et se présentaient là avec des dents voraces... Antoine crut un instant que je pouvais être le commanditaire dont il avait besoin car j'étais le seul qui, en attendant l'ouverture de la séance, avait commandé un café-crème. Quand je lui offris d'imiter mon exemple, il ne douta plus que je ne fusse « plein aux as », selon son expression favorite certainement née de l'idée fixe de trouver quelqu'un répondant à cette définition. Mais quand il sut mieux que je vivais sur une mensualité de quelques centaines de francs, économies comprises, Antoine ne s'attarda pas à développer pour moi des considérations d'ordre financier. Supposant la question d'argent déjà

résolue, il exposa à « l'assemblée » quel devait être le programme artistique et littéraire de l'entreprise ; il insista sur l'intérêt social qui s'attachait à porter la bonne parole dramatique au public déshérité de la banlieue, ce malheureux public vivant à la fois trop près et trop loin de la métropole parisienne, trop près parce que les tournées négligeaient de desservir ces régions intermédiaires entre la capitale et la province, trop loin parce que le banlieusard est asservi à de graves difficultés de transport quand il veut rentrer se coucher de nuit après le spectacle à Paris. Aucun des auditeurs n'ayant élevé d'objection, ce qui facilitait de beaucoup les choses, Antoine parla ensuite de la composition de la troupe, et cette partie de son discours ne laissa plus personne indifférent. Chacun montra des bouts d'engagement, des comptes rendus de journaux, des programmes où son nom était souligné au crayon de couleur ; Antoine y jetait un coup d'œil distrait. En vérité, il avait besoin de tout le monde... ne fût-ce que pour se donner une illusion... Chose qui parut à tous très naturelle, la question des appointements ne fut qu'effleurée : « Pour les cachets, faites-moi confiance, nous travaillerons en amis et mes bénéfices seront les vôtres ». Formule excellente et qui autorisait l'espoir de répartitions fabuleuses, alors qu'un contrat en due forme n'eût abouti qu'à un forfait misérable.

Et voilà ! Le Théâtre ambulant de la Banlieue était fondé, sans qu'il en coûtât un centime. Les capitalistes n'étaient pas venus, tant pis pour eux ! Lorsqu'alléchés par les premiers résultats de la campagne qu'on allait entreprendre, ils chercheraient à entrer en relations avec nous, on leur tiendrait la dragée haute...

Le plus drôle, c'est qu'on allait commencer, effectivement, sans le secours financier de quiconque... Antoine parce qu'il était le fils de son père, obtint de faire passer gratuitement dans les journaux un petit manifeste instruisant l'univers de ses intentions. Par ailleurs les municipalités consentirent, ainsi que certains propriétaires de salles de cinéma intermittent, à prêter sans rémunération leurs salons officiels et leurs établissements.

Pour les affiches et les programmes, Antoine avait trouvé un imprimeur à crédit sous la condition expresse que le paiement serait fait le lendemain de chaque représentation très ponctuellement, quand la recette aurait été réalisée.

Les décors, meubles et accessoires ? On utilisait ce qu'on trouvait sur place ; quand il n'y avait rien, les voisins de la salle de spectacle étaient mis à contribution moyennant quelques entrées gratuites aux premiers rangs.

Le répertoire courant ne comprenant le plus généralement que des pièces modernes excluant les milieux de luxe élégant, les comédiens s'ingéniaient à trouver eux-mêmes les « frusques » correspondant à la situation sociale modeste de leur personnage. Moi-même, dans *La Terre se venge*, drame rustique de M. Etienne Lequesne, je devais porter la blouse d'un vieux paysan et c'est un patron boucher des Batignolles qui m'en procura une, empruntée à un toucheur de bœufs de la Villette.

Exceptionnellement cependant, on joua un jour deux actes pour lesquels il fallait des costumes de style. Où les prendre ? Ou plutôt où prendre l'argent pour les louer ? Je conseillai à Antoine de demander ces costumes à son père, directeur de

l'Odéon. Il s'y refusa d'abord, étant en termes assez froids avec l'auteur de ses jours ; la nécessité faisant loi, il se décida pourtant à lui écrire ; le lendemain, furieux, il me montra la réponse qui disait en substance : « Mon cher Henri, le magasin de l'Odéon est entièrement à ta disposition. Viens faire ton choix ! — Eh ! bien ! » dis-je, « c'est parfait. Pourquoi es-tu mécontent ? — Tu ne vois donc pas qu'il se fout de moi ? Je lui ai demandé cinq costumes ; pour m'épater, il offre de m'en prêter cinq mille ! » J'eus beau insister pour démontrer que cette susceptibilité ne rimait à rien, Henri ne voulait rien entendre. D'un commerce difficile, tout comme son père du reste, il éprouvait une satisfaction secrète à ne pas user de la latitude qu'il avait de puiser librement dans les immenses ressources vestimentaires de l'Odéon. Satisfaction toute platonique puisque la question des costumes n'était pas résolue et que le père ignorerait toujours pourquoi son fils n'était pas venu choisir les oripeaux dont il avait besoin...

Quoiqu'il en soit, je dus, le jour de la représentation, avancer les frais de location chez un costumier qui demanda vingt francs, la trésorerie de mon directeur, râclée dans les poches de son gilet, ne dépassant pas 3 fr. 50. Ce soir-là, on put acquitter sur la recette, qui atteignit 42 francs, l'arriéré des affiches et quelques menues dépenses, mais je demeurai jusqu'au bout créancier de l'entreprise — en quelque sorte commanditaire — pour les 20 francs que j'avais imprudemment avancés.

42 francs de recette ! Et cependant le public, à Levallois-Perret comme partout où nous avons déjà présenté notre spectacle, était venu très nombreux. Ici comme ailleurs les spectateurs

avaient paru prendre plaisir à nos pièces ; le succès matériel était donc possible ; malheureusement Antoine ne se préoccupait pas du contrôle, il n'en chargeait aucun de nous, et quand il faisait les comptes après le rideau tombé, il était amené à conclure ou que les 3/4 des spectateurs étaient entrés sans payer ou que les contrôleurs improvisés de la localité avaient dilapidé la caisse.

Les malheureux artistes ne touchaient rien des appointements ou des cachets auxquels ils avaient théoriquement droit ; tout au plus reçurent-ils deux ou trois fois de petites sommes pour couvrir leurs frais de transport par tramway ou omnibus. Et quand la représentation avait pris fin trop tardivement, comme on ne pouvait songer à mobiliser des fiacres trop coûteux, on rentrait à pied tous ensemble dans le grand Paris... bien heureux quand le temps n'était pas trop maussade...

La marche à pied — on ne disait pas encore le footing — c'est excellent pour les jeunes gens bien nourris, mais à Paris la jeunesse indépendante ne fait pas régulièrement ses deux repas par jour. Rencontrant sur le boulevard une jeune camarade — nous devions jouer le soir au Parc Saint-Maur — je l'invitai à dîner avec moi avant de partir ; elle refusa en riant, disant qu'elle ne dînait jamais les jours de spectacle ; on eût dit que cette humble soubrette était quelque tragédienne de haut rang prétendant ne pas s'alourdir avant de livrer la bataille de Chimène, de Phèdre ou de dona Sol. Après la représentation, de retour à Paris, je lui dis : « Maintenant tu n'as plus d'excuse, tu me feras l'amitié de souper avec moi » ; elle y consentit, et je vis bien, à la manière goulue dont elle engloutit soupe au fromage et choucroute, que la malheureuse enfant n'avait pas dû

le matin faire un déjeuner très copieux. Héroïsme quotidien des jeunes femmes pauvres de Paris qui veulent demeurer sages, et il y en a plus qu'on ne le croit, même dans le monde des théâtres...

N'empêche que si Antoine, même ne possédant pas en propre un sou vaillant, avait su mieux soigner son organisation commerciale, il eût pu épargner à ses comédiens ces misères déprimantes ; le prestige de son nom et la bonhomie du public banlieusard pouvaient assurer à l'entreprise une prospérité durable.

A l'une des premières représentations, Antoine, aussi démuni que son illustre père à ses débuts, avait loué un smoking pour la petite causerie explicative de ses intentions qu'il faisait avant le spectacle. Causant en coulisse en fumant son éternelle cigarette, tout comme son père, il entra en scène pour exposer son programme sans songer à jeter le mégot qu'il avait aux lèvres. Ce sans-gêne non voulu ne choqua point le peuple auditeur qui, reconnaissant Antoine pour l'un des siens, était flatté, au fond, de lui voir sur le dos un vêtement bourgeois. Aussi Antoine continua-t-il — cette fois c'était du calcul — à exposer son programme à ses divers auditoires en conservant un mégot éteint collé à la bouche.

Les acteurs d'Henri Antoine manquaient tous comme moi de notoriété. Parmi eux se trouvait un jeune Corse qui, sous le nom de Gabriel de Gravone (la Gravone est une rivière de l'île de Beauté), se fit par la suite connaître comme jeune premier du cinéma muet ; il y avait aussi un premier rôle féminin, Gabrielle Alvaro, que je retrouvai plus tard directrice commanditée du théâtre Molière à Bruxelles, la jolie Tersanne, spécialiste des vers,

plusieurs autres bons camarades, Jurdieu, qui avait joué à l'Œuvre, Paul Denneville, René Lenglet ; le reste est sorti de ma mémoire, à l'exception encore d'un comédien fort bien doué et qui réussit brillamment ; l'ayant rencontré peu de temps après la dispersion de notre troupe, il me demanda comme un service de ne pas dire qu'il s'était compromis dans cette aventure. De longues années après, je le revis encore à Paris, chef de service important à *La Gazette du Franc* de M<sup>me</sup> Hanau ; là encore il me demanda le secret, assurant que si on le soupçonnait de bien gagner sa vie dans la finance, on lui offrirait des cachets dérisoires pour les créations théâtrales et cinématographiques que, de temps à autre, il trouvait le moyen de faire...

Après une quinzaine de représentations dont les comptes rendus ne paraissaient que dans d'obscures feuilles locales comme *Le Réveil de Courbevoie* et *L'avenir du Perreux*, Henri Antoine montra du découragement ; il eût fallu, pour que la finance s'intéressât à l'affaire, que les critiques influents se rendissent dans la banlieue, comme ils s'étaient rendus au passage de l'Elysée des Beaux-Arts quand André Antoine y avait fondé le Théâtre-Libre. Mais le Théâtre-Libre présentait un répertoire original, des formules neuves d'interprétation et de mise en scène, toute une doctrine dont nous ne pouvions offrir l'équivalent... il fallut bien se résigner à l'inévitable. Les acteurs n'avaient pas reçu un sol de leurs appointements ; toutefois, une dernière représentation ayant été annoncée à Charenton, la troupe décida, par scrupule d'honnêteté, qu'il fallait jouer quand même. Antoine ne fut jamais aussi éloquent que ce jour-là pour brosser en public le tableau du brillant avenir offert au

Théâtre Ambulant... La recette dépassa assez sensiblement la moyenne, qui s'établissait autour de 60 francs, mais les malheureux comédiens eurent la douleur d'entendre que, tout compte fait, quand on aurait entièrement désintéressé l'imprimeur, l'exploitation serait en déficit d'une cinquantaine de francs. Royalement, Antoine, en remerciant toute la troupe de son admirable dévouement — il en avait les larmes aux yeux — fit distribuer des cafés-crème... qu'il me laissa le soin de régler à la faveur de l'émotion générale.

N'empêche, que tout en grognant, nous aurions suivi plus loin notre général s'il l'avait ordonné. C'est que, tout comme son père, Henri Antoine était fait pour la mise en scène ; mauvais comédien lui-même, il indiquait aux autres avec une intelligence extraordinaire les gestes et les intonations ; en quelques instants il réglait les mouvements les plus difficiles et quoi que nous puissions formuler à son encontre sur un autre plan, nous nous inclinions tous volontiers devant sa jeune autorité. Bref, le Théâtre Ambulant de la Banlieue, après une existence éphémère, était rentré dans le néant. L'idée fut d'ailleurs reprise peu après l'avortement de notre tentative par Firmin Gémier qui disposant de roulottes, de camions et d'un théâtre démontable en bois et toile, ne réussit pas mieux que nous-mêmes, malgré les procédés américains de sa publicité.

Plus récemment encore, l'exploitation du Théâtre Ambulant fut tentée avec cette fois un matériel moderne de tracteurs et de voitures automobiles spécialement aménagées pour le transport de la troupe. J'ignore quels furent, du point de



vue financier, les résultats obtenus par cette entreprise qui du reste ne limitait pas son champ d'action à la banlieue ; son animateur, Aimé Clariond, est à présent sociétaire de la Comédie-française.

\* \* \*

A mon premier congé en 1903, je m'étais retrouvé à Vichy avec mon père ; convaincu de la vertu thérapeutique des eaux de cette ville, il avait fait de moi un adepte non moins fervent de ce culte rendu aux sources agissantes de Grande-Grille et de l'Hôpital.

Je retournai donc à Vichy en 1908 avec d'autant plus de plaisir que je savais y trouver ce que Paris caniculaire n'offre pas aux voyageurs : des soirées théâtrales variées d'une qualité supérieure. J'étais donc à la fois assidu à l'hydrothérapie, aux sources, et aux représentations du Casino.

A l'hôtel, j'avais pour voisin à table d'hôte le bon acteur Henri Jullien, originaire de Nîmes ; il connaissait mon oncle Colomb, celui-là qui m'avait conduit au bateau lors de mon premier départ pour l'Indo-Chine ; par Jullien j'étais au courant des potins du Casino ; j'appris ainsi que les répétitions de *L'Arlésienne* allaient être suspendues parce que le titulaire du rôle de Frédéri, Escoffier, était malade. « J'ai joué le rôle à Hanoi », dis-je « et si je peux rendre service à la direction, qu'elle me mette à l'épreuve des répétitions ». Mon offre ne fut pas retenue soit parce que la direction du Casino trouva bouffonne cette idée de recourir à un « buveur d'eau » pour remplacer un comédien, soit plus simplement parce que Jullien, par solidarité professionnelle, n'avait pas jugé bon de

transmettre ma proposition à qui de droit. Et l'on attendit tout bonnement pour jouer la pièce que la santé d'Escoffier fût rétablie ; ce qui entre nous était beaucoup plus sage que de risquer une aventure avec un inconnu.

Durant la journée il m'arrivait de flâner dans les salles de jeu ; si l'état de ma bourse l'avait permis, j'aurais bien essayé ma chance à la boule mais quelques tentatives malheureuses m'ayant soulagé de plusieurs pièces de cent sous, je m'abstins prudemment de récidiver. Pourtant je cherchais à découvrir le secret de la fortune ; en spéculant mentalement, j'arrivais à isoler un numéro, celui qui, à partir d'un moment donné, n'était pas encore sorti, alors que tous les autres étaient gagnants une ou plusieurs fois. Ce numéro retardataire devait fatalement, selon moi, sortir à son tour sans tarder ; pour augmenter mes chances, je laissais encore dix parties se succéder et si le numéro persistait à ne pas sortir, je commençais à jouer, mentalement s'entend. Immanquablement, la boule s'arrêtait au bout de deux ou trois fois sur le fameux numéro récalcitrant et je faisais le total de ma recette imaginaire. Nul doute, après de nombreuses expériences mentales toujours probantes, que le procédé était infaillible. J'en étais là de mes réflexions et j'allais me décider à tenter la chance en sacrifiant s'il le fallait une cinquantaine de francs lorsque mon ami Henri Berland entra dans la salle avec sa charmante jeune femme. Je les mis au courant de mes observations ; ils suivirent le jeu à leur tour mentalement et partagèrent aussitôt ma conviction. Nous étions tous trois résolus à risquer le coup... en toute certitude lorsque les jeux s'arrêtèrent.

Le lendemain, je ne sais quel empêchement m'éloigna du Casino. Je rencontrai les époux dans la soirée ; ils s'avancèrent vers moi avec des mines réjouies. Je devinai qu'ils ne m'avaient pas attendu pour risquer le paquet. « Mon vieux », dit Berland, « nous avons isolé le 9 ; ce cochon là n'est pas sorti en dépit de tous les délais et nous en sommes pour 300 francs ; j'ai télégraphié chez moi pour qu'on m'envoie des fonds car nous allons être à sec ». Je m'excusai de les avoir sottement engagés dans cette aventure. Berland était radieux au contraire. « Pas du tout, nous étions sûrs tout comme vous de l'infaillibilité du système. Ce qui nous réjouit c'est d'avoir acquis pour 300 francs la certitude que l'on ne doit pas jouer pour gagner. Nous nous le tiendrons pour dit ». Là dessus nous mîmes chacun cent sous sur un numéro quelconque qui sortit aussitôt, nous rapportant sept fois la mise !

\* \* \*

Après quelque repos en famille dans la région nantaise, je revins à Paris ; je revis Antoine qui n'avait pas renoncé complètement à sa chimère ; il devait, disait-il, une revanche aux camarades qui l'avaient suivi fidèlement ; je lui conseillai de ne rien faire sans avoir réuni au préalable un capital de quelque importance. Et, puisque l'appel aux souscripteurs n'avait rien donné, je m'offris à monter, dans Paris même, des spectacles dont le bénéfice net irait tout entier au futur Théâtre de la Banlieue.

Pour arriver à mes fins, je constituai une troupe étonnante où les meilleurs comédiens amateurs de

Paris, le baron de Birmingham, le comte de Germiny, d'autres encore, devaient donner la réplique à des comédiennes professionnelles cotées comme Eugénie Noris, Jane Danjou, Lola Noyr, etc... Mon intention était de reprendre le *Cadet-Roussel* de Jacques Richepin. Le créateur du rôle principal, Armand Bour, m'avait gentiment promis de venir à la répétition des couturières nous donner ses précieux avis.

En bon directeur que j'étais ainsi devenu, j'avais commencé par m'octroyer sans vergogne le rôle fort lourd de Cadet et... l'on allait voir ce que l'on allait voir...

Enfin, ne doutant vraiment de rien, j'avais loué à titre temporaire le théâtre Fémina de l'Avenue des Champs-Élysées...

Lorsque les répétitions à domicile furent assez avancées, je songeai à faire apposer des affiches et annoncer notre spectacle par les journaux ; à ce moment, je reçus avis que mes acteurs mondains, appelés par un engagement antérieur chez la baronne de Rothschild en Normandie, ne seraient disponibles pour moi que quinze jours plus tard. Or le Service Colonial de Marseille venait de me notifier l'obligation où j'allais être de prendre à une certaine date le paquebot qui me ramènerait en Indo-Chine.

Grâce aux dispositions prudentes que j'avais fait introduire dans mon contrat de location du théâtre, je me tirai de l'aventure avec une perte de trente francs environ... Telle est l'histoire fort brève de ma direction du théâtre Fémina. Sa conclusion porta un coup fatal aux espérances de l'inventeur du Théâtre Ambulant de la Banlieue qui ne doutait pas de ma brillante réussite...

Pauvre Antoine, je ne sais, car je ne l'ai plus revu, comment il parvint à subsister dans cet enfer parisien où il eût pu trouver la sécurité en collaborant avec son père... J'appris après la guerre qu'il était tombé comme tant d'autres, face à l'ennemi...



# 1909

VERS L'INDO-CHINE SUR LE *Tourane* : DESTRUCTION DE MESSINE ET REGGIO-DE-CALABRE ; PARTICIPATION A LA FÊTE DU BORD : UN COMPLIMENT DE M. DE VOGÜÉ — SÉJOUR A SAIGON : STATUES ET MONUMENTS ; LES JEUX DU TÊT — RETOUR A HAIPHONG — LES ARCHIVES DE LA DOUANE : LES LETTRES DE M<sup>me</sup> CHAILLET — LE PASSAGER IMPORTATEUR D'ÉCRINS VIDES — ACTIVITÉ THÉÂTRALE : UNE NOUVELLE ÉTOILE, M<sup>me</sup> DÉROSIAUX ; *La vierge folle* CHEZ M<sup>me</sup> BLOT ; LES COMÉDIENS ARCHITECTES DES T. P. — THÉÂTRE DE LA NATURE A DO-SON : *Allez, Messieurs!* — SPECTACLES A BAC-NINH, A HAIDUONG, A VINH — LES « MONSTRES » DE M<sup>me</sup> CHODZKO — LIQUIDATION D'UNE POPOTE : LA MAISON A L'ENVERS — PAUL ROQUE ET LA SOCIÉTÉ DES ERRANTS — LATARGÈRE ET LA LÉGION D'HONNEUR — VOYAGE ET AVENTURES AU YUNNAN.

Le paquebot *Tourane*, des Messageries Maritimes, ayant quitté Marseille dans les premiers jours de janvier, c'est-à-dire quelques jours après le tremblement de terre qui fit de si grands ravages en Sicile et en Calabre fin décembre 1908, les passagers furent tout yeux, dans le célèbre détroit, pour contempler le désastre émouvant des cités détruites, Messine et Reggio, qui offraient alors l'aspect désolé de ruines définitives.

\* \* \*

Sur le *Tourane*, je figurai au programme de la fête classique avec *La paix chez soi* de Courteline que je jouai avec une aimable passagère, M<sup>me</sup> Hervieu. Je devais repasser dans la seconde partie avec les imitations de boy où je m'étais spécialisé. Habillé et grimé en Annamite, j'attendais mon tour à la porte du salon de musique en écoutant les autres artistes... Et l'un des passagers les plus notoires, qui fumait là un gros cigare, dit à l'un de ses amis : « Avez-vous entendu ce monsieur tout à l'heure dans *La paix chez soi* ? C'était assurément Trielle en personne ». Compliment rarissime que celui qui, ne s'adressant point à la personne qu'il concerne, va directement à elle. Plus rare encore de l'avoir saisi au vol à l'insu de la personnalité qui le formulait et qui n'était autre, ma foi, que M. Eugène de Vogüé, de l'Académie française, se rendant aux Indes.

Mais voilà mon tour venu ; j'essaie de me faufiler pour gagner la scène sans trop me faire remarquer. Ouais ! la poigne solide d'un garçon du bord, chargé de la police et spécialement de refouler les hommes d'équipage et le personnel domestique tentés de se mêler de trop près aux spectateurs en tenue de soirée, cette poigne me fait pirouetter irrésistiblement... je ne cherche pas à détromper ce gendarme d'occasion, mais quelques instants après il put me voir concentrer l'attention générale en contrefaisant le boy qui demande une permission à son maître.

\* \* \*

Lorsque le *Tourane* accosta à Saigon, la ville était encore en rumeur à cause du suicide — pour d'aucuns il y avait crime — du gouverneur de la

Cochinchine, M. Bonheure, qu'on avait trouvé un tout récent matin dormant paisiblement... avec une balle dans le crâne.

J'appris aussitôt que j'étais, une fois de plus, appelé à servir à Haiphong. Durant les quelques jours d'escale je déambulai à travers l'accueillante cité et revis avec plaisir les terrasses des nombreux cafés tout bruisants de musique et débordants jusque sur la chaussée de la rue Catinat.

Dix ans déjà que j'avais mis le pied à Saigon pour la première fois ! Les Annamites, autrefois 16.000, étaient devenus 40.000 ; les Asiatiques étrangers (Cholon non compris) étaient passés de 14 à 20.000. Enfin la population européenne, qui comptait 2.500 unités en 1898, atteignait maintenant le chiffre de près de 10.000, et la ville s'était agrandie en conséquence, principalement sur le plateau.

L'aspect général de la cité avait peu changé après ces deux lustres. Un voyageur qui serait demeuré dix ans sans revoir Saigon aurait remarqué d'abord la statue de Francis Garnier, érigée devant le théâtre en 1903, statue qui est la réplique exacte du monument élevé par la ville de Saint-Etienne à la mémoire de son glorieux fils.

Le même voyageur eût levé son casque en l'honneur de Monseigneur Pigneau de Béhaine dont la longue silhouette en bronze, accompagnant celle plus gracieuse du prince Canh, se dresse depuis 1904 sur la place de la cathédrale, place qui porte du reste le nom de l'illustre évêque d'Adran.

Quant au doyen des hommes de bronze de la cité, Léon Gambetta, il trônait toujours boulevard Norodom davantage pour la joie du passant que pour son édification.



Je ne suis point iconoclaste par haine des gloires républicaines, mais, pour le motif solide que ce sont, esthétiquement, des horreurs indubitables, donc des erreurs, s'agissant de monuments destinés à l'ornement d'une ville, je mettrais volontiers le feu à une mèche pour faire sauter : 1° le Gambetta saïgonnais (et aussi son modèle des Tuileries) ; 2° le Paul Bert hanoïen ; 3° le Jules Ferry haiphonnais. Dans mon esprit, il ne faudrait pas s'en tenir à cette première charrette : parmi les autres statues de l'Indo-Chine, il en est peu qui résisteraient à un examen critique quelque peu serré, à commencer par le respectable mais inesthétique Pétrus Truong-vinh-Ky du boulevard Norodom.

Le théâtre de Saigon, que l'on construisait en 1898, a été achevé en 1900 ; il a coûté 3 millions de francs. Ce monument, conçu en dépit du bon sens (il y a des places de côté où le spectateur tourne presque le dos à la scène) est aussi incommode pour les artistes que pour le public. Il faudrait jeter bas ce monument et le remplacer par une salle au goût américain, soucieux en premier lieu du confort des spectateurs, la gloire des architectes et des peintres décorateurs étant dans ce domaine d'importance secondaire. Ayant tout récemment développé cette appréciation devant M. Biaille de Langibaudière, alors adjoint au maire, j'avais fortement contristé et irrité cet homme placide pour qui tout ce qui était municipal relevait ipso facto de la perfection.

A n'en pas douter, M. de Langibaudière, y vivant une partie de la journée, devait être fier de l'Hôtel de Ville, inauguré en 1907, et qui ressemble moins à l'œuvre d'un architecte qu'à celle d'un pâtissier abondant en crèmes et macarons.

Certains auteurs décrivant Saigon ont parlé avec dédain du palais des Amiraux devenu le gouvernement général, et du palais du gouvernement local, prévu à l'origine pour un musée économique. Il faut pourtant reconnaître, réserve faite quant à leurs inconvénients intérieurs, que ces deux constructions, mieux que les bâtisses plus récentes, font figure de monuments importants. L'Empire voyait plus grand que la République.

En dehors de ces quelques changements dans l'ordonnance monumentale de la cité, ce qui sollicita le plus ma curiosité, durant ce nouveau séjour à Saigon, fut l'extraordinaire animation de la rue Catinat transformée en tripot. Nous étions à l'époque du Têt qui durait alors plusieurs semaines ; l'habitude existait encore à l'époque — les jeux de hasard demeurant permis durant les fêtes — de mettre les cafés, magasins et boutiques à la disposition des tenanciers de ces jeux ; les tenanciers, qui encaissaient chaque jour des sommes énormes, payaient de très fortes redevances au fisc municipal et, bien entendu, aux bailleurs des emplacements.

La foule asiatique se pressait autour des tables de jeu, mais on y voyait aussi des centaines et des centaines d'Européens. Tout ce monde se laissait dévaliser dans la plus aimable promiscuité ; devant la raclette égalitaire du croupier, les distances sociales et les différences raciales s'abolissaient... Le Chinois, maître du jeu et gagnant éternel, face impassible, œil infaillible, exerçait sa souveraineté sur tous les assistants.

L'effroyable et incessant vacarme des pétards couvrait les exclamations de dépit des perdants ; les Européens qui avaient trop fortement trinqué

au jeu se consolait en trinquant au champagne qu'on achetait avec des bons; le lendemain, une visite au chetty rétablissait les trésoreries en détresse et permettait aux décavés de tenter la chance de nouveau.

Le Chinois! Le Chetty! toujours l'un et l'autre si... arrangeants (il n'y a pas d'autre mot). Et c'est le Français pourtant qu'on a traité parfois d'exploiteur de ce pays!

\* \* \*

Réembarqué sur le *Cachar*, célèbre par ses cancrelats, on me chargea à Haiphong, en attendant que je fusse pourvu d'un emploi, qui devait être à la comptabilité, de surveiller la destruction par le feu de dossiers anciens extraits des archives.

Avant de livrer à la flamme les vieux papiers présumés ne plus présenter d'intérêt que pour les insectes, je m'assurais rapidement de la nature des documents condamnés. C'est ainsi que — surpris de le trouver en un tel lieu — je m'arrêtai sur un paquet de lettres d'un pathétique inimaginable.

En 1894, le receveur des douanes de Moncay, M. Chaillet, avait été tué par des pirates venus de Chine; sa femme et sa fillette, enlevées par les bandits et captives de l'autre côté de la frontière, ignoraient le sort fatal de leur époux et de leur père. De sa captivité, M<sup>me</sup> Chaillet avait écrit à son mari une lettre indiquant les conditions auxquelles elle pourrait être rendue à la liberté avec son enfant. Comme toujours en pareil cas, il s'agissait de verser aux Chinois une rançon d'un montant considérable. Le chef du service des douanes faisait répondre à M<sup>me</sup> Chaillet par le nouveau receveur que son mari blessé ne pouvait lui écrire, mais qu'il

l'exhortait au courage et à la patience, le gouvernement faisant d'autre part tout le nécessaire pour qu'elle et sa fille soient délivrées à bref délai. Et cette correspondance s'était poursuivie durant plusieurs mois jusqu'au moment où les captives avaient pu effectivement être ramenées au Tonkin. C'étaient ces lettres de M<sup>me</sup> Chaillet et les réponses de l'administration que j'avais dans les mains. Ah ! ces écrits douloureux d'une épouse alarmée, d'une mère angoissée, d'une femme à la pudeur souvent offensée par les ravisseurs avec qui elle était obligée de vivre dans une promiscuité révoltante. Quelle tristesse dans ces lettres, quelles alarmes elle avouait quand par jeu on lui enlevait sa fille pour quelques instants, mais aussi quels cris sublimes, quels élans vers le ciel ! Quelle élévation d'esprit ! M<sup>me</sup> Chaillet était une femme instruite et qui écrivait une très belle langue sans mièvrerie ni fioritures...

J'allai porter au Chef du Secrétariat ces documents uniques où l'on voyait à nu un cœur de femme palpiter et saigner, persuadé qu'il jugerait comme moi impossible de les détruire. Ce singulier homme daigna à peine jeter un coup d'œil sur les lettres : « Tout cela c'est de l'histoire ancienne », me dit-il ; « cela n'offre plus d'intérêt pour personne ; cela date de 15 ans ; donc on doit le détruire. — Mais », rétorquai-je, « il ne s'agit pas là de documents administratifs proprement dits ; ne serait-il pas convenable puisque M<sup>me</sup> Chaillet habite précisément Haiphong en ce moment » — elle était remariée avec le Payeur du Trésor M. Boucher — « de convoquer discrètement cette dame pour lui remettre ses lettres qu'elle abandonnera à la douane pour destruction si elle le juge préférable ?... — Cette solution n'est pas possible ; ces

lettres font partie de nos archives ; elles ne sont pas à M<sup>me</sup> Boucher ; il serait contraire à la règle de les détourner pour les remettre à une personne étrangère à l'administration. Détruisez-les avec le reste. — Ne voulez pas tout au moins en parler au sous-directeur ? — C'est inutile, je prends sur moi de tout brûler. Vous n'avez qu'à brûler ».

Je quittai furieux le bureau de ce sauvage et dans ma colère je jetai les liasses dans le brasier. Je le regrettai aussitôt, mais il était trop tard... J'ai toujours gardé le remords de n'avoir pas désobéi ce jour-là.

Dans l'ordinaire du service, ce fonctionnaire était de rapports agréables et sûrs, mais il appartenait à cette race d'hommes trop nombreux qui sont incapables de s'élever parfois au-dessus d'eux-mêmes, quand ils se croient tenus par le règlement.

\* \* \*

Au cours de ma carrière assez longue dans le corps des douanes, j'ai la plupart du temps servi dans les bureaux de centralisation et l'occasion me fut rarement donnée, si ce n'est à la frontière du Quang-Si, de verbaliser.

A Haiphong, cependant, un boy de cabine des Messageries maritimes, me sachant « douanier », me prévint un jour qu'un passager européen allait débarquer des malles pleines de bijoux. A cette époque, la visite des bagages d'Européens était de pure forme ; le plus souvent, le vérificateur se bornait à tracer une croix à la craie sur les colis sans en exiger l'ouverture ; il n'en allait pas de même quand le passager était suspect ; dans le cas visé,

le délinquant, qui venait de France, avait pris à Singapour, me dit-on, de nombreux bijoux d'origine étrangère qu'on trouverait dans ses malles.

Je transmis l'indication au Chef de la Visite, et le passager, un Levantin gros propriétaire foncier de Hanoi, fut invité à présenter tous ses bagages à l'examen du service. Il protesta avec véhémence, disant que ce n'était pas la coutume pour des gens honorablement connus comme lui, et j'augurai de cette ire bruyante que la prise allait être bonne. Lorsqu'on ouvrit les malles, on y trouva une centaine d'écrits tout neufs et de diverses dimensions pour colliers, bracelets, boucles et bagues. Malheureusement pour nous, tous ces écrins étaient vides. « Où sont les bijoux ? » demanda le contrôleur. — « Je n'en ai pas ; j'ai apporté ces écrins de France pour y mettre des bijoux que j'ai depuis longtemps à Hanoi ». Il fut impossible de faire dire autre chose au passager, bien que le satin de l'intérieur des écrins conservât encore l'empreinte récente des bijoux. On dut laisser passer l'homme bien à regret...

Je me renseignai à bord du paquebot. Le malin commerçant avait pris ses précautions ; dès l'arrivée du bateau, sa femme tonkinoise, accompagnée de plusieurs amies, était entrée dans la cabine pour la visiter ; on avait poussé d'abord force exclamations admiratives sur la bonne mine du voyageur ; puis, le laissant à ses formalités de débarquement, les femmes jacassantes avaient regagné la ville, non sans emporter chacune, dans sa ceinture, une part du précieux chargement.

Voilà comment la douane fut jouée ce jour-là et comment je fus gentiment frustré, ainsi que le boy dénonciateur, d'une part de prise légitime. Car

en matière de douane, le « pas vu, pas pris » est la règle. Passée la porte des docks, il n'y avait plus, tout au moins à cette époque, de délit punissable.

\* \* \*

J'ai parlé dans le volume antérieur du grand succès des fêtes annuelles organisées à Hanoi par l'Association amicale du personnel des Douanes et Régies. La soirée du 1<sup>er</sup> février 1908, donnée quelques semaines avant mon départ en congé, avait été particulièrement réussie. Après une amusante partie de concert, nous avons joué *L'âme des héros*, un acte en vers de Paul Bilhaud et Michel Carré créé peu de mois auparavant à la Comédie-française. Mon frère Jean, très remarquable dans le rôle de Talma ; M<sup>me</sup> Blot toujours impeccable ; le début prometteur de la jeune M<sup>lle</sup> Jeanne Maire, fille d'un pharmacien de la rue Paul-Bert qui brisa plus tard ses boccoux pour devenir... choriste à l'Opéra. Mais la grande nouveauté fut notre première incursion dans l'opérette avec la *Chonchette* spirituelle de Claude Terrasse. M<sup>me</sup> Méot avait campé avec charme l'adorable blanchisseuse qui veut faire du théâtre. Le commis des douanes Lafargue chantait le vieux cabot Saint-Guillaume et je jouais le petit rôle du photographe Charles, amoureux transi (1).

Cette soirée avait eu un tel retentissement que la douane de Haiphong, se prenant d'émulation,

(1) Au piano d'accompagnement, M. Roberval, chef d'orchestre de la troupe théâtrale. Ce Roberval, fils du directeur de la grande agence théâtrale de ce nom, avait chanté brillamment sur les plus grandes scènes le répertoire de fort ténor (*Les Huguenots*, *Le Prophète*, *L'Africaine*, *La Juive*, etc). C'était un chanteur de très grand talent.

avait voulu faire aussi bien que celle de la capitale. L'administration m'ayant précisément placé en service à Haiphong, je m'étais trouvé dès mon débarquement dans une bonne atmosphère de ferveur théâtrale. Autour de la gracieuse M<sup>me</sup> Caille, femme d'un commis, de nombreux collègues s'étaient groupés, le gros Vivarès, Rayne, Albert Poincignon, André Faure et un joyeux luron, Bellanoix, prodigieux de vérité dans ses scènes d'imitation du boy et du coolie-pousse.

La fête des douanes eut lieu au mois d'avril ; on représenta *Le chauffeur*, de Max Maurey. L'usage de l'automobile commençait seulement à se répandre à la colonie et les spectateurs se divertirent de bon cœur devant l'ahurissement du jardinier Alcime aux prises avec la machine infernale. Nous avons apporté une coquetterie spéciale à recruter tous les éléments du programme dans les rangs de la douane. En dehors des collègues déjà nommés, on fit fête ce soir-là au poète Larmat, au chansonnier de Susini, au beau chanteur Antoine Signoret, à l'humoriste Froidefond, ainsi qu'à Mesdames de Susini et Le Cam. Enfin, dans la partie concert, on avait annoncé une des principales pensionnaires du théâtre municipal comme devant chanter un air de *Faust*.

En réalité, habillé et grimé en boy, je vins sur scène dire que ma patronne, M<sup>me</sup> Fanny Gottrand étant malade, j'étais en état de la remplacer. Je revêtis alors un peignoir de femme et je parodiai la scène de Marguerite au rouet, cet instrument étant figuré par une roue de bicyclette. Ce fut ensuite l'air des bijoux, puis le tableau de l'église, la basse excellente du papa Réthoré lançant de la coulisse les malédictions de Satan au milieu du fou rire de l'assistance. Je crois que dans



ces scènes improvisées, je remportai le plus grand triomphe de ma carrière d'amuseur. Mais l'ombre de Gounod dut s'agiter au Paradis, si mes grossières simagrées parvinrent jusqu'en ces parages lointains.

A Hanoi aussi la Société Philharmonique était en pleine activité. Maurice Devé avait succédé brillamment à Mongodin comme metteur en scène et décorateur ; en dehors de ces précieuses qualités, il possédait une connaissance parfaite de la littérature théâtrale et c'est avec un fin discernement qu'il procédait à la distribution des ouvrages entre les acteurs bénévoles.

M<sup>me</sup> Sénèque partie définitivement, il nous paraissait impossible qu'elle fût remplacée et pourtant une nouvelle étoile avait surgi... C'était M<sup>me</sup> Dérosiaux, la toute jeune épouse du capitaine commandant la gendarmerie du Tonkin. Jolie femme très cultivée, tout comme M<sup>me</sup> Sénèque, M<sup>me</sup> Dérosiaux n'allait pas tarder à s'enorgueillir de succès répétés.

Maintenu en service à Haiphong, je ne renonçai pas pour celà à participer aux représentations hanoiennes, et j'allais répéter souvent sur la petite scène de la Société Philharmonique. Je retrouvai là l'atmosphère amicale si agréable d'avant mon départ. Sans doute, nos réunions connaissaient-elles les petits froissements de rivalité habituels aux groupements de théâtre, mais ces crises de vanité se dissimulaient au fond des cœurs. On était entre gens de bonne compagnie et les inimitiés profondes se traduisaient par des sourires de pur désintéressement.

Madame Blot, toujours heureuse dans ses diverses incarnations, était bien entendu de tous les

spectacles. Sur quelle herbe son mari avait-il marché le jour où il décida que sa femme ne paraîtrait plus à la Société Philharmonique? Si l'affaire s'était réglée par voie de plébiscite, l'excellent M. Blot eût sûrement été seul de son avis contre une population entière... Mais M. Blot exerçait la dictature. Il fallut bien se soumettre. M<sup>me</sup> Blot se soumit... et tout aussitôt décida de monter une grande pièce chez elle, où l'interdiction ne la frappait pas; le choix de l'ouvrage lui appartenait; elle se décida pour *La vierge folle* d'Henry Bataille, auteur alors dans tout l'éclat d'une réputation disproportionnée à son mérite et qui serait de nos jours proprement injouable. Mais en 1909 il suffisait qu'une pièce fût éditée par *L'illustration* pour qu'elle apparût au rang des grandes œuvres définitives. La représentation fut du reste extrêmement brillante, et la maîtresse de maison, qui personnifiait l'héroïne passionnée de Bataille, donna la mesure de ses magnifiques prédispositions à l'art dramatique servies par une belle intelligence. Je m'étais vu attribuer le rôle de l'abbé Roux, créé par Gabriel Signoret, personnage singulier, peu propre à donner une idée flatteuse du clergé parisien. M. Blot, qui avait la tâche de recevoir les invités, exultait... Mais peut-être son enthousiasme tomba-t-il le lendemain quand il constata le désordre de sa maison et le montant de la dépense... Aussi comme l'excellent homme ne voulait pas, quoi qu'il en dît, la mort de sa femme, et que celle-ci serait morte de désespoir si nous avions joué la comédie sans elle, le veto concernant la Société Philharmonique devint-il bientôt caduc... à la grande joie de notre groupe privé de sa jeune doyenne.

\* \* \*

J'ai déjà écrit que le personnel des Douanes et Régies était jaloux, lorsque venait sa fête annuelle, d'emprunter les éléments du programme aux seules ressources de ses cadres en chanteurs, musiciens, comédiens, décorateurs, etc... Les Travaux Publics s'étant piqués d'émulation, on les vit se produire dans *L'article 330* de Courteline. Interprétation magnifique d'intelligence. Sur les six acteurs (M. M. A. Joyeux, Delaval, Bossard, Bauër, Tosel et Mongodin), les cinq premiers étaient architectes. Une autre fois, ces étonnants comédiens se produisirent avec le même bonheur dans une âpre pièce de Louis Bénéiers, intitulée *Les experts*.

\* \* \*

Après de M. Picanon, qui m'avait témoigné précédemment beaucoup de bienveillance, j'avais été desservi durant mon congé par l'administrateur chef du secrétariat, un bonhomme nommé Pomet, pas bon à grand'chose, mais fils d'un vieil ami de notre directeur général qui le lui avait confié à son lit de mort. Ce Pomet n'admettait pas qu'un fonctionnaire compromit sa respectabilité en se produisant sur les planches ; il avait, comme tant de gens, hérité le préjugé tenace de nos aïeux contre les histrions ; il devait trouver excellent qu'on marchât la Légion d'honneur à Mounet-Sully ou qu'on lui refusât par principe l'accès de l'Académie française.

Or, à l'occasion des fêtes sportives organisées à Do-son au mois de mai, j'avais installé un Théâtre de la Nature à proximité d'une falaise rocheuse qui rappelait vaguement le mur sacré d'Orange ; je trouvai piquant de faire représenter, sous le grand soleil tropical, non une tragédie classique, mais

une pochade de Tristan Bernard intitulée *Allez Messieurs !* C'est l'histoire d'un duel et l'on voit arriver successivement sur la scène, coiffés de chapeaux hauts de forme, les quatre témoins, les deux docteurs et les deux adversaires. On peut monter dans une colonie n'importe quel spectacle avec n'importe quels acteurs, la difficulté, même quand on la surmonte avec gloire, n'est rien auprès de la résolution de certains problèmes d'ordre matériel comme de réunir huit chapeaux de soie ! A Haiphong à cette époque, ce fut un joli tour de force ; je pense que de nos jours on ne pourrait pas le renouveler ; on serait obligé de faire fabriquer des tubes approximatifs ; en 1909 les huit cylindres parfaitement authentiques brillèrent de tous leurs reflets et les acteurs, affublés de redingotes et de jaquettes, se liquéfiaient à vue d'œil.

La représentation avait fort bien marché ; aux premiers rangs du public, se trouvaient le gouverneur général M. Klobukowski, sa famille et ses principaux collaborateurs ; il y avait aussi le sous-directeur des douanes qui s'appelait Aristide Morel (ne pas confondre avec Jules, prédécesseur de M. Picanon) ; M. Morel, dès le spectacle terminé, avait quitté Do-Son précipitamment pour aller recevoir à l'appontement d'Haiphong le directeur général qui était allé faire une croisière en baie d'Along avec sa femme.

Lorsque les excursionnistes eurent débarqué, le petit dialogue suivant s'engagea qui me fut rapporté par le bon ami Goubier, entrepreneur des docks, présent à l'entretien : « Eh bien », demanda M. Picanon, « ces fêtes de Do-Son ont-elles été réussies ? — Parfaitement réussies, monsieur le directeur général ; le théâtre de plein air, auquel nous

venons d'assister avec ma femme, a été un gros succès. Bourrin a monté une pièce très gaie qui a été jouée à merveille... — Si j'en crois la rumeur », dit M<sup>me</sup> Picanon, « ce M. Bourrin a manqué sa vocation ; il n'est pas à sa place dans l'administration ». M. Morel protesta : « Il serait plus exact de dire, madame, qu'il excelle dans les deux genres. Son amour du théâtre ne nuit en rien à son zèle de fonctionnaire ; pour ma part, je n'ai jamais constaté qu'il eût parfois négligé son travail de bureau ». M. Picanon, qui connaissait la sévérité un peu austère de M. Morel, déclara alors, du ton d'un homme à qui l'on avait précédemment affirmé des choses contraires : « Je suis bien content... ah ! oui, je suis très content... très content de ce que vous me dites-là... ».

Dès ce moment, je pense que M. Picanon avait décidé de me reprendre à la Direction, mais il n'y avait pas de vacance et je dus attendre encore 18 mois avant de regagner la capitale.

\* \* \*

La réputation des comédiens amateurs de Hanoi et de Haiphong était si bien établie au Tonkin que l'on nous fit des invitations dans les provinces. Au 14 juillet 1909, conseillé par son adjoint l'exquis Giran, c'est le résident de Bac-Ninh, M. Bon, qui nous avait fait venir pour donner quelque éclat à la réception traditionnelle. Nous jouâmes là *Son Excellence Dominique* de Jean Thorel et les fameux *Deux réservistes*, d'Ernest Vois, petit vaudeville militaire d'un ressort comique extraordinaire.

Une autre fois c'est à Hai-Duong que nous nous rendîmes pour une soirée du Cercle où nous représentâmes *Chonchette* et *Par un jour de pluie*.

Enfin, en attendant de me produire d'une manière imprévue jusqu'au lointain Yunnan-Sen, nous fûmes conviés à collaborer au succès de la Foire de Vinh organisée par le résident Destenay.

Il était venu près de 200 Européens par les trains spéciaux et les Français de la province s'étaient mis en quatre pour héberger et loger tous ces visiteurs. Avec quelques autres jeunes gens, je trouvais un gîte sous la vérandah de la résidence.

La représentation eut lieu dans le grand salon de M<sup>me</sup> Destenay. Au programme, *L'Étincelle*, de Pailleron. Après le spectacle, on servit un grand souper par petites tables. Vers la fin, l'assemblée fut soudain plongée dans l'obscurité totale. On vit alors apparaître, à chaque extrémité de la salle, une file de serveurs en robe bleue portant des plats sur lesquels il y avait des sorbets transparents en forme de cloche éclairés de l'intérieur. Plus exactement, on ne vit les robes bleues que lorsque la lumière fut rendue car les sorbets répandaient une lueur discrète qui rayonnait à peine sur le visage du boy porteur. L'une des files était celle des sorbets roses, l'autre celle des sorbets verts ; elles se croisèrent, formèrent des arabesques fort bien réglées d'avance par M<sup>me</sup> Destenay ; finalement cette gracieuse ronde de feux follets, quand les boys vinrent s'immobiliser derrière les soupeurs, souleva une folle ovation.

Tous les détails du service avaient été par ailleurs aussi bien soignés malgré les difficultés à vaincre en raison de l'affluence inusitée. Mais avec M. et M<sup>me</sup> Destenay on avait affaire à des gens de haute distinction qui pour exercer dignement l'art si difficile de bien recevoir savaient se donner de la peine.

\* \* \*

A Haiphong résidait un jeune commis du Trésor, Louis Cugnet de Montarlot, fils du directeur du *Monde illustré*.

Deux ou trois jours avant mon retour de France, Montarlot avait été arrêté en ville par une vieille dame européenne en pousse-pousse qui lui dit : « Eh bien, cher ami, vous voilà de retour et vous ne voulez ni me reconnaître ni me saluer ? » C'était M<sup>me</sup> Chodzko, digne épouse du capitaine de port chez qui, grand ami de ses charmants fils, j'étais allé plusieurs fois dîner lors de mes séjours précédents en Haiphong. « Mais madame », répondit Montarlot, « je ne vous connais pas — Voyons », reprit la dame, « ne plaisantez pas ; avez-vous passé un bon congé ? — Enfin madame, je vous jure que vous vous trompez. Pour qui me prenez-vous donc ? — Vous êtes un vilain monstre, vous avez juré de me faire enrager. Ce n'est pas gentil ».

Peu de temps après mon débarquement, je rencontrai à mon tour M<sup>me</sup> Chodzko et j'allai tout naturellement à elle pour la saluer et prendre de ses nouvelles. « Ah ! » me dit-elle, « vous êtes plus gentil que la dernière fois — Quelle dernière fois, madame ? — Quand vous avez feint de ne pas me connaître rue de Bordeaux — Moi, madame ? »... Je n'eus pas le loisir de questionner davantage à cause d'une averse soudaine qui m'obligea à chercher un abri. Et je demeurai convaincu qu'avant mon départ en congé, j'avais manqué d'égards involontairement à cette respectable maman.

Or, moins d'une semaine après, M<sup>me</sup> Chodzko se trouva nez à nez dans un magasin avec Montarlot : elle lui parla de l'averse malencontreuse et son interlocuteur, la considérant avec inquiétude, se demanda si la vieille dame avait bien toute sa raison.

« Je ne sais à quelle averse vous faites allusion, madame. Je vois que vous continuez à me prendre pour un autre. Dites-moi au moins à qui vous croyez parler — Monstre : affreux monstre ! Voilà que vous recommencez ! » Et elle lui tourna le dos, cette fois vraiment courroucée.

Les jours passèrent. Quand je croisais M<sup>me</sup> Chodzko, elle ne s'arrêtait pas, mais elle me menaçait du doigt. Et je n'y comprenais rien du tout. Montarlot à qui les succès féminins ne manquaient pas, et que je plaisantais à ce sujet, me raconta avec une fausse modestie qu'il pouvait tout au plus s'enorgueillir de la poursuite d'une dame âgée. « Je ne suis pas très rassuré » ajouta-t-il, « car à présent, comme je n'ai pas répondu à ses avances, elle me menace du doigt quand elle me rencontre — C'est Madame Chodzko ! » m'écriai-je illuminé — « Comment le savez-vous ? Elle est donc connue sous ce jour ? — Sous quel jour ? Je connais très bien M<sup>me</sup> Chodzko, c'est la plus digne des femmes. A moi aussi elle fait des signes réprobateurs quand elle me rencontre. Parbleu, elle nous confond tous les deux. Il faut croire que nous nous ressemblons beaucoup ou qu'elle a la vue basse ».

La fin de l'histoire ? Lors d'une soirée à la Société Musicale, je prévins Montarlot que M<sup>me</sup> Chodzko était là. Il fut convenu que je lui présenterais mon co-popotier afin qu'elle voie bien que nous étions deux et de la convaincre que, ni lui ni moi, n'avions eu l'intention de nous amuser à ses dépens. Je m'avançai jusqu'à son fauteuil, Montarlot me suivant à trois pas ; je m'inclinai avec toute la gravité qu'on mettait alors dans les gestes extérieurs de la politesse : « Chère madame », dis-je, « permettez-moi... » M<sup>me</sup> Chodzko se dressa, subitement en colère : « J'en ai assez de vos simagrées »,



dit-elle aigrement, « laissez-moi tranquille »... Sûr de mon effet, j'affectai d'obéir rapidement à l'injonction et je m'éloignai, découvrant mon pseudosiosie. M<sup>me</sup> Chodzko, me voyant à la fois m'éloigner et me rapprocher d'elle, poussa un léger cri ; elle avait compris enfin son erreur obstinée... je revins sur mes pas et pus lui présenter correctement mon ami. M<sup>me</sup> Chodzko, interrogée sur ce point, ne voulut pas dire lequel de nous lui était le plus sympathique. Seulement, quand nous primes enfin congé, après une partie de rires qui intrigua fort l'assemblée, la société des vieilles dames n'étant généralement pas recherchée par les beaux jeunes gens, M<sup>me</sup> Chodzko, qui en avait pris l'habitude, nous menaça encore du doigt en murmurant : « Vous êtes des monstres ! »

\* \* \*

Bonne M<sup>me</sup> Chodzko ! Quelques années auparavant, j'avais fait popote durant quelques mois avec ses fils et quelques-uns des fameux sportifs haïphonnais : Doyhamboure des Chargeurs réunis, les frères Caffaréna de la douane, Ramon le dentiste et René Guillon des Messageries Maritimes... La popote avait établi son siège social dans la maison des époux Chodzko qui étaient alors en France. Le jour de leur débarquement marquait celui de la dissolution de notre commandite culinaire. Et nous avions trouvé plaisant de jeter l'effroi dans l'esprit des respectables maîtres du logis. Nous avons retourné contre la muraille ou chaviré la tête en bas tous les tableaux ; dans les vitrines du salon, on avait placé bien en vue des casseroles, des écu-moires, des peignes ébréchés et jusqu'à certaine balayette... les draps étaient attachés au montant

des moustiquaires alors que le tulle était bordé en guise de draps ; des bottes de fleurs, tiges en l'air, baignaient dans les vases nocturnes, posés au beau milieu des guéridons... avec mille autres inventions stupides de la maison à l'envers.

Bien entendu, les fils Chodzko qui étaient allés comme nous attendre leurs parents au bateau s'éclipsèrent quand ils arrivèrent à la porte de la maison. C'était de prudence élémentaire !

Quant à nous, nous devons dîner le soir même avec les « vieux » pour le dernier repas de la popote dissoute : nous eûmes la précaution de nous faire précéder d'une carton sur lequel on avait écrit : « A tout à l'heure, Madame Chodzko. Nous manquons peut-être d'ordre, mais nous n'avons rien démoli ! »

Farces pas très spirituelles, sans doute, mais pas méchantes non plus et qui n'entraînaient pas pour leurs auteurs de dépense appréciable, même en matière grise....

\* \* \*

L'armateur Paul Roque d'Haiphong était un agréable et fort spirituel compagnon. Mais dans ce malheureux port du Tonkin, les distractions intellectuelles — même les autres ! — n'abondaient pas, si tant est qu'elles soient moins rares aujourd'hui. Il fallait tirer ses réjouissances de son propre fonds, si l'on peut ainsi dire, et, quand on s'était assigné un rôle dans la comédie de tous les jours, se donner des partenaires inconscients pour la réplique. Le résultat ne constituait pas toujours quelque chose de supérieur dans le domaine de l'intelligence, mais enfin on s'amusait et le but cherché était atteint.

C'est ainsi que naquit, sur les rives du Song-Tam-Bac et du vaseux canal Bonnal, la Société secrète des Errants. Ce groupement ténébreux manifestait son existence seulement lorsqu'il arrivait au Tonkin un nouveau colonial un peu naïf. S'il était affecté à Haiphong, l'arrivant ne tardait pas à s'y créer quelques relations de bureau ou de café. Dès que l'individu était repéré, on prévenait le Président Roque, on s'arrangeait pour lui présenter le nouveau venu dans les formes les plus banales. Quand le Président avait reconnu que le sujet était « bon » — on dirait à présent « comme la romaine » — on alertait tous les membres de la confrérie, on leur montrait le futur cobaye ; puis, quelqu'un disait un jour négligemment au néophyte : « Faites-vous partie d'un groupement ? Vous savez qu'ici il existe de nombreuses sociétés secrètes ; ceux-là qui ne s'inscrivent nulle part après quelques mois de séjour sont considérés comme suspects et l'on ne tarde pas à les tenir à l'écart. Une fois classés comme réfractaires à la concorde universelle, on continue à leur faire bon visage, mais c'est fini pour les décorations éventuelles, c'est fini pour l'avancement au choix et pour les postes avantageux. Vous êtes entièrement libre de votre décision, mais je vous donne un bon conseil. Ne vous singularisez pas ». Le nouveau venu répondait qu'il verrait, qu'il se documenterait pour savoir à quoi il s'engageait, quelles seraient les cotisations à payer, à qui s'adresser pour faire acte de candidat... « Tout cela n'est rien ; il y a dans cette ville douze sociétés secrètes aussi recommandables l'une que l'autre ; mais la plus importante est celle des Errants ; la cotisation est minime et les avantages qu'on obtient chez les commerçants compensent largement ce petit sacrifice. Quand vous serez tout

à fait décidé, dites-le moi et je vous présenterai officiellement à notre Président que vous connaissez déjà sans vous en douter ».

Quelques jours après, le nouveau se déclarait prêt à s'inscrire et à cotiser. On l'amenaît alors chez Paul Roque, qui le recevait debout et d'une manière quelque peu théâtrale, et pour finir le félicitait de son courage : « Car vous aurez », disait-il, « de dures épreuves à subir avant d'être définitivement initié et admis aux séances. Et souvenez-vous qu'à partir de votre admission vous appartenez corps et âme à l'Errance : Errant je fus, Errant je suis, Errant je serai ! ».

Puis on apprenait incidemment au novice qu'il aurait de fortes remises chez les fournisseurs affiliés dont il était du reste interdit de donner les noms. Pour se faire reconnaître au début, et bénéficier des ristournes, il fallait faire certains gestes convenus et connus des seuls initiés, par exemple saluer en entrant, remettre le chapeau sur la tête, l'enfoncer très ostensiblement et le retirer définitivement, tout cela le plus vite possible. L'un des candidats, un nommé Aligne, eut un jour une agréable surprise, chez le coiffeur Chantepie. Il avait fait en entrant le salut compliqué que je viens de dire et qui s'appelait « le salut magistral » ; lorsqu'il régla sa dépense, qui se montait à 60 cents, Chantepie le remercia à haute voix, puis, l'accompagnant à la porte, lui restitua subrepticement la somme en y ajoutant 10 cents et en disant tout bas : « J'ai compris que vous êtes des nôtres ».

Un autre candidat, amené jusqu'au seuil de l'admission par des procédés analogues, avait compris, d'après des allusions fort claires, que pour entrer dans les bonnes grâces de tous les Errants, il

fallait inviter le Président et les principaux dirigeants de la secte à un déjeuner sur commande. « Généralement », lui avait dit le conseiller, « cela se fait à Do-Son afin de moins attirer l'attention sur nos faits et gestes ». Le néophyte commanda donc repas et voiture ; la voiture était un car automobile pouvant prendre les dix participants à la petite fête. On partit joyeux, la vie était belle. Exactement à la moitié du chemin, le car eut une panne ; le chauffeur annamite chercha en vain à remettre en marche après avoir vérifié longuement tous les organes de sa machine : « Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Roque — « Monsieur, moi croire y en a beaucoup lourd parce que voiture lui un peu vieux ». Les Français experts en mécanique se mirent au volant chacun son tour essayant de faire mieux que le chauffeur : ça ne démarrait pas. « Le plus jeune doit descendre pour faire moins de poids », dit quelqu'un. « Qui est le plus jeune ? — Pardon ! » dit le Président, « la règle de l'âge ne joue qu'entre membres confirmés de la Sainte Errance ; la règle dit que dans les cas difficiles, les non initiés sont tenus de se sacrifier — Oui, mais pas cette fois-ci puisque nous sommes les invités du seul non initié qui soit parmi nous. On ne peut pas demander à notre hôte... ». On vit alors cette chose admirable : le néophyte, trop heureux de montrer son esprit d'abnégation, sauta sur la route... Par miracle, le lourd véhicule s'ébranla aussitôt, le Président cria : « Marchez vite ! nous vous attendrons au commencement de la descente ! » et le car disparut dans le lointain. Notre homme allongeait gaillardement le pas pour ne pas trop retarder les autres au point de ralliement. Mais la piste était toujours désespérément plate et le pédestrian se demandait s'il n'aurait pas

dû changer de route à une bifurcation qu'il n'avait pas vue. Bref, il fit à pied 11 kilomètres et quand il arriva harassé à l'hôtel, les Errants avaient à peu près fini de déjeuner à ses frais et ils demandaient des cigares. « Impossible de vous renvoyer la voiture » dit le Président, « car il fallait bien que le chauffeur allât d'abord manger et faire la sieste ». De telles épreuves se renouvelaient pour chaque postulant avec des variantes ; quand le sujet se rendait compte que les choses avaient été quelque peu préparées d'avance, il se disait que cela faisait partie du programme et que s'il montrait de la mauvaise humeur, il ne serait pas titularisé dans l'Errance.

Ces bonnes ou mauvaises plaisanteries ne dureraient généralement pas plus d'une semaine ou deux car il se trouvait généralement un bavard inconscient pour vendre la mèche et désabuser le malheureux. De Montarlot occupa auprès de Roque de très hautes fonctions verbales dans la hiérarchie des Errants et quand on le mettait sur ce sujet il était intarissable.

Personnellement, je n'ai pas connu les Errants mais j'ai été témoin et acteur dans la farce que je vais raconter maintenant.

\* \* \*

Tous les dimanches à la fin de l'après-midi nous étions un petit groupe de Haiphonnais qui pour regagner nos pénates prenions le train à Hanoi où nous avions passé la journée.

Certain soir, il y avait là de Montarlot, un de ses collègues du Trésor nouvellement nommé, qui s'appelait Devangioni, Valette, comptable à la Compagnie des Eaux et d'Electricité, et moi. Nous

prenons place dans le compartiment des troisièmes où se trouvait déjà un voyageur. De Montarlot, qui a reconnu en ce voyageur le commis des douanes Latargère, va lui serrer la main et en manière de plaisanterie lui demande : « Comment allez-vous, monsieur le directeur ? » Latargère, entrant dans le jeu, répond d'un air important : « Je vais bien, mon jeune ami ». Puis, feignant de ne pas très bien se souvenir : « Qui êtes vous donc ? — Montarlot, du Trésor — Ah ! oui je vous remets maintenant tout à fait... ».

Devangioni me tira par le bras : « Qui est donc ce monsieur ? — C'est le directeur des douanes du Tonkin ». (1) Pendant que je m'avançais à mon tour pour serrer la main de Latargère, affectant de le considérer comme un personnage important, Devangioni demanda à Montarlot de le présenter. Ce fut le point de départ d'une bonne partie de rire.

Le train s'était ébranlé. Latargère avec son crâne dénudé, sa voix mâle, son œil aigu, sa fine barbe en pointe et sa carrure, était un directeur fort présentable. Avec cela beau parleur, il était entré du premier coup dans la peau de son personnage ; il fut impayable de solennité gourmée quand il se plaignit que les jeunes fonctionnaires manquaient généralement d'égards envers les grands chefs et

---

(1) J'aurais dû dire : le sous-directeur, mais cette appellation m'a toujours semblé ridicule pour les inspecteurs qui dirigent une circonscription administrative (Cochinchine, Cambodge, Annam ou Tonkin). Le chef suprême peut être directeur général ou simple directeur, mais il l'est pour l'Indochine. Donc les inspecteurs chefs suprêmes dans chaque pays sont bien directeurs des douanes de la Cochinchine, ou du Tonkin, etc. Mais dans cette administration si rarement favorisée de hauts dirigeants ayant du bon sens, on semble affectionner les appellations qui ravalent : sous-directeurs, quand il n'y a pas de directeurs, receveur secondaire (pour receveur en chef), receveur subordonné (pour receveur principal), receveur auxiliaire (pour receveur)...

quand il nous indiqua comment il avait fait pour se faire bien noter avant de parvenir — si jeune ! — à la haute situation qu'il occupait. « Je parle de *haute situation*, jeune homme », dit-il à Devangioni, « bien entendu je compte pour rien les appointements réguliers. Mais *le casuel*, les tours de bâton me valent un revenu considérable — je me confie à vous tous parce que vous avez de franches figures de loyauté ». Montarlot était sorti pour ne pas éclater de rire à la face de son collègue tout ahuri par ce qu'il entendait ; quand Montarlot se fut un peu ressaisi, il eut l'idée de corser la farce ; il prit dans son portefeuille un télégramme bleu comme tout le monde en a dans ses poches à la colonie, le recolla tant bien que mal et après un arrêt du train devant une petite station, l'apporta à Latargère : « Un télégramme pour vous, monsieur le directeur — Qui vous l'a donné ? — Le chef de gare ». Latargère sortit son lorgnon, le mit posément sur son nez et déchira le télégramme : « Ah ! » dit-il négligemment, « c'est pour ma Légion d'honneur — Comment, monsieur le directeur, vous êtes nommé chevalier ? » Et de le féliciter avec une insistance ridicule. Devangioni, timidement, ajouta ses louanges aux nôtres, mais il se fit rabrouer : « Comment, monsieur, pouvez-vous me féliciter, vous qui arrivez à peine en ce pays et qui n'avez pu suivre, comme ces messieurs, la parabole de mes exploits administratifs. Mesurez vos parolés, monsieur ! »...

Deux ou trois fois encore, en cours de voyage, nous renouvelâmes le coup du télégramme, le service des Postes étant censé faire remettre à chaque arrêt du train les « bleus » destinés à des voyageurs... C'était ébouriffant et l'ahurissement de Devangioni était si drôle que je voulus prolonger le divertissement : « Monsieur le directeur, Montarlot



et moi avions convié à souper Devangioni et Valette, oh ! un petit souper bien modeste et peu digne de vous. Mais la circonstance est exceptionnelle et si personne ne vous attend à Haiphong, nous serons honorés de vous recevoir à notre table et de boire une coupe pour fêter votre ruban rouge — Mon cher ami » me répondit Latargère, « je n'ai pas pour habitude de me commettre avec des subalternes (une pause, un regard condescendant) mais à cause de l'évènement, je ferai ce soir une exception en votre faveur. A vous de ne pas me faire regretter d'avoir dérogé ».

Le début du souper fut très digne ; on songeait surtout à se restaurer car on avait quitté Hanoi sans dîner, comme d'habitude, prolongeant au café jusqu'à la dernière minute le plaisir... de n'être pas au café de Haiphong. La première fringale apaisée, les choses se gâtèrent. Montarlot s'était permis de dire que si Latargère honorait la Légion d'honneur, « la Légion d'honneur ne l'honorait pas, qu'on donne de préférence aux plus tarés dans l'administration civile ». Ici, Latargère se fâcha tout rouge. « Apprenez, monsieur, que si j'avais mangé le dessert et bu la coupe qui m'a été promise, je ne resterais pas ici une minute de plus, tant je suis indigné. Ce ruban que vous critiquez, il est bien à moi car il m'a coûté assez cher — Que dites-vous ? — Je dis la vérité et si l'un de vous répète ce que je viens de dire dans le feu de la discussion, j'aurai sa peau tôt ou tard ».

Devangioni était désespéré ; il voyait sa carrière compromise à tout jamais ; il roulait des yeux qui nous suppliaient d'arranger les choses ; le doux Valette, sans prendre une part quelconque à la comédie, s'amusait à l'intérieur comme une petite

folle. Enfin Montarlot, conscient d'être allé trop loin, tenta de s'excuser : « J'ai peut-être dépassé la mesure, monsieur le directeur, mais je ne voulais nullement vous être désagréable. Quand j'ai dit qu'on donne le ruban rouge aux plus tarés, je me trompais. La vérité, c'est qu'on l'attribue aux chefs des personnels les plus tarés — Que voulez-vous dire ? — Tout le monde sait bien que le personnel des douanes est un ramassis de voyous et de criminels ». Je me dressai sous l'outrage et Latargère déclara avec beaucoup de noblesse : « Qu'on m'insulte, je le supporterai au besoin, mais je n'admettrai jamais qu'en ma présence on calomnie mes collaborateurs. Monsieur, je vous ferai révoquer du Trésor — Mais, monsieur le directeur, voyons, comprenez-moi..... » Devangioni crut devoir mêler sa faible voix à la controverse : « Monsieur le directeur, Montarlot exprime des regrets — Oui, monsieur Montarlot, je vous ferai révoquer et vous aussi, monsieur, qui prenez sa défense... (Le boy venait de verser le mousseux dans les verres). Je bois, messieurs, à votre prochaine révocation... » Puis le directeur, ayant bu, se tourna vers moi : « Dites-moi, mon ami, c'est fini, il n'y a plus rien à manger ou à boire ?... Vous n'avez pas un cigare à m'offrir ? — Hélas ! monsieur le directeur... -- Non ! Non ! ne vous désolez pas ! C'est bien ! » Il se dirigea vers la porte, se retourna théâtralement avant de sortir, toisa avec un rictus inquiétant les deux financiers, et prononça en scandant les syllabes : « Au revoir, messieurs ! Vous aurez de mes nouvelles ! ». Devangioni était consterné ; il accabla Montarlot de reproches. « Pourquoi avez-vous été aussi agressif ? — Je ne tolérerai pas qu'on me marche sur le pied — Mais il ne vous disait rien - Je sentais qu'il allait dire quelque chose contre le

Trésor — En attendant nous sommes dans de jolis draps — Oh ! ses menaces, je m'en soucie peu. J'ai de gros appuis à Paris. Mon père a été ministre... » Et Devangioni lamentable : « Vous êtes bon... Moi je n'ai aucun appui... » Valette et moi le réconfortâmes : « Demain vous irez tous deux faire des excuses et l'affaire en restera là. Au fond Latargère n'est pas un méchant homme ».

Montarlot accepta de faire la démarche, mais il était réticent. « Je veux bien faire des excuses à cause de Devangioni ; mais si le directeur prend un air ironique, je suis capable de faire un scandale. L'honneur du Trésor est en jeu... » Quelle nuit dut passer le pauvre Devangioni !

Le lendemain, au Trésor, il insista auprès de Montarlot pour aller voir le directeur. Comme ils ne pouvaient abandonner leurs guichets, il fut convenu qu'ils iraient à la douane dès la fermeture des bureaux, à 10 h. 1/2. Montarlot, qui connaissait les aîtres, pénétra le premier dans l'antichambre du Chef de Service et en ressortit aussitôt en disant : « Il est déjà parti ».

Nous avions tous rendez-vous à l'apéritif pour savoir comment les choses s'étaient terminées. Valette avait prévenu Latargère que Devangioni était toujours dans l'angoisse. Quand les financiers arrivèrent, je les prévins dès le seuil que Latargère était là, avec Valette, et qu'il paraissait calmé. Conciliabule. Que faire ? Peut-être valait-il mieux ne pas entrer et s'abstenir de paraître au café tant que la paix n'aurait pas été signée. Incertitude. A ce moment, Valette vint dire que Latargère les avait vus et qu'il désirait leur parler. Il n'y avait plus à hésiter. Devangioni, jambes flageolantes, s'avança derrière Montarlot et moi. Latargère s'était levé,

l'air sévère : « Vous vous êtes conduits avec moi d'une manière indigne, mais j'ai réfléchi *en dormant* ; je vais avoir besoin d'hommes de main pour un gros coup que je médite, je vous utiliserai, et si le coup réussit, ce qui n'ira pas sans risques, je ne briserai pas votre carrière. Là-dessus, asseyez-vous, prenez l'apéritif et qu'il ne soit plus question de la scène d'hier... » Latargère se mit alors à parler, avec une façon de camelot parisien, de l'invention qu'il allait faire breveter : une voiture américaine de poche extrêmement pratique dans la brousse à condition de trouver un cheval au moment de s'en servir. « Et si l'on n'en trouve pas ? », demanda quelqu'un — « Aucune importance. La voiture, telle que je viens de la décrire, est si légère que le voyageur pourra se mettre lui-même entre les brancards ».

Hélas ! d'autres buveurs qui ne connaissaient ni le grade de Latargère dans la douane ni sa nomination dans l'ordre national s'étaient joints à notre table joyeuse. A la manière désinvolte dont ils traitaient l'inventeur de la charrette et à d'autres indices, Devangioni eut le pressentiment de la vérité ; il me prit à part ; « Latargère n'est pas directeur de la douane, n'est-ce pas ? — Qui vous a dit qu'il l'était ? — C'est vous-même dans le train — C'est ma foi vrai, mais vous ne l'avez pas cru au moins ? — Si, je l'ai cru ! Et la légion d'honneur, alors, ce n'est pas vrai ? — Non, mais le champagne était bien de la vraie tisane et aussi notre bonne humeur. Vous n'étiez donc pas dans le jeu ? — Moi, pas du tout ! je croyais tout le monde sincère ; j'ai marché comme un bon bougre ».

Nous revinmes vers la table : « Eh bien messieurs », dis-je, « Devangioni vient seulement de se rendre compte que nous avons vécu dans l'imaginaire hier soir et ce matin ; il a marché à fond ».

Latargère, finaud, feignit de me détromper : « Croyez-vous ? Devangioni est plus malin que nous tous ; il a compris tout de suite qu'il s'agissait d'une galéjade et comme c'est un bon camarade pas contrariant, il a feint de tomber dans le panneau. Je vous dis qu'il est plus fort que nous tous. Il ira loin. Quant à moi, sachez bien, honorable Devangioni, que si je ne suis pas le directeur qu'on vous a dit, c'est parce que le vrai mérite n'est pas reconnu. Moi qui connais ma vraie valeur... »

\* \* \*

C'est en 1898 — l'année de mon premier contact avec le Tonkin — que le gouvernement impérial chinois accorda à la France — sans que j'aie eu la moindre part à cette décision ! — le droit de construire et d'exploiter une voie ferrée entre Lao-Kay et Yunnan-Sen.

Au moment où nous sommes, c'est-à-dire en 1909, les travaux, commencés en 1902 et qui ont été menés rapidement malgré les énormes difficultés rencontrées, les travaux, dis-je, sont très avancés ; la voie est posée jusqu'à environ 65 kilomètres du point terminus (au total la ligne atteindra 464 kilomètres en territoire chinois, et 298 kilomètres en territoire tonkinois depuis Hanoi, plus 100 kilomètres pour aller jusqu'à Haiphong).

A la popote que j'ai formée avec de Montarlot et où sont inscrits les bons amis René Guillon et Georges Courmont de l'agence des Messageries maritimes, j'ai fait connaissance du docteur Vadon. Ce sympathique médecin militaire, médecin-chef de l'hôpital français de Yunnan-Sen (on dit à présent plus couramment Yunnan-Fou ou Kuming) connaît Courmont depuis fort longtemps ; il l'engage

d'une manière pressante à lui faire visite dans son fief lointain ; Courmont accepte en principe mais il attendra que la voie soit entièrement posée pour faire le voyage commodément de bout en bout lorsque l'inauguration aura lieu. Vadon rétorque qu'à ce moment, les « huiles » l'accapareront et qu'il ne pourra se consacrer à son ami, alors qu'il aurait plaisir à l'accompagner dans des excursions magnifiques autour de la capitale du Yunnan. Pour le trajet entre le dernier rail et le terminus, il n'y a pas à s'en faire un monde ; une journée de cheval suffira avec les relais qui seront tenus prêts. Courmont, casanier, hésite encore ; je le blâme de laisser échapper une si belle occasion de voir du pays. Le docteur m'invite alors à faire la randonnée dédaignée par Courmont. J'acquiesce et notre indécis, subitement, déclare qu'il partira aussi, le voyage à deux devant être beaucoup plus agréable.

Il est convenu qu'avec l'autorisation de notre chef de service respectif, nous mettrons à profit les fêtes de fin d'année, de manière à passer quelques jours à Yunnan-Sen entre le 28 décembre et le 3 janvier.

Nous arrivons à Hanoi dans l'après-midi du 24 décembre. Sans perdre une minute, je vais répéter une dernière fois *La Marche à l'étoile* et les noëls que je dois chanter le soir même à la Boîte à musique, étonnante création artistique de Maurice Devé dont je parlerai plus loin. Dîner, séance triomphale de la Boîte à musique, messe de minuit, réveillon ; c'est dans le train que nous dormons le 25 décembre ; à la fin de la journée, nous arrivons pour y coucher à Lao-Kay ; à cette époque on ne connaissait ni les trains de nuit, ni les Michelines et il fallait trois jours de calendrier pour arriver à destination. Le lendemain matin, nous traversons à

pied le pont frontière de Hokéou sur le Nam-Ti ; en attendant le départ de notre train, nous allons dire bonjour à l'ami Henri Bleton, Haïphonnais de vieille souche qui gère là un important bureau de transit d'opium et de commerce général.

Après la visite de nos bagages à la douane chinoise, nous rédigeons un télégramme pour confirmer au docteur Vadon que nous sommes en route. Arrêt pour le déjeuner « à l'Edelweiss », c'est le nom de l'hôtel de la gare à Mi-la-ti. Appétit fouetté par l'altitude car nous sommes déjà à 1700 mètres et nous avons froid (1).

Le soir du second jour nous arrivons à Amitchéou (qu'on appelle maintenant K'ai Yuen) où nous passerons la nuit dans un hôtel franco-chinois assez bien tenu. Mais on nous a donné une seule couverture et le froid me réveille. Dès le petit jour, je me promène aux alentours de la gare, en suivant les évolutions d'une compagnie d'infanterie chinoise tandis que l'école des clairons répand dans l'air glacial des sonneries à l'allemande. L'officier qui commande s'est rapproché de moi et d'un geste courtois il s'incline en me montrant sa troupe comme s'il voulait me faire les honneurs de l'exercice. Je n'avais connu jusqu'alors comme soldats réguliers du Céleste Empire, durant mon séjour à Dong-Dang en 1901, que les pouilleux aux tuniques

---

(1) L'auteur s'est abstenu de toute description systématique des conditions matérielles du voyage et de la sauvage grandeur des régions traversées. Nous ne doutons pas qu'il ait été sensible à la beauté des sites ; mais il écrit pour des lecteurs qui connaissent en grand nombre le Yunnan de nos jours, peu différent de l'ancien ; nous renvoyons ceux des lecteurs qui voudraient mieux connaître les ressources pittoresques de la grande province chinoise à l'ouvrage « *Le tourisme indochinois : Le Tonkin* » publié par l'office du Tourisme avec la collaboration du professeur E. de Rozario.

*Note de l'imprimeur.*

flottantes ornées de lunes pectorales et dorsales indiquant en caractères le nom du régiment et le numéro de l'unité ; ces guerriers, à l'aspect plus misérable que vraiment farouche, représentaient l'armée du Quang-Si aux ordres du Maréchal Sou ; leur solde n'étant jamais payée, on les voyait plus souvent dans leur rizière qu'au champ de manœuvre.

Avec les sections d'Amitchéou, il y avait grand changement. Ces soldats de la toute neuve république indépendante du Yunnan étaient vêtus et équipés à l'européenne ; ils évoluaient avec ardeur et discipline et, lorsque pour finir l'officier ordonnera un défilé au pas de l'oie, je serai forcé d'applaudir vigoureusement, ce qui déclenche chez le chef ravi une hilarité sans fin.

Courmont, paresseux, a manqué ce spectacle teutonique. Il m'appelle pour me prévenir que j'ai tout juste le temps de déjeuner avant le départ du train. Au début de l'après-midi, nous avons atteint Kéou-Kiai-Tseu, terminus de la ligne déjà exploitée. Nous obtenons facilement des ingénieurs de la construction l'autorisation de poursuivre par les trains de service jusqu'à la limite de l'avancement. Les Chinois de cette région, encore peu familiarisés avec le nouveau mode de locomotion, prennent d'assaut les wagons découverts chargés de matériel, de barils de ciment et de ballast ; dans la partie non exploitée, on peut voyager sans payer ; aussi, les bons Célestes font-ils constamment la navette ; le personnel du train a l'ordre de fermer les yeux car il importe d'habituer les gens à approcher sans crainte le dragon de feu qui les terrifiait d'abord. Au cours des manœuvres, un démarrage brusque a fait perdre l'équilibre à plusieurs de ces voyageurs novices qui tombent sur la voie ; agilement, ils évitent d'être



écrasés, à l'exception d'un seul qui est littéralement sectionné en deux parties. Le train passé, on veut enlever le cadavre, les uns empoignent la tête et le buste, les autres les jambes, mais les deux tronçons adhèrent encore ; les intestins sont à nu, déchirés, et il tombe de l'œsophage une cascade de magnifiques grains de riz tout blancs. A cette vue la foule, où dominant les femmes et les enfants, est secouée d'un rire énorme ; tout le monde accourt pour voir ce riz encore appétissant. Il y aura de la joie ce soir dans les chaumières où l'on racontera l'accident. Tel est le comportement des jaunes devant la mort. Courmont et moi, que le spectacle horrible a impressionnés, nous philosophons gravement sur les variations de la sensibilité chez les humains. Nous atteignons ainsi, tant par wagons qu'en empruntant un « lorry » pour les derniers kilomètres, l'extrémité du rail posé.

Quelques centaines de mètres à pied et nous sommes en gare d'Y-Léang. Nous cherchons tout de suite à savoir où sont les chevaux qui nous doivent transporter à Yunnan-Sen. L'ingénieur de la construction connaît bien le docteur Vadon ; il nous dit que les chevaux ne seraient pas arrivés sans qu'il en eût été informé aussitôt ; il nous offre l'hospitalité jusqu'au lendemain puisqu'aussi bien nous ne pourrions voyager de nuit dans ces montagnes glacées (on y dépasse 2.000 mètres) où la sécurité n'est pas garantie.

Le lendemain matin, les montures font toujours défaut ; l'après-midi, nous allons faire visite dans l'enceinte fortifiée d'Y-Léang au général, le « ti-tou », grande brute répugnante de malpropreté ; nous lui demandons de nous prêter des chevaux. La conversation est difficile ; nous apprenons néanmoins qu'il n'y a dans la région qu'une jument

pleine qu'on nous montre paissant à proximité du poste de garde ; tout le reste est parti en caravane, même le coursier du chef, pour chercher du ravitaillement. « A quoi pense donc le docteur ? » nous demandons-nous en avalant avec dégoût le thé que le « ti-tou » nous a fait servir dans des tasses noires de crasse ancienne.

Un jour passe encore dans cette attente vaine. Nous sommes confus vis-à-vis de notre hôte français qui se réjouit, lui, d'avoir des commensaux dans sa solitude. Courmont ne montre aucun enthousiasme quand je propose de partir à pied le lendemain matin ; il finit par se décider ; nos deux valises seront portées aux extrémités du fléau classique par un jeune Chinois catholique qui nous servira de guide jusque chez le docteur Vadon. Par la route, plus courte que la voie ferrée, il y a environ 60 kilomètres ! Avec un peu de bonne volonté et de chance, nous couvrirons la distance dans la journée car nous allons sûrement rencontrer les chevaux que nous attendons.

Bien ravitaillés par notre aimable hôte et chaudement emmitoufflés, nous nous mettons en route dès potron-minet ; la route est très accidentée et l'on avance peu sur les dalles inégales qui se transforment souvent en véritables marches d'escalier. On a couvert peut-être 10 à 12 kilomètres quand Courmont exhale ses premières plaintes. « Je n'en peux plus ! il vaut mieux retourner à Y-Léang ».

Je le morigène ; il fait encore 4 à 5 kilomètres et m'explique en marchant qu'étant gamin il a fait une chute de cheval ; s'étant cassé la jambe droite, il ne peut plus faire une marche un peu longue sans souffrir beaucoup. Je l'encourage à tenir bon ; nous allons arriver à un gros centre où nous nous reposerons et nous y passerons la nuit au besoin.

Je dois dire que le gros centre vient de naître dans mon imagination ; nous marchons sans apercevoir d'agglomération digne de nous accueillir ; seulement quelques masures sordides. Courmont s'assied tous les 300 mètres sur les talus et c'est le froid qui l'oblige à se remettre sur ses pieds. Un moment je le porte sur mon dos, mais en raison de l'altitude je suis aussitôt à bout de souffle.

Avec cela, la clarté décroît et nous ne pouvons pas passer la nuit dehors. Courmont fait un nouvel effort valeureux, d'autant que le jeune guide, conscient du drame, avec des gestes et quelque baragouin, nous fait comprendre qu'on arrive au gîte. En effet, dans la nuit qui s'épaissit, voici des lumières encore lointaines ; enfin nous atteignons les premières maisons d'un assez gros village escarpé.

Courmont à bout de forces veut s'arrêter dès les premiers seuils. On nous ferme les portes au nez, avec une brutalité significative. Il en est de même un peu plus loin. Les roquets aboient à nos chausses.

Nous sommes vraiment les pestiférés, les chiens d'étrangers haïs du peuple chinois et nous risquons peut-être un mauvais sort en prétendant imposer notre présence sous ces toits inhospitaliers.

Le guide, pourtant, cherche à nous entraîner. Après quelques autres tentatives infructueuses qui nous mettent face à des visages féroces, nous poursuivons notre calvaire et marchons longtemps encore jusqu'à la porte d'un grand caravansérail autour duquel des charrettes, des buffles et, joie suprême, des chevaux sont rassemblés. Ici la porte ne nous est pas jetée à la face ; c'est l'hôtel chinois du lieu, accoutumé à ne pas distinguer entre les voyageurs capables de payer leur écot.

Dans la grande salle, nous n'apercevons rien, d'abord, à cause de la fumée épaisse qui nous prend à la gorge et nous irrite les yeux ; le foyer est au milieu de la pièce ; trente clients l'entourent qui ne paraissent pas décidés à nous faire de la place.

Cependant sur un vaste lit de camp qui occupe la place d'honneur, des gens qui étaient allongés s'agitent, se lèvent et débarrassent le plateau de leur matériel de couchage. Ce sont des Annamites employés à la construction de la ligne ; l'un d'eux nous invite en bon français à nous installer sur le lit. En riant, pour nous mettre à l'aise, il ajoute avec délicatesse qu'ils ont assez dormi et qu'ils préférèrent aller jouer aux cartes plus près du feu. Je donne un paquet de cigarettes pour répondre à la bonne manière. Courmont s'allonge et nous faisons avec nos provisions un repas à goût de fumée qui nous semble délicieux après le rude effort de la journée. Mais la nuit ensuite est bien longue dans cette atmosphère fétide où l'odeur de Chinois jamais lavé nous soulève le cœur ; dormir est du reste impossible car le lit est terriblement habité par les punaises et les poux.

Avant le jour, je suis debout, mais Courmont, en dépit des insectes, se fait dolent. « Toujours pas de nouvelles des chevaux de Vadon » dis-je, « mais il y a ici des calèches ». Hélas ! tout le convoi a déjà pris la direction d'Y-Léang et ce devait être le ravitaillement attendu par le « ti-tou ». Courmont se résigne. Nous cassons la croûte. Je veux remettre trois piastres au groupe des Annamites mais ils refusent avec une sincère gentillesse, ne voulant pas que leur geste de la veille ait été inspiré par l'intérêt.

Et nous revoici sur la route, Courmont clopin-cloplant, moi rongéant mon frein d'être obligé d'avancer au ralenti.

Nous finissons par abattre une dizaine de kilomètres ; il en reste peut-être une quinzaine avant de toucher au but. Le froid est devenu très vif, parce que le vent s'est levé et que nous allons déboucher d'un col. Soudain, je pousse un cri d'admiration ; d'un seul coup, le merveilleux lac de Tang-Che vient d'apparaître à mes yeux ; ses eaux limpides sont d'un bleu idéal et le site est d'une splendeur incomparable avec le décor lointain des montagnes abruptes colorées de rouge. Mais Courmont, qui m'a rattrapé, n'a qu'un coup d'œil distrait pour cette splendeur. Brusquement, il se jette dans le fossé : « Je n'irai pas plus loin » me dit-il, « continuez sans moi — Cela m'ennuie de vous laisser ici tout seul », dis-je, « mais c'est en fin de compte le seul parti raisonnable. Je vais marcher très vite et vous enverrai du secours dans le minimum de temps ».

Je repartis aussitôt en emmenant le guide et nous aperçumes Yunnan-Sen vers quatre heures de l'après-midi ; le catéchumène me conduisit tout droit à la mission en me faisant couper au travers des milliers de tombes et de stèles qui annoncent l'approche de la grande ville.

Les bons Pères s'empressèrent ; je leur exposai la situation ; quelques instants après une chaise et quatre porteurs prenaient la direction de Courmont qu'ils risquaient bien de rapporter frigorifié car il gela à pierre fendre. En attendant, l'un des pères me tint compagnie en m'administrant des prunes à l'eau-de-vie préparées selon une recette du Lï-mousin. Une recette divine ! « Mon père », dis-je,

« j'ai du remords de déguster cela quand mon camarade est dans le fossé attendant du secours — Rassurez-vous » me répondit le bon religieux, « il aura bu sa ration d'eau-de-vie avant de monter dans la chaise ». Excellent père... il y avait plus de 40 ans qu'il exerçait son ministère au Yunnan.

\* \* \*

Je songeai soudain que Courmont arriverait tard et je demandai qu'on me conduisit chez le docteur Vadon. Effarement de celui-ci. « Pourquoi n'avez-vous pas prévenu ? Où est Courmont ? »

Ni la lettre ni le télégramme n'étaient encore parvenus à destination, ce qui expliquait l'absence de chevaux à Y-Léang ; le docteur croyait que nous avions renoncé à notre voyage. Que n'avait-il plutôt tablé sur l'inconcevable incurie des postes et des télégraphes chinois ?

Courmont fit son entrée rien moins que triomphale alors qu'il faisait nuit depuis très longtemps. Nous fîmes honneur au dîner de notre hôte et ne demandâmes pas à prolonger la conversation. Le lendemain Courmont était assez valide pour circuler avec moi dans la curieuse ville. Nous avions d'abord assisté à une partie de la visite médicale sur l'invitation du docteur mais devant l'étalage de plaies immondes qui était le lot quotidien du dévoué praticien, nous nous étions esquivés sans bruit pour essayer de trouver ailleurs un air plus pur. Hélas ! La malpropreté de la capitale et de ses 60.000 habitants est telle qu'il faut aller excursionner au Si-Chan pour n'avoir point le nez et la vue offusqués.

Quand nous rentrâmes pour déjeuner vers midi, l'infirmier chinois nous conduisit en hâte vers le docteur Vadon ; notre hôte s'était couché dans la chambre noire ; en soignant un Chinois, du pus lui avait jailli dans l'œil. « Je connais le processus », nous dit-il, « il est à peu près certain que je vais perdre la vue ». Nous étions consternés. Le consul de France, M. Bourgeois, que nous allâmes voir après un triste déjeuner dans la chambre de notre ami, nous rassura : « Vadon voit la chose en clinicien et envisage le pire. Or, son infirmier est excellent, il a désinfecté l'œil aussitôt, on doit avoir confiance. Au surplus, la contagion d'un œil à l'autre n'est pas fatale ». (1)

Quelle misère ! Notre hôte, victime de son devoir, était en danger de devenir aveugle ! L'accident gâtait tout le plaisir que nous nous étions promis de cette excursion laborieuse. Pourtant le docteur avait fait prévenir des amis qui vinrent se mettre à notre disposition pour les promenades consacrées. Nous partîmes un soir avec plusieurs compagnons charmants, passagers d'un house-boat confortable où nous fîmes un succulent et joyeux dîner. A l'aube nous étions au sommet du Si-Chan pour voir l'astre du jour se lever dans sa gloire éblouissante.

Ma réputation d'acteur ayant franchi Nam-Ti et Pa-Ta-Ho est arrivée jusqu'à Yunnan-Sen ; aussi fait-on appel à moi pour remplacer un comédien bienveillant qui, malade, ne pourra pas prêter son concours à la réception du Jour de l'An chez le consul.

---

(1) En effet, le docteur Vadon guérit complètement, mais par prudence, il demeura retranché du monde pendant plus de trois semaines.

Durant les quelques répétitions nécessaires, Courmont, marchant à tout petits pas comme les femmes chinoises aux pieds difformes qui circulent avec peine au milieu de l'in vraisemblable grouillement des rues étroites, fait la tournée des boutiques ; il regrette de n'être pas riche pour acheter les mille bibelots et objets anciens qui s'offrent à sa convoitise.

Et voici le 1<sup>er</sup> janvier ! Hélas ! le docteur Vadon ne sera pas chez M. Bourgeois pour le déjeuner qui réunit tous les Français et au cours duquel nous boirons à la patrie lointaine.

Après l'apéritif, M<sup>me</sup> Bourgeois nous invite à nous asseoir à la grande table fleurie qui encombre son salon. L'aimable hôtesse, sachant que j'ai connu précédemment à Haiphong le sympathique Devaux, receveur des P. T. T., a eu la prévenance de me le donner pour voisin.

\* \* \*

Au nombre des convives auraient dû se trouver normalement mon vieil ami Georges Cordier, directeur des écoles franco-chinoises de Yunnan-Sen et sa femme, qui était sa très digne collaboratrice, mais les époux avaient précisément mis à profit les vacances de fin d'année pour aller passer quelques jours au Tonkin.

Georges Cordier venu à la colonie comme militaire en 1898, entra à sa libération dans le service des Douanes et je le vis débiter à Haiphong en 1900. Doué d'une volonté peu commune, Cordier s'était mis avec acharnement à l'étude de la langue annamite et des caractères chinois ; il était devenu l'un des meilleurs annamitisants français et lorsque



le Gouvernement général ouvrit une école à Yun-nan-Sen en avril 1909, c'est Cordier qui fut appelé à la diriger jusqu'en 1927, époque à laquelle il fut nommé chef du bureau des traductions judiciaires à Hanoi ; il mourut à Paris en 1936.

Dans un récit qu'il fit de la révolution au Yun-nan en 1911, Cordier raconta que les victimes chinoises des événements furent enterrées aux sons d'une musique militaire ; jusque là rien que de normal, la Chine nouvelle s'ingéniant à copier les mœurs occidentales. Le piquant de la chose, c'est que la musique jouait l'air sur lequel on chantait autrefois chez nous :

*Souviens-toi de ton pays  
En marchant au feu, redis :  
« Et qu'importe le trépas  
Un Français ne tremble pas ».*

Tout comme Cordier, j'ai chanté ces strophes viriles à l'école primaire.

\* \* \*

Mais — qu'on excuse cette digression — nous avons pris place à la table de M<sup>me</sup> Bourgeois dans le tumulte habituel des sièges remués. A ce moment arrivent deux retardataires ; ce sont les deux gendarmes français du poste qui, après avoir rapidement salué les maîtres de la maison, s'asseyent à leur tour aux places qui leur ont été indiquées. Au milieu du grand silence qui précède toujours les cérémonies gastronomiques officielles, j'interpelle les nouveaux venus d'une manière brutale : « Qu'est-ce que ces derniers arrivés viennent faire ici ? on était déjà assez nombreux ; il faut se

« serrer » maintenant pour leur faire place ». Je prononce « Serraire » car j'ai reconnu en l'un des Pandore un canonnier de ce nom qui fut mon camarade de pièce en 1902 quand je fis mon temps de service militaire au 4<sup>e</sup> R. A. C. de Hanoi. Mon interpellation a jeté un froid, naturellement. Le Consul et sa femme sont effarés. J'aggrave l'incident en me précipitant, l'air furieux, vers les braves militaires et je dis à mon vieux bigor ahuri : « Si vous n'êtes pas content, monsieur Serraire, je suis prêt à en découdre ». Le gendarme, gêné, me regarde avec attention ; il se lève, sa bonne large face s'épanouit ; il me prend dans ses bras et me donne un gros baiser goulu en m'écriant : « Mon pote ! »

« Voilà comment nous sommes dans la coloniale », ajoutai-je au milieu des rires pour corser l'explication. Cet intermède ayant rompu la glace, les agapes continuèrent dans l'ambiance la plus gaie, la réception se prolongea très tard et se termina, à la fin de l'après-midi, par notre petite comédie, *Asile de nuit*, de Max Maurey. Le R. P. Maire, le religieux aux prunes, m'avoua que c'était la première fois de sa vie qu'il voyait représenter une pièce de théâtre !

\* \* \*

Quand on parle aux anciens du Tonkin de la révolution du Yunnan, ils répondent en citant les événements de 1911 au cours desquels le R. P. Castanet fut tué et la mission du docteur Legendre sauvée du massacre par miracle à Houang-Chouï-Tang. En réalité si le Yunnan était en retard en 1911 pour jeter bas le régime impérialiste mandchourien, cette province n'en avait pas moins dès

1909 tenté de secouer le joug. Une république indépendante yunnanaise, qui n'eut qu'une existence éphémère, avait été constituée dont les anciens n'ont pas gardé le souvenir. Cette république gouvernait au moment du voyage que je viens de raconter. J'ai eu longtemps le privilège de détenir le seul exemplaire parvenu au Tonkin du futur billet de banque de ce nouvel état. Spécimen sans valeur intrinsèque puisqu'il y manquait la signature du directeur de l'organisme d'émission ; pourtant je suis sûr que cette belle vignette de 100 dollars, très finement gravée, aurait de nos jours une valeur considérable pour un collectionneur. Malheureusement pour moi, elle dut tenter un jour quelqu'un de mes boys car je ne l'ai pas retrouvée dans mes papiers depuis de longues années.

L'un des premiers actes des républicains du Yunnan avait été de faire arracher les plantations de pavot et d'interdire l'usage de l'opium. Tous les fumeurs avaient été contraints de remettre leurs pipes aux autorités. Les voûtes profondes des nombreuses portes de la ville étaient toutes tapissées de pipes innombrables dont on fit un jour un autodafe, mais, ainsi que nous le fit remarquer l'un de nos aimables guides à travers la pittoresque et malodorante cité, on ne voyait là que d'humbles tuyaux de bambou. Les fumeurs avaient conservé pour des temps meilleurs les pipes de prix enrichies de métal et d'ivoire ; pour se conformer à l'édit, ils avaient acheté des pipes neuves de coolies. Quelques années après, la culture du pavot avait repris de plus belle et il ne pouvait en être autrement dans les régions escarpées où c'était l'unique moyen de vivre des indigènes.

Au retour, nous fimes connaissance enfin des chevaux du Yunnan, braves bêtes au pied sûr,

avec lesquelles on peut aborder sans crainte les invraisemblables routes chinoises. Courmont était cette fois à peu près gaillard et grâce aux relais prévus par le docteur Vadon, nous pûmes, en dépit de l'heure tardive de notre départ — les ma-fous ne sont jamais prêts à l'heure convenue — nous pûmes arriver assez tôt pour partager le dîner de notre ingénieur hospitalier d'Y-Léang.

Nous avons été intrigués durant notre séjour dans la région de Yunnan-Sen par de nombreux convois de blocs de sel transportés à dos de cheval. Notre hôte nous expliqua que ce n'était pas là du sel-marchandise, du sel destiné à la consommation, bien que ce fût du chlorure de sodium aggloméré très authentique. C'était de la monnaie, tout simplement, s'il est simple d'envoyer 20 ou 30 chevaux à 200 kilomètres pour payer une dette quelque peu importante. Les blocs portaient des cachets indiquant le poids et la valeur d'échange ; ils voyageaient ainsi toute l'année d'un point à un autre. Après avoir été manipulés tant de fois, les blocs devenaient noirs et la couche de crasse qui les revêtait les rendait imperméables aux intempéries.

Notre ingénieur nous ayant prévenus qu'il partirait un train régulier de Kéou-Kiai-Tseu dans la matinée du lendemain, nous conseilla de partir avec lui en « lorry » vers deux heures du matin pour ne pas le manquer, ce qui arriverait fatalement si nous attendions le train de service.

Qui a voyagé à 2.000 mètres d'altitude en plein hiver dans un compartiment non chauffé se rendra compte de ce que peut-être un trajet sur ces vagonnets sans parois quand le véhicule lancé sur la pente prend de la vitesse. Dans les tunnels, on

avait quelque répit pour la froidure, mais nous n'étions pas sans appréhension car nous savions que les coolies de la construction, campant sous les voûtes, dormaient souvent en travers de la voie. Des accidents étaient déjà arrivés de ce fait et ce n'est pas le bruit de la cloche agitée sans cesse par un coolie du « lorry » qui aurait réveillé les dormeurs imprudents, j'en appelle à tous ceux qui ont éprouvé la qualité du sommeil asiatique.

Mais les dieux étaient avec nous, et ce beau voyage prit fin de la manière la plus heureuse.

La pose du rail fut si rapidement poussée sur la partie Y-Léang-Yunnan-Sen que l'inauguration définitive de la ligne et la mise en exploitation de l'ensemble du réseau put avoir lieu le 1<sup>er</sup> avril 1910.



# 1910

L'ŒUVRE DE LA FRANCE AU TONKIN : DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE, AMÉLIORATION DE LA CONDITION MATÉRIELLE DES INDIGÈNES. — UN BIENFAITEUR DES ANNAMITES : CHARLES CREVOST. — PREMIÈRES RUMEURS DE DÉNIGREMENT DES FRANÇAIS POUR DES CONSIDÉRATIONS POLITIQUES : LE PRÉTENDU COLONIALISME A LA TRIQUE. — M. KLOBUKOWSKI, ORATEUR DE MIRADOR. — EXPÉRIENCE SUR LE GOUT EMPYREUMATIQUE DE L'ALCOOL DE RIZ. — L'INDO-CHINE PERD SON TRAIT D'UNION. — SÉLECTION DÉSIRABLE DES BLANCS A LEUR ARRIVÉE AUX COLONIES. — L'ANNÉE THÉÂTRALE : *L'enquête, Mademoiselle Josette ma femme, Le bois sacré, La petite chocolatière*, ETC... — VOYAGES A CAO-BANG ET A MONCAY.

En 1910, la France est installée à demeure au Tonkin depuis 25 ans. Les Français qui se répandent dans l'intérieur du pays ne sont plus seulement, comme au moment de la conquête, des militaires au contact rude. Les militaires sont toujours là, du reste, par nécessité, mais à présent les « conquérants » tiennent garnison paisiblement. Du moins si l'on a encore recours à eux contre les derniers chefs « pirates », afin d'achever la pacification des provinces, n'agissent-ils plus à l'encontre des populations, elles-mêmes convaincues qu'elles ont plus à gagner qu'à perdre à la présence des Français.

Partout sont venus, avec les représentants de l'administration française, des commerçants, des

industriels, des colons agriculteurs. Pour les services publics, on a formé dans les écoles ouvertes çà et là des auxiliaires nombreux ; les négociants ont embauché des aides pour acheter aux indigènes les produits du pays ; enfin les industriels et les colons font largement appel à la main-d'œuvre locale que l'on instruit et que l'on éduque. Bref les blancs ont apporté à ces pays jadis fermés presque entièrement aux relations extérieures des éléments d'activité qui sont en même temps des éléments de richesse.

Durant des lustres encore, il est vrai, la situation malheureuse du paysan ne s'améliorera pas et c'est tout juste si le pauvre homme, à qui on a donné de bonnes routes, utilisera le chemin de fer en de rares occasions. En revanche tous ceux qui approchent le blanc voient devenir plus douces leurs conditions d'existence. Tous ceux qui travaillent pour l'Européen prennent leur part de l'aisance générale de celui-ci.

Ne parlons pas des « congai » qui ornent l'appartement des « ông tây ». Arborant des colliers d'or, de riches tuniques de velours et de satin, elles vont, le pied chaussé d'élégantes mules brodées, faisant tête au mépris qui les entoure ; comme elles sont immanquablement d'extraction basse, ces femmes, en partageant la couche des blancs, ont matérialisé un rêve insensé. Elles pourraient se borner à se laisser vivre sans autre souci que de jouer aux cartes avec des amies. Mais l'esprit d'intrigue de la race les habite. Malheur au Français naïf qui ne les maintiendra pas dans leur sujétion naturelle ; il sera rapidement dominé et détruit en tant que valeur française.

Regardons vivre la population dans son ensemble : Les secrétaires d'administration et les em-

ployés de commerce commencent à prendre conscience d'une certaine personnalité. Les sandales de cuir verni ne leur suffisent plus, ils se risquent à porter le soulier à l'européenne ; leur luxe maintenant, c'est d'avoir un beau pousse-pousse laqué à garnitures de cuivre ; les plus riches se paient des montres, quelques prodiges vont jusqu'à l'appareil photographique tandis que la bicyclette est dans toutes les maisons. Une classe sociale est née du seul fait de notre présence.

Les petits artisans, brodeurs, incrusteurs, laqueurs, ébénistes, modeleurs de cuivre et d'étain ont trouvé chez les blancs une clientèle jamais rassasiée. Les petits métiers ont du reste décuplé grâce aux initiatives d'un homme de grand mérite, M. Charles Crevost, conservateur du musée économique de Hanoi. Ce fonctionnaire idéal, à qui l'on n'a rendu jusqu'à présent que piètre justice, peut être considéré comme le bienfaiteur de milliers de familles tonkinoises qui travaillent aujourd'hui d'après ses enseignements ; le labeur si intelligent du papa Crevost aurait pu être centuplé en bon rendement si l'administration l'y avait encouragé en sacrifiant quelques milliers de piastres à des expériences fécondes. Là comme ailleurs, le formalisme excessif des bureaux, la suspicion malade des milieux officiels, la phobie de l'action utile en marge de la routine ont à demi-paralysé les efforts d'un homme de bien connaissant à fond les ressources de toutes sortes de l'Indo-Chine et qui a consacré cinquante ans de sa vie à les vulgariser.

En dépit de tout, il s'est créé en vingt ans une classe de commerçants et d'artisans ; elle va former le premier noyau de la bourgeoisie qu'on jugera bientôt hélas ! digne de siéger dans des assemblées publiques délibérantes.



Le Tonkinois commence à se détacher de la boue du delta ; il ne fait plus, comme au moment de l'arrivée des premiers Français, figure (si l'on peut dire) de crabe ou de ver de terre ; il est devenu, au moins dans les villes, une espèce d'homme. L'heure n'a pas sonné encore où un politicien en mal de popularité parlera d'inaugurer une politique d'égards vis-à-vis de l'indigène, mais le propos est déjà dans l'air ; des écrivains découvreurs de vérités pour eux alimentaires ont commencé à dénoncer les tares coloniales, documentés, comme Emile Fabre pour ses *Sauterelles*, par des témoins du cru croyant faire œuvre pie en satisfaisant des rancunes personnelles.

La vérité, c'est que, par intérêt autant que par bonté d'âme naturelle, les premiers Français ont montré les plus grands égards envers l'indigène : en l'instruisant à l'école, en lui apprenant à travailler, en le sauvant des épidémies, en lui donnant le sens de la dignité dont il était totalement dépourvu à l'origine. Seulement, quand ces larves à figure vaguement humaine manquaient à ceux qui les traitaient avec bonté et les guidaient constamment vers le mieux-être, il leur arrivait, certes, d'avoir le derrière botté très correctement car les vieux coloniaux avaient une parfaite compréhension de la mentalité sordide des indigènes d'autrefois.

Ils s'entendaient du reste fort bien, les vieux, avec les natifs, avant que les professionnels de la discorde ne soient venus instaurer à la colonie leur politique absurde inspirée des fameux droits de l'homme et du citoyen.

Les coloniaux à la trique ? dénomination d'invention récente qui n'a jamais correspondu à aucune réalité ni dans le passé ni dans le présent.

Chaque fois qu'un Européen a porté des coups à un indigène en dépassant la mesure, la réprobation a été générale. Jamais il n'a prévalu parmi nous de doctrine donnant la brutalité pour le mode de domination préférable. Il y aura toujours, certes, des violents à travers le monde ; mais ces violents sont aussi dangereux pour ceux de leur race que pour les indigènes, et l'on ne voit pas en quoi ces derniers seront plus avancés d'être frappés en « vous » que maltraités en « tu ».

Car « les égards », pour les esprits superficiels qui ont mis le terme à la mode, consistent surtout en la suppression du tutoiement. Or, les égards, c'est-à-dire la considération, ça doit se gagner, se mériter. En traitant l'Annamite du commun, aux attitudes serviles, avec une intention de politesse, les Français du début se fussent ridiculisés aux yeux mêmes de ceux qu'ils auraient cru honorer. Si l'indigène peut aujourd'hui être traité en homme et non plus en misérable esclave, c'est parce que les anciens lui ont tendu la main et l'ont élevé progressivement à un niveau social honorable. Vous voulez qu'on cesse de tutoyer. C'est peut-être facile aux nouveaux venus ; mais les anciens éprouvent quelque gêne à changer brusquement leur manière de se comporter vis-à-vis de leur personnel. Il faut laisser faire le temps. Les vieux auront trop tôt tous disparu. Et la considération ira toute seule à l'indigène lorsqu'il aura abandonné, avec sa misère matérielle d'autrefois, la puérilité native de ses conceptions qui le fait traiter en enfant plutôt qu'en homme.

La difficulté pour les Annamites de vivre au contact des brutes coloniales que nous sommes est invention pure des démagogues professionnels auxquels les gouverneurs généraux ont trop souvent

emboîté le pas au lieu de protester hautement et de prendre la défense des « tutoyeurs » fraternels qu'étaient les colons de la première heure. Mais les gouverneurs généraux n'étaient pas de chez nous et si ce Klobukowski qu'on nous avait octroyé en 1908 pouvait se targuer d'un premier court séjour au Tonkin sous le règne de Paul Bert en 1886, il n'avait pas assez de personnalité pour tenir tête à la horde des dénigreurs professionnels de 1910.

M. Klobukowski était certainement un brave homme mais sa qualité de « gendre » ne lui conférait pas de lumières fulgurantes. Lors de sa prise de possession du pouvoir, il s'était souvenu de l'exemple de Paul Bert parlant aux populations du haut d'un mirador et, juché lui aussi sur un appareil de ce genre, il avait harangué les bons « nhà què », leur promettant de les délivrer des fermes de l'alcool et du sel. Seulement, en touchant le sol après ces escapades, il lui fallait affronter son directeur des finances qui demandait avec quoi on remplacerait les recettes provenant de ces deux régies.

Le gouverneur général, n'écoutant que son bon cœur, avait prêté l'oreille à tout ce que lui avaient dit les avocats bien intentionnés du peuple, à savoir notamment que l'alcool de riz des distilleries européennes, privé de son goût empyreumatique, répugnait à l'indigène et qu'il était impropre, par le fait même, aux cérémonies du culte. Je me souviens d'une expérience pratique qui fut faite à la direction des douanes pour savoir si vraiment il existait des différences de goût et de qualité aussi marquées entre le produit des machines perfectionnées et celui des alambics de village.

On avait mis sur une grande table une centaine de flacons de même contenance et de même aspect : une petite étiquette ne portant qu'un numéro permettrait ultérieurement de reconnaître la qualité exacte du contenu en se reportant aux indications d'un répertoire soigneusement dressé au préalable. Devant une assemblée de hauts représentants de divers services, on fit entrer successivement des indigènes que l'on arrêta au hasard dans la rue. On leur donnait à choisir un flacon qu'ils devaient déguster sur-le-champ au moins en partie ; et la question leur était posée : alcool indigène ou alcool de régie ? Parfois le dégustateur ingurgitait une seconde lampée avant de se déclarer. La réponse était enregistrée, on demandait au buveur son âge et sa profession et on le laissait filer avec le reste de la bouteille...

Quand on rapprocha les réponses du répertoire, ce fut une joyeuse séance ; les trois quarts des dégustateurs avaient déclaré comme alcool indigène l'alcool Fontaine soi-disant honni par la masse. Et inversement ! La qualité sociale plus relevée de certains expérimentateurs ne les avait point sauvés de l'erreur.

Je pense que cette expérience dut être portée à la connaissance de M. Klobukowski ; le malheur c'est qu'elle venait trop tard. A cause des promesses faites sur le mirador, il fallait, coûte que coûte, feindre d'entrer dans les vues des agitateurs. Il s'ensuivit des polémiques, des campagnes de presse qui n'allaient point, on s'en doute, sans profit pour leurs auteurs quelles que fussent leurs conclusions. Mais il y avait des contrats à racheter pour la fabrication, d'autres pour l'affermage des ventes. Devant l'énormité des sommes à déboursier, on se

borna à des mesures de détail destinées à donner le change à l'opinion.

M. Klobukowski se le tint pour dit ; il se contenta désormais de signer ce que lui présentaient les bureaux, mais au début de 1909, avant de laisser son pouvoir tomber en quenouille, il usa d'un reste d'énergie réformatrice en décidant que désormais le mot Indo-Chine s'écrivait sans trait d'union, ce qui dans son esprit devait, paradoxalement, aboutir justement à créer plus d'union entre l'Inde (Cambodge et Laos) et la Chine (pays d'Annam).

Mais je reviens à mon point de départ. Ce sont des cas de brutalité isolés, exploités par les amateurs de scandale, qui ont servi à créer la légende de la cruauté des coloniaux. Or, si les blancs qui vont aux colonies sont sans doute un peu plus des hommes que ne le sont dans leur masse timorée les sédentaires, ils demeurent, sous les tropiques, des hommes influençables, avec les sautes d'humeur spéciales imputables au climat, à la maladie, à l'isolement.

Or, il faudrait là non des hommes, mais des surhommes, des sortes de saints laïques, qui s'efforceraient de ne donner aux indigènes que des exemples de vertu.

Au début de mon séjour au Tonkin, j'écrivis — je crois que c'est dans *L'écho du Tonkin* du vieux sanglier Layrisse, assassiné à la Cac-Ba en 1908 — j'écrivis un article pour demander qu'une sélection soit faite au départ de France parmi les gens voulant se rendre aux colonies. Personne, bien entendu, ne prit garde à cette suggestion quelque peu naïve d'un galopin ; par ailleurs la proposition soulevait la fameuse question du droit des gens. Sous le régime admirable qui s'appelait la République.

on trouvait naturel que certaines colonies (Nouvelle-Calédonie et Guyane) soient appelées à héberger les convicts. Comme conséquence, n'importe quel individu taré, même le condamné de droit commun ayant purgé sa peine, pouvait aller s'installer dans une possession française de son choix, où il avait toute latitude de se comporter en bandit.

J'ai toujours pensé que le blanc qui va faire sa vie aux colonies a le devoir de faire aimer son pays en observant une conduite qui donnera aux indigènes une idée avantageuse de ses habitants.

Il est inimaginable qu'un Etat ayant consenti au début de lourds sacrifices d'hommes et d'argent pour prendre pied dans des contrées nouvelles, ne s'efforce pas, au moyen d'une sélection sévère de ses nationaux, d'asseoir définitivement son influence morale et intellectuelle sur les populations assujetties. Sans se plier à une existence toute de sacrifice, comme le font les religieux évangélistes, le blanc, quel que soit son état social, se doit de mener une vie décente et de se comporter dans ses rapports avec les autochtones de manière à se concilier toujours leur estime et leur sympathie.

C'est à peu près ce que j'écrivais dans mon article, sans doute parce que témoin des excès de quelques exceptionnels tristes sires indignes de se réclamer de la qualité de Français.

Je persiste à croire qu'un contrôle au départ de France devrait empêcher les indésirables d'aller commettre des méfaits dans les terres lointaines ; les pleurnicheries officielles sur les « égards » ne signifieront rien tant que l'autorité ne sera pas soucieuse de la sélection des individus qu'elle seule a le devoir d'ordonner et le pouvoir d'exercer.

En d'autres termes, le titre de colonial devrait se porter comme une dignité ; au lieu de cela, la

folie, la sottise ou la perversion de quelques individus ont fait de ce vocable l'équivalent de « brute sanguinaire ».

Le colonial, pour l'opinion publique métropolitaine, est un malade, un alcoolique, un forcené, un homme sans scrupules et perdu de vices.

La vérité, c'est que les têtes brûlées, les caractères emportés, les tempéraments aventureux, déjà saturés d'aventure en France même, s'avisent de devenir des coloniaux quand ils considèrent comme prudent de mettre des lieues marines entre eux et le théâtre de leurs premiers exploits peu recommandables.

Cela ne serait pas, j'y insiste, s'il existait au départ pour « les îles » un contrôle de moralité où le *dignus intrare* à destination ne serait accordé qu'à des sujets irréprochables à tous égards.

\* \* \*

Année théâtrale brillante. A Haiphong, fête des douanes très réussie avec *Octave ou beaucoup de buis pour rien*, d'Yves Mirande et *L'Extra*, de Pierre Veber. M<sup>me</sup> Caille et M<sup>me</sup> Gilbert-Desvallons, les collègues Rayne, Faure, Vivarès, dépensent comme précédemment beaucoup d'esprit et je tâche de n'être pas en reste. De nouveaux venus, M<sup>me</sup> Genny et les « douaniers » Olivier, Deyme, Genny, Larmat et Rosier nous donnent la réplique congrûment, tandis que M<sup>me</sup> Mathis et l'ami Poinçignon font merveille à l'orchestre.

A Hanoi, en dehors des soirées sensationnelles de la Boîte à musique, qui mériteront de se voir consacrer un chapitre spécial, c'est d'abord, à la Société Philharmonique, les deux actes de *L'enquête*, de Georges Henriot ; je joue là le juge d'instruction, rôle créé par le grand Antoine où l'on

peut voir une première esquisse du procureur Hallers, magistrat criminel dont la personnalité se dédouble. M<sup>me</sup> Tisseyre, Marcel Fleury, Devé, Faure et Rosier ont tous dessiné de véridiques silhouettes. Pour finir, *L'anglais tel qu'on le parle*, qui restera sans doute ce que Tristan Bernard a écrit de plus drôle, quand ses pièces n'avaient pas d'intentions philosophiques. Ici, j'ai le rôle muet de l'agent de police mais quel admirable ensemble avec M<sup>me</sup> Ohl, charmante Betty, M<sup>me</sup> Faucillers, parfaite caissière, Devé, insulaire à l'accent juste, Fleury, Faucillers et Fabre. J'ai gardé pour la fin l'interprète, l'épique Eugène de Georges Tardy. Commis du Trésor, Tardy, s'il avait bifurqué vers les planches et s'il n'était mort prématurément, eût pu arriver à la notoriété d'un Tramel ou d'un Duvallès ; il tenait de l'un et de l'autre sans les imiter car il ne les connaissait pas ; ce charmant camarade, doué d'un sens comique extrêmement aigu, était acteur né ; malgré sa nonchalance apparente et son peu d'assiduité aux répétitions, il était toujours sur le plateau à la place exacte qu'il devait occuper ; aussi tous ses effets, bien préparés, portaient-ils admirablement.

Cette année-là, il y avait eu en France des inondations désastreuses, notamment dans le département de la Seine. C'est à cette occasion que furent donnés les 4 actes de *Mademoiselle Josette ma femme*, de Paul Gavault et Robert Charvay. Autour de M<sup>me</sup> Dérosiaux, délicieuse Josette, parurent M<sup>mes</sup> Gilbert-Desvallons, Péri, Blot, B. de la Garlière et Ohl. Le rôle d'André Ternay m'est échu et les autres partenaires masculins sont Marcel Fleury, Devos, Rosier, Devé, Monavon, Henri et Georges Chevallier, lieutenant Berthier, Faure et Pierre Rouyer. Succès retentissant.



L'appétit vient en mangeant. Les grandes pièces ne nous effrayant plus, nous montons, au bénéfique du monument (1) à nos gloires coloniales, le très amusant *Bois Sacré* de Caillavet et de Flers. Distribution : M<sup>mes</sup> Blot, Dérosiaux, B. de la Garlière et Chassagne, avec les excellents Fleury, Rosier, Berthier, Vivarès, Cordier, Devos, Devé, Gaubert, Monavon, Texier, Valery et Martinie. Devé m'a octroyé le rôle périlleux du comte Zakouskine dont Max Dearly a fait une création extraordinaire; je m'efforcerais de ne pas me montrer trop indigne de mon lointain modèle, prince de la fantaisie. Dans la pièce, Zakouskine, amoureux d'Adrienne Champmorel, règle avec la jeune femme un pas de danse russe pour un gala. Ma partenaire, M<sup>me</sup> Dérosiaux, est tout de suite à l'aise dans ce numéro brillant qui sera le clou de la représentation; il me faudra plus de temps pour me décider à paraître en maillot collant et à risquer des prouesses qui, malgré toute ma bonne volonté, ne rappelleront que de très loin les exploits de Nijinsky...

Autres spectacles : *Le Stradivarius* de Max Maurey, avec du Parquet, Tardy et Fleury, *La paix chez soi*, que je joue avec M<sup>me</sup> Blot, *Le peintre exigeant*, de Tristan Bernard, qui groupe M<sup>mes</sup> Dérosiaux et Blot, avec Rosier, Tardy, Fleury, Devé et moi-même, puis *Le chauffeur* où Tardy, entouré de M<sup>me</sup> Blot, de Devé, Richard et Vivarès, remporte un triomphe tant est magistrale la silhouette de chauffeur ignare qu'il a campée.

Enfin, pour clôturer l'année, la Philharmonique offre à ses sociétaires la charmante *Petite Choco-*

(1) Ce monument en faïence polychrome dû au sculpteur Théodore Rivière avait été édifié sur les terrains de l'ancienne citadelle. C'était une chose affreuse, peu propre à exalter l'idée coloniale. On fit bien de la faire disparaître.

*latière*. Les quatre actes de Paul Gavault vont aux nues, d'abord parce que la pièce, fort bien faite, est d'une gaieté où l'on ne sent point l'effort. Et puis, notre troupe habituelle est en excellente condition. On a répété dans l'allégresse, les rôles sont bien sus et parfaitement adaptés au talent particulier de chacun de nous. M<sup>me</sup> Dérosiaux, notre petite reine, n'a jamais montré tant d'espièglerie, de fraîcheur et d'esprit. J'ai hérité, quant à moi, un rôle en or, celui du peintre méridional, dont les saillies mettent le public en joie. Pagnol n'était pas encore venu qui devait épuiser la veine des personnages marseillais avec Marius et ses succédanés.

\* \* \*

1910 est pour moi peu fertile en évènements. Sous les ordres successifs des excellents chefs Mermillod et Joseph Guasco, j'ai collaboré comme sous-chef au service de la comptabilité. Cordiale atmosphère de bonne entente avec des collègues charmants tels Bonamour, Babaud-Dulac, Aymeric, Bacqué, Hardouin, Blanc, Vivarès, etc... ; mais le séjour de Haiphong me pèse et je suis bien heureux d'apprendre, quelque temps avant la Noël, que mon retour à Hanoi n'est plus qu'une question de semaines.

\* \* \*

Je termine l'année par deux agréables excursions ; je me rends d'abord à Cao-Bang où je suis l'hôte du sympathique entrepreneur Carnino, doyen de la province ; ce voyage me remémore le séjour que je fis à Lang-Son et Dong-Dang dix ans auparavant. N'était que maintenant le chemin de fer a poussé son terminus jusqu'à Nacham, à 17 kilomètres de Dong-Dang, je n'aurais rien trouvé de

changé à l'aspect général de la région-frontière où les habitants, les Tho, sont beaucoup moins assimilables que les Annamites.

Après tant d'années au cours desquelles j'ai achevé une connaissance complète de l'Indochine, je proclame que la route entre That-Khé et Cao-Bang est une suite de paysages majestueux sans équivalent dans tout le reste de la colonie ; j'en garde quant à moi un souvenir inoubliable, malgré la surabondance de belles images que ma rétine a emmagasinées ailleurs.

En 1906, j'avais séjourné huit jours dans les baies d'Along et de Fai-Tsi-Long en compagnie de M. Spas, et je connaissais les moindres recoins de cette fantasmagorie. Cette fois, je me bornai à revoir les principaux sites consacrés en allant faire visite à la ville de Moncay. Franchissant la frontière au pont de Tong-Hing, je visitai aussi cette cité chinoise mais la trouvai assez banale, blasé que j'étais sur le pittoresque de la Chine depuis mon excursion à Yunnan-Sen l'année précédente ; c'est un pittoresque qui se traduit trop souvent dans les cités par des sensations olfactives sans rapport de ressemblance avec *Scandale*, *l'Heure Bleue* ou même *Cœur de Jeannette*...

Mon grand plaisir fut de retrouver à Tong-Hing le R. P. Grandpierre, si populaire chez les vieux Tonkinois qui le connaissaient tous ; il célébrait la messe au milieu de l'agglomération chinoise, dans un « compartiment » de boutique transformé en Saint Lieu. Et la bonne humeur charmante du père quand je l'approchai après l'office me prouva une fois de plus que pour les cœurs simples la pauvreté n'engendre pas fatalement la tristesse ou la mélancolie.

# 1911

RETEUR A LA DIRECTION DES DOUANES : M. BOUÉ DIT HENRY IV ET SON PURISME ; L'AFFAIRE DES BARQUES ; M. PICANON ET SES FAVEURS... AUX COULEURS MULTIPLES. — LA FLAMME DE GUERRE DES CHALOUPES DE DOUANE. — UN CONTREBANDIER NAIF : M. SÉCHEZ. — LE POÈTE EMILE DESPAX ET SON BOY CHOLÉRIQUE. — OÙ L'AUTEUR LANCE LA JUPE-CULOTTE. — SUCCÈS DE THÉÂTRE : *Le Roi*, MERVEILLE DE PRÉSENTATION MATÉRIELLE. — PREMIERS VOLS AÉRIENS EN INDOCHINE : VAN DEN BORN, KOUSMINKY. — AUTRE SUCCÈS SCÉNIQUE : *L'ami Fritz*. — INAUGURATION DU THÉÂTRE MUNICIPAL D'HANOI : *Le voyage de M. Perichon* ET SON EXCELLENT PROTAGONISTE EMILE ROSIER, L'HOMME AU PHONOGRAPHE. — LE SEL HYBAT : LES FIANÇAILLES DE M. RENÉ BONNAULT. — LES PLAISIRS DE LA TABLE DÉCRITS PAR P. BERGUE. — EXCURSION A LA PAGODE DE PHO-CAT.

Affecté à Hanoi au bureau des affaires de douane proprement dites (autrement dit le bureau du Tarif), j'y avais trouvé pour chef un contrôleur principal, M. Emile Boué, surnommé Henry IV à cause de sa ressemblance avec le grand roi. C'était du reste un Béarnais plein de faconde ; riche d'une vaste culture, M. Boué, ancien rédacteur au *Temps*, attachait une grande importance à la forme des écrits. Son esprit critique était toujours en éveil

de ce côté-là et bien peu de fonctionnaires, même parmi les plus haut placés, trouvaient grâce devant ce puriste. Il avait été jusqu'à rédiger une circulaire pour recommander à son personnel des formules moins indigentes que celles d'usage courant dans les administrations.

Or le personnel c'était moi tout seul en définitive car les autres Français et les secrétaires annamites chargés d'aligner des statistiques ne faisaient pas de rédaction.

M. Boué me faisait aussi des discours sur l'orthographe et la syntaxe ; il ricanait quand il lisait : *J'ai l'honneur de vous informer que...* « On n'informe pas *que* », me disait-il, « on informe *de*... On ne dit pas « Je vous informe *que* votre oncle est arrivé ce matin » mais bien « Je vous informe *de* l'arrivée de votre oncle ce matin ».

Le gaspillage des accents circonflexes l'exaspérait de même ; il avait peur, semblait-il, d'en manquer un jour : les vins du crû, la rareté du frêt, l'étendue de la zone, la proximité du havre, autant de fautes qui l'horripilaient ! Tous ces mots s'écrivent sans accent. Je ne prétendais pas qu'il eût tort, mais peut-être était-il par trop sévère car, dans les deux derniers exemples, la prononciation fermée appellerait, semble-t-il, l'utilisation de l'accent circonflexe.

Scrupuleux M. Boué ! S'il avait vécu de nos jours, je lui aurais épargné une souffrance en ne lui faisant pas lire cet extrait d'une lettre adressée le 19 janvier 1940 aux chefs d'administration locale par le Gouverneur général :

« Le développement du tourisme étranger en Indochine acquiert de jour en jour une importance sans cesse accrue ».

Débauche de pléonasmes plus grave que le mauvais emploi des accents !

\* \* \*

M. Boué m'avait donné à traiter la question des barques dont je m'étais déjà occupé lors de mon séjour précédent à la direction. Il y avait conflit depuis des années avec le Gouvernement de Cochinchine qui prétendait abusive la double imposition que payaient les sampaniers, celle des barques de mer (budget général) et celle des barques de rivière (budget local) pour une même embarcation naviguant indifféremment dans les eaux maritimes et dans les eaux fluviales.

Quand j'avais eu à traiter la question pour la première fois, je m'étais reporté aux précieux dossiers laissés par M. Frézouls et j'y avais trouvé de sa main une justification parfaite de la création de la taxe sur les barques de mer, taxe qui permettait aux agents des douanes d'intervenir et de réprimer la contrebande, alors que la taxe des barques de rivière était de fiscalité pure. Lorsque le gouverneur de la Cochinchine avait demandé la suppression de la taxe des barques de mer en faveur des sampaniers qui pratiquaient les deux genres de navigation, je m'étais référé pour la réponse aux excellents motifs de M. Frézouls. Or, ma « minute » revint du secrétariat avec des suppressions telles qu'il ne subsistait pratiquement rien de la substance de mon argumentation. J'avais fait trop long, paraît-il. On fit donc court. Résultat : après trois ans, la question n'avait pour ainsi dire pas évolué. Et le nouveau gouverneur, M. Gourbeil, revenait à la charge, se disant apparemment qu'avec son

prédécesseur Picanon à la tête du service des douanes, il ne manquerait pas d'obtenir gain de cause. Je repris exactement et tout au long mon premier plaidoyer et cette fois, M. Boué vint me chercher : « Venez avec moi voir M. Picanon. Je lui ai dit que c'est vous qui avez traité la question des barques et il désire vous complimenter ». Effectivement, M. Picanon me dit : « Je connais très bien cette question qui traîne depuis des années ; si, lorsque j'étais gouverneur à Saigon, on m'avait répondu comme vous venez de le faire, je me serais incliné. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait plus tôt ? ». J'étais alors le vieux dossier : « Voyez, monsieur le directeur général, je n'ai fait que recopier aujourd'hui ce que j'avais écrit il y a trois ans. A cette époque votre prédécesseur ou quelqu'un de son entourage a considéré que j'étais trop prolix ». M. Picanon signa la lettre sans plus attendre et je crois que l'affaire fut définitivement enterrée puisque les deux taxes continuent à se superposer au bénéfice de deux budgets différents.

Combien de fois pourtant n'ai-je pas entendu, depuis, l'éternelle antienne : « C'est trop long. Pourquoi racontez-vous tout ça ? Soyez concis. N'oubliez pas que plus vous écrivez, plus vous risquez de donner prise sur vous à l'adversaire ». Car pour l'administration en général, celui à qui l'on écrit est un adversaire en puissance prêt à faire du contentieux ; gardons en conséquence des arguments pour la plaidoirie ultérieure ; ménageons-nous une porte de sortie... O mentalité sordide, ô mauvaise foi ! C'est comme cela que les affaires s'éternisent sans solution et que l'on n'arrive pas à s'entendre, même entre services publics travaillant en principe pour la même cause qui est celle de la France.

Faire court ! Oui, cela séduit les paresseux ; c'est bien plus commode ; en définitive, il n'y a rien de plus interminable que de faire court.

Certains chefs, convaincus avec moi qu'il fallait entièrement vider la question afin de n'avoir plus à y revenir, objectaient cependant : « Mais c'est du travail en pure perte car si vous faites long, on ne vous lira pas. Et vous indisposez les grands chefs ! »

Singulière conception de la conscience de ces grands chefs et malheureusement conception exacte dans nombre de cas.

\* \* \*

M. Picanon, haut fonctionnaire d'une irréprochable qualité d'esprit, usait d'une grande courtoisie envers ses subordonnés, ce qui n'enlevait rien à l'autorité qu'il exerçait ; aussi était-il très populaire parmi le personnel des douanes.

Ce grand chef me témoignait une estime particulière et bien que je ne fusse pas attaché à son cabinet, quand il avait à traiter des affaires importantes, il m'en confiait les dossiers afin que je les complète de tous les documents annexes indispensables et que je les mette en ordre définitif. Je les lui rapportais alors, il les revoyait avec moi et liait les chemises de faveurs roses, bleues, mauves ou vertes selon qu'il s'agissait de documents de première importance, ou secondaire, de simples copies, etc...

Quelquefois, M. Picanon m'emmenait avec lui lorsqu'il avait à voir d'autres chefs de service, ma mémoire et ma connaissance générale des dossiers pouvant lui être utiles au cours de la discussion.



J'eus ainsi la bonne fortune d'assister un jour à un échange de vues émouvant entre mon directeur général, assisté de M<sup>e</sup> Dureteste, avocat du gouvernement, et M. Raoul Debeaux, assisté d'un autre avocat très réputé, M<sup>e</sup> Guermeur, au sujet du rachat anticipé de la ferme du sel au Tonkin et dans le Nord-Annam. La scène se passait rue Paul-Bert dans le local aujourd'hui transformé où est installée maintenant la pâtisserie Coulier.

Je ne pourrais qu'en trahissant le secret professionnel retracer le fond du débat et ce serait grave en dépit des longues années écoulées. Je peux dire cependant qu'en raison de l'importance des intérêts en jeu, la conversation prit soudain un tour dramatique intense ; mais la haute qualité intellectuelle des interlocuteurs leur permit toujours d'exprimer leur pensée à fond sans cesser de recourir au langage le plus académique. Cette joute serrée fut pour le témoin désintéressé que j'étais un extraordinaire régal d'esprit. Je n'oublierai jamais cette magistrale leçon d'éloquence et de maîtrise de soi.

\* \* \*

Ayant passé une agréable soirée chez M<sup>me</sup> et le capitaine Péri, chef du service de la Radiotélégraphie, le même Péri qui s'était fait applaudir dans *Cyrano* en 1906, j'avais reconduit jusqu'à son logement administratif du boulevard Gambetta le charmant Emile Despax, chef du Secrétariat particulier de M. Klobukowski.

Despax était un très fin poète ; il avait publié au *Mercure de France* un beau recueil de poèmes, *La maison des glycines* ; nous sympathisions dans le commerce des grandes œuvres et certains soirs nous passions de longues heures à des récitations

enthousiastes des classiques. Despax affectionnait particulièrement Vigny qu'il savait presque entièrement par cœur :

« Seigneur ! Vous m'avez fait puissant et solitaire... »

Ce soir-là, c'est la femme du boy qui nous ouvrit la porte : « Mari moi lui beaucoup malasse ». Nous allâmes voir le malade. Aucun doute d'après ce que je savais déjà : le choléra ! Despax bondit à l'étage, rapporta une bouteille de rhum, en fit avaler une forte dose au pauvre diable et, sans même prendre le temps d'enlever son smoking, se mit à le frictionner énergiquement. Tant et si bien que le mal cessa d'empirer ; quelques jours après le médecin annonçait que le malade était sauvé, résultat certainement dû à cette intervention rapide ayant empêché le refroidissement initial...

Emile Despax, âme délicate, esprit d'élite, aimable compagnon voué à la plus haute gloire littéraire, à la plus belle carrière administrative, au plus parfait bonheur familial... Hélas ! Nommé sous-préfet d'Oloron-Ste Marie dans les Basses-Pyrénées après la rentrée en France de M. Klobukowski, Despax s'était marié (il m'avait fait part le 3 septembre 1912 de la naissance de sa fille Suzanne)... Il fut tué en 1915, le jour même de son arrivée au front des armées...

\* \* \*

Vers cette époque, je crois, il m'arriva, en collaboration avec l'un des successeurs presque immédiats du grand Colbert, d'avoir raison contre le commandement de la Marine en Indochine. Un conflit était survenu entre le commandant d'un navire de l'Etat et le patron d'une chaloupe de

douane, le premier reprochant au second d'avoir arboré sans droit au grand mât de son bâtiment la flamme de guerre aux trois couleurs réservée selon lui à la Marine nationale. Je fus chargé de faire des recherches pour justifier si possible le représentant de la douane d'avoir usurpé sur les prérogatives de l'amirauté. A vrai dire, personne à la direction ne croyait que nous fussions dans notre droit, mais il était pénible de reconnaître l'erreur commise.

Je commençai par me rapprocher du prévenu : « En vertu de quel texte avez-vous arboré la flamme de guerre ? — En vertu de rien du tout. Mais j'ai servi moi-même dans la Marine de l'Etat et je me souviens fort bien qu'en France les chaloupes des douanes usent du pavillon, même à la poupe, au même titre que les bâtiments de la Marine ». Je me plongeai alors dans les circulaires et instructions des douanes métropolitaines (1) et en remontant jusqu'à l'année 1896, ce qui me demanda beaucoup de temps, je trouvai un texte de l'amiral Besnard, alors ministre de la Marine, confirmant que seule la douane partage avec la Marine de l'Etat le privilège d'arborer la flamme au grand mât de ses embarcations. La circulaire de l'amiral Besnard renvoyait à une déclaration de son prédécesseur en 1817, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, comme quoi le pavillon, insigne de l'autorité, est légitimement arboré par les bâtiments appelés à prendre part à l'exercice de la puissance publique. Or les embarcations des douanes sont chargées par la loi d'aborder en mer

(1) M. Victor Spas, l'inspecteur des douanes dont j'ai longuement parlé dans le volume précédent, avait laissé à la colonie en rentrant en France une collection complète de ces précieuses instructions depuis la révolution de 1789.

les navires français et étrangers pour l'exhibition des papiers de bord, au besoin pour la visite de ces navires, et l'on ne concevrait pas ce pouvoir sans une manifestation extérieure et officielle du droit qui s'y trouve attaché.

Enfin, l'origine de notre prérogative séculaire était indiquée par le maréchal ; c'était une ordonnance du 23 février 1692 ! Ainsi donc, un proche successeur de Colbert, Louis Phelypeaux, comte de Pontchartrain (1), venait à la rescousse d'un obscur fureteur de bibliothèque et d'un humble patron de chaloupe indochinois contre l'offensive locale de l'amirauté ignorante de deux documents anciens très explicites du Département de la Marine !

Dans la joie du triomphe, je racolai plusieurs bons amis pour leur offrir des « demis » de bière savoureuse à la taverne Hommel où trônait la suave Catherine, sœur du maître brasseur (2). Au nombre des convives — car de bière en apéritif, on demeura là pour bien dîner —, Douguet, « bourreau de travail » à la Résidence supérieure, et Lucien Cazenave, mon collègue des douanes au teint de jeune fille, prodiguaient les marques de leur sympathie admirative au prospecteur des documents poussiéreux en faisant honneur à la gratinée, à la choucroute et aux saucisses de Francfort.

\* \* \*

(1) Le comte de Pontchartrain exerça les fonctions de secrétaire d'Etat pour la Marine de 1690 à 1699 ; il succédait dans l'emploi non à Colbert mais au fils de celui-ci, le marquis de Seignelay ; il eut à son tour pour successeur son propre fils Jérôme, qui conserva la fonction de 1699 à 1715.

(2) C'était le premier établissement du nom du Coq d'or sis à l'emplacement de la salle des Ventes actuelle.

Ce soir-là, j'étais en conversation à la gare de Hanoi avec l'inspecteur du Mouvement, cet homme blond qui a laissé au Tonkin un si bon souvenir et, retraité, continue à répondre, pour les Malouins, au nom de Le Saulnier.

Le train de Laokay venait d'entrer en gare lorsqu'un voyageur courroucé vint se plaindre avec véhémence à mon interlocuteur de l'incurie de la compagnie qui lui valait d'avoir son complet blanc maculé de taches. « Des taches de quoi ? » demanda Le Saulnier — « C'est l'huile de la lampe » répondit le voyageur — « Je vais aller voir ça. Conduisez-moi à votre compartiment ». Je suivis les deux hommes parce que je sympathisais avec le plaignant, Nantais entrepreneur de peinture nommé Séchez, de surcroît excellent chanteur.

Dans le compartiment, Le Saulnier passa les doigts sur le verre bombé de la lampe à huile ; il était sec. Le Saulnier demanda à Séchez où il était assis — « Cette valise au-dessus de votre place, est-elle à vous ? — Oui, mais elle ne contient pas de liquide — Cependant, regardez, elle est tachée aussi par-dessous tout fraîchement ». Séchez avait pris un air consterné : « Je n'y comprends rien » dit-il ; « ça n'est pas la lampe du train. Peut-être mes amis ont-ils placé dans ma valise une bouteille de café — Ouvrez ! nous allons voir ! — Ce n'est pas la peine — Pardon ! vous avez mis le chemin de fer en cause ; je tiens à vider l'incident ». Séchez dut s'exécuter. Et l'on vit qu'un flacon d'opium préparé était cause de tout le mal. Malheureux Séchez ! Quelle inspiration il avait eue de provoquer cette sottise explication. Commis des douanes, mon devoir était de le dénoncer, mais je n'eus pas à me poser le cas de conscience car le brigadier de service s'était approché et n'hésita

pas, naturellement, à verbaliser pour son propre compte. Non seulement Séchez avait fait un voyage coûteux en allant au Yunnan s'approvisionner de bonne drogue, mais, pour éviter des poursuites, il dut transiger à des conditions sévères.

Ce Nantais sympathique s'était littéralement empalé lui-même.

\* \* \*

Je n'ai jamais été très préoccupé par les questions vestimentaires. C'est pourtant moi qui lançai la jupe-culotte à Hanoï en 1911 ! Pour être exact, je me bornai à accompagner dans la rue la Française héroïque qui osa exhiber en public pour la première fois ce vêtement inusité.

Claudia Rives était une aimable personne occupant à l'Hôtel Métropole un appartement payé très régulièrement par un maître du barreau alors en France pour un long séjour. Claudia était le flirt collectif de notre groupe nombreux de célibataires sans que l'un quelconque d'entre nous pût se targuer de bénéficier auprès d'elle d'un traitement privilégié. Cela était le secret de chacun, et l'élégante femme était trop fine mouche pour compromettre sa situation par des écarts de conduite avoués.

En attendant, elle présidait avec charme la grande table de Métropole où son esprit de répartie était très prisé. La fantaisie lui prit un jour de revêtir la jupe-culotte ; elle en parla de longues semaines à l'avance, disant qu'elle n'oserait pas tenter seule cet essai dangereux ; elle finit par solliciter les uns et les autres de l'accompagner en ville le jour où elle lancerait la mode nouvelle. Chacun se récusa. Car telle était la mentalité

timorée de l'époque. Ces jeunes gens avaient tous de l'esprit et de l'entregent mais pas d'une qualité d'indépendance assez affirmée au regard du « qu'en-dira-t-on ». Et cette réputée extravagante, qui arborait aux réunions de courses et dans les soirées ouvertes des toilettes catapultueuses, n'osait pas elle-même se risquer sans un compagnon dans une tentative aussi anodine. Lorsque je fus interrogé par Claudia, ignorant les refus plus ou moins aimables qu'elle avait essuyés ailleurs, je n'hésitai pas une minute à lui promettre ma collaboration, sans doute parce que l'habitude de la scène m'avait affranchi des préjugés courants. Nous parlâmes du lieu propice à la manifestation spectaculaire projetée. « Vous ne voulez pas vous cacher, tout au contraire. Donc nous irons faire six fois le tour du kiosque à musique durant le concert de l'après-midi ». Claudia me regardait avec admiration. A ses yeux je faisais par avance, nettement, figure de héros.

Le grand jour venu, elle me rejoignit le cœur battant dans le vestibule de Métropole et nous nous dirigeâmes en devisant vers le square ; là, Claudia voulut se dérober mais je la raillai de sa timidité soudaine et elle consentit à approcher de la foule. Nous circulâmes comme convenu autour du kiosque, soulevant peut-être des commentaires parce que cette promenade m'affichait avec Claudia au détriment de la bande coutumière, nullement à cause de la fameuse jupe, si peu culotte au demeurant que personne ne la remarqua, hormis les initiés de Métropole venus assister... de loin à ce lancement très peu sensationnel.

Le lecteur de la génération présente, après les excès de pseudo-nudisme récemment constatés, prendra en pitié l'absence de cran de ces gens

d'un autre âge à l'occasion d'une innovation aussi bénigne. La notion de pudeur n'était pas encore abolie, voilà tout !

\* \* \*

L'année théâtrale 1911 vit pour les comédiens amateurs du Tonkin le couronnement de leur gloire.

Encouragé par le succès du *Bois sacré*, Maurice Devé décida de monter, des mêmes auteurs brillants de Flers et Caillavet en collaboration avec Emmanuel Arène, cet autre chef-d'œuvre de la comédie boulevardière qui s'appelle *Le Roi* et qui attirera aux Variétés d'innombrables foules. Les féconds écrivains n'ont rien écrit de plus fin et qui aille plus loin dans la satire des mœurs politiques de la France de 1910. En s'attaquant à des ouvrages d'un tel jaillissement spirituel, nous jouions sur le velours et il nous suffisait de faire de notre mieux sans prétendre en rien nous comparer aux merveilleux créateurs parisiens. Encore fallait-il que la présentation matérielle fût irréprochable et sous ce rapport il n'y avait qu'à laisser faire Devé.

A cet égard la représentation du *Roi* donnée à la date mémorable du 18 février demeurera dans l'esprit des Hanoïens comme un modèle d'éblouissante réussite. L'ancienne directrice du théâtre municipal, M<sup>me</sup> Diane Kenn, actrice de talent qui avait quitté la scène pour le journalisme colonial, fit un compte-rendu de répétition générale où elle dépeignit avec admiration le soin apporté aux plus petits détails vestimentaires ; elle comparait avec les troupes de province professionnelles où les figurants ont une paire de vernis pour six, les femmes deux paires de gants pour huit bras ; ah ! ces



« soirées mondaines » du vieux théâtre de la rue de Takou, quel « décrochez-moi ça ! » quelle friperie, mais en même temps quel courage, quelle abnégation chez ces « gagne-petit » du théâtre que sont les choristes et les « utilités » de la comédie !

Parlez-moi de la distribution du Roi et de sa figuration ! En dehors des comparses muets englobés sous la dénomination « électeurs, invités, etc. », il n'y avait pas moins de 40 rôles distribués dont voici la liste complète :

Thérèse Marnix .. .. .	M <sup>mes</sup>	BLOT
Marthe Bourdier .. .. .		DÉROSIAUX
Suzette Bourdier .. .. .	M <sup>lle</sup>	NADIA FAUQUET
Angèle .. .. .	M <sup>mes</sup>	VIERNE
Marquise de Chamarande ..		MURAIRE
M <sup>me</sup> de Castel-Fréjol .. ..		JUDET DE LA COMBE
La sous-préfète. .. .. .		CHASSAGNE
M <sup>me</sup> Barbot-Letilleul .. ..		BERTRAND
Une invitée .. .. .		X...
Le roi .. .. .	MM.	BOURRIN
Marquis de Chamarande ..		FLEURY
Blond, .. .. .		DEVÉ
Bourdier .. .. .		ROSIER
Lelorrain .. .. .		HARDY
Cormeau .. .. .		DU PARQUET
Gabriel. .. .. .		DOUCET
Rivelot. .. .. .		CORDIER
L'évêque .. .. .		DUCARRE
William Touret .. .. .		STEVENS
Cruchet. .. .. .		MONAVON

Sernin de Chamarande. . .	MM. MAYEUR
Président du Sénat. . . .	LAMOUREUX
Valet de pied. . . . .	CHEVALLIER
Un reporter . . . . .	DE BÉRARD
Le général. . . . .	DUCRET
Un huissier . . . . .	VIVARÈS
Le préfet . . . . .	TANQUEREY
Les sous-préfets . . . . .	PRZYLUSKI ROMANETTI
Sénateurs et députés . . . .	BLOT, BLONDEL, GARNIER, DE BOIS-LUCY
Officiers d'ordonnance. . . .	AUJAC VUILLAUME
Officiers d'ordonnance du roi . . . . .	VERDIER G. TAJASQUE CONJARD
Le président du Comité so- cialiste . . . . .	PIERRE
Le conseiller général . . . .	JUDET DE LA COMBE
Un domestique. . . . .	GILBERT

Voyons maintenant la qualité sociale de ces acteurs bénévoles réunis sous la bannière de la Croix-Rouge : épouses et fille d'un entrepreneur, d'officiers et de fonctionnaires, voici sur la scène neuf charmantes femmes de la plus parfaite élégance.

Magnifique abatage de M<sup>me</sup> Blot ; M<sup>me</sup> Dérosiaux, délicieuse Marthe Bourdier ; les autres dames également excellentes.

Quant aux hommes, on ne pouvait demander plus brillante cohorte. Marcel Fleury, qui s'habille naturellement bien (honneur à la douane!) est un impeccable marquis, Devé, le Brummel tonkinois, est prestigieux en Frégoli policier, le nouveau venu Emile Rosier qui tient la scène magistralement (vive la douane encore!) est un ministre Bourdier très vraisemblable, de même le lieutenant Hardy en Lelorrain, le tonitruant Du Parquet, des Services civils, en député hirsute Cormeau, les attachés de cabinet représentés par le capitaine Doucet, chef du bureau militaire au Gouvernement général et l'administrateur Cordier, l'évêque, onctueusement incarné par le chef de bataillon Ducarre que je retrouverai dix ans après avec les étoiles commandant la division Cochinchine-Cambodge, William Touret où s'essaie le tout jeune et richissime Stevens, qui trempe dans les alcools de riz, Cruchet joué par le directeur de la Société foncière Monavon, Sernin de Chamarande confié au garde des forêts Mayeur, le président du Sénat au lieutenant Lamouroux du Conseil de guerre, le valet de pied à Henri Chevallier, secrétaire de mairie à Haiphong, le reporter au commis des Services civils de Bérard.

Le général de la pièce, c'est le très authentique lieutenant-colonel Ducret qui en a la fière allure, et le général Lombard, divisionnaire du Tonkin, en lui prêtant gentiment sa tunique et son pantalon rouge, lui a dit courtoisement : « Colonel, c'est une simple anticipation ». Hélas, le colonel Ducret fut tué ou mourut de maladie à l'armée d'Orient durant la grande guerre. Grâce à Devé, il aura été général à Hanoi durant environ une heure.

Le préfet et les sous-préfets, ce sont les administrateur et commis des Services civils Przulski, Romanetti et Tanquerey sur les habits de soirée de qui Devé a fait coudre des broderies magnifiques, les sénateurs et députés ce sont l'entrepreneur Blot, le négociant Blondel, le commis des Services civils Garnier et le brasseur d'affaires de Bois-Lucy ; tous portent des habits qui ne sentent pas le faubourg du Temple, même le président du Comité socialiste (capitaine Pierre), le conseiller général (médecin-major Judet de la Combe) et le domestique (commis des Services civils Gilbert).

Quant aux officiers d'ordonnance, rien de plus simple. Devé les a distribués à de véritables officiers, les lieutenants Aujac, Vuillaume, Verdier et Conjard auxquels il a adjoint le commis des Services civils Georges Tajasque. Les uniformes étrangers qui apportent une très jolie note exotique à la réception de Marthe Bourdier, Devé les a obtenus en alliant le dolman ciel du chasseur avec le pantalon de même nuance du spahi et le dolman écarlate du spahi avec le pantalon de même couleur du chasseur. Des toques de faux astrakan achèvent de donner à ces ensembles un air balkanique très « veuve joyeuse » ; bref, il est superflu de dire que le maintien, l'allure, les détails d'équipement de ces séduisants militaires ne laissent rien à désirer, si même l'ensemble n'était pas plus brillant à Hanoï qu'à Paris chez le vrai Samuel. Je dis le vrai Samuel, car Devé, tout comme Louveau, dit Samuel, directeur des Variétés, arborait aux répétitions le canotier fétiche.

Parlons maintenant du roi : mon costume de souverain, très brillant aussi, n'avait pas coûté un « cent ». Je portais la culotte gris-bleu, les bottes

et le sabre du capitaine de gendarmerie Dérosiaux, la tunique vert-foncé de l'inspecteur général des forêts Roger Ducamp. Ma toque, de lapin véritable, était surmontée par l'aigrette du colonel Virgitti, commandant le 9<sup>e</sup> régiment de marsouins. Enfin, j'avais emprunté à des officiers les plus originales de leurs décorations étrangères.

Bref, quand l'imposant huissier Vivarès (vive la douane!) descendait les marches d'un escalier réputé monumental que Devé avait eu l'art de faire aboutir sur cette scène en miniature et annonçait pompeusement « Le roi! », quand la fanfare du 9<sup>e</sup> Colonial, massée en coulisse, attaquait *La Marseillaise*, suivie de l'hymne d'une Cerdagne problématique, quand le Roi paraissait enfin, lentement, suivi de son étincelant cortège, il y avait, en raison de la personnalité réelle des participants, analogie presque complète avec les cérémonies qu'on voyait de temps à autre se dérouler à Hanoi dans les hautes sphères officielles.

Et j'espère que le lecteur comprendra la remarque qui va suivre : le grand acteur Edouard de Max, l'ébouriffant Pierre Brasseur, le solennel Victor Francen, qui tour à tour incarnèrent le roi de Cerdagne aux Variétés, ont été tous les trois de prestigieux princes de fantaisie ; je ne veux prétendre qu'à ne pas avoir été trop indigne de ces illustres modèles ; mais pour eux, entourés uniquement de professionnels du grime et de la postiche, ces ministres et parlementaires, ces hauts fonctionnaires, cet évêque, ces officiers ne pouvaient représenter que des fantoches qui les laissaient sans illusion sur la réalité de leur propre personnage. A Hanoi, au contraire, la qualité sociale des figurants donnant à leur ensemble un

caractère de véracité extraordinaire, j'eusse été excusable de plonger dans l'aberration. Que se fût-il passé si, après l'échange des déclarations protocolaires entre Rosier (le ministre Bourdier) et moi, je m'étais réellement cru investi de la puissance royale et si j'avais exigé d'être conduit avec une escorte au palais Puginier pour y coucher dans la meilleure des chambres gubernatoriales ?

\* \* \*

Au mois de février, le jour même où nous avions connu le triomphe du *Roi*, notre ami Besse, président de la Société nautique, lançait une souscription en vue de l'organisation à Hanoi d'une semaine d'aviation. L'aviateur Van den Born venait d'exécuter avec succès, tant à Saïgon qu'à Bangkok, une série de vols. Avant qu'il ne se rendît à Hongkong, Hanoï se devait de l'accueillir à son tour. D'autres aviateurs avaient précédemment engagé des pourparlers avec le Tonkin mais ils exigeaient un minimum de 30 à 40.000 francs alors que Van den Born se suffisait de 15 à 20.000. La tentative de Besse ayant échoué fut reprise sous une autre forme. Un comité présidé par le délégué de l'Annam-Tonkin Henri de Monpezat et dont faisaient partie le pharmacien Blanc, le capitaine Péri, chef du service radiotélégraphique, André Ducamp, administrateur de l'Hôtel Métropole, les négociant et entrepreneur Veyret et Max-Clément, l'ingénieur Joseph, le sportif Besse et, déjà aviateur en puissance, le commis des Services civils Wintrebert, un comité, dis-je, avait décidé l'achat d'un appareil qui appartiendrait à la Ligue aérienne en formation. On ferait venir ensuite un aviateur français afin que les premiers vols fussent

exécutés de préférence par l'un des nôtres (1), la France ayant pris une avance considérable sur le monde entier en matière de locomotion aérienne.

C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> avril, les comédiens amateurs abordaient la scène au bénéfice de la Ligue de l'air hanoïenne et s'attaquaient une fois de plus à un grand ouvrage. Devé et M<sup>me</sup> Dérosiaux avaient fixé leur choix sur *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian. Très belle pièce, d'interprétation délicate et tout en profondeur, alors que les personnages du *Roi* brillaient en superficie de l'esprit pétillant de trois auteurs réputés. Je ne saurais dire si, vu de Sirius, le mérite des acteurs fut plus grand au service des auteurs alsaciens qu'à celui des auteurs parisiens ; Mesdames Dérosiaux, Blot et Fauquet, parfaites à leur ordinaire en Suzel, Catherine et Lisbeth, se partagèrent les louanges du public et de la presse avec le bon camarade Cordier, remarquable David Sichel et nos habituels partenaires Vivarès (Frédéric), Du Parquet (Hanezo), Rosier (Christel), Devé (Joseph), Blondel, Tajasque et Conjard (les faucheurs). Personnellement, j'eus le sentiment d'avoir été dépassé par l'importance grave du personnage de Fritz. Quoi qu'il en soit,

---

(1) Finalement, c'est le Russe Kousminky qui, fin 1912, s'envola pour la première fois au-dessus du champ de courses de Haiphong. Mais les Russes c'étaient des amis et alliés et celui-ci utilisait les appareils Blériot. Chaque vol durait environ 10 minutes. Les mêmes expériences eurent lieu quelques jours après à Hanoi devant une affluence extraordinaire de spectateurs enthousiastes. Seuls les Chinois, pour obéir à un mot d'ordre de boycottage, s'étaient abstenus à cause de la nationalité de l'aviateur.

Je parlerai sommairement un peu plus loin des vols tonkinois de Marc Pourpe, compagnon du malheureux Verminck qui se tua en Cochinchine au cours d'une exhibition.

Quant aux valeureux efforts de M. Achard pour construire un appareil à Hanoi avec les moyens locaux, ils seront évoqués plus opportunément dans la suite à paraître du *Vieuv Tonkin*.

venant après la victoire éclatante du Roi, la bataille de *L'ami Fritz* demeura indécise dans sa conclusion. Du moins, les avis furent-ils unanimes au sujet de la manière charmante dont Devé, peintre-décorateur et metteur en scène, sut reconstituer l'atmosphère du pays d'Alsace.

Dans la seconde partie de l'année, l'activité de notre groupe se ralentit quelque peu ; à la Philharmonique, nous jouâmes pour la Sainte-Cécile *Le délégué de la 3<sup>e</sup> section*, sombre pièce dramatique de Charles Garin dont j'ai oublié le sujet. Je me souviens seulement qu'entourant M<sup>me</sup> Blot (Marfa Pétroff), les amis Du Parquet, Pradet, Conjard et Fleury portaient tous comme moi des noms se terminant en *off* ou en *eff* et vociféraient à qui mieux mieux. Essai de Grand-Guignol qui dut donner à sourire plutôt que provoquer des évanouissements dans la salle ainsi que cela se voit parfois rue Chaptal.

\* \* \*

La ville de Hanoï avait entrepris depuis de longues années la construction d'un théâtre municipal plus digne de la capitale administrative de l'Indochine que la vieille salle de la rue de Takou.

Bien qu'il ne fût pas achevé entièrement faute de crédits (les peintures de la salle et des couloirs n'ont du reste jamais été exécutées et il convient de s'en féliciter), le bâtiment était enfin utilisable ; il avait grande allure avec ses faux airs de Palais Garnier et les promeneurs de la rue Paul-Bert se demandaient quand on inaugurerait le nouveau monument.

Notre groupe de la Philharmonique eut l'ambition d'attacher son nom à la solennité d'ouverture, mais dans cet immense cadre qu'allait-on monter ?



Emile Rosier proposa *Le voyage de M. Perrichon* ; cela faisait contraste, évidemment, avec les spectacles antérieurs, et Labiche nous semblait à tous bien démodé. Mais M<sup>me</sup> Dérosiaux ne voulait pas jouer ailleurs que sur la scène du Petit-Lac ; il fallait donc choisir une pièce où les rôles féminins seraient secondaires. Et puis l'excellent Rosier brûlait de jouer Perrichon. Va donc pour Perrichon ! On mit la soirée sous l'égide des Enfants métis abandonnés et l'inauguration du théâtre fut annoncée.

La ville nous avait livré la scène toute nue, sans rideau et sans équipement de décors. Le vétérinaire Pradet pourvut à ces lacunes avec une grande habileté ; il peignit lui-même un rideau qui reproduisait assez naïvement le Petit-Lac et son pagodon ; modernisé en 1927, ce chef-d'œuvre est demeuré très longtemps en service et c'est seulement en 1932 qu'il fût remplacé par un somptueux rideau de velours se manœuvrant à l'italienne (1).

Avant la grande pièce, on avait inscrit au programme notre lever de rideau préféré, *Les deux réservistes*, d'Ernest Vois ; j'y jouais le rôle de l'adjudant ; le premier mot de cette pochade est « Caporal ! » ; c'est par ce mot donc que, le 9 décembre 1911, j'inaugurai avec quelques amis le nouvel opéra municipal de Hanoï.

Rosier fut un magnifique Perrichon au jeu large et puissant, à la diction nette et claire ; il remporta un succès personnel légitime. Pour la

---

(1) L'administration municipale attendit en effet que le théâtre fût fermé (dernière campagne régulière 1930-1931) pour l'équiper convenablement !

postérité, je cite la distribution complète des quatre actes de Labiche et Martin :

M <sup>me</sup> Perrichon.. . . .	M <sup>me</sup> BLOT
Henriette, sa fille .. . . .	M <sup>lle</sup> NADIA FAUQUET
La bibliothécaire .. . . .	M <sup>me</sup> BÉNAZET
Perrichon .. . . .	MM. EM. ROSIER
Le Commandant Mathieu ..	E. BOURRIN
Majorin. . . . .	DU PARQUET
Armand Desroches.. . . .	FLEURY
Daniel Savary.. . . .	PRADET
Joseph, domestique du com- mandant.. . . .	CAMILLI
Jean, domestique de Perri- chon.. . . .	VALADE
Le garçon d'hôtel .. . . .	P. ROUYER
Un guide .. . . .	NORDEMANN
Un employé de chemin de fer .. . . .	TESMOND
Un commissaire .. . . .	VALADE

Pour être complet, j'ajouterai que le bon musicien Omer Baivy avait réuni sous sa baguette un orchestre de qualité qui fit merveille dans des œuvres de Delibes, Edmond Missa, Bizet, etc...

\* \* \*

Le plus souvent, nos manifestations théâtrales servaient de prétexte à l'édition de programmes artistiques où s'affirma la collaboration de dessinateurs réputés, tels que le capitaine Sénèque, l'architecte Joyeux, le caricaturiste Albert Cézard. Pour *Perrichon*, l'imprimerie de l'Ideo avait eu

l'heureuse idée de reproduire une excellente photographie du nouveau théâtre ; en surimpression floue, on voyait le bâtiment condamné de la rue de Takou, qui aujourd'hui abrite l'école Brieux.

\* \* \*

Emile Rosier, célibataire alors convaincu, était un passionné du phonographe, invention encore balbutiante ; il achetait tous les appareils nouveaux, et, comme il s'entendait fort bien à la science des machines parlantes, il avait fabriqué de ses mains un instrument idéal en combinant le diaphragme d'une certaine marque, le pavillon d'une autre et le mécanisme d'une troisième.

Le résultat pour l'époque était admirable ; j'ai goûté chez Rosier de bonnes heures à écouter les premiers disques de la *Tétralogie*, notamment *La Chevauchée des Walkyries* et *Les Murmures de la Forêt*. Rosier, transformé en chef d'orchestre, veillait à donner plus au moins d'intensité au son ; il avait à sa portée des tampons d'ouate que, pour atténuer les résonances excessives de certains passages confiés aux cuivres, il enfonçait dans le pavillon avec des gestes de chirurgien. Puis il venait vers les invités et, tout simplement parce qu'il est très bavard et qu'il était personnellement blasé sur l'agrément de ses programmes, il entreprenait de nous expliquer les transformations mécaniques qu'il avait réalisées et celles qu'il méditait encore ; il nous gâchait ainsi tout le grand plaisir qu'on avait à écouter des concerts assurément bien en avance en tant que perfection sur tout ce qu'on pouvait entendre ailleurs...

Ce bon Rosier aimait l'ordre jusqu'à la manie ; chez lui, tout était classifié, étiqueté comme dans

un musée; receveur des douanes et régies dans une grande distillerie française, on lisait au bas de son escalier: « Logement du receveur au premier ». L'escalier gravi, il y avait plusieurs portes avec des indications: « Salon » — « Salle à manger » — « Bureau » — « W. C. » A la cuisine, on trouvait les récipients traditionnels: « Farine, café, thé, sucre, sel, poivre »; le support des serviettes spécifiait: « Verres, assiettes, couteaux, mains ». Dans le « buen-retiro » on pouvait lire: « Chasse d'eau », explicitement; un jour, avant de prendre congé, je m'attardai dix secondes au petit endroit pour coller sur certains accessoires des étiquettes préparées d'avance: sur le petit balai « Brosse à dents » et sur le couvercle « Pot aux roses ». J'ai conscience d'avoir évité ainsi tant au maître de céans qu'à ses invités de fâcheuses confusions.

\* \* \*

Un lecteur ami de mon premier recueil de souvenirs m'a demandé pourquoi je n'ai pas parlé du Sel Hybat, rendez-vous à Hanoi des joyeux célibataires du Tonkin. Fondé en 1904 par le trop célèbre pseudo-explorateur Raquez, il y avait une première cause à mon désintéressement de ce groupement bruyant et cocasse; c'est que je résidais alors à Tourane. Quand je vins habiter Hanoi en 1905, je pris tout de suite mes habitudes à la Société Philharmonique; or pour fréquenter le Sel Hybat, dont l'activité se traduisait surtout par des beuveries et des agapes, il fallait des loisirs dont je ne disposais pas.

Je n'ai donc connu de ce groupement consacré à la plus franche bonne humeur gauloise que les

cortèges publics organisés par ses membres pour aller conspuer les transfuges oublieux des vœux prononcés en faveur d'un célibat perpétuel et dont les bans avaient récemment été affichés. Je crois me souvenir que l'excellent René Bonnault, directeur de la maison Denis frères à Hanoi, fut ainsi conspué copieusement à domicile lorsqu'il se fiança. Dame ! c'était l'un des premiers fondateurs de la secte, l'un des plus assidus buveurs du repaire du boulevard Amiral Courbet que surmontait une frise de bois découpé représentant une trentaine de petits lapins (1). Les frères inquisiteurs du Sel Hybat allèrent chercher Bonnault chez lui, et l'emmenèrent au siège social où il eut la surprise de trouver... sa fiancée, M<sup>lle</sup> Chassaing, accompagnée de son papa. Inutile de dire que Bonnault qui passa en jugement ce soir-là pour forfaiture fut condamné à payer une tournée magistrale.

\* \* \*

Au Tonkin, on a toujours aimé la bonne chère mais on semble y attacher moins d'importance qu'autrefois depuis que l'on dispose de ressources alimentaires plus variées et succulentes.

On me permettra d'évoquer le vieux temps des grands festins par le truchement d'un écrivain verveux, le bon vivant Paul Bergue, que je retrouvai beaucoup plus tard directeur de l'École supérieure des Travaux publics. Bergue écrivait dans *Le Topo* en 1907 :

« Plaisir de la table,  
« Seul bien véritable ! »

---

(1) Sur l'emplacement du Sel Hybat, on a construit les logements du personnel supérieur de la Banque de l'Indochine.

« C'est le véridique Scribe qui l'a proclamé, dans une de ses ineffables collaborations avec le tonitruant Meyerbeer. Et Scribe mourut sans avoir vu l'Indochine ! Où pourtant apprécier mieux le bien-fondé de ces lyriques transports ? La Fontaine comptait, lui, trois jouissances essentielles : Bon souper, bon gîte et le reste.

« La Fontaine était naïf, donc exigeant. Que vaut le gîte pour le broussailleux, presque toujours couché à la fortune du pieu, sur quatre mauvaises planches rugueuses quand ce n'est pas sur une natte ou sur la dure, avec, comme draps, les pans déchirés de son cai-ao et de son cai-quan et, comme oreiller, une gibecière rembourrée de cartouches ? Quant au « reste », au fameux reste, mieux vaudrait n'en pas parler. Illusion des vingt ans, qui nous conduit jusqu'auprès de la quarantaine ou même au-delà, il faut ton mirage pour nous faire voir des reliefs d'ortolans dans de sèches carcasses de volaille d'où une meute de rôdeurs amoureux a extrait les derniers vestiges de substance...

« La table : Voilà le vrai « reste » pour le colonial, le seul lien qui l'attache à cette patrie marâtre ! où qu'elle se dresse, dans les plus somptueuses salles des capitales exotiques que l'Anglais nous envie, dans les plus ténébreuses oubliettes administratives de la forêt, dans les solitudes les plus perdues d'une exploitation agricole au sein d'hectares innombrables, partout le Français y pontifie dans l'enthousiasme et la béatitude. Et laissez-les diagnostiquer que la sobriété seule fait les vieux coloniaux, que dysenterie, entérite et maladie de foie sont enfants de la bonne chère !

« Plaisir de la table, seul bien véritable ! Sardines à l'huile, conserves Potin, viandes et poisson.

Bordeaux, Bourgognes et Champagnes de tout acabit, vous êtes la félicité des tristes heures d'exil, la jouissance unique pour laquelle nous trimons, l'aboutissement radieux de nos privations et de nos misères !

« Heure heureuse du cigare, clôture ineffable d'un festin dont tous les détails furent savourés, sans remontrance aucune, par un estomac bienveillant ! Voici que déjà s'annonce la sieste quotidienne. Le café amène doucement l'engourdissement préparatoire. Fumée suave du londrès ! Vapeurs célestes du moka ! Les petits oiseaux semblent pris de paresse dans les ombres douces du feuillage ; les corbeaux ont de bizarres soupirs gutturaux qui meurent dans leur gorge ; les longues palmes des cocotiers cessent de bruire comme un pankà au repos. Cherchons dans la sala tranquille un coin abrité, où nous établir à même le lattis, où le casque posé sur notre front sera une suffisante sauvegarde contre l'insupportable lumière. O Divinité protectrice quoique inconnue, Divinité sans nom mais plus favorable que Morphée, toi qui donnes à l'Oriental son indifférence souveraine et ses sommeils absolus, ô émanation du Bouddha impassible, viens veiller sur notre humble sieste, fais notre sommeil plus lourd que nos soucis, aussi profond que l'oubli libérateur !..... »

\* \* \*

Une excursion que je fis dans le Nord-Annam à la fin de 1911 m'a laissé un souvenir agréable extrêmement vivace. J'étais allé me reposer quelques jours à Phu-Quang, poste de douane de la province de Thanh-Hoa où je savais retrouver les

vieux amis Léon Brum, bonnetier avec moi à Nantes en 1896, et Paul Hamelle, camarade de régiment à Hanoi.

Festins et beuveries tels que l'excellent Bergue les a décrits une fois pour toutes si spirituellement dans la fantaisie qu'on vient de lire. Mais quand on va en province c'est aussi pour excursionner. Vu ainsi la fameuse citadelle des Ho à Phu-Quang qui ouvre à l'esprit de larges avenues de méditation sur le grand passé du peuple annamite.

Nous allâmes ensuite avec Brum jusqu'à la pagode de Phô-Cat, lieu de pèlerinage que célèbrent les chansons tonkinoises populaires et qui est pour l'Européen un centre d'excursion ravissant. Pour déjeuner, nous déballâmes nos provisions dans la pagode où les bonzes au chef branlant nous firent le meilleur accueil. Leur seule recommandation fut qu'il ne fallait pas emporter les poissons sacrés que nous pourrions prendre dans les bassins que formait à cet endroit le petit cours d'eau, tombant en nappes irisées sous une magnifique frondaison. En compagnie des nymphes charmantes qui nous avaient accompagnés, nous demeurâmes près d'une heure sous les cascades fraîches, goûtant pleinement le charme de cette idylle dans un lieu enchanteur.

Et nous comprîmes l'astuce malicieuse des bonzes. Car si les poissons qui peuplaient les bassins nous suivaient pour se disputer les miettes de pain que nous leur jetions en nous baignant, il y avait impossibilité totale de saisir ces belles pièces huileuses qui nous glissaient dans les mains plus prestement que des anguilles...



L'excursion de Phô-Cat est certainement l'une des plus aimables que l'on puisse faire en Indochine. Mais comme toujours en pareil cas, il est essentiel que s'harmonisent idéalement le beau temps, la température, et l'accord d'esprit de tous les participants.



# 1912

RETOUR EN ARRIÈRE : EXAMEN DE L'INSPECTORAT DES DOUANES EN 1907 ; M. DUGUET CANDIDAT ABUSIF DE L'ÉCOLE COLONIALE CONTRÉ PAR L'AUTEUR — EXAMEN DE CONTROLEUR EN 1912 : L'AUTEUR EST CONTRÉ PAR M. DUGUET, MEMBRE DU JURY — UN MYRMIDON PEU SYMPATHIQUE : EYCHENNE — ARRIVÉE EN INDOCHINE DE M. ALBERT SARRAUT : PREMIÈRES INCONVENANCES DU PERSONNAGE A TOURANE ET A HANOI — COURTE APPARITION ET MORT DU PREMIER AFRICAIN, M. MALAN — LE SECOND AFRICAIN : M. VAN VOLLENHOVEN — RÉFORME DES CODES DE JUSTICE INDOCHINOIS PAR LIANE DE POUGY — CONFÉRENCE VENGERESSE DE M. DE MONPEZAT ; LES VICTIMES DE SON ÉLOQUENCE : LE CONSEILLER NAQUARD, LE GÉNÉRAL PENNEQUIN, MM. SARRAUT ET VAN VOLLENHOVEN — UN COOLIE-POUSSE ANCIEN SOUS-PRÉFET : M. JAUBERT — RANCŒUR DU NOUVEAU DIRECTEUR DES DOUANES KIRCHER — RÉÉDITION DU TABLEAU DES DROITS : L'AFFAIRE DES PRODUITS SUCRÉS — LES COMÉDIENS AMATEURS : *Le danseur inconnu* ; REPRISE DE *L'Arlésienne* ; LA REVUE *Hanoi-sur-scène* — FONDATION DU *Crachin*, REVUE DE THÉÂTRE ET SPORT — LA TROUPE THÉÂTRALE CERVIÈRES — UN TRIPOT ANNAMITE EN SÉCURITÉ — LES RÉCEPTIONS DE M<sup>me</sup> FLEURY — BANQUET... SPONTANÉ DES FONCTIONNAIRES OFFERT... PAR SON ORDRE AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

Le lecteur voudra bien à ma prière faire avec moi un retour de cinq ans dans le passé.

Nous sommes en 1907. Un examen pour l'emploi d'inspecteur des Douanes et Régies est annoncé. Pour être admis à se présenter, il faut, selon le règlement, être âgé de 30 ans et avoir atteint au moins le grade de contrôleur de 1<sup>re</sup> classe.

M. Duguet, contrôleur de 1<sup>re</sup> classe, pose sa candidature, bien qu'il ne soit âgé que de 28 ans. Le directeur général intérimaire du moment, M. Guis, également directeur des finances, refuse naturellement à M. Duguet l'autorisation de concourir ; mais celui-ci, ancien élève de l'Ecole Coloniale, sait qu'il sera soutenu au Gouvernement général, où ses condisciples sont influents ; il demande que la question soit portée devant le chef de la colonie. M. Guis transmet avec avis défavorable en s'appuyant sur le texte organique. Au gouvernement, les petits camarades tout puissants de l'Ecol' Col' tranchent la question : « le texte ? voulons pas connaître ; n'a de valeur que pour ceux qui ne sont pas de chez nous ». Réponse officielle : M. Duguet est admis à se présenter.

Moins d'une heure après que la décision du Gouverneur général est connue à la direction des douanes, un infâme commis de 3<sup>e</sup> classe, attaché au cabinet du directeur général et dont la parenté est étroite avec l'auteur de ce volume, formule à son tour une demande pour passer l'examen de l'inspection. On entendit alors les rugissements de M. Rozier, directeur-adjoint : « Appelez M. Bourrin. Il est fou. Nous allons voir s'il se permettra impunément de se moquer du monde ». En présence de ce chef irascible au poil roux, au demeurant le meilleur des hommes, je subis une avalanche d'invectives, dont le fracas attire le charmant directeur M. Guis. « Comment » me dit-il, « c'est vous qui mettez M. Rozier en cet état ? Que

se passe-t-il donc ? — C'est insensé », articula tout congestionné M. Rozier ; « il est commis de 3<sup>e</sup> classe et il demande à passer l'examen d'inspecteur. — Eh bien ? — Mais, monsieur le directeur général, il faut être au moins contrôleur pour prétendre au rang d'inspecteur ». M. Guis se saisit de la demande que j'avais formulée. Puis il se tourna vers moi : « Vous avez certainement tort au regard des textes, mais puisque le gouvernement général a autorisé un autre candidat, qui ne remplit pas la condition d'âge, je ne trouve pas surprenant que vous demandiez à vous présenter aussi ». Ici M. Rozier interloqué intervint : « Pour M. Duguet, il n'y avait que l'âge. A. M. Bourrin l'âge et le grade manquent à la fois — C'est sans importance », reprit M. Guis, « car dans l'illégalité, il n'y a pas de degrés. Duguet étant admis à se présenter, un enfant de 8 ans, une fille turque impubère, un vieillard hottentot peuvent l'être au même titre. Etre reçu c'est autre chose, mais se présenter tout le monde le peut désormais. Je transmettrai donc cette demande au gouverneur général et je dirai qu'à mon avis elle ne peut pas être rejetée si M. Duguet demeure autorisé à subir les épreuves ».

Je fis remarquer — nous étions le samedi après-midi —, que l'examen commencerait le lundi matin et que la réponse du chef de la colonie quelle qu'elle soit arriverait sans doute après le début des épreuves. « C'est juste », me dit M. Guis, « vous irez donc demain matin au gouvernement général ; le directeur du cabinet, M. Simoni, est toujours là ; vous lui demanderez de vous faire connaître verbalement la décision de M. Klobukowski ».

Dans l'après-midi, le sympathique Cavaignals, un autre ancien de Coloniale qui, lui, avait l'âge, mais n'était pas encore contrôleur de 1<sup>re</sup> classe,

vint déposer une demande pour être autorisé lui aussi à se présenter. Dès qu'il apprit que j'avais agi pour faire pièce à Duguet (1), Cavaignals, de peur de se compromettre et de compromettre la cause de son condisciple, retira sa requête ; je le regrettai car cette complication eût causé de l'embarras au Gouvernement général.

Le lendemain dimanche, je me rendis au Palais Puginier. M. Simoni, auprès de qui se tenait M. Eckert (de Coloniale !) tonitrua en ironisant : « Vous vous moquez des gens. Vous n'êtes pas sûr de réussir à l'examen de contrôleur quand vous le passerez dans quelques années et vous prétendez déjà concourir pour inspecteur ».

Je déclarai froidement : « Monsieur le directeur, je ne suis pas venu pour discuter du bien-fondé de mon cas ; je viens, de la part de M. Guis, demander en quel sens le gouverneur général répondra à sa communication. Car l'examen commence demain matin... — Eh bien, vous direz à M. Guis que c'est non, et non, et non ! » Quand je lui rapportai cette réponse triplement motivée, mon aimable chef me dit en souriant : « C'était couru d'avance ; au surplus vous auriez été bien ennuyé si l'on vous avait donné satisfaction — Je préfère de beaucoup qu'on ne l'ait pas fait : j'aurais échoué lamentablement, n'ayant aucune préparation, mais je n'aurais pas eu de recours après mon échec, tandis que je peux à présent me plaindre d'avoir été écarté arbitrairement ; je vais réclamer auprès

---

(1) Je ne visais pas Duguet à titre personnel, bien entendu, mais il importait, pour les fonctionnaires du cadre local, de ne pas laisser accaparer toutes les places d'inspecteur par des anciens de Coloniale encore à la mamelle. Or les « locaux » avaient déjà en moyenne 10 ans de retard sur les diplômés de la sacro-sainte Ecole !

du ministre et protester contre les agissements excessifs des « copains » de Coloniale ».

Finalement, Duguet fut reçu le premier, avec quelques points de plus que son concurrent Tollard, mais ma réclamation avait porté. Tout en décidant de tenir ce résultat pour définitif, le ministre Milliès-Lacroix retarda la nomination effective de Duguet jusqu'au moment où il aurait atteint l'âge requis par le texte. Solution de modération, de bon sens et de justice qui me valut le violent ressentiment de Duguet et d'un certain nombre de ses amis. Ressentiment explicable, car non seulement j'avais eu la satisfaction de passer à la seconde classe des commis le 1<sup>er</sup> juillet 1907, mais encore Tollard, reçu le second, devenait inspecteur avant Duguet, qui dut attendre son nouveau grade jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1909 !

Inutile de dire que l'affaire avait fait le tour des postes de douane les plus lointains où l'on s'en amusait fort. Et l'attitude de M. Guis lui avait concilié toutes les sympathies du personnel. C'est si rare un chef ayant du caractère au point d'appuyer même sans espoir de succès un subordonné qui réclame à juste titre !

\* \* \*

Des années ont passé. A Vichy, en 1908, j'avais croisé à la promenade apéritive des buveurs d'eau, en compagnie du séduisant Muraire, le toujours contrôleur Duguet, à qui je faisais marquer le pas, et il n'avait point répondu à mon salut. De même il s'était désabonné de mes *Annales des Douanes*, ou plus exactement il en avait refusé les numéros compris cependant dans un abonnement régulier. « Qu'à cela ne tienne, mon vieux », pensé-je. « Tu es fâché. Cela ne me fait ni chaud ni froid ».

Ouiche ! Voici venir pour moi l'examen de contrôleur ; j'étais inscrit sur la liste des candidats et je me souviendrai toujours de cette belle matinée de mai 1912 ; ayant passé la nuit à Haiphong chez mes bons amis Babonneix, ce vieux camarade, qui allait lui aussi se mesurer avec la chance, me dit, en prenant le café au lait : « Boufre ! nous avons oublié de choisir des devises ». Car pour distinguer les compositions écrites où le candidat ne peut naturellement pas faire figurer son nom, il faut choisir un proverbe, une maxime, une phrase quelconque. Paul Babonneix, armé d'une aiguille à tricoter, piqua au hasard dans un recueil de locutions littéraires appartenant à sa femme, directrice de l'École des filles (1). Je ne sais plus à quelle devise Babonneix s'arrêta ; pour moi le hasard me donna celle-ci qui me séduisit par le rappel d'une période de la vie théâtrale française : « Sans pourpoint cinabre, on était honni », c'est-à-dire : *Si vous n'arborez pas le gilet rouge, vous ne serez pas admis* (avec Théophile Gautier et les autres romantiques) *aux premières représentations des drames hugoliens* ».

Les jours d'épreuves se sont passés sans incident ; j'ai regagné Hanoi ; une décision fait connaître le nom des membres de la commission qui corrigera les copies :

Président à voix prépondérante : M. Cornillon, directeur-adjoint, la bienveillance même ; Membres : M. Boué (Henry IV) mon ancien chef devenu inspecteur et, tenez-vous bien, MM. Duguet et

---

(1) M<sup>me</sup> Paul Babonneix née Pouymayou, à toutes les grâces que je lui reconnaissais déjà à cette époque, a ajouté celle d'avoir, beaucoup plus tard, giflé son grand chef, le recteur d'université Thalamas, l'ex-insulteur de Jeanne d'Arc.

Eychenne, inspecteurs, anciens de l'Ecole Coloniale, je répète *anciens de l'Ecole Coloniale* ! Il semble que Duguet aurait dû se récuser ; il n'eut pas cette élégance. Et tout de suite, les séances de la commission devinrent orageuses ; on parlait de quatre à cinq vacances à pourvoir, mais, à en croire les deux représentants de Coloniale, il n'y avait que deux candidats dignes de l'admission ; c'étaient, comme par hasard, des condisciples, les deux seuls qui se fussent présentés ; le candidat qui venait en troisième lieu était au-dessous du médiocre, paraît-il, toujours d'après les porte-parole de Coloniale. M. Boué, qui me renseigna, n'eut pas de peine à voir qu'il s'agissait de moi, mon écriture étant connue de tous à la direction. Aidé de M. Cornillon, M. Boué prit fait et cause pour mes compositions ; ma devise, de tour littéraire, l'avait séduit alors qu'elle exaspérait mes adversaires qui la prétendaient agressive car ils la traduisaient ainsi : « Si tu n'es pas de l'Ecole Coloniale, tu ne seras pas admis ». Les esprits étaient montés et M. Cornillon empêcha l'irréparable en levant la séance pour aller déjeuner. L'après-midi, mes ennemis plus calmes (de même que la nuit porte conseil, la sieste désarme les violents) se résignèrent à m'admettre parmi les reçus mais en exigeant l'admission du même coup de six autres candidats ; ils s'arrangèrent ensuite pour me faire rétrograder sous des prétextes divers jusqu'à la septième place. De sorte que je perdais l'espoir légitime d'être promu lors du premier mouvement. En fait, je ne fus nommé contrôleur que le 1<sup>er</sup> juillet 1913, soit avec un an de retard. Ainsi va le monde. La vengeance est un plat que l'Ecole Coloniale avait préféré manger froid. Nous étions « manche à manche »



avec Duguet. Peut-être, si je donne une suite à ces souvenirs, aurai-je l'occasion de raconter les circonstances de « la belle ».

\* \* \*

Eychenne, qui avait bravement foncé contre moi pour prêter main-forte à son ami Duguet, était un homme très petit, barbu et bedonnant, tout semblable à un gnome de la Forêt-Noire, que l'on avait surnommé « Loin du ciel ». Je ne sais plus lequel de ses collègues, je crois bien que c'est Cavaignals, alors qu'il allait sortir de son bureau, rééditant une plaisanterie classique, le rappela en lui tendant un crayon : « Tiens, Eychenne, tu oublies ta canne ».

On a toujours mauvaise grâce, bien sûr, à plaisanter les gens à cause de leurs particularités physiques, mais il faut reconnaître que certains hommes, souvent ceux de petite taille, sont exaspérants. Eychenne était de ceux-là. Affligé d'une voix de crécelle qu'il avait habituée au sarcasme, ce grotesque bonhomme, constamment d'une humeur de dogue, se donnait un mal du diable pour faire illusion sur sa nullité. J'ai conservé longtemps des billets de service qu'il m'écrivit étant chef du secrétariat. Il y avait autant de fautes que de mots.

Ce felleux personnage voulut m'obliger un jour à modifier les conclusions d'un rapport que j'avais rédigé sur sa demande à l'intention du directeur voyageant en Cochinchine. « Si mon rapport vous déplaît, ne le transmettez pas, c'est bien simple » dis-je à Eychenne — « Mais le directeur m'a chargé de vous le demander — Alors, envoyez-le lui — Pas avec ces conclusions-là car je ne vois pas la

question comme vous — Ces conclusions-là, ce sont les miennes. Si vous ne les approuvez pas, écrivez-le à M. Picanon en lui disant pourquoi ; il nous départagera. Comme chef du bureau du Tarif, je ne peux pas écrire autrement que je l'ai fait ; je ne me déjugerai pas ».

J'ai vu vingt fois dans ma carrière de ces lascars qui cherchent à faire encaisser aux autres leurs responsabilités.

Le dit Eychenne — c'est notoire — s'améliora en vieillissant ; lorsqu'il prit sa retraite en qualité de receveur comptable à Haiphong, il était devenu presque humain...

Parbleu ! il n'attendait plus rien de personne ; parvenu au sommet de sa courbe, il n'avait plus à piétiner la vile engeance de ses subordonnés pour émerger au-dessus de la masse, lui, misérable myrmidon dont la place, en supposant une société bien faite, eût été de fossoyeur dans son village.

\* \* \*

M. Albert Sarraut, nommé gouverneur général en 1911, arriva à Saigon à la fin de ladite année. Le bruit courait que le nouveau proconsul, se proposant de haranguer les indigènes dans leur langue dès son débarquement, avait pris à Paris des leçons d'annamite. Cette nouvelle, probablement fausse, et sûrement absurde, excitait la verve ironique de l'opinion, qui s'était déjà délectée avec *L'Annamite mère des langues* du colonel Frey et autres fariboles du même tonneau.

\* \* \*

La première fois que, de Saigon, M. Sarraut se rendit dans le nord de l'Indochine, il avait annoncé qu'il ne s'arrêterait pas en Annam, désirant

aller au Tonkin très rapidement ; il irait visiter Hué et saluer sa majesté Duy-Tan seulement à son retour. Mais, bien entendu, le souverain dépêcha plusieurs hauts mandarins à Tourane avec mission de se présenter au nouveau représentant de la France à bord du paquebot-annexe *La Manche* et de lui transmettre ses souhaits de bienvenue.

Les dignitaires, en robe de grande cérémonie, accompagnés d'une suite importante, se présentèrent de très bonne heure sur le pont du navire. On alla réveiller en hâte l'illustre voyageur qui sortit de sa cabine encore appesanti de sommeil. En bon sagouin qu'il a toujours été, le député de « l'Ode » se présenta au grand soleil dans toute la splendeur d'un médiocre pyjama rayé. Et c'est en cet appareil indécent que le haut représentant de la France, éberlué, vit se courber devant lui pour de profondes révérences les beaux vieillards en costume d'apparat délégués par le Fils du Ciel.

Inutile de dire qu'il ne fût question ni ce jour-là ni plus tard de discours en annamite...

\* \* \*

Dans ses souvenirs intitulés « Autour des présidents de la République », M. Henry Leyret (le Provincial du *Temps*) a écrit :

« M. Félix Faure à l'Elysée, ce fut pis que le bourgeois gentilhomme : parfois un « nouveau riche » avant la lettre, parfois un « cercleux » de tenue trop recherchée jouant au roi de France. Sans exagérer, avec ses larges guêtres, ses allures de jeune premier qui force sa nature, il était plus esbroufant qu'élégant. Une année, il eut l'idée cocasse de se commander un uniforme rappelant

les costumes empanachés des Consuls de notre Révolution ; il y eut même des essais, mais on l'y fit renoncer, navré. Et quel délire de représentation ! Il mit les fonctionnaires du protocole sur les dents. Que de recommandations afin que, dans les cérémonies et les voyages, il fût bien en vue, très distinct des autres personnalités. Un jour, Eugène Etienne ayant dépassé la ligne protocolaire, le Président, outragé, lui fit signe de reculer : « A la fin, tu nous em... ! » riposta sans se gêner l'ancien ami de Gambetta. Une autre fois au Théâtre-Français, comme, à la fin de la soirée, ses estafiers, pour lui faire place au départ, bousculaient brutalement les spectateurs sans égard même aux dames, Clemenceau, présent, le regarda bien en face et lui cria, à voix forte : « A la chienlit, monsieur ! »

Au cours des réceptions et cérémonies qui se succédèrent à Hanoi quand M. Sarraut y prit possession de ses fonctions, il se produisit un incident qui montre avec quelle persévérance les grands hommes du régime demeurent scatophiles. M<sup>me</sup> Sarraut avait fait demander à son mari par un attaché de cabinet, qui était le séduisant Alexis Lacombe (parvenu en fin de carrière au poste de directeur des Affaires politiques et de la Sûreté) si elle devait partir avec lui en voiture ou se rendre directement sans lui au monument qu'on allait inaugurer ou visiter. Le gouverneur général se trouvait à ce moment-là au milieu d'un groupe de hauts fonctionnaires sur la terrasse du palais-gendarmerie de l'avenue Puginier : « Dites-lui qu'elle m'em... ! » Telle fut la réponse fort civile que le bon Alexis — il en vit et entendit d'autres par la suite ! — eut à transmettre ou... à traduire à la première dame du pays.

Ce n'est là qu'une anecdote entre mille dont beaucoup sont très scabreuses concernant le même éminent personnage. Plus près de nous, la femme d'un gouverneur général, plus près encore... mais ce serait anticiper et il faut garder de la... matière pour la relation d'une autre époque...

Etrange dilection de tous ces gens pour l'excrément. Serait-ce une nécessité démocratique ? Parlez-moi de Cambronne et de son mot légendaire lequel du moins, s'il eût été prononcé (1), aurait revêtu une signification héroïque. Le mot de Cambronne c'était le cri de la bataille, le noble langage des camps. Nos dirigeants sans gloire considèrent leurs palais comme des corps de garde. Ce n'est pas tout à fait la même chose...

\* \* \*

Le premier des « Africains » qui secondèrent M. Sarraut lors de son premier proconsulat était M. Henri Malan, secrétaire général du gouvernement général. Il se fit connaître aussitôt comme un homme brutal et sans nuances, aux idées préconçues, arriviste forcené. Il déclara au débotté que le péril colonial n'existait pas en Indochine, colonie évoluée pourvue de tous les agréments domestiques de la vie moderne. Cette déclaration faite à grand fracas devait servir de préface aux réformes en préparation pour réduire les avantages cependant fort maigres dont bénéficiaient alors les

---

(1) Le général Mellinet, mort centenaire à Nantes, était le neveu de Cambronne qui fut avant lui une gloire nantaise statufiée. Tout gamin, j'ai souvent rencontré le vieux soldat au visage balaféré faisant sa promenade. D'après les journaux du cru, il assurait tenir de son oncle qu'il n'avait jamais prononcé le mot bref dont on lui attribua le mérite.

fonctionnaires européens, et que jalousaient depuis toujours les personnels d'Afrique plus mal traités encore par le gouvernement de la République.

En parlant comme il le fit sans sincérité, uniquement pour appuyer une offensive contre les Français de l'administration indochinoise, M. Malan avait commis une mauvaise action ; il allait en être puni très congrûment et son mensonge devait lui rentrer dans la gorge. Exactement sept mois après son débarquement à Saigon, on enterrait dans cette ville le secrétaire général, qui avait succombé à la dysenterie.

Un tissu de crêpe voilait les candélabres de la ville qu'on fit brûler en plein jour durant les funérailles solennelles. Mais, je le dis parce que c'est vrai, il y avait une jubilation certaine dans les cœurs de ceux que M. Krautheimer, mal inspiré, traita plus tard de « prébendiers ». Pauvres prébendiers ! M. Krautheimer, qui était le plus grand et le plus gros d'entre eux en Cochinchine, gagnait à peu près autant qu'un capitaine britannique de l'armée des Indes...

Misère héroïque des coloniaux français...

\* \* \*

Pour remplacer M. Malan, le gouverneur général se vit imposer M. Jost van Vollenhoven, autre Africain... d'origine hollandaise (1). Il semble que dans la hiérarchie intellectuelle l'Africain soit plus haut placé que l'Indochinois. Qu'il s'agisse de prendre la haute direction des affaires de notre

---

(1) Il était fils du Consul des Pays-Bas à Alger ; né à Rotterdam en 1877, il demanda la naturalisation française pour entrer à l'École Coloniale.

France d'Asie ou de renforcer la compétence de celui qui y occupe la plus haute charge, le gouvernement de la métropole puise souvent dans les cadres des gouverneurs et administrateurs ayant une carrière africaine déjà longue. La réciprocité n'est pas vraie. Le « jaune » est réputé incapable d'aller jamais exercer ses talents en pays noir.

Comprenne qui pourra. Car enfin les grands hommes que l'Afrique a envoyés au secours de l'Indochine ne se sont pas précisément révélés comme des génies. Seul celui dont je parle en ce moment, M. van Vollenhoven, a laissé le souvenir d'un administrateur de grande valeur. Pour établir que M. van Vollenhoven constitue dans la galerie des « noirs » d'Indochine l'exception traditionnelle à la règle, il faudrait étaler la médiocrité de ses pareils en africanisme. Je ne pourrais m'y essayer qu'en sortant de mon cadre limité par la chronologie et jusqu'à présent le haut rang intellectuel du nouveau « bras droit » ne se peut démontrer qu'en partant du triste Malan. Je ne veux pas devancer les événements mais les lecteurs informés des choses d'Indochine pourront repasser mentalement la liste des Africains qui après les deux premiers déjà cités sont venus œuvrer (ou désœuvrer) en Extrême-Orient. Du diable si l'on n'est pas d'accord avec moi pour considérer que chaque fois qu'on lui a donné un gouverneur africain, l'Indochine était comme mise en pénitence et condamnée à un arrêt de plusieurs années dans son développement harmonieux.

Cela dit, il est extrêmement difficile de porter librement à cette heure un jugement sincère sur la carrière coloniale de M. van Vollenhoven et spécialement sur le rôle qu'il joua en Indochine

en août 1914 alors qu'il exerçait les fonctions de gouverneur général *p. i.* (1).

Tué en Argonne au milieu de sa compagnie, le capitaine van Vollenhoven voit aujourd'hui sa mémoire honorée des plus hautes consécérations officielles. Peut-être n'en eût-il pas été ainsi après la guerre si le gouverneur général avait survécu au capitaine.

Ce que l'on peut dire toutefois sans blesser aucune susceptibilité légitime, c'est que van Vollenhoven, s'il n'y avait pas eu de guerre, fût devenu une très grande figure de l'administration coloniale française. Il avait certes un bagage intellectuel considérable et son esprit délié le prédisposait aux tâches les plus ardues. Il possédait surtout le don de commandement, l'autorité naturelle qui fait si tristement défaut à la plupart de ceux qui occupent des places de grands chefs.

Van Vollenhoven, assurément, fut un homme et l'aurait prouvé même ailleurs que sur le champ de bataille, même en dehors des difficultés du temps de guerre. Intellectuellement, comme d'ailleurs physiquement, il dominait de la tête les sommités coloniales de son temps, en particulier le falot personnage dont il était venu renforcer la baudruche en Indochine.

\* \* \*

---

(1) Les journaux et les corps élus protestèrent contre les égards montrés aux sujets allemands jusqu'à la bataille de la Marne. Aucun navire allemand n'avait été saisi, le commerce allemand était resté libre, et quand la haute administration se décida à agir contre les sujets ennemis, on les expulsa au lieu de les interner, ce qui leur permit de nous créer, du Yunnan et du Siam, des difficultés de frontière.



M. Albert Sarraut était très désireux, quand il prit les rênes du Gouvernement général en Indochine, de montrer à la France sa puissance de travail et son génie d'organisateur. Dans tous les domaines, il prétendait laisser sa trace, fallut-il remplacer des choses utiles par d'autres qui seraient néfastes. C'est ainsi que le nouveau proconsul demanda au procureur général directeur de l'administration judiciaire de lui soumettre un projet de réforme du code pénal annamite.

Les hauts magistrats montrent assez rarement vis-à-vis de l'autorité administrative l'indépendance qui pourrait justifier le respect qu'on témoigne à leur personne à cause de leur fonction. Mais si leur absence de caractère est devenue générale — la règle comportant toujours, bien entendu, des exceptions — la corporation n'en est pas moins animée d'une volonté ferme quand il s'agit de pratiquer le farniente.

Il surgit donc tout soudain, quand M. Sarraut eût exprimé son désir, un conflit latent entre le gouverneur général et le procureur général ; ce dernier, qui s'appelait M. Delestrée, ne refusait pas, bien sûr, d'entreprendre la réforme des codes, mais dans son esprit ce travail s'étendrait sur une période de quatre ou cinq années. Il était du reste raisonnable d'aller lentement si l'on voulait aboutir à une œuvre faite en conscience. Mais cela ne faisait pas l'affaire d'un homme de gouvernement à qui l'instabilité est familière et que ne scandalisent pas les improvisations dérisoires des législateurs parlementaires ; ce n'était pas dans plusieurs années, c'est dans quelques mois que le chef de l'Union voulait pouvoir annoncer au ministre qu'il y avait en Indochine des codes Sarraut comme on connaissait en France le code Napoléon.

De guerre lasse et ne pouvant vaincre la force d'inertie des Services judiciaires, le gouverneur général chargea l'un des jeunes fonctionnaires de son cabinet de mettre sur pied — en cinq sets ! — un projet de refonte des codes. Ce collaborateur, doué d'un esprit fort subtil, élaborâ en quelques mois un texte, lequel, pour ne pas émaner d'un spécialiste du monde des jurisconsultes, se tenait dans l'ensemble fort bien. Ce texte fut naturellement soumis au procureur général abasourdi que l'on pria de donner son avis sur la qualité de ce travail. Un mois se passa sans que M. Delestrée eût fait connaître le résultat de son examen. M. Sarraut voulut se fâcher ; mais ne pouvant pas faire état des nouveaux textes auprès du ministre sans l'accord du directeur de la Justice, il chargea son jeune collaborateur de négocier avec M. Delestrée pour qu'une solution intervienne sans nouveau retard. Le procureur général, poussé dans ses derniers retranchements, finit par donner son accord verbal, mais il ne consentit pas à aller au delà avant d'avoir achevé l'étude approfondie qu'il estimait nécessaire et qui demanderait bien encore au bas mot cinq à six mois. Le jeune fonctionnaire aurait voulu que M. Delestrée signât le semblant de rapport de présentation qui précédait les textes remaniés. M. Delestrée s'y refusait ne voulant pas substituer sa responsabilité à celle de l'homme de loi improvisé du cabinet gubernatorial à qui il fallait laisser, disait-il, tout le mérite de son labeur. « Je ne peux pourtant pas signer moi-même », s'écria le jeune attaché, « car je ne suis nullement qualifié — S'il vous faut absolument une signature, faites signer qui vous voudrez ; en tant que directeur de la Justice, moi, je ne peux pas vous faire ce plaisir avant d'avoir consacré à un pareil travail

le temps nécessaire — Je ferai donc signer... Liane de Pougy ! (1) — Si vous voulez », conclut M. Delestrée impatienté. Et c'est pourquoi le rapport imprimé qui précède la première édition des codes porterait, si mon informateur a été véridique, la signature abrégée L. de P.

\* \* \*

A l'époque dont je parle, le personnel des Douanes et Régies était animé d'une vive irritation contre un magistrat, M. Naquard, qui sur son siège de président de la Cour criminelle s'était fait en quelque sorte l'apologiste des indigènes qui se rebellent contre l'intervention des employés de la régie. Quelque temps après cet écart singulier, un préposé nommé Belloc avait été tué dans un village du Tonkin, et, sans voir dans le fait une relation de cause à effet, le corps des douanes attendait qu'on le vengeât des paroles imprudentes de M. Naquard.

Dans *Les Annales des Douanes et Régies*, je m'étais fait l'écho de l'émotion générale, mais ma protestation manquait de poids (2). Aussi l'ami Léon Brum, comme toujours bien inspiré, m'envoya-t-il le compte-rendu d'une réunion publique à laquelle il avait assisté le 12 juillet à Saigon où M. de Monpezat, délégué de l'Annam-Tonkin au

(1) Liane de Pougy occupait la grande vedette dans l'aristocratie du demi-monde parisien ; mère du brillant aviateur Marc Pourpe, l'on avait eu souvent l'occasion de citer son nom en Indochine à propos de son fils qui était en pourparlers pour venir faire des démonstrations de vol à la colonie et qui y vint effectivement en 1913.

(2) Le directeur p. i. de notre Service, M. Cornillon, éleva de son côté une protestation très digne auprès du gouverneur général, mais ce geste, non connu du personnel, demeura nul quant à l'effet d'apaisement qu'il eût entraîné si la publicité indispensable lui avait été donnée immédiatement. Se croyant abandonnés de leurs chefs, des fonctionnaires du Service à Saigon se livrèrent le 1<sup>er</sup> mai à une manifestation dans la rue contre M. Naquard.

Conseil supérieur des Colonies, rendit justice à notre administration injustement décriée.

Je ne saurais reproduire in extenso le magistral exposé du redoutable tribun ; les extraits qui suivent suffiront pour donner aux lecteurs qui n'ont point connu de Monpezat une idée de la manière souveraine de cet orateur :

« La mort du douanier Belloc a suivi de près les dangereuses paroles du conseiller Naquard. Faut-il vous rappeler ces phrases aussi injustes qu'imprudentes, prononcées devant la Cour criminelle dont M. Naquard était le président, c'est-à-dire dans des circonstances d'une haute solennité qui ont souligné l'importance de cette manifestation aussi antijuridique qu'inéquitable.

..... Onze lignes censurées en 1941 .....

« Ces mots ont provoqué une véritable stupeur, aussitôt suivie de la plus légitime indignation.

« Faut-il en analyser le sens ? En vain peut-on chercher à l'atténuer. Ils veulent dire que les indigènes qui tuent les douaniers dans l'exercice de leurs fonctions sont dans le cas de légitime défense : conséquemment, que les assassins sont excusables. Non seulement au point de vue de la loi, au nom de laquelle M. Naquard peut parler, puisqu'il en est un des grands prêtres, mais même au point de vue de l'Évangile, que M. Naquard se permet de citer, alors que l'Évangile dit : « Tu ne tueras pas ! » (*Applaudissements*). Ainsi d'accord avec la loi religieuse dont ils se moquent mais d'accord aussi avec le Code pénal dont ils ont plus de souci, nos protégés pourront assassiner librement. C'est un de nos grands juges qui a pris le soin de leur enlever tout remords.

« D'autres, plus autorisés que moi, ont dû protester énergiquement contre ces honteux et périlleux propos. Le chef estimé des Douanes et Régies, l'honorable M. Cornillon, a trouvé pour défendre son personnel injustement sali, des accents élevés, de nobles paroles auxquelles je ne saurais rien ajouter, parce qu'on ne saurait mieux dire. M. Cornillon a parlé en homme de cœur et en chef. C'est parce qu'il a beaucoup demandé à son personnel et qu'il en a beaucoup obtenu, pour le bien public, qu'il a conçu pour lui une estime légitime, et qu'il s'est empressé de le défendre quand le corps entier a été injustement attaqué dans sa dignité et dans son honneur.

« Messieurs, au moment où cet honnête homme, cette haute compétence quitte, pour n'y plus revenir, cette colonie à laquelle il a donné 27 années d'une vie impeccable, toute de travail et de conscience, restée toujours à l'abri de l'ombre même du soupçon, je vous propose de saluer celui qui s'en va sans la croix d'honneur, mais avec l'estime, l'affection, la reconnaissance du pays tout entier (*Applaudissements répétés*). Tous ceux-là applaudiront sans réserve les paroles de M. Cornillon, qui ont vu à l'œuvre ces douaniers que l'on représente comme des bourreaux et qui ne sont que trop souvent des victimes. Beaucoup, mal payés, exposés aux dangers d'un climat meurtrier dans les pires conditions, logés dans les cases infectes dont la sollicitude de M. le Résident supérieur ne se contenterait pas pour loger les coolies des mines (*Rires*), sont de plus en butte à la malveillance des populations qui les rendent responsables d'une législation fiscale qu'ils n'ont pas faite, mais qu'ils ont le devoir d'appliquer. Et de cet accomplisse-

ment de leur devoir, il est profondément injuste de leur faire un reproche.

« D'autant que M. Naquard ne peut même pas dire qu'il a cédé à un de ces mouvements d'indépendance désintéressée dont s'honore souvent la magistrature et qui met ses actes à l'abri de tout soupçon de servilité.

« En parlant comme il l'a fait, M. le conseiller Naquard accomplissait en réalité un acte qui aurait dû paraître infiniment pénible à un magistrat, il flattait l'erreur des puissants. Il ne pouvait ignorer que loin de lui être préjudiciables, ces paroles qui justifieraient ici la réprobation unanime des honnêtes gens connaissant le pays, trouveraient en France un écho bienveillant, parmi ceux-là même dont dépendent les grades et peut-être les honneurs qui peuvent être le couronnement d'une carrière.

« Voilà pourquoi M. Naquard a commis une véridable lâcheté (*Applaudissements*).

« Oui, une lâcheté, et je vais le prouver encore. Car M. Naquard a parlé se sachant à l'abri des représailles immédiates, justement convaincu que celui qu'il insultait ne pouvait pas librement lui répondre comme il convenait.

« Car enfin, en d'autres circonstances, ce douanier outragé aurait pu facilement répondre : « Vous nous reprochez d'être les serviteurs de lois dont l'iniquité est criante. Mais vous-même ? En présence d'un litre d'alcool de contrebande ou de quelques grammes d'opium valant 30 ou 40 sous, nous verbalisons, parce que tel est notre devoir que nous avons juré d'exécuter. Mais vous, que faites-vous ? Votre rôle commence quand le nôtre

finit. Vous condamnez ce contrebandier occasionnel à un minimum d'amende de 500 fr. et, chose monstrueuse, à un minimum de 500 fr. de dommages-intérêts, ce qui est contraire à toute équité, ce qui est antijuridique, puisque les dommages-intérêts doivent être proportionnés au préjudice réellement causé. Vous violez donc au profit de la loi indochinoise les principes les mieux établis de notre droit. Avez-vous cependant tenté une résistance possible ? Avez-vous eu un beau mouvement de révolte ? Jamais. Le seul qui ait protesté en pareil cas, c'est un annamitophobe, paraît-il, c'est le délégué de l'Annam-Tonkin. Vous, vous avez continué à condamner, imperturbablement, sereinement. Or une condamnation à 1.000 fr. frappant un *nhà-quê*. mais c'est sa ruine, et la ruine de sa famille, ruines irrémédiables, 99 fois sur cent. De cette famille qui vivait dans une aisance relative, vous faites des misérables. Et vous n'auriez pas, vous aussi, votre part de responsabilité dans les haines que suscitent de pareilles lois. Cette responsabilité, elle est la même que la nôtre : mais moi, je n'aurai pas l'injustice ou l'hypocrisie de vous la reprocher.

« Car en condamnant vous faites votre devoir comme je fais le mien en verbalisant. Juges, vous n'avez pas à juger les lois, vous n'avez que l'obligation de les appliquer ».

« Et que diriez-vous, grand Dieu, si je proclamais ici que

..... *Deux lignes censurées en 1941* .....

« De telles paroles seraient monstrueuses, n'est-ce pas ?

« Vous m'appliqueriez immédiatement avec un merveilleux entrain l'article 222, puisqu'en plein

XX<sup>e</sup> siècle vous conservez l'épouvantable pouvoir d'être à la fois juge et partie pour les outrages dont vous vous croyez atteint — Eh bien ! ces paroles abominables, ce sont celles dont vous avez dit le sens sinon la teneur à l'adresse des douaniers qui eux ne peuvent rien contre vous.

« Ah ! Messieurs, les paroles de M. Naquard, cet encouragement au crime, ont été suivies de bien près par le meurtre de Belloc : d'autres attentats suivront peut-être à brève échéance. Et alors ? On dit que M. Naquard est un brave homme : On lui attribue même des sentiments qui l'honorent. Dernièrement, il s'est cru forcé de condamner deux malandrins annamites à la peine de mort : on assure qu'il est aux regrets de cette condamnation capitale, la seule qu'il ait prononcée dans sa carrière déjà longue. Mais si M. Naquard peut soupçonner — et comment ce soupçon ne s'imposerait-il pas à son esprit logique — que ses paroles ont été la condamnation à mort de certains de ses compatriotes innocents, de quels remords, hélas stériles, son âme éprise de justice et d'humanité doit-elle devenir la proie !

« Que ce soit là sa punition, la seule. Elle suffit. Elle est formidable. L'article 222 n'est pas à notre disposition. Ne le regrettons pas. Et cependant M. Naquard nous apparaît plus coupable que des malheureux qui ont payé de leur liberté des paroles moins dangereuses.

« On a condamné le théoricien Jean Grave à deux ans de prison, parce qu'il avait dit que Vailant avait bien agi, que le peuple avait assez souffert pour avoir le droit de faire sauter les bourgeois.

« Jean Grave exposait sa liberté, le conseiller Naquard ne risquait rien, au contraire.



« Non ! dans de pareilles conditions l'idée n'est plus respectable, elle n'est plus sacrée : elle n'est plus synonyme de vaillance ; elle n'est plus la revanche de l'esprit sur la force, elle est l'abus de la force, l'excès de pouvoir : elle a un aspect de désertion, d'abandon, de trahison des principes mêmes qu'on a la charge et l'honneur de défendre ! »

*(Longue sensation, applaudissements).*

Au cours de la même réunion, Henri de Monpezat avait eu l'occasion de croiser avec vigueur d'autres hommes en vue de la colonie à l'occasion de leur conception réputée hasardeuse de la chose publique.

Le général Pennequin, commandant supérieur des troupes de l'Indochine, s'était déclaré partisan d'un projet consistant à créer une armée de 170.000 hommes exclusivement annamites, jusques et y compris le grade de capitaine.

Ce n'est pas ici le lieu de reprendre tous les arguments exposés par l'orateur pour combattre ce projet alors très audacieux. Mais de Monpezat en dehors des arguments de fond savait, en tribun-né, mettre les rieurs de son côté. Se souvenant que le général Pennequin avait échoué dans une tentative pour s'emparer du chef pirate le Doc-Ngu, il s'exprima ainsi :

« M. Pennequin vous parle ensuite de l'Annamite peuple conquérant. Il assure qu'il aurait conquis le Siam : c'est un anachronisme. Peut-être aurait-il pu le faire sous Gia-Long, en utilisant — et ceci est à retenir — la supériorité qu'avait donné à l'armée les quelques officiers français amenés par l'évêque d'Adran, et qui seule avait permis à Gia-Long de reconquérir son royaume.

« Mais, depuis lors, la décrépitude de l'armée annamite était devenue telle que le Siam, loin d'être menacé, s'était fait menaçant.

« Nous avons trouvé l'armée siamoise à quelques marches de Hué, près du col de Dai-lao. Sans nous il est probable que les Siamois auraient pris la capitale et que l'Annam au moins leur paierait tribut.

« Mais où la supériorité française éclate davantage, c'est à l'époque vraiment féerique de notre conquête. Une poignée des nôtres prenaient des citadelles regorgeant de soldats indigènes. Faut-il juger là-dessus la valeur militaire des Annamites ?

« Ce serait injuste probablement.

..... *Deux lignes censurées en 1941* .....

« Tous les autres exploits cités à leur actif par M. Pennequin sont des actes de petite guerre, de police, qui ne prouvent rien au point de vue où on se place, la grande guerre avec 170.000 hommes ».

..... *Une page censurée en 1941* .....

Et de deux !

Vint ensuite le tour du gouverneur général :

« Sur qui compter pour nous défendre ? Est-ce sur le chef de la colonie ? Non, assurément, je vous l'ai déjà prouvé. Faut-il vous rappeler ses œuvres essentielles ? Ce sont ses circulaires où fleurit le style parlementaire dont l'art semble être d'affirmer une chose et dans le même moment de la nier.

..... *Quatre lignes censurées en 1941* .....

On relève des perles dans ce document. ....  
*Deux lignes censurées en 1941* ..... Vraiment !  
 C'est parce qu'une maladie se présente en cas isolé qu'il faut prendre plus de précautions qu'en temps

d'épidémie ! Conséquence de la circulaire : la confirmation en France que, malgré sa bienveillance, Sarraut a constaté que ..... *Quatre mots censurés en 1941* .....

« C'est aussi la suppression de la torture, grande réclame humanitaire. Malheureusement pour la gloire de M. Sarraut, la torture avait déjà été supprimée par ses devanciers, et notre proconsul n'enfonça qu'une porte ouverte.

« Ce n'est pas que je les en félicite outre mesure. Le rotin avait du bon. C'était un moyen excellent, quoique pas bien terrible, d'assurer l'ordre. Quand M. Sarraut, en conseil de gouvernement, exprima dans le style pompeux qui lui est propre son indignation contre les peuples barbares qui usaient de châtimens corporels, je le priai de ménager ses effets contre nos amis de l'Alliance russe et de l'Entente cordiale. Les Anglais, qui passent pour civilisés, se servent abondamment du chat à neuf queues, seul moyen efficace d'arrêter les exploits des apaches, insensibles à la perspective même de la potence. Il fut même question récemment d'adopter le système en France. La guillotine fonctionnerait moins souvent : l'humanité bien entendue n'y perdrait pas.

« Quoiqu'il en soit, M. Sarraut n'a supprimé que ce qui l'était déjà. Le seul pays où l'usage officiel du rotin était maintenu, l'Annam, avait déjà décidé d'y renoncer par une décision adoptée par le Cômât. M. Sestier a eu le mauvais goût de le faire observer : on ne le lui a pas pardonné. (*Rires ; applaudissements*).

« Autre circulaire, autre battage ; l'abolition du portage ! Par malheur, M. Sarraut indique bien les moyens : faire des routes et acheter des chevaux.

Mais il faut de l'argent et il n'y avait aucune prévision budgétaire, et les budgets provinciaux sont supprimés. Donc tout reste en l'état. Mais M. Sarraut a fait une circulaire humanitaire de plus.

« Ah ! on ne se gêne pas avec nous. Les colons d'abord : on ne s'occupe d'eux que pour leur réclamer des impôts excessifs d'autant moins justifiés que l'administration se reconnaît incapable de les protéger contre l'inondation, la sécheresse, l'insécurité. Les nouvelles demandes de concessions sont refusées systématiquement, sur une simple opposition dont on n'examine pas le fondement.

« Des demandes de coupes de bambous sont en instance depuis 4 ans. On oppose aux demandeurs non seulement les lois existantes, mais aussi celles qu'on se propose de faire. Le nouveau régime minier, en permettant l'accaparement de tous les périmètres disponibles par une société au capital de 500.000 fr. va arrêter le merveilleux essor de la colonisation minière. M. Sarraut, averti, s'est contenté de remercier, de prendre bonne note.... et, 15 jours après, de promulguer le décret.

« Par surcroît, on nous insulte officiellement : les personnes qui avaient le tort de ne pas professer pour M. Malan une suffisante admiration sont des hommes de proie, rôdant autour des cadavres, de vulgaires charognards.

« Je ne veux pas m'étendre sur le discours de Saïgon. De sa forme je ne parlerai pas, ne voulant pas offenser peut-être la beauté inconnue. Il me sera pourtant permis d'admirer que la profonde émotion du chef de la Colonie lui ait laissé les moyens de prononcer surtout son propre éloge en même temps que celui du mort. Quelle que soit la nécessité de la réclame pour le nouvel emprunt

dont M. Sarraut attend de si heureux effets, on pouvait penser que ce n'était guère le lieu de nous entretenir de questions financières. Mais passons. Ce qui est plus grave c'est le propos injurieux qui assimile à des voleurs de cadavres tous ceux qui ne pensent pas comme M. Sarraut.

« M. Jeantet, directeur du *Cri de Saigon*, s'est cru visé. Il ne doit pas être le seul. On sait que M. Jeantet avait été dépossédé de son emploi et jeté à la rue. Il n'en était pas content. Il était devenu journaliste et trouvait dans cette profession les moyens de vivre et de se venger. Pourtant, à la nouvelle de la mort, M. Jeantet a salué très noblement de sa plume l'adversaire tombé.

« S'agissait-il par hasard de M. Laumônier ? Depuis quelques jours, le loyal directeur de *l'Avenir* nous entretenait de la façon dont les fonctionnaires du gouvernement entendaient les économies... pour les autres. En apprenant la mort, le galant homme qu'est Laumônier fit un article très sincèrement ému, très pondéré, très courtois. Mais il ne put s'empêcher, sans vouloir blesser aucune douleur, d'écrire le lendemain quelques belles lignes intitulées « Deux Convois » : il s'étonnait que l'émotion officielle, si prodigue de manifestations à l'occasion de la mort du chef, n'ait pas trouvé une parole de sympathie pour le soldat tombé tragiquement en faisant son devoir, pour le douanier Belloc.

« A mon tour, je dois figurer parmi les hommes de proie. Mon télégramme en est la cause.

« Dans ce document j'exprimais en substance l'émotion profonde et pénible que nous avait causé la mort d'un homme frappé brutalement dans la force de l'âge. Mais j'avais le tort sans doute

d'ajouter : « le dénouement foudroyant nous enseigne que chacun ici est à un poste de combat et a droit aux égards mérités par ceux qui consacrent leur vie à une œuvre utile à la patrie ». (*Applaudissements, bravos*).

« Ah ! Messieurs, lorsque Bossuet devant une assemblée de rois, expliquait la terrible leçon de la mort, lorsqu'il leur disait que toute leur majesté était empruntée et qu'ils étaient dans la main de Dieu, le front hautain du roi-soleil inclinait sous la dure vérité la plus orgueilleuse couronne qui fut au monde.

« Il a fallu un parvenu de la 3<sup>e</sup> République pour manifester devant la philosophie de la mort une impatience furibonde et pour la traduire dans les termes insultants et grossiers que vous savez.

« Messieurs, vous me pardonnerez bien de me comparer à Bossuet, puisque je compare M. Sarraut à Louis XIV.

« Ah ! les Annamites ont quelquefois de l'esprit quand il s'agit de se moquer d'une lourde vanité.

« Quand M. Sarraut fut fait prince, ils lui adressèrent une belle épître en lettres d'or, où ils comparaient ce phénix à un oiseau chanteur et où ils lui assuraient que son ramage était plus charmant que les rayons de l'astre des nuits.

« Ainsi, ils le comparaient à un merle mandarin et lui déclaraient en outre que ses paroles étaient... comme la lune.

« M. le gouverneur fut enchanté de tant de naïveté alliée à tant de poésie.

« Un oiseau chanteur ! Un oiseau parleur ! Oui, mais quand je le vois par l'imagination, le jabot blanc, avec la sombre queue de pie, évoluant au

soleil de Saigon, dans la cérémonie que vous savez, préoccupé de chanter ses louanges et de s'attribuer les vertus du défunt, il évoque dans mon esprit d'autres oiseaux funèbres dont les croassements célèbrent moins le cadavre qu'ils n'expriment la joie de la ripaille, et dont les ailes, quand ils s'envolent lourdement, brillent de la graisse du mort.

« Mais, laissons ces tristes spectacles. L'idylle nous appelle. Que M. Sarraut aille au Lang-biang; que les nymphes des bois et des fontaines lui soient propices; qu'il y trouve même quelque fée bienfaisante, quelque Hébé rare et charmante, qui lui versera l'oubli des roulades redondantes et des noirs soucis! Puisse-t-elle aussi, dans les limites de l'enseignement officiel, tel qu'il est pratiqué avec les puissants, lui enseigner les bornes des prétentions humaines (*Hilarité générale, applaudissements répétés*). »

Enfin de Monpezat aborde le cas Vollenhoven; il ne se montre pas tendre à l'égard du nouveau venu, fraîchement investi de la nationalité française; il souligne notamment que le successeur de M. Malan a été mêlé à l'affaire du Congo où la France a dû faire à l'Allemagne des concessions humiliantes, Joseph Caillaux étant président du Conseil. Eu égard aux circonstances de la mort de M. Van Vollenhoven, tué à l'ennemi, je ne reproduirai pas la diatribe du terrible orateur; j'en ai assez dit au surplus pour que l'on soit instruit du merveilleux abatage, de la grande maîtrise et de l'indépendance sans seconde d'un homme public qui des années durant mit dans sa poche tous les hauts fonctionnaires qui croyaient pouvoir lui tenir tête.

\* \* \*

M. Jaubert, sous-préfet quelque part en France, était venu en Indochine en qualité de chef de cabinet de M. Albert Sarraut ; par suite de quelles vicissitudes une telle personnalité en fut-elle réduite, devenue coolie pousse-pousse, à recevoir des coups, tout au moins des bourrades, de clients irascibles, c'est ce que je vais consigner ici en vue de la postérité.

M. Jaubert avait au temps du Carême prié des amis pour une soirée travestie qu'il donnait dans sa villa officielle ; il s'était fait faire — idée d'ailleurs saugrenue — un costume de coolie-pousse absolument conforme à la livrée des tireurs de l'entreprise Verneuil et Gravereaud, toile bleue avec lunes blanches sur la poitrine et dans le dos, chapeau conique verni en bleu et blanc. Quand ses invités commencèrent à arriver, M. Jaubert se tint dans son vestibule pour les recevoir. A un moment donné, il entendit une altercation à l'entrée du jardin entre de nouveaux arrivants et leurs coolies. Transformés en Arlequins, Marquis, Pierrots et autres Sganarelles, les arrivants avaient tous oublié de prendre de la monnaie et ils renvoyaient au lendemain le paiement de la course, mais les coolies, ne reconnaissant pas sous ces oripeaux divers leurs Hanoïens coutumiers, craignaient d'être frustrés et ils élevaient le ton. Dans l'obscurité ce fut une bousculade, les Français répétant de bonne foi : « Demain, venir demain maison » tandis que les tireurs exigeaient insolemment d'être payés de suite. Les Français perdant patience cognèrent alors dans le tas au moment précis où M. Jaubert s'avancait pour mettre le holà, proposant même des petites pièces pour mettre fin à l'incident. Tout le monde parlant à la fois dans les ténèbres, les vrais coolies étaient déjà partis que M. Jaubert



recevait encore d'ultimes coups de pied dans le derrière pour s'être obstiné plus longtemps que ses pseudo-congénères. Cela finit bien entendu par un fou rire général, mais le maître de maison, exagérant du reste l'endolorissement de son postérieur, se promit de ne plus céder, vestimentairement, à la tentation de s'encanailler.

\* \* \*

Lorsque M. Kircher vint prendre les fonctions jusqu'alors exercées par un inspecteur des colonies (M. Frézouls) un inspecteur des finances (M. Crayssac) un résident supérieur (M. J. Morel) et un gouverneur (M. Picanon), il sortait à peine des rangs subalternes ; il était en effet rédacteur principal au ministère des Finances quand on songea à lui — à la suite de quelque combinaison sans doute peu orthodoxe — pour aller succéder à ces puissants seigneurs. Son grade était insuffisant pour en imposer au personnel de ce lointain pays ; on le promut d'abord inspecteur des douanes à Longwy, poste qu'il ne rejoignit pas, puis, quelques semaines après, le nouvel inspecteur fut nommé directeur des douanes en Indochine.

Avant même de débarquer, le néo-colonial débordait de rancœur. Pourquoi pas directeur *général* comme les autres ? M. Kircher affectait de ne pas comprendre pourquoi on le traitait moins favorablement ; il savait fort bien cependant que si l'on avait donné le grand titre à ses prédécesseurs, c'était afin qu'ils ne perdissent pas le bénéfice de leur haute situation matérielle antérieure. M. Kircher croyait donner le change à ses nouveaux collaborateurs ; peut-être même arrivait-il à se leurrer lui-même et à oublier l'humilité de sa récente con-

dition. Il avait réuni ses quatre chefs de bureau dans son grand cabinet décoré symboliquement de frises en fleurs de pavot. La nouvelle direction des douanes venait d'être installée sur le quai du Fleuve rouge près de l'ancienne concession. On y avait affecté le bâtiment tout neuf construit pour un Cercle militaire qui ne fut jamais inauguré. Et notre nouveau directeur, préoccupé uniquement de ses avantages matériels, pensait tout haut devant nous : « Ils m'ont rogné 15.000 francs », disait-il. Car cet homme sans vergogne eût trouvé tout naturel qu'on lui allouât le même traitement supérieur qu'aux hauts fonctionnaires ayant parcouru aux temps difficiles toute une carrière. Il nous disait cela ingénument et cyniquement tout ensemble, à nous contrôleurs (1) qui pouvions penser qu'au lieu d'aller chercher un obscur rédacteur à Paris (rara avis) on avait sur place des inspecteurs expérimentés parfaitement qualifiés pour tenir son emploi. Quel orgueil, quelle suffisance, et aussi quel mépris pour nous !

J'ai entendu dire souvent de M. Kircher, même par ceux qui critiquaient ses méthodes en ma présence : « C'est un homme très intelligent ». Si on nous avait dit cela à l'arrivée du personnage, pour justifier le choix qu'on avait fait de lui, nous n'aurions pas manqué, nous les chefs de bureau de la direction, qui constatons les lacunes de sa formation, de nous écrier parodiant Flambeau : « Et nous ? Tout comme lui gratte-papiers sans grade, nous, nous ne l'étions pas, peut-être, intelligents ? »

---

(1) Personnellement je n'étais encore que commis de 1<sup>re</sup> classe et ne remplissais la charge de chef de bureau que pour suppléer le titulaire, le contrôleur Boulain, qui fit une maladie de plusieurs mois avant que je fusse investi officiellement de la fonction.

Bref, nous étions là dans son cabinet, recueillant ses lamentations sans dignité, lorsqu'il se ressaisit : passant d'un extrême à l'autre, il sentit l'ivresse de la fonction inonder son cœur d'humble scribouillard et proféra avec une expression de joie enfantine : « En somme, je suis le Président du Conseil et vous êtes les ministres ! »

\* \* \*

La dernière édition du Tarif ou Tableau des droits de douane datant de plus de dix ans, ce qui le rendait illisible en raison des surcharges incessantes, j'en avais entrepris la réimpression quand M. Kircher était arrivé à Hanoi. Avant de donner le bon à tirer pour des formes de huit pages, j'envoyais les épreuves aux chefs des services de vérification des marchandises à Saigon et à Haiphong afin qu'ils puissent me dire si les indications portées par moi dans les différentes colonnes correspondaient bien à l'application qu'ils faisaient des textes en vigueur. Le parfait accord des deux bureaux de visite avec celui de la centralisation (le mien) devait donner une sérieuse garantie d'exactitude au travail de révision commencé.

Or il advint qu'une anomalie très grave se révéla au moyen de ce contrôle. Il s'agissait des produits sucrés ; en sus du droit de douane proprement dit, la métropole percevait sur ces produits étrangers une taxe de consommation de 25 francs par 100 kgs dont étaient également frappés les sucres d'origine française. Cette taxe devait-elle être perçue également en Indochine en sus du droit de douane ? Saigon disait oui, Haiphong disait non, et, si mes

souvenirs sont fidèles, j'étais partisan aussi de l'exonération. En toute hypothèse, il fallait trancher l'affaire, ce qui ne laissait pas d'être délicat car Saïgon percevait effectivement le droit majoré depuis plusieurs années alors qu'Haiphong s'en était abstenu. Les importateurs du Tonkin jouissaient ainsi d'un privilège incompatible avec la règle fondamentale du régime douanier français qui veut que, dans tous les bureaux de perception d'un même territoire, l'unité de tarification demeure absolue. Il fallait prévoir ou des remboursements massifs aux importateurs du Sud si l'on reconnaissait que les vérificateurs de Saïgon s'étaient trompés, ou bien, dans l'hypothèse contraire, des rappels de droits à exiger des importateurs du Nord. Affaire importante comme on le voit puisqu'on devait d'une part revenir à la règle perdue de vue et d'autre part ne pas laisser en suspens le travail de réimpression du tarif.

Je rédigeai donc pour M. Kircher un rapport dans lequel je me félicitais de ce que, pour trancher une difficulté de cette sorte, il y eût précisé-ment à la tête du service un spécialiste des questions douanières pouvant après un bref examen indiquer la solution.

Je m'attendais à être appelé aussitôt par le directeur ; il n'en fut rien. Le lendemain matin (je le voyais presque tous les jours) je lui demandai s'il avait pris connaissance de mon exposé : « C'est une grosse affaire » me dit-il « je vais la régler aujourd'hui ». Le lendemain, la question n'avait pas évolué. M. Kircher me remit ainsi plusieurs jours de suite et rien ne sortait. J'insistais chaque fois sur la nécessité d'une décision urgente. Peine perdue. Je faisais valoir que s'il fallait rappeler

les sommes non recouvrées par le Tonkin, les délais de prescription expiraient chaque jour et qu'en définitive le Trésor serait frustré. Autant en emportait le vent...

Mon insistance finit par exaspérer M. Kircher : « Vous croyez que je me désintéresse de cette affaire. Il n'en est rien ; elle m'obsède au contraire. Littéralement, elle m'empêche de dormir. Si je ne la règle pas, c'est apparemment que j'ai mes raisons. Veuillez donc ne plus me reparler de ce dossier tant que je ne vous en reparlerai pas moi-même — Mais la réimpression du Tableau des droits va demeurer en panne — Tant pis ! Faites tirer les pages des autres chapitres, je verrai plus tard ».

De retour à mon bureau, franchement révolté par cette méthode directoriale singulière, je rédigeai une fiche que j'épinglai sur la chemise du dossier et qui disait en substance : Ordre de M. le directeur : « Défense de me parler de cette affaire spontanément. Attendez que je vous en parle moi-même ». Je datai et je signai.

Enfin, au mois d'octobre, M. Kircher, incapable de prendre la décision ferme qui s'imposait, et ne pouvant plus différer de se prononcer, prescrivit aux bureaux de vérification de suspendre la perception des taxes de consommation et de faire souscrire aux importateurs de produits sucrés des soumissions par lesquelles ils s'engageaient à payer les dites taxes si l'administration les leur réclamait plus tard. Entre temps le ministre était saisi et c'est à lui qu'il revenait désormais de se prononcer après les invraisemblables délais habituels.

Longtemps après, durant la guerre, je reçus au front, de mon ancien collaborateur au bureau du

Tarif, René Vire (1), avis que finalement la perception des 25 francs avait été ordonnée en Indochine par le ministre. Vire soulignait que les maisons allemandes se trouvaient sous séquestre et qu'elles ne pourraient plus être astreintes au paiement des sommes élevées qu'elles devaient à la douane. Il s'agissait, paraît-il, de plus de dix millions de francs et M. Kircher, qui aurait dû aller en prison, tout au moins être révoqué sur le champ, pour avoir fait le jeu de nos ennemis par son incapacité, continua une carrière indochinoise qui dura exactement 22 ans !

Ah ! M. Kircher est un homme très intelligent.

Il est aussi très honnête. Lorsque, quelques mois plus tard je pris congé de lui pour partir en France, il me couvrit de fleurs et déclara que ma place me serait gardée où j'avais servi à son entière satisfaction. Quelques instants après, recevant mon successeur et ami Gironce, il l'invitait à s'assimiler rapidement la science du Tarif parce qu'il avait l'intention de l'affecter définitivement à ce poste.

Et très loyal ! J'appris au front des armées en 1916 ou 1917 que l'on avait promu au grade supérieur un certain nombre de fonctionnaires des douanes mobilisés, quelques-uns même à l'arrière. J'écrivis à l'ami Muraire, inspecteur, et lui demandai pourquoi je n'étais pas compris dans le mouvement. Il me répondit : « J'ai vu M. Kircher ; il m'a assuré qu'il ne vous savait pas aux armées ». Or, j'avais une lettre personnelle du même Kircher à

---

(1) Décédé à Hanoi d'une manière suspecte. Le bruit courut que Vire avait été empoisonné parce que, sa parfaite connaissance de la langue annamite l'ayant fait affecter au service de la censure postale, il découvrit certain pot aux roses révolutionnaire.

l'adresse de mon secteur de combat dans la Somme où il me souhaitait de sortir sain et sauf de la tourmente.

Dranem eût chanté, avec une autre orthographe : « Ah ! les p'tits pouahs ! les p'tits pouahs ! »

\* \* \*

Quel intérêt M. le douanier Kircher eut-il à faire durer de façon scandaleuse une situation qui soulevait d'indignation les jeunes agents du service férus de légalité, riches d'amour-propre et entichés d'honneur professionnel ? Ce serait sans doute à démêler et l'on ne peut faire que des hypothèses. Il serait par ailleurs prématuré puisque nous n'en sommes encore qu'à 1912 de porter un jugement qui embrasserait toute la carrière secrète et suspecte de ce bas fonctionnaire.

Disons seulement aujourd'hui que de tels drames administratifs sont fréquents dont jamais le gouvernement général n'a les échos et qui demeurent impunis de même que tant de crimes passionnels restent secrets. Comment en serait-il autrement ? Qu'un subalterne accuse de prévarication ou d'une turpitude quelconque son chef suprême, le gouvernement général transmettra la dénonciation sous bordereau au personnage incriminé *avec prière de faire connaître son avis sur le bien-fondé des accusations proférées*. S'il ne se dénonce pas lui-même, le gros ponton peut dormir sur ses deux oreilles, mais l'honnête dénonciateur ne doit pas douter qu'il a signé sa perte....

\* \* \*

Le groupement des comédiens amateurs du Tonkin pouvait en 1912 se prévaloir d'essais scéniques importants marqués par une complète réussite.

*Le Roi* avait mis le sceau définitif à la réputation de ce groupement où la qualité générale des interprètes s'égalait à la qualité sans cesse améliorée du répertoire.

Si la possibilité avait été donnée à ces comédiens de se mesurer dans un concours avec les amateurs de France qui chaque année depuis 1909 s'affrontaient courtoisement devant un jury composé de sommités du théâtre et des lettres (André Antoine, Max Maurey, José Germain, André Rivoire, etc...) nul doute qu'ils auraient tenu brillamment leur place, bien qu'en 1912 plus de 50 sociétés sur 200 inscrites à la Fédération des Amateurs aient pris part à la compétition.

On croit généralement que le comédien amateur n'est mu que par une vaine gloriole. La vanité rend insupportables, en effet, beaucoup d'acteurs bénévoles et aussi de comédiens professionnels. Mais ceux-là, qui ne voient dans le jeu théâtral qu'une occasion de paraître à leur avantage, dans des rôles assortis à leurs qualités et à leurs défauts, n'aiment pas vraiment le théâtre ; ils ne songent qu'au succès devant le public ; le travail obscur des répétitions, la difficulté à vaincre pour incarner un personnage complexe, les rebutent ; il leur manque aussi l'esprit de collaboration qui fait subordonner toutes les ambitions personnelles à la perfection de l'ensemble.

J'ai plaisir à dire qu'à Hanoi, les amateurs de flirt, les galantins étaient assez vite rebutés dans notre milieu où sans afficher la moindre austérité nos partenaires du beau sexe avaient avant tout le désir de travailler. Quant aux « m'as tu vu » superficiels, ils renonçaient rapidement à leurs prétentions au spectacle de notre discipline et de notre labeur sincère. Ceux-là qui demeuraient fidèles à



nos travaux, on peut dire que l'amour du théâtre les animait, les passionnait, les obsédait ; comme l'écrivit l'auteur dramatique André Rivoire, des amateurs de cette qualité, « le théâtre les élève peu à peu au-dessus des plats soucis de l'existence et les sauve des bas divertissements ».

Le répertoire que nous abordions relevait de toute autre chose que de simples divertissements bâclés. Les Hanoïens les moins attentifs aux choses de la scène se rendaient compte du sérieux et de la conscience dont s'inspiraient nos tentatives : aussi nos spectacles étaient-ils tous donnés devant des chambrées complètes appréciant dans le détail, à leur juste valeur, tout ce que représentaient d'efforts tenaces, de labeur intelligent, de dons et de qualités patiemment acquises les interprétations que nous les appelions à juger.

\* \* \*

L'année 1912 allait cependant me voir renoncer personnellement à l'activité théâtrale. Nous avons donné quelques soirées durant le premier trimestre : *Asile de nuit*, *La recommandation* de Max Maurey, *Par un jour de pluie* de Louis Forest, *Depuis six mois* (de Max Maurey encore), *Le danseur inconnu* (trois actes de Tristan Bernard, pour la Croix-Rouge) enfin une reprise de *L'Arlésienne* au théâtre municipal. Ces spectacles ne m'avaient point satisfait à l'égal des précédents (1).

Il faut dire que, pour intéressante qu'ait été l'interprétation du *Danseur inconnu* avec Mesdames

(1) Quinze jours après la soirée du *Danseur inconnu*, les sociétaires de la Philharmonique — toute la ville ! — eurent la douleur d'assister aux obsèques de leur très aimé président, le pharmacien Julien Blanc.

Lhuinte, Fauquet, Fays, Blot, Benazet et Pradet et les « sexe fort » Rosier, du Parquet, Chappellart, Lhuinte, G. Caffaréna, Monavon, Deplanck, Deseille, Joussen, Malandain et Poulin, il y manquait ce je ne sais quoi d'attirant, de piquant, d'élégant, à quoi nous avions accoutumés nos scintillantes étoiles, tour à tour Mesdames Sénèque et Dérosiaux.

Il en alla de même pour le chef d'œuvre de Bizet et Daudet, en dépit de la perfection de l'orchestre et des chœurs conduits respectivement par Omer Baivy et par Madame Glade. Individuellement, les interprètes furent excellents qui étaient Madame Blot (Rose Mamaï) égale à ses meilleurs jours, Madame Vierne (la Renaude) la jolie Mademoiselle Fauquet (L'innocent), Madame Lhuinte (Vivette), Emile Rosier (majestueux et bien disant Balthazar) Du Parquet (le patron Marc) lieutenant Lhuinte (Francet Mamaï), mon frère Jean (superbe Mitifio) et Malandain (L'équipage). Mais l'ensemble me parut animé d'une ferveur moins grande, peut-être parce que je n'avais plus moi-même la fraîcheur de sentiment nécessaire pour incarner Frédéri, héros de vingt ans ! ou bien le cadre du théâtre municipal était-il trop vaste....

C'est pourtant sur ce vaste « plateau » que je parus une fois de plus le 14 mai dans la revue *Hanoi-sur-Scène* écrite par « trois margouillats tonkinois » dont le public ne sut qu'après la bataille qu'il s'agissait des écrivain et journalistes René Crayssac, Maurice Kock et J.-B. Saumont.

La revue était jouée par les artistes de la troupe théâtrale Cervières mais il y avait tant de personnages en scène qu'il avait fallu recourir aux amateurs lesquels ne s'étaient point dérobés eu égard

à la destination charitable de la recette promise à la Société des Métis abandonnés, à la Croix Rouge et à la belle œuvre du Souvenir français.

Le genre « revue » comporte généralement un compère et une commère. La commère fut Made-moiselle Mars, comédienne professionnelle très adroite. Elle incarnait La Joconde, qui avait disparu mystérieusement du musée du Louvre pour suivre en Indochine le Dê-Tham, chef pirate redoutable qu'on recherchait dans le Yên-thé alors qu'il était allé faire un tour à Paris. Le Dê-Tham servait de compère et l'on m'avait confié le rôle afin de me donner une occasion nouvelle de parodier l'accent annamite.

Les trois actes de la revue, composés par des hommes d'esprit, étaient fort amusants quoique dépourvus de la rosserie qui eût été de mise. La salle bondée fit fête à tout le monde, aux artistes de la troupe théâtrale, à ceux de la Philharmonique, en particulier à Emile Rosier, qui incarna avec sa sûreté habituelle de nombreux personnages et à mon frère Jean qui déclama de sa belle voix mâle les vers du prologue et certaines tirades patriotiques du dernier acte. On applaudit même les décors dont les mieux réussis représentaient la terrasse de Hanoi-Hôtel et le quai du Commerce avec le pont Doumer au lointain.

Pour ma part, je corsai mon rôle d'une scène supplémentaire. Un journaliste à la plume assez méchante nommé Georges Barrou avait cru devoir parler du cabotinage des comédiens amateurs qui ne cessaient de s'agiter pour faire parler d'eux. Ce coup de patte était assez maladroit puisque les manifestations de la vanité des « acteurs mondains » s'associaient le plus souvent à des entreprises au

profit des bonnes œuvres parmi lesquelles la caisse de secours de la Presse n'avait pas été oubliée. Quoi qu'il en soit, le Dê-Tham jugea qu'en effet il ne fallait pas parler que des comédiens. C'est pour cela que je mis sur la sellette coram populo le sieur Barrou, faisant allusion à des circonstances sans gloire de sa carrière professionnelle et de sa vie privée. Le public trouva sans doute que ma riposte était de bonne guerre après une agression aussi inopportune. Toujours est-il que le Barrou, qui occupait une bonne place aux fauteuils d'orchestre, connut ce soir-là les bornes de l'impopularité sans même pouvoir essayer de se justifier devant l'unanimité des rires qui se donnaient libre cours à ses dépens.

Huit jours avant la soirée de *Hanoi-sur-Scène* j'avais été pressenti par Marcel Fleury pour tenir un rôle dans une comédie que voulaient offrir à leurs invités du Palais Puginier le gouverneur général et Madame Sarraut. Je déclinai l'honneur avec empressement et laissai les « amateurs de la Société Philharmonique » jouer sans moi, le 26 mai, deux actes de *Ma bru*, de Carré et Bilhaud. Pour refuser ma collaboration, j'avais prétexté la préparation de mon examen de contrôleur ; la soirée fut brillante, me dit-on, mais je ne connus d'elle qu'un délicieux programme de François de Marliave qu'on m'apporta le lendemain (1). Pourvu, me dis-je, que le gouverneur général ne s'avise pas

(1) On ne m'avait pas invité, bien entendu, mais je ne désirais point retourner au gouvernement général depuis qu'à une soirée du même genre, le 31 décembre 1911, sous le consulat du même Sarraut, j'avais vu les plantons chamarrés disposer des plateaux au vestiaire du rez-de-chaussée pour que les invités puissent y déposer des pourboires ! Petit scandale que chacun semblait trouver naturel. Sans doute l'était-il eu égard au niveau d'éducation de ces princes de la République.

de récidiver après l'examen ! Car je ne me souciais pas d'aller divertir en son particulier un potentat pour qui je n'éprouvais aucun sentiment de déférence ou de sympathie. Cette crainte me conduisit à demeurer éloigné de la scène jusqu'à mon départ en congé. Les amateurs ne se crurent pas, fort heureusement, obligés de faire retraite avec moi, cela me permit de les applaudir à la Philharmonique dans *On naît esclave* de Tristan Bernard et de Jean Schlumberger (1), *L'incident du 7 avril* de Tristan Bernard, *Manu militari* de Paul Gavault, et au théâtre municipal dans les trois actes de la *Flambée* d'Henry Kistemaekers, représentation au bénéfice de l'œuvre du Souvenir français dirigée par le bon patriote Jean Roux.

\* \* \*

On pense bien que je ne me désintéressais pas non plus chaque année des spectacles donnés par les troupes professionnelles tant à Haiphong qu'au vieux théâtre chinois de la rue de Takou de Hanoi où j'avais joué autrefois *Blanchette* devant le dramaturge Eugène Brieux. Mais, événement considérable, la saison 1912-1913 allait voir pour la première fois « la troupe » s'installer au nouveau théâtre de la rue Paul Bert. La foule ne manquerait pas d'affluer, attirée par la réputation d'un directeur nouveau venu nommé Cervières.

Je décidai de fonder, de compte à demi avec l'Imprimerie d'Extrême-Orient, un journal de mondanités, de théâtre et de sport que j'appelai *Le*

---

(1) Un débutant, l'ami Puech, à présent régisseur de la manufacture d'opium à Saigon, montra dans cette pièce les plus brillantes qualités scéniques : élégance et distinction, voix sonore, diction nette et juste.

*crachin*, ce qui présageait des chroniques fort désagréables, comme l'agaçante petite pluie hivernale du Tonkin. En effet, dès le premier numéro, je me fis un ennemi du directeur Cervières en mettant au point les références artistiques fantaisistes de certains des chanteurs de la nouvelle troupe. Par exemple, la direction avait annoncé dans la presse que le 1<sup>er</sup> baryton, M. Peyroux, avait créé aux Folies-Dramatiques le rôle du rajah dans *La Reine de Golconde*. J'imprimai froidement que M. Peyroux avait protesté en ces termes : « L'honneur de cette création est revenu à mon ami Rossel qui chanta le rôle depuis la première représentation, le 16 septembre 1911, jusqu'au 15 novembre. Vint ensuite mon vieux camarade Dufriche qui lui succéda jusqu'au 13 décembre, date à laquelle je fus chargé de mener la pièce au bout de son succès soit jusqu'au 9 janvier 1912 ; je ne veux pas me voir attribuer les plumes du ... tympan ». J'avais puisé ces précisions et toutes celles que je publiai par ailleurs au sujet d'autres artistes, dans ma collection de *Comœdia*. Mon but n'était pas de désobliger les chanteurs en cause, je voulais seulement signifier à leur directeur que l'éloignement de Hanoi n'empêchait pas qu'on y fût au courant des choses de théâtre dans leur moindre détail.

Mais M. Cervières ayant perdu la face vis-à-vis de son personnel, se mit, paraît-il, à ma recherche pour me faire mon affaire, selon sa propre expression ; je le rencontrai précisément à l'imprimerie. En présence de M. Léon Gallois, Cervières voulut élever le ton ; je lui déclarai que sa violence montrait que j'avais touché juste : « je vous mets au défi », lui dis-je, « de réfuter ce que j'ai écrit. — Et moi », s'écria-t-il, « je vous parie cent piastres

que vous êtes dans l'erreur... et je vous le prouverai... — Tenu ! », répondis-je... L'incident demeura sans suite et jamais Cervières, que je ne cessai, durant toute la saison, d'asticoter pour sa manie de bluffer, ne reparla plus de ses preuves. Il faut dire que je rendais toute justice aux grandes qualités du directeur, de l'homme de métier et de ses pensionnaires ; Cervières ne put pas douter de mon impartialité quand je me prononçai au milieu de la saison pour le renouvellement de son privilège contre ses neuf concurrents. Je ne fus du reste pas écouté et c'est un journaliste du Tonkin, M. Rouyer, que l'on désigna pour des motifs absolument étrangers à l'intérêt du public.

Cervièrès, qui n'avait pas une grande culture artistique, était un excellent ouvrier de théâtre capable de faire illusion par son adresse et son entêtement. Il se couvrit de gloire factice en montant *La veuve joyeuse* et de gloire véritable (du moins à mes yeux) en représentant dans des conditions mieux qu'honorables *Hérodiade*, *Thaïs*, *Les contes d'Hoffmann*, et *Don Quichotte*.

Lorsque la saison d'hiver prit fin, je publiai le dernier numéro du *Crachin* et j'écrivis :

« Le *Crachin* paraît aujourd'hui pour la dernière fois de la saison. A-t-il réalisé le programme qu'il s'était tracé il y a six mois ? Celui qui écrit ces lignes et qui assumait presque à lui seul, en dehors d'autres occupations impérieuses, la tâche très lourde de rendre compte des diverses manifestations publiques de la vie théâtrale et sportive du Tonkin, n'aura pas la prétention de le soutenir.

« Une fois encore, j'ai pu mesurer combien sont vaines les plaintes de trop nombreux jeunes gens, dolents de la famille et des affections lointaines,

qui montrent partout des visages rongés d'ennui et de spleen et n'ont pas la volonté, quand s'offre l'occasion propice, de secouer la torpeur née de l'ambiance perfide...

« De toutes parts, les promesses de concours étaient venues ; l'un devait parler du cheval, l'autre du football, un troisième de l'aviation, celui-ci de la chasse, celui-là des bals et des concerts, ce dernier enfin des livres ou des potins de mondanté. Mais va-t-en voir s'ils viennent ! Ce qui devait être un jeu avec une collaboration nombreuse a pris trop souvent, pour le rédacteur unique et point universel, privé du don d'ubiquité, le caractère affreux et inattendu d'une corvée.

« Je souhaite simplement que le lecteur ait excusé les conséquences par trop visibles du surmenage qui me contraignit souvent à bâcler cette chronique hebdomadaire de la vie européenne au Tonkin ».

\* \* \*

J'habitais alors rue de la Chaux, et pour que mon labeur administratif ne souffrit pas des besoins supplémentaires que j'assumais délibérément, force m'était de travailler une partie de la nuit, soutenu dans ma veillée presque quotidienne par de successives tasses de café.

J'avais été incommodé plusieurs fois par des clameurs venant d'en face, où se trouvait une petite villa appartenant au gouvernement général occupée par un fonctionnaire du chiffre, l'honorable M. Ferrand (1). Respectueux de la liberté de chacun, je reconnaissais à M. Ferrand le droit de

---

(1) Cette villa fort-ancienne se trouvait au milieu d'un jardin luxuriant en grand désordre ; tout cela a disparu pour faire place à la demeure actuelle du Directeur des Finances.



se livrer à des orgies à condition qu'il ne troublât par son vacarme ni mon sommeil ni mon travail nocturne. Or une belle nuit le bruit fut tel que je m'en fus le lendemain voir le commissaire de police pour lui demander d'intervenir amicalement afin que les voisins ne soient pas incommodés. Mais le commissaire m'apprit que M. Ferrand avait cessé d'habiter la villa depuis plusieurs semaines, et j'avoue que pour qui connaissait ce digne fonctionnaire, l'idée qu'il organisait des saturnales à son domicile apparaissait bouffonne. Le commissaire me promit de faire surveiller la maison « hantée », où il était censé ne se trouver qu'un gardien du gouvernement général. Durant plusieurs jours, la sarabande nocturne continua ; le commissaire ne donnant pas signe de vie, je retournai le voir ; il m'apprit alors avec toutes sortes de réticences que la villa était le repaire d'une bande de fripouillards qui y tenaient un tripot avec la complicité du gardien, mais que, s'agissant d'un immeuble du gouvernement général, lui, commissaire, ne pouvait en aucune façon intervenir — « Au contraire », lui dis-je « on vous saura gré d'avoir signalé la chose et le gardien sera remplacé — En principe, oui », me répondit l'homme de l'ordre public, « mais on a vu des cas où de telles initiatives se retournaient contre ceux qui osaient les prendre. J'interviendrai si vous portez plainte en visant spécialement la maison dont il s'agit ». Je me gardai bien de me plier à cette procédure ; j'allai tout uniment trouver le fonctionnaire du Palais Puginier qui s'occupait du service intérieur et il eut vite fait de remettre les choses en ordre.

Je fais grâce aux lecteurs de mes réflexions devant la carence du commissaire de police ; je me demande encore aujourd'hui si ce n'est pas dans

les locaux du gouvernement général laissés sans surveillance que se trament en toute tranquillité les complots périodiques contre la souveraineté française dont on n'arrive pas à déceler la préparation.

\* \* \*

Le commissaire-priseur et M<sup>me</sup> Fernand Fleury comptaient sous leur juridiction familiale deux fils, Marcel et Albert, et deux charmantes filles Charlotte et Germaine.

Très hospitaliers, les époux attiraient chez eux la jeunesse amie de leurs enfants et la maison était extraordinairement accueillante et gaie. On y tenait table ouverte et la conversation, supérieurement dirigée par M<sup>me</sup> Fleury, avait là un tour brillant qu'on trouvait rarement à Hanoi où les considérations hiérarchiques paralysent si souvent la liberté de la parole et l'originalité d'esprit.

Assidu aux dîners, on me voyait beaucoup moins aux « jours de réception » qui chez M<sup>me</sup> Fleury prenaient l'aspect d'un simple défilé tant elle recevait de monde.

Certain jour pourtant, Devé et moi résolûmes de faire, au « jour » de notre bonne amie, une entrée sensationnelle afin de dégeler un peu l'assistance généralement trop gourmée de cette sorte de réunions. Et c'est ainsi que nous entrâmes dans le grand salon de M<sup>me</sup> Fleury en pantalon noir et souliers vernis, (car nous devons rester à dîner), mais le buste sanglé dans des salopettes bleues toutes tachées d'huile et de cambouis que nous avions empruntées à je ne sais plus quels mécaniciens. En cet accoutrement, nous tînmes conversations avec la maîtresse de maison, Devé imitant

l'accent yankee et moi l'accent paysan dit du père Mathurin, qui était ma spécialité dans cet agréable logis.

M<sup>me</sup> Fleury et ses filles s'amuserent sans contrainte mais notre fantaisie bien innocente ne fut pas trouvée de très bon goût par tous les assistants ; on crut sans doute que nous avions voulu bafouer l'institution sacro-sainte à Hanoi des visites à jour consacré, où chacun se rend ayant avalé sa canne en cherchant à tirer de la corvée le meilleur parti pour l'avancement.

\* \* \*

M. Albert Sarraut avait, en prenant à Hanoi ses hautes fonctions, fait des déclarations intempestives sur la politique de la France à l'égard des indigènes. Il s'était aliéné ainsi la sympathie générale des Français de la colonie. En revanche il avait éveillé des espoirs démesurés chez les Annamites qui savent aujourd'hui ce que valait l'aune des belles paroles proconsulaires. Mais quoi ? M. Sarraut n'envisageait pas de faire un long séjour en Asie ; il n'était venu là — c'était connu — que pour rétablir les finances de *La dépêche de Toulouse*, en mauvaise posture depuis que la veuve du ministre richissime Maurice Berteaux, tué par un avion lors d'un meeting à Villacoublay, avait décidé de retirer sa commandite au grand journal du Sud-Ouest.

Apportant avec lui les habitudes d'improbité politique qu'il avait pratiquées depuis ses débuts dans l'arène électorale, Albert Sarraut se souciait peu de quitter l'Indochine, quelques mois ou quelques années plus tard, en y laissant des ferments

de malaise ; ce qu'il voulait, c'était se créer une popularité immédiate qui le mettrait en vedette pour briguer un gros portefeuille. Il fallait donc vaincre les résistances de la population française qui stupidement ne paraissait pas vouloir entrer dans ce petit jeu malpropre.

Bah ! on vaincrait et l'on convaincrait à coups de discours, la spécialité de notre homme étant l'éloquence — une éloquence réelle encore que les mots de son vocabulaire fussent dépourvus de substance ; il suffisait de trouver des prétextes à cette débauche d'art oratoire. Pour commencer, le gouverneur général prétendit se faire offrir un banquet par les fonctionnaires, par ceux-là mêmes à qui il avait déclaré la guerre en débarquant. Ce que les fonctionnaires n'avaient jamais fait pour les gouverneurs généraux précédents, pour un Doumer qu'on respectait, pour des Beau ou des Klobukowski dont on ne suspectait pas la bienveillance, il fallait le faire pour ce nouveau venu qui s'était présenté en adversaire. La masse regimba et M. Albert apprit que les choses n'iraient pas toutes seules ; en politicien déjà retors, il fit organiser la spontanéité du banquet.

Personnellement, je fus entrepris par un collègue des douanes, le commis Fontanne ; j'avais une certaine influence parmi le personnel de mon administration à cause de ma fonction de secrétaire général de l'Amicale et de mon journal *Les Annales* ; on jugea en haut lieu qu'il n'y aurait pas trop de toute l'autorité du « vénérable » Fontanne pour me gagner ; car les groupements occultes mettent généralement leur force et leur indépendance, le plus complètement possible, au service des combinaisons personnelles des politiciens, à la condition que ceux-ci soient de leur obédience.

En fait, je n'eus pas à m'employer — l'eussé-je voulu — pour faire pièce au gouverneur général. Les fonctionnaires du cadre sédentaire des douanes ne voulaient pas assister au banquet, telle était, les premiers jours, la rumeur dominante. Le nouveau directeur des douanes, M. Kircher, n'hésita pas à exercer une pression directe sur les récalcitrants les plus en vue ; il fit appeler à tour de rôle les quatre chefs de bureau sous ses ordres immédiats : Chauvin, du Contentieux, Samarq, des Régies, Lasserre, de la Comptabilité et moi, des Douanes ; il nous représenta que si le personnel n'assistait pas nombreux au banquet, le gouverneur général pourrait s'en souvenir lors de l'élaboration du tableau d'avancement. Bref, le chantage ordinaire. Je répondis que pour ma part j'avais décidé de m'abstenir, ne comprenant pas comment le gouverneur général organisait lui-même un banquet réputé lui être offert spontanément par le corps des fonctionnaires ; je déclarai pour finir que je m'abstiendrais d'exercer aucune pression ni pour ni contre ; c'est tout ce que je pouvais promettre. Je ne sais ce que répondirent mes trois collègues : je leur avais dit que, quoi qu'ils fissent, car ils m'avaient questionné à ce sujet, je ne paraîtrais pas, moi, à ce rassemblement. J'eus la satisfaction de voir qu'ils n'assistèrent pas non plus au banquet de Hanoi-Hôtel.

Le banquet, retardé par l'obstruction, n'eut lieu finalement que le 24 février 1913.

Je m'étais rendu à Hanoi-Hôtel à l'heure de l'apéritif pour voir arriver les souscripteurs, lesquels dans l'ensemble n'étaient pas fraudeurs. Il y avait là pour la douane les inspecteurs qui n'avaient pu se rebeller contre les recommandations de M. Kircher, cinq ou six employés de bureau de

la race éternelle des pleutres et une quinzaine d'agents du service actif de la recette subordonnée de Hanoi que M. Scalla leur chef avait prévenus sans détour qu'ils ne recevraient pas d'avancement s'ils ne faisaient acte de présence.

Les Services civils battaient le record du nombre et j'imagine que, là aussi, on avait usé d'intimidation. Cela n'empêcha pas qu'à l'heure des discours, le gouverneur général souleva des murmures quand il affirma de nouveau certaines idées, celles-là mêmes contre lesquelles protestait l'abstention de la masse. Et les murmures étaient si nettement réprobateurs que l'orateur, ulcéré et peu maître de ses nerfs, brisa sa coupe en la reposant sur la nappe fleurie.

Le plus amusant, c'est que cette circonstance me valut l'octroi des palmes académiques. On eût pu me les attribuer auparavant, sous le prétexte des représentations théâtrales données au profit d'œuvre de bienfaisance, pour avoir créé les *Annales des douanes* ou pour tout autre motif. J'entends encore Fontanne me suppliant presque de le seconder dans son organisation laborieuse du banquet spontané : « Vous savez » me disait-il, « que Sarraut vous donnera la décoration que vous voudrez et que je lui demanderai pour vous. Voulez-vous les palmes ? — Je ne veux rien, tout au moins au titre du banquet puisque je n'y assisterai pas — Vous changerez d'avis après réflexion. Je vais demander pour vous les palmes ». Fontanne le fit comme il l'avait dit. Et la réponse télégraphique du Département arriva avant le banquet ; il y avait une dizaine de noms, dont le mien, entre lesquels on avait distribué le ruban violet, le mérite agricole, ou des ordres coloniaux, au petit bonheur. Mais le gouverneur général n'osa pas lire

le télégramme à la fin du banquet ; la promesse d'un hochet n'avait pas décidé deux ou trois d'entre nous à une palinodie et il valait mieux ne pas attirer l'attention sur notre absence.

Détail affligeant : M. Kircher, informé quelques jours après de ce que les palmes académiques m'étaient échues sur la proposition occulte de son subordonné le commis Fontanne, me fit appeler pour me féliciter, ne craignant pas de dire qu'il avait été heureux de demander pour moi cette distinction. Je trouvai la force de remercier ce pauvre homme, à qui j'aurais plutôt été tenté de tirer les oreilles...

C'étaient, déjà, les usurpations soviétiques du pouvoir par les subalternes, ce renversement anarchique des situations qui devait s'épanouir de plus belle d'année en année avec la complicité des lâches que ces méthodes révolutionnaires dépossédaient de leur autorité légitime (1).



---

(1) Je ne voudrais pas que, lisant ces lignes, le vieux papa Fontanne en fût peiné : malgré l'apparence, elles ne le visent pas. Fontanne, avec tous les « honneurs » que lui valait son titre de « vénérable », m'a toujours fait l'effet d'une victime. Sa bonté naturelle était immense ; il croyait à l'utilité de son rôle en marge des événements, et ne voulait pas voir qu'il servait d'instrument à la manigance des « gros ». Fontanne a rendu service à tous ceux qui eurent recours à son influence ; il ne s'inquiéta jamais de savoir si les quémandeurs avaient la foi triangulaire. Etant entré dans les affaires après la guerre, il a connu de douloureux déboires ; je doute qu'il ait trouvé alors auprès des puissances de la rue Cadet les appuis que lui ne marchandait pas à des inconnus quand il y avait quelque part une infortune à soulager.

# 1913

LA BOITE A MUSIQUE, CRÉATION DE MAURICE DEVÉ ; ANECDOTES : LA JOCONDE ET LE GÉNÉRAL PENNEQUIN, LE VESTIAIRE DE M. PEYROUX, KIRIKIRIKAN OFFUSQUE M<sup>me</sup> GUÉRIN, LA FAMILLE KLOBUKOWSKI SCANDALISÉE PAR L'ESPRIT DE MONTMARTRE ; TRIOMPHE DU TÉNOR LALOYE DANS *Aladin* — RETOUR FUGITIF DE L'AUTEUR A LA SCÈNE POUR UNE SOIRÉE DES MÉTIS ABANDONNÉS — MORT DU CHEF PIRATE DÊ-THAM, LES MENÉES RÉVOLUTIONNAIRES, LA BOMBE D'HANOI-HÔTEL — VOLS AÉRIENS DE MARC POURPE — CRISE MORALE : L'AUTEUR RENONCE A L'INDOCHINE — TROISIÈME DÉPART POUR FRANCE — L'AUTEUR JOUE A FÉMINA AVEC RENÉ FAUCHOIS — LE VIEUX-COLOMBIER ET SON FONDATEUR JACQUES COPEAU ; DÉBUTS DANS *Une Femme tuée par la douceur* ; ANECDOTES DE SCÈNE : *Barberine*, *L'amour médecin*, *L'avare*, *La jalousie du barbouillé*, *L'eau-de-vie*, *Les frères Karamazov* (AVEC COPEAU, JOUVET, DULLIN, BLANCHE ALBANE ET VALENTINE TESSIER), *La nuit des rois*, *La peur des coups* (JOUÉE PAR COURTELINE).

La Boîte à musique a laissé à Hanoi, où vivent encore quelques-uns de ceux qui la connurent autrement que par ouï-dire, des souvenirs qui sont toujours évoqués avec plaisir. Sur un autre plan et avec des ressources artistiques plus variées et



d'une qualité plus rare, La Boîte à musique a succédé, dans la faveur des vieux Tonkinois, au fameux groupement du Chat d'or de la rue des Pavillons Noirs où triompha longtemps la gouaille française.

La Boîte à musique, création d'esprit de Maurice Devé, dut sa réussite à la circonstance que son inventeur est doué à la fois du sens artistique le plus fin et de l'habileté manuelle la plus surprenante. Pour Devé, pas de difficulté matérielle dont on ne puisse venir à bout quand on a construit dans sa pensée. Les autres, nous n'étions que des comparses, des exécutants, des auxiliaires à ses ordres ; lui parti, la Boîte à musique ne pouvait que périlcliter ou changer de genre... J'insiste là-dessus afin que les rayons d'une juste gloire n'aillent pas illuminer d'autre tête que celle du délicieux artiste à qui Hanoi dut de pouvoir si longtemps resplendir comme la capitale de l'esprit français en Extrême-Orient.

La Boîte à musique n'était pas une société régulière ; elle ne comportait ni comité, ni président ; pas davantage n'avait-elle de statuts et ses membres ne payaient point de cotisation. Les soirées qu'elle offrait aux Hanoïens étaient gratuites mais on ne servait aucun rafraîchissement et le public allait se désaltérer à Métropole n'ayant absorbé à la Boîte que de l'ambrosie spirituelle. Les frais du spectacle — ils sont toujours plus élevés que ne le croient les bonnes gens qui tablent sur la qualité d'amateurs des exécutants — se répartissaient entre des fervents que Devé avait su attirer et retenir autour de son attachante personnalité. On comptait au premier rang de ce groupe pieux l'ingénieur en chef de la compagnie des

chemins de fer du Yunnan, l'aimable Chemin-Dupontès, le fin cabaretier-gentilhomme André Ducamp (co-proprétaire de l'Hôtel Métropole avec son frère Roger, chef du service forestier) le capitaine Péri de la T. S. F. naissante, etc... ; nul, parmi les adhérents plus modestes, ne fut du reste dispensé de l'honneur de cracher au bassinet pour distraire le gratin de Hanoi.

Ces commanditaires souriants n'étaient pas exemptés au surplus de prendre une part effective à l'exécution des programmes. Tandis que l'administrateur Cordier, excellent pianiste, assumait la direction musicale d'ensemble, et M. Monavon la conduite de l'orchestre, Devé prenait à son compte toute la partie artistique spectaculaire, le secrétariat général étant assuré par l'administrateur Péloni.

A l'orchestre on vit passer, au cours des deux ans 1/2 d'activité de la Boîte, les meilleurs musiciens de Hanoi :

- Violonistes ..... MM. BAIVY  
 COLLET  
 GRESSIN  
 MIR  
 OHL  
 M<sup>me</sup> DAUTEZAC  
 MM. FERRIS  
 VALÉRY  
 DENNI et  
 GOUZIEU
- Violoncellistes ..... MM. LAUVRAY  
 LE GUÉNÉDAL  
 M<sup>lle</sup> DECUSSE  
 MM. ESPALLARGAS et  
 LECOMTE

Pianistes .....	M <sup>mes</sup> OHL MARTELL-BONJOUR GLADE MONAVON et M. CORDIER
Flûtistes .....	MM. le capitaine PIERRE et le docteur NEDELEC

Au départ en congé de Joseph Cordier, la direction musicale passa aux mains expertes du capitaine Louvet.

Chacun des autres membres du groupement avait un rôle assigné soit dans la composition des programmes, soit pour aider Devé en coulisse ou faire bon accueil aux invités. Le tableau de service, partiellement fantaisiste, distribuait comme suit les corvées et les sinécures :

Introduceurs .....	MM. A. DUCAMP et CHEMIN-DUPONTÈS.
Chef électricien .....	capitaine PÉRI.
Chef machiniste .....	A. TAJASQUE.
Chef de batterie .....	lieutenant CAMY.
Maître de ballet .....	lieutenant BERTHIER.
Chef des chœurs ....	Le GUENÉDAL aîné puis M. MAIRE.
Chef artificier .....	BONNET.
Médecin de service ..	docteurs LE DENTU, LE MASLE et vétérinaire PRADET.
Pompier titulaire ....	A. BURDIN.
Pompier intérimaire ..	M. FLEURY.
Pompiers suppléants ..	A. LACOMBE et BLOT.
Interprète .....	BLU.
Costumier .....	R. BASSOULS.

Machinistes .....	G. TAJASQUE, GAUBERT, VÉRIGNON, E. ROSIER.
Force publique .....	capitaine DÉROSLAUX.
Marchand de programmes .....	VASSAL.

D'autres camarades encore, tels les délicieux Philippe Valette et Gabriel Caffaréna, se multipliaient pour que tout marchât sans accroc et y réussissent toujours.

Le programme comportait en général une partie musicale où prédominait la musique de chambre, alternant avec des chants lorsqu'on pouvait disposer d'artistes de haut rang comme M<sup>lle</sup> Barrand, fille du colonel directeur d'artillerie, M<sup>me</sup> Rey, M<sup>me</sup> Landry, M<sup>me</sup> Chavier-Boizart, ou de bons chanteurs tels le pharmacien Maire et les frères Signoret de la douane.

Il y avait la partie gaie : chansons de Montmartre, pièces à dire, saynètes de circonstance (on dirait maintenant *sketches*); c'est là que concurremment avec le capitaine Péri et le lieutenant Berthier, j'avais surtout à m'employer ; pour le répertoire, pas d'autre difficulté que l'embarras du choix, chaque courrier nous apportant les nouveautés des meilleurs chansonniers et humoristes de la Butte et du quartier Latin.

Enfin la partie principale du programme, la partie pour les yeux, c'étaient tour à tour les pièces du théâtre d'ombres et du théâtre des marionnettes où le bon goût, l'ingéniosité et le sens artistique profond de « Maurice » triomphaient à chaque occasion nouvelle. Les pièces d'ombres étaient les pièces classiques de la Lune Rousse et de l'ancien Chat Noir : *Le Sphinx*, *La Marche à l'Etoile*, *Clairs de*

*lune, L'enfant prodigue*, de Georges Fragerolle, auxquelles vinrent s'ajouter les œuvres plus récentes de Jane Vieu : *Aladin ou la lampe merveilleuse, La belle au bois dormant* et l'ébouriffante farce néo-grecque de D. Bonnaud, N. Blès et L. Boyer *Ulysse à Montmartre* (chanteurs et récitants habituels : M<sup>mes</sup> Rey et Dérosiaux ; MM. Signoret, Bourrin, docteur Jouvenceau, Despax, Maire).

Quant aux marionnettes, il leur incombait de jouer l'opéra avec tous ses prestiges de décors, d'interprétation, de costumes, de figuration et même de chorégraphie classique. Un véritable enchantement ! Furent ainsi présentés au public — se rendit-il exactement compte de l'extraordinaire aubaine qui lui échut — *Werther* (Charlotte : M<sup>me</sup> Dérosiaux, Werther : docteur Jouvenceau) *Lakmé* (Lakmé : M<sup>me</sup> Landry, Gérald : docteur Jouvenceau, Nilakanta : capitaine Péri) *Samson et Dalila* (Dalila : M<sup>lle</sup> Barrand, Samson : M. Maire) etc... Chaque fois ce fut la réussite totale dans le plus vif enthousiasme car à la perfection matérielle de la présentation sur la scène en miniature, s'ajoutait le prestige d'une interprétation vocale impeccable avec le concours des chanteurs les mieux réputés, tels en particulier M<sup>lle</sup> Barrand déjà nommée et le délicieux ténor Jouvenceau, médecin militaire (les médecins de l'armée et de la marine, comme les pharmaciens du début de l'occupation, ont été souvent des animateurs et de remarquables exécutants en matière artistique et littéraire ; tant à la société Philharmonique qu'à la Boîte à musique, ils brillaient au premier rang et par le talent et — tant pis pour le paradoxe — par une modestie excessive).

Le public invité devait revêtir obligatoirement la tenue de soirée et comme au Tonkin l'hiver on

ne s'habille pas autrement qu'en Europe, l'aspect des chambrées était hautement et brillamment parisien. Les locaux successifs où La Boîte tint ses assises pouvaient bien recevoir 80 personnes dans la salle de spectacle, mais les invitations s'arrachaient avec une telle fièvre qu'on arrivait finalement à en entasser le double en débordant jusque sous les vérandahs et dans les escaliers....

Ceux de la Boîte qui se produisaient individuellement devant le public affectaient, contrairement aux spectateurs, d'arborer des vêtements genre « rapin » ou « chansonnier ». Pour débiter mon répertoire montmartrois de chansons rosses, je portais une veste de cheviotte bleue à large col de velours, un gilet croisé rouge et une vaste laval-lière ; une chevelure opulente achevait de donner à l'ensemble la note légèrement anti-bourgeoise de rigueur dans les antres de la satire parisienne.

\* \* \*

La Boîte à musique avait été installée par Devé en 1909 d'abord dans une petite maison d'apparence banale qu'il habitait 6, rue du Palais de Justice (à présent rue Lambert) avec le charmant Cordier, et où je recevais une hospitalité fraternelle quand j'arrivais de Haiphong le samedi soir pour passer le temps dominical avec des « parigots ». A ce moment-là, ma collaboration se bornait aux imitations de dialogues franco-annamites et à la récitation des fables de La Fontaine par le boy Nam ou par le secrétaire-interprète M. Thong. Quand je revins m'installer à Hanoi, Cordier était allé servir à Hai-duong et Devé avait transporté la Boîte au n° 21 du boulevard Rialan, mais le succès commandant un local plus vaste, Devé et moi décidâmes de nous installer au n° 53 de la rue de la

Chaux (1). C'est là je pense que la Boîte à musique atteignit le plus haut sommet de sa réputation. Je vais conter quelques histoires, entre beaucoup d'autres, pour donner une idée de l'ambiance et montrer que ce n'est pas toujours si facile et sans risques que de donner le spectacle gratuit chez soi pour une élite européenne....

\* \* \*

Certain soir, j'avais ajouté à mon programme de rosseries parisiennes une improvisation sur La Joconde. Le fameux tableau de Léonard de Vinci avait disparu du Louvre et c'était là le thème de mon discours car c'est moi, le boy Nam, qui détenais la toile célèbre. Je faisais mon entrée avec une échelle, portant sous le bras le précieux tableau dont Devé avait brossé une réplique étonnante. Pour aller suspendre La Joconde au fronton du théâtre d'ombres, il me fallait passer devant le général Pennequin, commandant supérieur des troupes, assis au premier rang de l'auditoire. Je feignis d'être troublé par la présence de ce grand chef et, m'étant arrêté près de lui, tout encombré de l'échelle et du chef-d'œuvre, je fis le salut militaire de la main gauche en prenant l'air le plus niais : « Moi bien connaît' général » dis-je ; « avant, moi faire tilayeur ». Et je restai là comme un idiot, renouvelant les saluts, semblant attendre un mot aimable. Le général, croyant avoir affaire à un Annamite, regardait autour de lui, cherchant un commissaire qui pourrait le débarrasser de cet imbécile. Et sans doute d'autres invités étaient-ils éga-

---

(1) Siège actuel de la Société Mutuelle des Originaires de Cochinchine. La porte du jardin de style annamite est de construction récente.

lement impatient de voir s'éloigner ce boy impertinent. Lorsque je me décidai à grimper sur l'échelle et que de là-haut je me lançai dans une conférence en petit-nègre sur la peinture italienne et l'universalité des dons du grand Léonard, à la fois peintre, sculpteur, architecte et savant ingénieur, l'assemblée n'hésita plus à reconnaître mon identité véritable ; le général ne fut pas le dernier, ajouterai-je, à s'amuser franchement de sa méprise. Il s'amusa tellement que dès le lendemain l'un de ses officiers d'ordonnance vint me demander de sa part d'aller donner le même « numéro » à l'occasion du thé que sa fille projetait d'offrir à ses amies au quartier général. Je dus répondre à l'officier chargé de la démarche que n'étant point dans l'intimité du général Pennequin, il me paraissait difficile de figurer à cet aimable divertissement — « Qu'appellez-vous l'intimité ? Je vous assure que le général n'est point formaliste ; il a pris un plaisir fou à votre histoire de la Joconde et serait heureux que sa fille pût en offrir la redite à ses invitées — J'entends bien et je suis très flatté, mais enfin jusqu'à présent je ne me suis pas trouvé à égalité avec le général et sa fille sur le plan mondain — Comment cela ? — Enfin par exemple... je n'ai jamais fait de visite au quartier général, je n'ai point été convié à la table du grand chef... — Qu'à cela ne tienne, cher monsieur, je vais en parler au général et je suis sûr qu'il vous invitera... — Nous nous comprenons mal, capitaine, je ne pose pas de condition, je constate que je ne connais pas, sur le plan privé, ces personnes chez qui vous me demandez d'aller produire un... numéro — Cependant, à la Boîte à musique, il y a bien les huit dixièmes des invités que vous ne connaissez pas davantage... — Vous oubliez, capitaine, qu'à la Boîte à musique je suis chez moi



et que les invitations sont faites solidairement au nom d'un groupe... — Je ne vois pas nettement la nuance... — Vous m'obligez alors à vous dire que... je ne livre pas à domicile ; je suis sans doute plus formaliste que le général, mais en dépit du regret que j'éprouve à décevoir l'attente de M<sup>lle</sup> Pennequin, comprenez et faites comprendre au général qu'il m'est impossible de déférer à son désir... ».

Les pourparlers ne furent pas poussés plus avant ; je ne doute pas que le général, s'il fut exactement renseigné par le capitaine, ne m'ait considéré comme un imbécile prétentieux.

Le général Pennequin, soldat de mérite et excellent homme, partageait simplement le préjugé universel de la bourgeoisie à l'égard des amuseurs publics ; il croyait que le désir de briller étouffait chez eux toute préoccupation de dignité personnelle. Peut-être avait-il cru pouvoir en user aussi librement vis-à-vis d'un subalterne de la douane qu'avec un sous-officier qui aurait eu des dons de joyeux comique et se serait vu dans l'obligation d'obtempérer...

\* \* \*

Après la conférence de la Joconde, j'étais venu saluer et resaluer pour remercier le public de ses applaudissements. La coulisse était la salle à manger, transformée en vestiaire ; lorsque je me retrouvai là pour la seconde fois, j'y aperçus un nouvel arrivant retardataire, M. Peyroux, directeur des Grands magasins réunis. Je m'avançai vers lui et sans rien dire l'aidai à retirer son pardessus. M. Peyroux me prit évidemment pour le gardien du vestiaire car il retira de son gilet une pièce de monnaie qu'il me glissa dans la main « merci,

m'sieur ». Puis il passa dans la grande salle. Je montai à l'étage pour reprendre ma vêtue montmartroise ; je me mêlai ensuite à la foule durant l'entr'acte et, me retrouvant nez à nez avec M. Peyroux, je lui rendis sa pièce de 20 sous en disant : « Chez nous, cher monsieur, le vestiaire est gratuit ». M. Peyroux, stupéfait, me répliqua : « Comment ? il vous l'a dit ? »

Plus tard, au cours de la soirée, M. Peyroux apprit sans doute que j'avais incarné le boy ravisseur de La Joconde ; il comprit alors ce qui s'était passé et, avant de prendre congé, il traduisit sa jubilation par une bourrade amicale en me disant : « Sacré farceur ! »

\* \* \*

Un autre jour, le succès de la partie montmartroise fut tel, à cause de la qualité exceptionnelle des chansons récentes, que je me trouvai à court de répertoire devant une chambrée enthousiaste et qui en « redemandait ». Je ne pouvais pas répéter les mêmes, dont quelques-unes avaient du reste été bissées.

Je m'en tirai par une feinte. « Je suis au bout de mon répertoire » dis-je. « Je parle d'un répertoire dont les dames ne sauraient s'effaroucher » (car avant la guerre on s'effarouchait encore). « Si l'on insistait je pourrais me risquer dans le domaine léger des sous-entendus... Insistez-vous ? » (cris nombreux : « Oui ! oui ! ») « J'entends là des cris d'hommes seulement ». Tout aussitôt quelques cris sur le mode aigu me permirent de pousser à fond la plaisanterie : « Tant pis pour vous, mesdames ! vous l'aurez voulu ! »

Ayant acquis ainsi le droit de tout oser, j'entonnai tout de go, feignant un embarras pudique, l'exquise chanson enfantine de Dalcroze :

*Il est difficile, Kirikirikan, Kirikirikan,  
Il est difficile, de tromper sa maman.  
Kirikirikère, l'on aura beau faire,  
Kirikirikan, la maman l'apprend.  
Kirikiriki, ki ki ki  
Son p'tit doigt l'lui a dit,  
Kirikirikou, kou kou kou  
Son p'tit doigt lui dit tout....*

On connaît la suite des couplets puérils :

*Manque-t-on l'école, kirikirikan,  
Prend-on la clef des champs ?  
At-on fait des taches, kirikirikeuf,  
Sur son bel habit neuf ?  
A-t-on les mains sales, kirikirikar,  
Le bout du nez tout noir ? (etc.)*

Dans la salle le fou rire était déchaîné à cause de l'insignifiance des paroles et du contraste avec les intentions scandaleuses que je prétendais y ajouter par mes intonations et ma mimique...

On entendit alors M<sup>me</sup> Guérin, femme du très distingué colonel d'Etat-Major, s'exclamer : « Oh ! quelle horreur ! Et moi qui faisais chanter cela à mes enfants ! »

Du coup le succès alla tout entier à M<sup>me</sup> Guérin.

\* \* \*

Il faudrait un volume spécial pour relater par le menu l'histoire de la Boîte à musique. Je me borne donc à l'essentiel. Mais je n'aurai garde

d'omettre le rappel d'un incident qui prit dans les milieux hanoïens, où domine la gent administrative, la proportion d'un scandale.

Les séances de la Boîte avaient un caractère mondain assez poussé mais elles n'étaient pas protocolaires ; les principaux personnages officiels, même le résident supérieur, M. Simoni, venaient là en toute simplicité et se plaçaient où il y avait des fauteuils libres, au gré de leurs sympathies.

Le gouverneur général n'était pas invité à ces soirées, précisément parce que sa présence eût risquer de créer une atmosphère pontifiante peu propice à l'épanouissement de la saine gaieté française que nous entendions dispenser sans contrainte. Par tempérament le gouverneur général d'alors, M. Klobukowski, ne penchait du reste pas vers la bonne humeur ; comme le disait quelqu'un de son entourage, ses calories étaient glaciales. Enfin le chef de la colonie avait une grande jeune fille M<sup>lle</sup> Wanda, et, si l'on avait invité M<sup>me</sup> Klobukowski, il eût été difficile de ne pas convier aussi l'héritière du nom, ce qui ne se pouvait eu égard au genre un peu débridé de nos programmes montmartrois.

Or le gouverneur général, alléché par les échos qui lui revenaient de notre vogue, exprima à Maurice Devé le désir de recevoir une invitation ; le groupe dirigeant ne manifesta aucune satisfaction à cette nouvelle, tout au contraire, mais on convint qu'il serait difficile de ne pas s'incliner devant une sollicitation aussi flatteuse ; il fut spécifié cependant, et parfaitement convenu d'un accord unanime, que rien ne serait changé quant au caractère libre du programme et à la composition du répertoire. On ferait, ce fut nettement entendu, comme si M. Klobukowski n'était pas là.

Et nous voici dans le feu de la préparation, minutes ultimes de fièvre où le cœur bat plus vite et que connaissent tous ceux, conférenciers, parlementaires, avocats des grandes causes, hommes de théâtre, etc., qui vont avoir à livrer bataille devant le public. On venait de commencer quand on annonça l'arrivée du gouverneur général. Il est en retard, comme par hasard, et la rumeur de son arrivée distrait toute l'assistance. Qu'il se hâte donc de gagner sa place, qu'il s'asseye et que l'on poursuive ! Mais quoi ! il a amené sa femme et sa fille, que l'on n'attendait point et un seul siège a été réservé (du reste contrairement à tous nos usages). Il faut quelques minutes pour arranger les choses en... dérangeant beaucoup de nos invités. On reprend enfin la suite du programme...

Mon tour arrive avec les chansons de Montmartre ; il y en a une où je chante au refrain les paroles suivantes :

« *A partir de huit heures du soir* »,  
« *Dit l'garçon d'la brasserie* »,  
« *On ne va plus aux urinoirs* »...

Sur ce dernier mot, M. Klobukowski a pris un air courroucé qui s'accroît à chaque répétition du vocable scabreux... M<sup>me</sup> Klobukowski est toute rouge. Seule Wanda, privilège de l'innocence, est parfaitement à l'aise.

Enfin le cap dangereux de la pruderie gubernatoriale est franchi et j'aborde la pièce finale de mon répertoire. C'est un commentaire en vers de la première représentation de *Chantecler* qui vient d'être donnée à la Porte Saint-Martin. Signé Dominique Bonnaud, ce commentaire est un véritable chef-d'œuvre d'esprit gavroche ; le récitant explique, avec l'accent faubourien, qu'il se trouvait sur

le trottoir devant le théâtre pour voir arriver les «gonzesses»; quelqu'un ayant laissé tomber son invitation, il s'en empare et réussit à pénétrer dans la salle... Avant de parler de l'œuvre de Rostand pour en faire une impayable et impitoyable critique, notre homme à rouflaquettes décrit le spectacle de la chambrée étincelante.... Tout-Paris était là! Tout-Paris!

« Il y avait », dit-il :

« Tous ces typ's au nom bien français

« Nagelsmakers, Troubetskoï...

Troubetskoï ! J'avais dit : « Troubetskoï ! » Et en prononçant ce nom, j'eus aussitôt la pensée que j'aurais bien dû, ce soir-là, me couper la langue. Troubetskoï ! Si j'avais dit :

« Nagelsmakers, Klobukowski... »

la catastrophe n'eût pas été plus grande.

Je terminai sous les acclamations. Ceux des spectateurs qui avaient savouré sans plus la fine satire de Bonnaud, ceux qui crurent que j'avais prémédité de taquiner le chef de la colonie, tous jubilaient... Tous... sauf le petit groupe des arrivistes de la Boîte à musique qui se voyaient déjà exilés dans les postes malsains des lointaines provinces et confinés dans leur grade pour l'éternité.

C'était l'entr'acte. Les hommes se levèrent pour aller fumer une cigarette sous la vérandah. Et la nouvelle circula que le gouverneur général, outré de ce qu'on lui avait fait entendre, offusqué de ce qui avait effleuré les chastes oreilles de sa fille, était parti très mécontent... Personne ne s'en émut parmi les invités et la seconde partie du programme

se déroula sans anicroche, valant une nouvelle gloire à Maurice Devé.

Quand le public se fut retiré, j'essayai les reproches des arrivistes parmi lesquels le capitaine Péri et Devé, spécialement, montraient des visages consternés : « Quelle idée » me dirent-ils, « d'avoir choisi des pièces qui pouvaient choquer notre invité ! » Je répliquai : « Pardon ! je n'ai pas choisi mon répertoire pour le gouverneur général. Ce répertoire était arrêté et vous l'aviez tous approuvé avant que M. Klobukowski ne se fût imposé chez nous. Il avait été convenu qu'il n'y serait rien changé. Peut-être, si j'avais relu les pièces avant l'exécution, aurais-je fait sauter les deux vers qui ont causé l'incident, mais si une faute a été commise, nous sommes tous solidaires pour en assumer la responsabilité. En revanche, je reproche, moi, à M. Klobukowski d'avoir forcé notre invitation, d'être arrivé en retard et de nous avoir amené sa fille dont il n'avait pas été question, alors qu'il ne l'eût pas conduite, je pense, dans un cabaret de Montmartre. S'il est parti furieux, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Au surplus, nous voilà débarrassés de lui pour l'avenir. Vous savez bien qu'à Paris un spectateur, même appartenant au monde officiel, qui montrerait une telle incompréhension, une telle étroitesse d'esprit, se ferait emboîter sur-le-champ, ce qui serait justice. F... moi donc la paix ! »

Le lendemain dimanche et les jours suivants, il y eut du froid entre Devé et moi... Le mercredi je fus averti par le bon Cordier : « Vous savez qu'il y aura une nouvelle séance publique de la Boîte samedi ? — Non, Devé ne m'en a rien dit. Pourquoi récidiver si vite ? Et avec quel programme nouveau ? Je n'ai pas de chansons inédites en réserve...

— C'est une soirée en manière d'excuses ; le gouverneur général reviendra ! Et la partie montmartroise du programme a été supprimée... — Je vois, c'est une séance expiatoire et le fauteur de trouble est proprement éliminé. Ce n'est pas joli-joli, d'autant qu'on m'a écarté de la délibération ». Le soir, Devé me demanda négligemment s'il pouvait compter sur ma collaboration en coulisse. Je lui répondis que je ferais ma partie ordinaire devant le public ou bien que je passerais ma soirée à Métropole à boire des alcools. Ce que je fis.

Je ne pus rentrer me coucher, c'est un comble, qu'après le départ de la famille Klobukowski et des officiels que l'on avait suppliés de revenir pour assister à cette cérémonie funèbre.

La partie musicale ayant été allongée outre mesure pour remplacer les fantaisies déplacées du premier soir, ce fut, malgré le très grand talent de la pianiste M<sup>me</sup> Martell-Bonjour, une séance désespérément morne que ne relevaient plus ni le sel de l'esprit français ni le poivre de la satire parisienne.

J'avais laissé faire sans protester mais je me rattrapai le dimanche matin à la grande table de l'hôtel Métropole, dite des Services Civils, où devant tous les camarades je dis à Devé ce que je pensais de sa manigance. Car le capitaine Péri et lui, dépourvus de tout caractère, avaient froidement rejeté sur le douanier malappris la responsabilité de l'outrage fait au plus haut représentant de la France. Le résident supérieur, M. Simoni, ne me cacha d'ailleurs pas son indignation d'une telle platitude vis-à-vis du chef de la colonie.

\* \* \*



Rien n'est nouveau, jamais, sous le soleil. Dans *La Vie indochinoise* du 20 février 1897, on pouvait lire sous la signature de Bigophone :

« Une société artistique ne peut pas vivre si l'on y admet des fonctionnaires d'un certain grade.

« Je m'explique : Les fonctionnaires haut gradés n'ont pas *tous* le monopole de l'esprit ni du bon goût. Or, des groupes de jeunes gens libres, indépendants, se forment sous le nom de *Philharmonique*, de *Chat d'or*, de *Baniam* (1). On y est jeune, on y rit. D'autres intriguent pour y être admis ; ils y parviennent. Leur plus cher désir est de faire hiérarchiser la nouvelle société. Ils y introduisent des leurs. Le surnuméraire qui reçoit les ordres du commis auxiliaire veut se mettre bien avec lui. Il le présente. On l'admet. Le commis auxiliaire raconte au commis de 3<sup>e</sup> classe qu'on a bien ri à la dernière. On a dit des drôleries. L'esprit exilé et banni des salons officiels s'est réfugié dans la société dont il fait partie et ma foi il offre son parrainage à son supérieur direct. Celui-ci conte au commis de 2<sup>e</sup> classe les joies de l'art, et ce dernier les décrit au faisant fonctions de sous-chef qui, les amplifiant, les énumère à M. le chancelier. Bientôt une nouvelle fournée apporte son renfort de fonctionnarisme à la société artistique.

« Le chancelier amène M. le Résident. M. le Résident est l'ami de M. le Procureur qui demande qu'on lui chante des grivoiseries. M. le Procureur invite M. le Contrôleur à une soirée intime : mais M. le contrôleur est l'ami de M. l'avocat général qui aime les monologues à sous-entendus. Il les fait bisser.

---

(1) Groupes précurseurs lointains de la *Boîte à musique* à Hanoi.

« Peu à peu le groupe indépendant devient une succursale du 7<sup>e</sup> Bureau (affaires en suspens).

« Les hauts fonctionnaires ne peuvent-ils donc comprendre qu'ils seraient mieux dans leur rôle en se groupant entre eux. Ils ont leur cercle. Qu'ils y restent !

« Mais ils veulent faire partie de la nouvelle société. En faire même partie très active.

« Immédiatement, on élit vice-président le sous-chef. Les fonctionnaires sont en majorité, ils tiennent le vote. Le chef est élu président, le gouverneur général, président honoraire, et les organisateurs ou les artistes qui avaient créé la société, qui en faisaient la joie, la vie et l'originalité... on ne les met pas précisément à la porte, mais on leur laisse comprendre qu'ils feraient peut-être bien de se retirer ».

J'ai pour ma part constaté souvent la pertinence des réflexions de Bigophone. Et encore ne parlait-il que de l'ingérence des hauts fonctionnaires pris dans leur particulier. Il est arrivé aussi que certains d'entre eux se sont intéressés ès-qualité à des groupements artistiques ou sportifs, cela avec si peu d'opportunité et de discrétion qu'ils en ont provoqué la déconfiture immédiate.

\* \* \*

Depuis que, devenu familier des planches, j'ai pris dans ce pays une part active à la préparation d'innombrables spectacles pour des sociétés ou à l'occasion de la bienfaisance, j'ai eu à répondre plus de cent fois à la suggestion d'écrire et de monter une revue. Je comprends cela : en Indochine la matière à traiter ne ferait jamais défaut ; l'opposition est si tranchée entre la haute idée de leur

personne qu'ont les gens en place et la réalité sévère de leur médiocrité fréquente qu'il jaillit là une source de moquerie intarissable. Et l'on conviendra que si quelqu'un avait écrit une revue annuelle à Hanoi, on eût pu cette année-là y introduire une parodie de la pièce de Bonnaud sur *Chantecler*, en mettant en cause le Huron à désinence polonaise effarouché par des traits spirituels qui ne le visaient pas et dont la saveur profonde lui avait entièrement échappé.

A la vérité, la revue annuelle pourrait être un triomphe, mais il y faudrait trop de conditions préalables : que l'auteur pût garder l'anonymat absolu (à moins qu'il ne tienne pas à la vie), que les interprètes fussent des acteurs de passage ne redoutant pas les représailles, que les organisateurs du spectacle fussent libres de toute attache locale... Autant d'impossibilités.

Il faudrait aussi que l'obscurité dans la salle fût telle que les auditeurs pussent s'esbaudir aux roses touchant les choses et les gens du cru sans la crainte de voir repérer leur allégresse individuelle.

Tout cela bien entendu si l'on entendait présenter une revue autrement qu'à l'eau de rose, quelque chose de hardi et de libre, bref un dialogue vengeur à l'emporte-pièce qui ne cesserait d'égratigner que pour mordre...

Je le répète, les impossibilités sont totales car il faudrait encore tenir compte de la sacro-sainte considération du prestige des personnages consulaires par rapport à la masse indigène. Et l'on se trouve ainsi enfermé dans un cercle vicieux. Car si les grands de notre monde indochinois savaient qu'on peut impunément les ridiculiser aux yeux

de la galerie, ils éviteraient de se mettre dans le cas de donner prise à la satire.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. Ce qui est blâmable, ce n'est pas de dire que la femme de César a failli, c'est précisément qu'elle ait failli. Autant de vérités premières. Finalement la défense du prestige sert surtout à la commodité personnelle de ceux qui contribuent le plus efficacement à le ruiner par leurs déplorables agissements.

\* \* \*

Devé étant rentré en congé, la Boîte à musique ne pouvait pas aller bien loin car cet ami perfide restait un animateur extraordinaire et il ne pouvait être question, lui parti, de supprimer la partie théâtrale où il était passé maître. Pourtant il y eut encore deux séances à l'aide du matériel d'ombres laissé par Devé ; l'une de ces soirées fut couronnée d'un éclatant succès.

Le directeur du théâtre, M. Cervières, avait engagé cette année-là un ténor débutant pour doubler, le cas échéant, le premier sujet titulaire de l'emploi. Le débutant s'appelait Laloye et se prévalait d'un second accessit d'opéra et d'opéra-comique au Conservatoire de Paris. C'était un chanteur exquis mais il était saisi d'un trac effrayant dès qu'il apercevait le public. Au Tonkin, son directeur l'avait essayé dans *Faust*, dans *La vivandière* et dans la *Marie-Madeleine*, de Massenet ; chaque fois, il s'était montré ridicule, physiquement, à cause de la frayeur incoercible qui le tenaillait. Quel dommage ! la voix était ravissante et la science du chant complète.

Je demandai à Cervières de me prêter son pensionnaire à qui j'envoyai à Haiphong la partition

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE  
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST  
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

d'*Aladin ou la lampe merveilleuse* de Jane Vieu ; puis, quand il eut appris, Laloye vint passer quelques jours à Hanoi afin de répéter avec notre pianiste impeccable, le grand Cordier ; les répétitions furent un régal, mais que se passerait-il quand la foule serait présente ?

Or la soirée fut triomphale. Laloye, assis près du piano dans la coulisse, le col déboutonné, était parfaitement à l'aise puisque dérobé à la vue du public. Il chanta la partition avec son art coutumier des nuances et une délicatesse extraordinaire, mais aussi, dans les passages héroïques, en déployant une ampleur et une chaleur magnifiques. Après tant d'années, je ne crois pas avoir éprouvé en ce beau pays d'Indochine une émotion d'art dans le domaine lyrique plus forte que ce soir-là (J'exclus naturellement les auditions des grands virtuoses de passage).

\* \* \*

Je m'excuse, en retraçant ces souvenirs sur la Boîte à musique, d'avoir redressé certaines inexactitudes auxquelles le bon ami René Crayssac (1) avait donné de la créance dans ses amusants écrits sur la vie hanoïenne d'autrefois. Mais la vérité vraie est assez jolie pour se passer de tout arrangement. Crayssac a du reste agi de bonne foi en

---

(1) Les journaux ont annoncé, en février 1941, la mort de Crayssac à Pierrefeu (Var) où il s'était retiré après avoir pris sa retraite en 1939. Bon ouvrier des lettres, Crayssac, qui versifiait avec aisance, était par ailleurs un excellent annamitisant. Très agréable compagnon, accueillant aux indigènes, d'humeur toujours égale et souriante, il est de ceux qui ont contribué à faire aimer la France en ce pays. Son mérite principal est à mes yeux d'avoir consacré beaucoup de ses loisirs à rappeler dans ses écrits les talents de tous les écrivains, poètes et artistes qui ont œuvré en Indochine. Je devais cette pensée affectueuse à celui qui me détermina par son insistance à écrire *Le vieux Tonkin* et les présents souvenirs.

évoquant ses souvenirs, qui sont ceux, un peu effacés, d'un homme non directement mêlé à ces aventures.

\* \* \*

J'avais donc dit adieu à la scène et je me bornais à chanter les louanges dans mon *Crachin* des comédiens amateurs dont la belle ardeur ne s'était pas démentie. Ils brillèrent à nouveau à la Société Philharmonique dans *Jean III* de Sacha Guitry ; puis brusquement, pour parer je crois à un empêchement de Tardy et parce que je connaissais les rôles, on me demanda à l'occasion d'une soirée de bienfaisance donnée le 6 avril, de rejouer au pied levé *Allez messieurs!* et *Le chauffeur*. C'est la dernière fois que je parus sur la scène du Petit-Lac qui est restée un lieu cher à mes souvenirs. Au cours de la même soirée où l'on applaudit M<sup>me</sup> Lhuinte, et les amis Faucillers, Tourtay, Brossé, Lhuinte, Fleury, A. et P. Denobili, les amateurs jouèrent un petit acte de Brieux, *La rose bleue*, qui fut l'occasion des charmants débuts de la petite Madeleine Faucillers (aujourd'hui M<sup>me</sup> Laurent, toujours Hanoïenne).

Enfin, je revins une dernière fois à la Philharmonique en chroniqueur pour entendre les mêmes artistes ou à peu près dans *M. Mansuet juge*, de Tristan Bernard, et *Le cavalier Pioche*, de Félix Duquesnel. La représentation avait été fixée au 26 avril mais ce jour-là des révolutionnaires jetèrent une bombe à la terrasse de Hanoi-Hôtel, faisant plusieurs victimes ; la soirée fut reportée au 3 mai ; elle se déroula sans incident devant une salle comble mais par précaution les autorités avaient placé des policiers jusque sur les toits de la salle des Fêtes.

\* \* \*

En 1908 — je me trouvais alors en congé en France — un complot avait été formé à Hanoi contre la souveraineté française. Les mécontents, qui avaient noué des relations avec le fameux chef pirate Hoang-hoa-Tham (Le Dê-Tham), essayèrent sans y réussir d'empoisonner la garnison. Après cela devait commencer la révolte générale et le massacre de tous les Français du Tonkin.

L'autorité décida alors de réduire le terrible bandit qui ne se résignait pas, en dépit de ses promesses, à résider paisiblement dans le fief du Yên-thê dont par une faiblesse insigne on lui avait laissé la libre jouissance. Tout au contraire, bravant les Français, le Dê-Tham donnait asile à tous les malandrins qui s'étaient rendus justiciables de la rigueur des lois.

Les opérations militaires commencèrent au début de 1909 (1) ; elles se traduisirent par des pertes cruelles en officiers, sous-officiers, soldats européens et tirailleurs indigènes ; beaucoup de chefs de la milice et de « linh » du vaillant corps bleu s'inscrivirent aussi au martyrologe. Le Dê-Tham échappait à tous les guet-apens. Toutefois, les résultats obtenus furent appréciables. Décimés, les pirates se dispersèrent ; les principaux partisans de Tham tués ou faits prisonniers, ce dernier, errant de caverne en caverne, de repaire en repaire, demeura avec seulement deux compagnons restés fidèles dans la mauvaise fortune.

La poursuite active du bandit fut abandonnée en 1910, mais la force publique n'avait pas, depuis

---

(1) Mon frère Jean, après son service militaire, s'était installé négociant en vins à Thi-cau ; il s'institua ravitailleur des colonnes militaires et suivit non sans péril les opérations qu'il me raconta par le détail.

lors, cessé complètement de le traquer et le vieux chef s'était trouvé empêché de former une nouvelle bande, bien qu'il fût notoirement ravitaillé par les villages du Yên-thê qui le redoutaient.

Le 11 février 1913 on apprit à Hanoi que le Dê-Tham et ses deux acolytes avaient été tués la veille à Cho-go près de Nha-nam par trois Chinois ; soudoyés par l'administration ceux-ci s'étaient abouchés avec le chef rebelle sous prétexte de lui procurer des hommes, des fusils et des munitions. Cette nouvelle causa au Tonkin une satisfaction générale parmi les Annamites comme parmi les Européens, exception faite peut-être pour quelques villages du Yên-thê où les habitants, s'étant compromis pour le Dê-Tham qu'ils admiraient et craignaient à la fois, se croyaient tenus à rendre des comptes aux autorités françaises (1).

La mort de notre farouche ennemi ne désarma pas, au surplus, les mauvais esprits indigènes qui voyaient en lui le champion de la résistance à la domination des blancs. A Saigon, on découvrit des bombes et l'on saisit des tracts révolutionnaires où il était fait allusion au Dê-Tham en même temps qu'au prince Cuong-Dê, qui de Hongkong, sous le prétexte de revendications dynastiques, dirigeait le mouvement anti-français.

Ces menées étaient la conséquence de la clémence absurde du gouverneur général Klobukowski envers le révolutionnaire Phan-chu-Trinh, convaincu d'avoir suscité l'empoisonnement de nos soldats en 1908 et qui avait été grâcié après avoir été condamné à mort.

---

(1) D'après une version qui fait foi chez les Annamites, Tham aurait été tué en réalité dès 1912 au cours d'une poursuite.



Mais le 12 avril, le tuan-phu de Thai-binh, M. Nguyễn-duy-An, qui avait la réputation d'être sévère aux agitateurs, était tué par une bombe alors qu'il quittait son domicile en pousse-pousse. Le même jour, la police haïphonnaise saisissait quatre touques de nitro-glycérine destinée à la confection d'engins criminels.

Enfin l'émotion fut vive dans toute l'Indochine quand on sut que le 26 avril un révolutionnaire avait jeté une bombe à la terrasse de Hanoi-Hôtel, durant l'apéritif du soir, tuant les chefs de bataillon Montgrand et Chapuis et blessant plus ou moins grièvement onze Français et six indigènes. Parmi les blessés graves, se trouvait notre charmant ami Jean Burdin des Services civils et.... de la Boîte à musique.

La Sûreté procéda à plus de 120 arrestations parmi les indigènes instruits et suspects de malveillance pour l'œuvre française. Un grand nombre de coupables furent poursuivis et condamnés. Quant au lanceur de bombes de Hanoi-Hôtel, c'était un nommé Nguyễn-khac-Can qui fut arrêté à la frontière près de Lang-son. Il fit des aveux complets et fut exécuté en septembre ainsi que cinq de ses complices, parmi lesquels Pham-van-Trang, meurtrier du tuan-phu.

\* \* \*

Quelques jours avant mon départ pour France, j'eus la grande émotion d'assister à un vol de Marc Pourpe. Le 13 juin, le sympathique aviateur avait donné un premier meeting à Haiphong ; le lendemain il se rendit à Hanoi par la voie des airs, et j'assistai à son arrivée triomphale ; le 16 il partit pour Lang-son mais aveuglé par le soleil il dut

faire demi-tour à Kep et atterrir dans une rizière à Seno sans grand dommage. Quelques jours plus tard l'audacieux pilote reprit sa tentative au départ de Lang-son, c'est-à-dire en tournant cette fois le dos à l'astre du jour et son succès fut complet, l'oiseau français soulevant une admiration profonde dans tout le pays.

\* \* \*

J'allais donc, pour la troisième fois, partir en congé administratif. Dans mon esprit, c'était là seulement une formule ; l'affaire Duguet-Eychenne m'avait à ce point désabusé quant à la carrière coloniale que je méditais de faire des adieux définitifs à l'Indochine. Non pas que, me prenant pour une sommité, je souffrisse de ne pas me voir occuper une meilleure place ; mais j'éprouvais, avec beaucoup d'autres honnêtes collègues, l'impression très nette que les Sarraut et les Kircher étaient en train d'instaurer des mœurs nouvelles caractérisées par l'absence de scrupules, même de tout semblant de décence. Dans le secret de ma pensée, je me refusais, quant à moi, à servir ces chefs indignes ; ou je reviendrais à la colonie pour y vivre librement, ou je demeurerais en France, étant encore d'âge à y entreprendre une carrière nouvelle, au théâtre par exemple si l'occasion s'en présentait (1).

En attendant, j'allais prendre le repos que j'avais gagné et étudier le moyen, pour ne pas perdre le bénéfice de quinze années de service, de me faire attribuer une pension de retraite proportionnelle.

---

(1) Les événements ont voulu ensuite que je ne rompis pas le lien qui m'attachait à l'administration ; en fait, je cessai définitivement dès 1913 de compter et à la douane et parmi les sujets du gouverneur général au langage nauséabond.

Encore une fois, c'est une résolution secrète que j'avais prise là ; seul l'ami Paul Gironce, à qui je confiai le soin de continuer la publication des *Annales*, dut soupçonner mon projet quand je pris avec lui des dispositions matérielles prévoyant expressément le cas où je ne reviendrais plus à la colonie.

Quoi qu'il en fût, lorsque je quittai Hanoi, puis successivement Haiphong et Saigon, c'est avec le déchirement d'une séparation sans rémission que je m'arrachai à toutes choses familières, à la chaude amitié des popotes, à la bonne camaraderie des collègues, aux succès de théâtre qui n'avaient pas laissé de flatter ma jeune vanité, aux satisfactions de carrière point négligeables même sous le harnois administratif quand on a le respect de sa fonction et conscience d'être utile, aux affections de famille (mon père ayant pris sa retraite en France, je laissais mes deux frères Alfred et Jean à la colonie), aux séductions diverses de ce Tonkin où s'étaient écoulées tant d'années de mon heureuse jeunesse, à l'emprise générale enfin de cette Indochine que j'avais parcourue dans toutes ses parties, admirée à pleins regards, aimée à proportion des satisfactions et des joies que j'y avais connues...

Et c'est avec un gros serrement de cœur, quoi que je voulusse crâner, que, passager du *Paul Lecat*, je vis disparaître, après les derniers palétuviers de la rivière de Saigon, les hauteurs du Cap Saint-Jacques, un peu plus tard les contours lointains de Poulo-Condore...

\* \* \*

Ayant, dès mon retour à Paris, renoué avec les amis de l'Indochine, les époux Sénèque et les époux

de Monferrand, je me trouvai aussitôt dans l'ambiance des gens de théâtre. Par Madame Sénèque, je fis connaissance avec l'auteur dramatique René Fauchois qui me demanda de tenir un petit rôle dans un acte de lui qu'il jouerait avec sa femme Odette Lyssan (devenue depuis Madame Albert Lambert fils).

Madame Sénèque devait, elle aussi, jouer un petit rôle.... sans d'ailleurs que j'eusse aucune scène en commun avec ma si gracieuse partenaire hanoïenne.

Nous voici donc au Théâtre Fémina, ce théâtre des Champs-Élysées dont j'avais été directeur en partibus en 1908 ; la soirée était donnée en grand gala, avec un concours extraordinaire de vedettes, au bénéfice d'une des deux premières aviatrices françaises, Hélène Dutrieu.

Et voici ce qui advint :

Il s'agissait dans la pièce de Fauchois d'un cambrioleur en habit qui s'introduit dans une chambre de palace et y rencontre — lisant dans son lit — la charmante locataire qu'il croyait absente. Le cambrioleur s'excuse et prétend se faire agréer comme l'aventure amoureuse qu'il faut avoir vécue. Il a de l'esprit, il a de la race. On l'écoute avec assez de faveur. Mais à force de parler, il a soif. Il sonne le garçon d'étage pour lui commander des rafraichissements. Puis il repart de plus belle dans son lyrisme jusqu'au moment où le garçon apporte les boissons demandées. Et la pièce continue....

Donc, jouant le rôle de simple utilité du domestique, j'avais deux apparitions à faire et j'aurais bien voulu suivre en coulisse le jeu des acteurs principaux, afin d'être sûr de ne pas manquer mes

entrées. Mais cela me fut interdit par un imbécile, ancienne célébrité du café-concert, qui assumait les fonctions de régisseur avec l'aménité d'un adjudant commandant aux Bat' d'Af' le peloton des punis.

Il me refoula dans un coin du plateau d'où je ne pouvais rien entendre. « Je suis la pièce sur la brochure », me dit-il, « et je te préviendrai quand ce sera ton tour ». Il n'y manqua pas, mais au moment où je passai la porte pour me présenter au public, il me colla d'autorité sur les bras le plateau, supportant bouteilles et verres, de ma deuxième entrée.

René Fauchois ne se démonta pas. « Je vous avais sonné pour vous demander à boire. Qu'est-ce que vous portez là ? — Du whisky et de l'anisette pour d'autres clients », improvisai-je. — « Laissez-nous et allez chercher d'autres verres pour vos clients ! » La situation était sauvée, mais j'étais frustré de ma seconde entrée qui devait interrompre Fauchois au moment où il devenait trop pressant. Bien entendu, l'auteur-acteur sut fort bien se passer de mon intervention et la pièce s'acheva sur un vif succès.

Mais, alors que Fauchois conservait un souvenir amusé de l'incident, je gardai une dent tenace au célèbre régisseur-ex-vedette dont le caporalisme stupide avait fichu par terre mon personnage épique.

\* \* \*

Goûtant comme naguère le plaisir de me prélasser dans un bon lit — agrément que le colonial habitué à une couche dure apprécie dans les pays tempérés — je dégustais chaque matin comme jadis

mon chocolat en même temps que *L'action française* et *Comœdia*. Mais la perspective d'acclamer le retour du roi ne paraissant pas prochaine, c'est *Comœdia* que je déplaiais toujours en premier lieu afin de décider du spectacle auquel j'assisterais dans la journée.

C'est dans *Comœdia* que je lus au mois d'août le manifeste par lequel un écrivain du nom de Jacques Copeau annonça la fondation d'un nouveau théâtre qui s'appellerait Le Vieux-Colombier, du nom de la rue où il ouvrirait ses portes ; je n'ai pas sous la main, en écrivant, cet appel fervent à l'amitié et à la confiance du public, je ne peux donc le reproduire ici mais il rendait un son de sincérité si nouveau, il était si persuasif que j'en fus littéralement bouleversé. J'en donnerai une idée assez exacte en me référant à ce que Copeau, dans une conférence qu'il fit en 1920, disait de ce manifeste qui constituait par lui-même un évènement :

« Notre programme de 1913 n'était ni un programme littéraire ni un programme technique.

« Nous avions l'amour du théâtre. Nous le voyions abandonné aux spéculations des exploités, et nous voulions qu'il fût rendu au travail des créateurs. Nous voyions le poète banni de cette scène qu'il avait si grandement honorée dans le passé, et nous voulions l'y rappeler pour lui rendre un culte absolu.

« Les grandes œuvres de notre patrimoine classique languissaient dans la routine. Nous voulions retrouver, dans la tradition vivante, leur jeunesse intacte. Nous ne nous donnions pas pour les détenteurs d'une formule décisive, ni pour les porte-parole de cinquante écrivains de génie prêts à

vivifier le théâtre par leur production ininterrompue. Nous acceptions en connaissance de cause la crise de la scène française.

« Nous admettions que tout y fût à refaire, et qu'il fallût partir d'aussi bas que le sol.

« Nous nous flattions, du moins, de préparer cette place nette où, dans l'avenir, l'honnête ouvrier du théâtre pût librement établir le domaine de son art.

« Là où régnaient le désordre, la cupidité personnelle, la virtuosité poussée jusqu'à la grimace, une prodigalité barbare, nous voulions faire régner la discipline, le désintéressement, l'esprit de corps, l'économie des moyens et l'unité pour l'harmonie.

« Notre programme était un programme de réaction, de rénovation, comme nous disions alors, ou plus exactement de réfection. Nous n'avions pas attendu que les Allemands fussent à Noyon pour nous aviser de la honteuse décadence où s'abîmait notre théâtre. Nous n'avions pas eu besoin des ruines de la guerre, ni de ses affreux enseignements pour parler de reconstruire. Il ne s'agissait pas de réparer mais de reconstruire. Et tout d'abord il fallait jeter dans un terrain neuf des fondations intactes.

« Il importait de vivre et de travailler tout à fait à l'écart, loin de l'atmosphère et des mœurs théâtrales. Nous avions compris que nous ne pourrions tenter rien de durable si nous ne réussissions pas, avant toute chose, à grouper des hommes, puis à leur donner une direction, à leur inspirer une façon de sentir et de penser, une volonté, et les mœurs d'une amitié professionnelle en harmonie avec la tâche à accomplir.

« On souriait de notre ambition. On nous traitait d'amateurs. Il est vrai que nous n'étions pas dès lors en possession de grandes ressources techniques. Il est vrai que nous étions des amateurs. C'est vraiment dans ce profond amour de la chose que nous faisons que devaient s'imprimer d'ineffaçables expériences ».

Enthousiasmé par ma lecture matinale, je décidai aussitôt de me rapprocher de Copeau ; puisque la carrière coloniale n'avait plus pour moi le même attrait, je n'aurais certainement pas de meilleure occasion pour tirer ma révérence à l'administration. Je venais d'être nommé contrôleur au mois de juillet, mais je n'avais plus le feu sacré, et cette dernière satisfaction n'avait pas ranimé ma foi chancelante. J'écrivis donc au fondateur du Vieux-Colombier en lui disant ma qualité de fonctionnaire indochinois et mon désir de collaborer à son œuvre par des « figurations intelligentes ». Copeau découvrit-il dans ma lettre une ferveur et un désintéressement particuliers ? Il me répondit que le tour de mon écrit lui avait plu et qu'il désirait me voir. Entrevue cordiale. Copeau m'expliqua que le théâtre ouvrirait ses portes le 22 octobre, que la troupe était entièrement formée et qu'elle répétait tous les jours dans une propriété du Limon, en Seine-et-Oise, où les comédiens étaient hébergés. La troupe allait bientôt venir à Paris pour prendre possession de la salle qui s'appelait précédemment l'Athénée Saint-Germain. Copeau ajouta : « Je n'ai pas besoin de vous pour le moment, mais venez nous voir travailler en tant qu'ami de la maison ; si l'occasion s'en présente, je vous emploierai ».

J'étais au comble de mes vœux. Et pourtant, je ne me faisais pas la moindre idée encore de ce



que deviendrait dans la faveur publique cette entreprise qui allait naître sous mes yeux. Je ne me doutais pas que ma collaboration future aiderait, pour si peu ce soit, une grande idée à cheminer dans la voie de la renommée et de la gloire.

\* \* \*

Avant de poursuivre, et de conter les souvenirs personnels d'un obscur comparse du Vieux-Colombier, je voudrais, pour les jeunes gens, ou même les hommes d'âge mûr qui n'avaient pas commencé, en 1913, à s'intéresser aux choses du théâtre, décrire cette magnifique entreprise que Copeau plaça sous le signe des deux colombes. Je voudrais en même temps dépeindre l'homme extraordinaire qu'est Jacques Copeau. Je préfère pourtant laisser la parole à M. Albert Dubeux qui en août 1935, évoqua dans *Comœdia* l'histoire du Vieux-Colombier et la silhouette de son fondateur :

« Pour peu qu'on l'ait vu une fois, on ne saurait l'oublier. Ascétique, tout ensemble brûlant et glacé, avec son crâne d'alchimiste et son regard d'inquisiteur, il ne ressemble guère aux spéculateurs infatués qui, sauf quelques exceptions, dirigent en 1935 les scènes parisiennes. Ce n'est pas seulement un homme de théâtre, c'est un homme, et à ce titre il vaut d'être étudié.

« Jacques Copeau est né le 4 février 1879, faubourg Saint-Denis, au cœur de Paris. Son père était un bourgeois de bonne souche : un Copeau tint les orgues de Saint-Gervais avant les Couperin d'illustre mémoire.

« Il fait ses études au lycée Condorcet et tout jeune se prend d'un goût très vif pour le théâtre.

Un jour, avec quelques camarades, il monte une pièce dont il est l'auteur, *Brouillard du matin*. Parmi ses condisciples se trouvait l'un des fils d'Edmond About, qui avait pour tuteur Francisque Sarcey. Celui-ci assiste à la représentation et en donne un compte rendu dans *Le Temps*.

« Sur ces entrefaites, M. Copeau père meurt subitement et son fils, obligé de gagner sa vie, est contraint de renoncer à l'École Normale, qu'il préparait. A 23 ans, il épouse une Danoise qu'il accompagne dans son pays natal. Il y végète en donnant des leçons de français.

« Mais bientôt le séjour du Danemark commence à lui peser. En 1904, il regagne la France et s'installe à Raucourt, dans les Ardennes, pour y diriger une petite fabrique de ferronnerie, héritage de son père. Au bout d'un an, il en a assez ; il liquide la fabrique et revient à Paris.

« C'est vers cette époque qu'il publie, dans *L'Ermitage*, petite revue littéraire, divers articles de critique dramatique dont le premier (un éreintement en règle de Paul Hervieu, alors dans tout l'éclat de sa notoriété) provoque une manière de scandale.

« Nous sommes en 1905. Jacques Copeau a 26 ans, une grande barbe noire, une femme, deux enfants et des ressources plus que modestes. Heureusement, il compte dans la capitale quelques amis sûrs, parmi lesquels André Gide. Il donne des leçons au neveu de ce dernier et fait quelques traductions mal rémunérées. Tout cela est insuffisant et l'avenir s'annonce plein de menaces quand la recommandation d'un ami permet à Copeau d'entrer chez Georges Petit, le marchand de tableaux de la rue de Sèze, comme employé aux appointements de

250 francs par mois, plus un petit intérêt sur le bénéfice de ses ventes.

« A cette époque, les familiers de Jacques Copeau, croyant discerner en lui un mélange d'écrivain, d'acteur et de businessman, le prenaient déjà pour un second Beaumarchais et lui prédisaient une fortune rapide. Il avait en la personne de Georges Petit un merveilleux initiateur à la vie des affaires. Georges Petit était un maître dans l'art difficile d'écouler la toile peinte : « Personne n'achète de la peinture... On la vend ! » aimait-il à répéter. Et il prêchait d'exemple.

« Quand l'un de ses employés avait réussi à « entamer » un client, si celui-ci résistait encore, vite on prenait le premier prétexte venu pour quêrir le patron qui arrivait, courtois et irrésistible, et enlevait la commande en cinq sec.

« Sous la direction de cet habile homme, Copeau manie, accroche, numérote paysages et portraits, marines et natures mortes. Il fait en même temps son apprentissage du monde, coudoie aux jours de grande vente le Tout-Paris. Madeleine Lemaire, Walter Gay, La Touche, Rodin, Degas, Jacques-Emile Blanche, les frères Bernheim (qu'on appelait irrévérencieusement « les Zemgannos ») ainsi que beaucoup de gens de lettres et de critiques figuraient parmi les habitués de la petite galerie carrée. Autour de Copeau, un cercle se forme, composé d'Eugène Montfort, Henri Ghéon, Gide, Schlumberger. En 1909, Copeau et ses amis fondent la *Nouvelle Revue Française*.

« L'année suivante, Jacques Rouché prend la direction du Théâtre des Arts, Copeau lui apporte une adaptation des *Frères Karamazov*, écrite en collaboration avec Jean Croué ; la pièce est aussitôt

reçue et cette nouvelle exalte si fort l'auteur qu'il n'hésite pas à quitter la galerie Petit pour s'installer au Limon, modeste hameau voisin de La Ferté-sous-Jouarre. Il y demeure trois ans, au cours desquels germe et mûrit en lui la pensée de fonder une scène nouvelle.

« Le sentiment qui l'anime avant tout autre dans cette entreprise est *l'indignation* : l'art dramatique français lui semble livré à un commerce effréné qui le dégrade chaque jour un peu davantage. Les auteurs lui apparaissent comme une poignée d'amuseurs à la solde de trafiquants éhontés. Il ne voit au théâtre que veulerie, désordre, ignorance et sottise, dédain du créateur et haine de la beauté. Ce sont là les termes qu'il emploie dans un manifeste rédigé à cette époque.

« Pour réagir contre cet état de choses, Jacques Copeau décide de créer une scène qui, en un temps où l'argent est roi, ne mettra en œuvre que les ressources de l'esprit. Afin d'être plus loin « du boulevard et de tout ce qu'il hait », il va s'installer, en octobre 1913, dans la petite salle de l'Athénée-Saint-Germain, qui devient le Théâtre du Vieux-Colombier. Son premier spectacle comprend un drame de Thomas Heywood : *Une Femme tuée par la douceur* et *L'Amour médecin*.

« Roger Karl, Dullin, Copeau et Jouvet (qui, dans l'œuvre de Molière, tient le personnage du médecin bègue) en sont les principaux interprètes. Le succès est modeste et la presse demeure silencieuse. Presque seul parmi ses confrères, Léon Daudet encourage cette tentative : « Il y a là », écrit-il, « quelque chose qui grandira ».

« Le Vieux-Colombier monte ensuite *Barberine* et *La Nuit des Rois*, puis des ouvrages modernes.

Peu à peu, la troupe s'enrichit. A la veille de représenter *L'Echange*, de Paul Claudel, Copeau, qui fait passer des auditions, voit arriver une jeune fille aux cheveux ardents, au nez spirituel, aux yeux étonnés, qui lui débite avec fougue une scène de *Patrie*. C'est M<sup>lle</sup> Valentine Tessier.

« Séduit par les dons qu'elle manifeste, Copeau lui lit quelques passages de *L'Echange*. Elle n'y comprend rien (c'est elle-même qui en fera l'aveu plus tard), ce qui ne l'empêche pas de proclamer : « C'est tout à fait mon affaire ». Et il l'engage, mais il juge plus prudent de la faire débiter dans une autre pièce.

« C'est avec *La Nuit des Rois* que le Vieux-Colombier rencontre son premier succès. Cette fois, la presse est conquise, le public afflue et les artistes sourient avec confiance aux promesses du lendemain.

« Le lendemain, ce sera la guerre.... ».

Un autre journaliste, M. Max Frantel, a écrit, dans *Comœdia* aussi :

« En 1913, fut fondé le Vieux-Colombier, dont la guerre interrompit l'essor et qui ressuscita en 1920 pour achever sa vie en 1924. Il a laissé une immense réputation. Qu'était-ce que le Vieux-Colombier ? Un grand rassemblement d'esprits. Une chapelle ? Si l'on veut ! Là se sont groupés des gens qui ont fait le plus d'honneur à l'intelligence française. Ce fut un moment de perfection. Il y avait alors dans les cœurs des passions fortes et fraîches. Aucun n'aurait consenti à valoir moins. Ecrivains et comédiens formaient un beau chœur. Le reverrons-nous ? »

Enfin, Lucien Dubech, le regretté critique dramatique de *L'action française*, exprimait ainsi, en 1935, son admiration pour Copeau et son théâtre :

« Ce que nous vîmes au Vieux-Colombier, nous seuls le saurons jamais, puisque tant de beauté s'est dissoute. C'est ce qu'on a vu de plus beau sur la scène, à la période contemporaine ; et c'était une beauté spirituelle. M. Copeau disposait de peu de moyens. Parmi les pièces nouvelles qu'on lui apportait, il n'y eut pas de chefs-d'œuvre ; du moins toutes étaient au minimum honorables ; et toutes étaient montées de main de maître, avec un art de la mise en scène saisissant d'originalité et de puissance.

« Ce n'était pas un art réaliste. Au contraire. Au lieu de borner l'esprit au détail précis, le secret de M. Copeau était celui des créateurs et des poètes : ouvrir le champ à l'imagination en touchant au point juste. Au lieu de disperser l'attention sur des accessoires, la concentrer sur un trait choisi, parce qu'évocateur. Exemple : Dans *La Folle Journée*, pour peindre tout le paysage de banlieue, rien qu'un arbuste avec une cage à serin et une boule de verre. Dans *Le Carrosse du Saint Sacrement*, pour faire voir au loin, rien qu'une longue vue qu'on étire. Dans *La Mort de Sparte*, pour manifester l'angoisse de la ville attendant le retour de son chef, celui-ci arrivait, seul, au haut d'un portique. Dans *Rosalinde*, pour imposer la vie mystérieuse de la forêt des Ardennes, rien que la tête d'une biche aussitôt disparue.

« Ce sont, dans le genre, des trouvailles inégalées. Là est la part de M. Copeau, qui ne lui sera pas enlevée. Nous ne disons pas qu'il a eu du génie

parce que nous n'aimons pas les gros mots. Nous disons qu'il a eu le génie de la mise en scène ».

\* \* \*

Quand le travail fut commencé à Paris, Copeau me présenta à ses acteurs comme faisant partie de la troupe à titre virtuel. Il y avait là Blanche Albane (alias M<sup>me</sup> Georges Duhamel), Gina Barbieri (femme d'Armand Bour que j'avais applaudi tous deux dans *Le grand soir* au théâtre des Arts) Suzanne Bing à la voix d'or, Jane Lory, Charles Dullin, Roger Karl, Romain Bouquet, Armand Tallier, Lucien Weber, Jean Cariffa, et comme régisseur-acteur Louis Jouvey (il a remplacé depuis l'y par un t) (1).

La pièce d'ouverture était *Une femme tuée par la douceur*, de Thomas Heywood, dramaturge contemporain de Shakespeare. Pour la première fois, j'assistais au travail de mise en scène d'un théâtre professionnel et le metteur en scène était destiné à laisser dans l'histoire du théâtre européen un nom peut-être plus fameux que celui du grand Antoine, fondateur célèbre du Théâtre Libre. Tous

---

(1) L'Administration financière du théâtre était confiée à un excellent homme, M. Warnet, d'une courtoisie raffinée qui l'avait fait l'ami et le conseiller de tous les artistes.

M. Warnet avait comme adjoint un jeune monsieur dont nous ne supposions pas qu'il deviendrait une figure du journalisme révolutionnaire : cet auxiliaire s'appelait Bernard Lecache ; après un court séjour au Vieux-Colombier, il vécut d'intrigues et de complots et ne craignit pas, me retrouvant plus tard fonctionnaire colonial en résidence à Paris, de me demander « de lui passer des tuyaux confidentiels ».

Fin août 1940, l'hebdomadaire *Marianne* a été suspendu durant trois mois pour avoir publié un article de Lecache à qui l'autorisation de faire reparaitre à Alger *Le droit de vivre* avait également été refusée.

« Lecache », a dit le communiqué français de la radio, « est un militant juif dont l'activité antérieure fit assez de mal à la France pour qu'il soit mis dans l'impossibilité de continuer à nuire ».

ces jeunes acteurs que je voyais attentifs aux indications du nouveau directeur étaient appelés à devenir des maîtres sur le théâtre et à l'écran. Certes, ni les uns ni les autres, pas même Copeau, ne se paraient alors à mes yeux du prestige de leur destinée future. Pourtant, à constater la qualité d'intelligence de toutes les unités formant ce groupe, je ne tardai pas à pressentir qu'il se préparait dans cette petite salle quelque chose d'exceptionnel, qui allait bouleverser les idées reçues et qui en toute hypothèse passionnerait les milieux de lettres.

Le travail des répétitions était secret ; je ne partageais mon privilège de témoin qu'avec les écrivains et intimes amis de Copeau, appartenant comme lui au milieu de la *Nouvelle Revue Française*, André Gide, Gaston Gallimard, Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Jules Romains, André Suarès, Charles Pacquement, Jacques Rivière, (Charles Péguy n'assista, autant qu'il m'en souvienne, qu'à des représentations devant le public).

La pièce prenait forme ; les acteurs avaient les mouvements dans les jambes ; il ne restait plus qu'à perfectionner la mémoire de quelques-uns... je demeurai alors plusieurs jours sans paraître au théâtre. Un « pneumatique » de Jouvey me fit accourir : « Viens le plus tôt possible ; le Patron a besoin de toi ».

« Je vais vous essayer dans le rôle de Charles Mountford » me dit Copeau. « L'acteur qui répète ne me donne pas entière satisfaction car il attaque toujours un peu bas ; vous savez que même dans la comédie le premier qui parle après l'ouverture du rideau donne le ton ; instinctivement chacun se



met au diapason, et c'est ainsi que des actes entiers mal attaqués sont gâchés pour le public ».

J'exprimai mon scrupule concernant le camarade que j'allais remplacer et peut-être priver ainsi de son gagne-pain. Copeau me rassura : « il conserve ses fonctions d'accessoiriste ainsi que son second rôle dans les autres actes ».

J'appris rapidement le texte et dès le lendemain, je montai sur le plateau avec les autres comédiens, effrayé d'avoir à parler beaucoup dès le début de la pièce et pas très sûr de dire avec les nuances voulues le texte de vieux langage ampoulé et précieux confié à mon personnage (il s'agissait d'un compliment de mariage à adresser aux héros principaux du drame incarnés par Roger Karl et Blanche Albane).

Il faut croire que je m'en tirai convenablement, au moins sous le rapport du volume de voix qui intéressait le « patron » ; il me confirma dans la possession du rôle ; je faisais désormais réellement partie d'un théâtre qui allait après quelques mois d'activité concentrer l'attention universelle.

\* \* \*

Dans *Une femme tuée*, Roger Karl, cet acteur puissant qui soulevait la salle en jouant *Le grand soir* au théâtre des Arts, se montrait insupportable avec ses partenaires à l'exception des parties du spectacle où Copeau était en scène. Durant que je lui débitais mon compliment de mariage, il me disait à mi-voix, en conservant sur le visage un sourire charmé : « Ta gueule, salaud ! Tu me racontes tous les soirs le même boniment. Allez ! ferme çà ! ou je crache dedans ! » Le lendemain,

c'étaient d'autres injures du même ordre ; il proférait, espérant faire dérailler ma récitation : « Tu dis çà comme un sous-pied. Tu sors du Conservatoire, çà se voit ! Retournes-y en vitesse, empaillé ! » Et ainsi chaque soir sur de nouveaux frais d'épithètes.

Mais mon supplice n'était rien auprès de celui qu'il infligeait à Blanche Albane au dernier acte de la pièce. La belle artiste représentait l'épouse adultère qui se laisse mourir de faim pour expier sa faute. Au moment où elle va rendre l'âme, elle fait appeler son mari pour implorer son pardon. D'un air pénétré, Karl faisait lentement son entrée, accompagné à distance par quelques parents et amis (j'étais du nombre) ; il s'approchait du lit sur lequel Blanche Albane, tout de blanc vêtue, était allongée, échangeait avec elle les premiers mots du dialogue pathétique, puis, quand la parfaite comédienne avait commencé sa plainte funèbre, Karl susurrail : « Dis-donc, Albane, comment se fait-il qu'on voit ton nombril ? Et cette araignée qui court sur ta poitrine, tu ne la chasses pas ? Veux-tu que je joue à l'ours et l'amateur des jardins ? » etc, etc...

Ces plaisanteries cruelles se renouvelaient tous les jours avec des variantes. Albane menaçait de prévenir Copeau, Karl promettait de ne pas recommencer mais poussé par je ne sais quel démon il ne tenait pas parole. Albane, que ces insanités paralysaient dans son émotion feinte et néanmoins sincère, avait réussi à ne plus les entendre par un effort suprême de volonté. Nous, les comparses, nous n'en perdions pas une syllabe. Certaines boutades étaient si inattendues que nous éclations de rire. Pour que le public ne s'offusquât pas de notre hilarité déplacée, nous transformions ces rires en

sanglots et tournions la tête vers le fond du théâtre comme si nous voulions dissimuler nos larmes à l'agonisante.

J'ai demandé plusieurs fois à des spectateurs amis ce qu'ils pensaient de cette scène ; tous la trouvaient infiniment émouvante et nul ne soupçonna jamais, heureusement, la comédie odieuse que Karl nous faisait jouer en marge du drame sombre du vieil Heywood.

\* \* \*

Dans *Barberine*, d'Alfred de Musset, Copeau m'avait distribué un rôle de courtisan qui comportait seulement quelques répliques. C'était là plutôt une de ces « figurations intelligentes » que j'avais sollicitées au début et qui m'obligeaient à rester en scène aussi longtemps qu'y demeurait elle-même la Reine Béatrix d'Aragon, incarnée par Gina Barbieri.

*Barberine* admirablement jouée valait un succès personnel à Armand Tallier (Rosemberg) que son charmant visage, sa désinvolture élégante et la vivacité de son jeu faisaient la coqueluche des spectatrices. Certain soir, lors de la discussion avec le comte Ulric, que jouait Copeau, Tallier voulut dégainer avec sa juvénile impétuosité ordinaire ; en dépit de ses efforts, il ne put réussir à tirer son épée du fourreau. Sans doute avant le spectacle quelqu'un — disons un imbécile — s'était-il amusé avec l'arme et avait-il replacé la lame de travers la coinçant dans sa gaine de cuir. Tallier comprit qu'il deviendrait ridicule en s'obstinant. « Tant pis ! » cria-t-il, et il fonça sur son adversaire en ferrailant, si l'on peut ainsi dire..., avec l'épée au fourreau. Le public applaudit avec gentillesse.

mais Tallier vexé nous fit une algarade en sortant de scène, persuadé à tort qu'on avait voulu lui jouer un mauvais tour.

Une autre fois, à la fin du second acte, courtisans et courtisanes étaient groupés autour de la Reine sur une sorte d'estrade fort étroite où il était dangereux de se mouvoir. Une jeune artiste perdit l'équilibre, tomba à la renverse, voulut se rattraper à la robe de sa voisine Jane Lory, qui disparut à son tour comme au jeu de massacre, non sans essayer elle-même d'entraîner dans l'abîme le bon Cariffa. C'eût été à l'égard du public habitué à une présentation impeccable une catastrophe morale si l'incident n'avait coïncidé avec la fermeture du rideau. Mais tandis que les premiers sujets saluaient le public, les deux camarades, allongées derrière le « praticable », riaient à gorge déployée, ce qui nous rassurait sur les suites de leur plongeon comique.

*Barberine* affichée en matinée au dernier moment, je n'avais pu, certain dimanche, me dégager d'un déjeuner chez des amis nantais habitant Argenteuil. Je prévins mes hôtes que je devrais les quitter de bonne heure pour ne pas manquer à mon service. Une histoire de taxi embouteillé durant le long trajet de la gare Saint-Lazare au quartier Saint-Sulpice fit que j'arrivai très en retard au Vieux-Colombier. Le second acte était commencé... et je n'étais pas en scène avec les camarades ! L'habilleuse, M<sup>me</sup> Didi, me rassura : « M. Cariffa a pris votre costume et il vous remplace ». Il ne me restait plus qu'à prendre à mon tour le costume de Cariffa pour jouer son rôle au troisième acte (deux répliques), pendant qu'il continuerait à jouer le mien. Tout se passa sans accroc

et je n'ai jamais su si Copeau avait été informé de ce chassé-croisé imprévu parmi ses comédiens. Ce qui est sûr, c'est que je m'abstins dans la suite des déjeuners en banlieue...

Quelques jours après cet incident, Copeau me demanda d'apprendre en hâte son rôle d'Ulric afin de pouvoir se consacrer lui-même à l'étude d'un autre rôle important; on fit pour moi deux « raccords » (1); je m'attendais donc à succéder bientôt au patron lorsque je lus au « billet de service » que le rôle passait à René Stern, acteur nouvellement engagé. Mon amour-propre se trouva fort endolori. M'étais-je montré insuffisant à un point extrême? Copeau que je questionnai m'expliqua que Roger Karl ayant refusé de jouer Valère dans *L'avare*, il avait dû résilier son engagement; pour justifier les appointements alloués au remplaçant Stern, il fallait le charger de plusieurs rôles. Quant à moi, j'aurais sûrement bientôt des compensations. En effet, n'eût été mon désir de satisfaire le patron au maximum, j'allais pouvoir dire bientôt que j'étais comblé au delà de mon attente.

\* \* \*

On jouait *L'avare* accompagné de *L'amour médecin*. Dans la grande pièce j'avais à jouer Anselme, *deus ex machina* qui fait son apparition à la fin du 5<sup>e</sup> acte. Rien pour moi dans *L'amour médecin*. Après quelques représentations, Roger Karl, qui disait les deux répliques de M. Guillaume au début du 1<sup>er</sup> acte, quitta son service pour la raison que j'ai déjà dite. Copeau me chargea de

---

(1) Le « raccord » est une répétition spéciale pour l'adaptation d'un interprète nouveau au jeu déjà réglé de ses camarades.

le remplacer. Les épiques docteurs du second acte étaient Juvet (Macroton) Dullin (Desfonandrès) Lucien Weber (Tomès) et Romain Bouquet (Bahis); tous les quatre, admirables de verve bouffonne, avaient composé chacun une silhouette différente extraordinairement comique (1). Mais Dullin qui jouait le rôle écrasant d'Harpagon avait besoin d'être ménagé, Copeau me demanda de le soulager de son personnage dans *L'amour médecin*. Enfin, il arriva que le camarade Roche, l'accessoiriste, qui au 3<sup>e</sup> acte jouait le notaire, simple apparition muette, quitta le théâtre pour convoler en justes noces; j'héritai de son écritoire et de sa perruque. Tant et si bien que dans une pièce où je n'étais pas distribué à l'origine, j'avais finalement trois personnages à faire vivre. Cela n'était pas exténuant mais il faut savoir que les trois actes de *L'Amour médecin*, très courts, se jouaient sans entr'actes et dans un mouvement extrêmement rapide. De sorte que, dégrimé de M. Guillaume, je n'avais que le temps, ayant changé de costume, de me regrimer en docteur gâteaux, puis de me dégrimer encore pour réapparaître sous l'aspect du notaire; c'était à la minute près et Madame Didi m'aidait fiévreusement à changer de costume durant mes séjours précipités dans ma loge.

Je fus assez heureux pour ne jamais manquer mon entrée, mais ce jeu à la Frégoli ne me réjouissait pas outre mesure (2). Certains soirs de

(1) Copeau a dit un jour de cet ouvrage : « Nous l'avons repris bien des fois dans la suite, jamais avec l'élan ni la fraîcheur de la première fois. Certains bonheurs n'ont qu'une floraison ».

(2) Je n'en suis pas moins fier d'avoir participé à cette interprétation au sujet de laquelle André Suarès écrivit à Copeau : « Votre jeu de *L'amour médecin* est une petite merveille. Mise en scène et costumes, je n'ai jamais vu Molière si bien servi... ».

maladresse plus grande, il m'arriva d'entrer en scène avec la perruque de travers ou la houppelande seulement à demi-agrafée. Il en fut ainsi notamment un jour que nous étions allés présenter ce spectacle au théâtre Caumartin, pour une conférence de M<sup>e</sup> Rocadanachi.

\* \* \*

Le personnage d'Anselme dans *L'avare* exigeait une tête soignée, j'avais heureusement quatre actes et demi devant moi, pour la préparer, ce qui me permit de suivre souvent de la coulisse le jeu superbe de Dullin s'identifiant avec Harpagon. Je possédais bien mon rôle et je l'avais tenu déjà plus de 30 fois sans anicroche lorsqu'un jour, après les deux ou trois premières répliques, je me trouvai brusquement à court. Mon cerveau buté ne fonctionnait plus, aucun mot du texte ne me revenait et je n'entendais pas les camarades qui me soufflaient la suite aux oreilles. C'est ce que les gens de théâtre appellent le « trou », mésaventure que bien peu d'acteurs n'ont jamais connue. C'est alors que Blanche Albane, qui jouait Marianne avec un charme rare et connaissait les classiques mieux qu'aucun de nous, prit la parole : « Mon père, je vois que l'émotion d'avoir retrouvé votre fille vous a privé de voix, mais je devine ce que vous alliez dire ». Et la bonne camarade, sans se soucier de l'in vraisemblance pour les spectateurs, débita tout mon récit en intervertissant les pronoms ; je n'avais plus, après chaque période, qu'à approuver de la tête en disant « Oui, c'est cela ! » et à la laisser aller jusqu'au bout, ce qu'elle fit avec une aisance souveraine.

J'avais eu chaud ! La mémoire me revint pour les répliques finales ; la question se posa ensuite de savoir si le public s'était aperçu de l'incident. A la majorité nous conclûmes par la négative, ce qui était le plus bel éloge à faire de la maîtrise d'Albane.

\* \* \*

Dans cette pochade ébouriffante qu'est *La jalousie du barbouillé*, je représentais Valère, l'amoureux comique : deux courtes apparitions minaudières en compagnie de Jane Lory et chaque fois quelques répliques. Mais au Vieux-Colombier, il ne s'agissait que de faire sa partie dans un ensemble et de s'y fondre harmonieusement. Le pénétrant critique Ramon Fernandez a écrit dans *La nouvelle revue française* à propos de ce spectacle :

« L'impression singulièrement forte et fraîche que nous laissa, en 1913, *La Jalousie du Barbouillé*, je crois qu'elle tenait à la fusion de deux qualités rarement jointes sur la scène, au moins dans cet âge de sommeil théâtral : la qualité gymnastique et la qualité critique. Un destin de marionnettes réglait le petit drame comique qui se déroulait sous nos yeux. Copeau avait remonté ses acteurs comme ces personnages sous globe qui se meuvent au son d'une boîte à musique. Il les avait ramenés, emprisonnés dans l'automatisme dansant de leurs gestes. Tout compromis avec la vie était rompu. Le théâtre, dans cette représentation mémorable, reprenait son étrangeté, son indépendance vis-à-vis du réel et de la littérature. La parole passait au second plan. Une scène redevenait un ensemble d'actions ou plutôt de mouvements, obéissant à son rythme et à ses lois propres, comme une danse ou une



« passe » de barre fixe. Et en même temps, par un contraste qui pouvait nous surprendre alors, cette *saltatio* apparaissait comme une mise au point des idées de Molière : elles se dessinaient avec une extraordinaire netteté, et l'on ne voyait qu'elles. D'où venait la profonde poésie du jeu ; des gestes bouffons se voulant tels et se moquant quelque peu d'eux-mêmes acquéraient tout à coup la dignité intellectuelle d'une analyse.

« Par ce retour audacieux et méthodique à la farce, Copeau revenait à la source du génie de Molière. On le devinait alors, on le sait aujourd'hui. Dans une remarquable étude historique, M. Gustave Lanson avait montré que la comédie de Molière, en ce qu'elle a d'original et de vivant, est sortie de la farce. Copeau n'avait pas eu connaissance de ce travail, et la rencontre est significative. D'autre part ce raidissement du geste, tout à fait découvert dans les farces de Molière et à peine dissimulé dans ses hautes comédies, M. Bergson y avait vu l'illustration éclatante de sa philosophie. Et peu de temps après Alain, dans son *Système des Beaux-Arts*, désignait la stylisation de la farce comme une des « cérémonies » essentielles de l'art dramatique véritable. Les représentations du *Vieux-Colombier* s'inscrivent ainsi dans un grand et fécond mouvement critique dont nous n'avons pas fini de dénombrer les conséquences. Les jeux de la scène étaient paralysés par les idées fausses et les traditions mortes. Une fausse hiérarchie des valeurs nous empêchait de voir clairement et distinctement une des plus grandes œuvres de notre littérature. Il était temps de purifier la scène des échos de ces querelles vides de sens sur la « langue » de Molière ou sur l'opposition entre ses farces et ses

comédies. Ce n'était point pour s'amuser ou par caprice d'intellectuel que Copeau rapprochait la scène du tréteau et le comédien du saltimbanque. C'était pour obéir à une idée de méthode qui révèle toute la portée de son jugement. La farce de Molière, dans le dépouillement et l'outrance de son style, était en quelque sorte la grammaire de l'invention comique. Il s'agissait de l'étudier, de la repasser soigneusement, et en allant comme Descartes des idées les plus simples aux idées les plus complexes, d'entreprendre du même coup la rééducation du comédien et la rééducation de l'écrivain dramatique.

« L'entreprise avait quelque chose d'héroïque. Il est relativement facile d'écrire une étude ou une thèse sur l'importance structurelle de la farce dans l'œuvre de Molière et dans l'art dramatique en général. Mais se jeter à l'eau, ou plutôt sur la scène, s'exposer moralement et matériellement aux lenteurs ou aux caprices du public, inviter ce public à collaborer par son plaisir aux expériences progressivement menées sous ses yeux, cela c'était une autre affaire. On sait avec quel art, quel sens critique, quel entêtement Copeau sut conduire cette entreprise. De *La Jalousie du Barbouillé* au *Misanthrope*, en passant par *L'Amour Médecin*, les *Fourberies de Scapin*, *l'Avare*, nous vîmes le théâtre de Molière se reconstituer sûrement, plus net, plus significatif, plus près de la source qu'aucune des interprétations qui en avaient été données. Copeau avait compris qu'il existe, chez Molière, une véritable identité entre l'idée comique et le jeu de scène, entre la danse et la démonstration, et que le premier texte de Molière dont la lecture s'impose avant tout, c'est le texte des gestes, de la composition dynamique des scènes. Molière avait

été un régisseur inexorable. Les attitudes, les déplacements, les balancements, les rythmes des voix et des corps, dans ses comédies, soutiennent et commandent les situations et jusqu'à la pensée. Une fois ces signes retrouvés et placés comme il faut, l'idée se dégage d'elle-même, dépouillée, transparente. Pour cela il fallait gratter les jeux de scène accumulés par la tradition qui n'est souvent, au théâtre comme en d'autres lieux, que la répétition des erreurs. D'où vient la nudité d'une mise en scène de Copeau, et parfois sa lenteur — comme dans son *Médecin malgré lui* ou dans l'admirable scène du faux matamore des *Fourberies*. Nudité et lenteur quelquefois mal comprises et qui achevaient de donner tout son prix à ce travail de résurrection : c'était le ralenti qui décompose afin de mieux enseigner le mouvement ; c'était la nudité du cheval de manège où l'apprenti conquiert son assiette et découvre l'accord des aides.

« Copeau se trouvait ainsi infiniment plus proche de Molière que ceux qui affectaient de le considérer comme un *outsider*. *Outsider*, Molière l'avait été tout le premier. En arrivant sur la grande scène de Paris, il avait trouvé les premières places prises, prises par des comédiens qui touchaient les rentes d'un privilège sans se préoccuper d'en renouveler le capital. On lui avait opposé une hiérarchie des genres qui reléguait à un rang fort bas la comédie toute mêlée de farce qui était la sienne. Il lui avait fallu conquérir le public, lui imposer, avec des œuvres nouvelles, une nouvelle technique du théâtre. L'histoire des œuvres de Molière, c'est l'histoire d'une série d'expériences tentées et réussies, portant sur des modes très divers de l'expression théâtrale. L'application de la

farce à la satire dans les *Précieuses*, la mimique du visage sans masque dans *Sganarelle*, l'accommodation des scènes aux danses dans les *Fâcheux*, puis toutes ces idées scéniques reprises, fondues dans les *Ecoles*, dans *Tartuffe*, puis l'admirable adaptation de la peinture des caractères aux lois du divertissement dans les pièces de la fin. Œuvres de circonstance qui, en même temps qu'elles étaient des œuvres de génie, étaient toutes les essais d'un régisseur, d'un mécanicien du théâtre qui n'avait jamais fini de réajuster ses pièces. Que les perspectives de l'histoire ne nous égarent point : Molière, pour ses contemporains, venait d'en bas et d'à côté ; pour ses amis, c'était un inventeur de jeux de scène, un grammairien de l'action théâtrale. Et pour qui l'entend bien, sa tradition n'est pas autre chose que l'effort neuf et vif qui s'impose en s'opposant aux routines.

« Copeau a repris sur le plan critique — le plan du régisseur et du comédien cultivé — ce travail de renouvellement, de réédification de la comédie. Et comme des actions semblables appellent des réactions semblables, il serait facile de montrer que ses adversaires, qui croient défendre Molière contre lui, adoptent les arguments des adversaires de Molière. Les Grands Comédiens, Boursault, Visé et tant d'autres reprochaient essentiellement à l'auteur des *Précieuses* son caractère non officiel, à côté, pour ainsi dire hors la loi : son mépris des règles et des traditions ; son enlèvement dans la farce et son impertinence de comédien à l'égard des auteurs ; et jusqu'à son « sérieux », lequel, faisait-on dire à Scarron, ne convenait point à un bouffon. Que l'on compare et que l'on juge. Et que l'on songe aussi que sans l'appui d'un Etat fort et sage qui sut tirer

parti de ces moyens admirables, nous en croirions peut-être encore, sur Molière, Visé, Boursault et les Grands Comédiens.»

\* \* \*

A l'époque même où le Vieux-Colombier avait mis à la scène *La jalousie*, la Comédie-française reprenait cette farce avec Jean Croué dans le rôle du docteur. Chez nous Jouvett y dépensait une verve volubile qui allait le mettre au rang des premiers bouffons de la capitale.

*La jalousie* passait au début du spectacle du Théâtre-français tandis qu'au Vieux-Colombier elle terminait la soirée. Ce jour-là, n'ayant rien à faire dans la grande pièce, j'étais allé voir comment les comédiens officiels comprenaient l'esprit de Molière dans sa propre maison. Sur la scène immense, un décor pompeux et banal, des acteurs au comique solennel. Croué fort drôle mais comme il l'eût été dans une comédie de caractère, *Le bourgeois gentilhomme* ou *Le misanthrope*. Bref un ensemble manquant de la fantaisie et du relief accusés propres à la farce.

M'étant attardé à la pièce qui suivait *La jalousie*, je quittai la Comédie vers 10 heures, de manière à arriver au Vieux-Colombier largement à temps pour me grimer et m'habiller. Je montai dans l'autobus pour St-Sulpice en même temps que Croué ; je le connaissais pour l'avoir rencontré chez Copeau avec qui il avait adapté *Les frères Karamazov* pour le théâtre des Arts. « Vous ne jouez donc pas ce soir ? » me demanda-t-il. « Si, mais j'étais venu voir *La jalousie* au Français et je vais la jouer à mon tour — Eh bien moi, je vais justement la voir jouer

chez vous ; que pensez-vous de notre interprétation ? » Gêné pour lui répondre, je m'en tirai par un biais : « Je vous donnerai mon opinion quand vous aurez formé la vôtre sur notre compte. Rendez-vous chez Copeau après la pièce ». Quand je me présentai dans la loge du patron, Croué était là, poussant des exclamations d'enthousiasme : « Cher monsieur », me dit-il, « je comprends que vous m'avez laissé la surprise ; on ne peut certainement pas être plus près de Molière et Juvet est incomparable. Mais si j'avais voulu jouer dans le même esprit de liberté caricaturale, ni le metteur en scène, ni les abonnés ne m'eussent laissé faire. En tout cas, la vérité est ici, Molière est grand, et Copeau est son prophète ! » (1).

\* \* \*

Au Vieux Colombier, j'eus l'honneur de créer un rôle dans *L'eau de vie* d'Henri Ghéon, qui après la grande guerre s'est consacré avec beaucoup de bonheur au théâtre chrétien. Dans *L'eau de vie*, pièce contre l'alcoolisme, on voyait une famille de

(1) L'influence du Vieux-Colombier a si bien pénétré depuis à la Comédie-française que l'acteur Grandval y était devenu metteur en scène au service des idées de la rive gauche. Finalement en 1937, Copeau, Juvet, Dullin et Baty eux-mêmes ont été nommés officiellement metteurs en scène du Français ! Enfin, nous venons d'apprendre (janvier 1941) que Copeau est devenu administrateur général, ce qui a malheureusement entraîné la démission de Juvet, Dullin et Baty. Passe pour Baty qui n'a jamais collaboré avec Copeau, mais cela me peine que les deux autres aient cru devoir affirmer publiquement qu'ils ne reconnaissent plus leur subordination amicale vis-à-vis du fondateur du Vieux-Colombier. Si Copeau leur doit beaucoup, ils lui doivent tout, c'est-à-dire la notoriété qui leur a permis d'épanouir ensuite leur puissante personnalité respective. Ne fût-ce que virtuellement, ils auraient dû conserver leur fonction à ses côtés... Mais Copeau lui-même n'a-t-il pas passé la main comme administrateur à Jean-Louis Vaudoyer ? Nous connaissons un jour prochain la suite des événements.

paysans normands, le père (c'était Dullin), ses quatre fils buveurs comme lui (Copeau, Jouvet, Cariffa et moi-même) ainsi qu'un cinquième fils que jouait en travesti Suzanne Bing. Ce dernier fils était rebelle à l'alcool, ce qui faisait tout le drame, car le père brutal ne voulait pas admettre qu'un de ses rejetons parut le blâmer de son goût pour l'eau-de-vie. Le rôle de Dullin était fort chargé, celui de Suzanne Bing était important aussi ; les autres étaient assez courts de texte mais on ne quittait jamais la scène durant les trois actes et il fallait « jouer » sans désespérer.

Chose curieuse, Dullin, qui représentait le père et en cette qualité dépassait de la tête — tout au moins en théorie — ses nombreux fils, à qui il imposait avec force sa volonté paternelle, Dullin, dis-je, devait à l'origine incarner le rôle du fils malingre qui fut confié ensuite à Suzanne Bing ; le départ de Roger Karl avait entraîné cette transposition de personnages, situé la pièce sur un tout autre plan et probablement influencé son succès. Le drame était atroce et le public demeurait de glace, quand il ne quittait pas le théâtre avant la fin, ce qui faisait dire à Ghéon : « Bravo ! c'est ce que j'ai voulu ! »

\* \* \*

*Les frères Karamazov*, de Dostoïevski, adaptés par Jacques Copeau et Jean Croué, avaient été créés au théâtre des Arts en 1911. Repris au Vieux-Colombier, ce drame puissant requérait pour les hommes une distribution nombreuse. La famille Karamazov comprenait à elle seule le père (Jouvet), les fils légitimes Ivan (Copeau), Dmitri (Paul Cettly), Alexeï (Armand Tallier) et le fils bâtard

Smerdiakov (Dullin). Beaucoup de rôles secondaires. Pour ma part, il m'était échu trois incarnations, au premier acte le moine Zossima, au quatrième d'abord un moujick crasseux, ensuite l'officier de police qui vient arrêter Dmitri accusé d'avoir assassiné son père pour lui voler 3.000 roubles.

Je pourrais presque réciter par cœur le premier acte des *Karamazov*. Supérieur du couvent où le plus jeune des fils fait son noviciat, le starets Zossima est choisi pour arbitre du différend qui divise Féodor Karamozov et ses enfants au sujet de biens à partager. J'étais en scène au lever du rideau avec le jeune Alexeï (Tallier) alors que des pèlerins quittaient le monastère en chantant des psaumes. Un dialogue de quelques phrases, après quoi je me retirais dans ma cellule dont la porte se trouvait côté cour du théâtre, donc à la droite du spectateur. Mais de ce côté la coulisse fort étroite était murée et j'étais contraint de demeurer là jusqu'à ma seconde entrée, dissimulé derrière une tenture ; j'ai donc assisté par force durant 40 représentations aux admirables scènes de ce premier acte où tour à tour Alexeï et Dmitri, puis les mêmes avec Smerdiakov, ensuite avec Ivan et le grotesque Féodor leur père, s'affrontent avec passion, chaque personnage révélant par quelques répliques les particularités de son caractère. La noblesse sereine d'Aliocha (Alexeï), la fougue et la sincérité de Dmitri, la bassesse et la ruse de Smerdiakov, le machiavélisme d'Ivan, enfin l'abjection de Féodor, tout cela était rendu en perfection par ces artistes subtils encore à l'aurore de leur réputation prochaine. Je faisais ensuite mon entrée assisté de deux moines et appuyé sur Alexeï. La terrible famille étalait devant moi ses sombres turpitudes,



Dmitri, bousculant Smerdiakov, se portait le poing levé sur son père. A la stupeur générale, je me prosternais devant Dmitri pour saluer la grande souffrance à laquelle sa violence allait le vouer désormais. Quand tous ces forcenés s'étaient enfin retirés, je conseillais à Alexeï de quitter le monastère afin d'aller porter un secours moral à ses frères et je demeurais seul sur le théâtre, regardant s'éloigner le jeune homme en larmes. Le rideau se fermait alors et en dépit de l'importance secondaire de mon rôle, je me trouvais au milieu des premiers acteurs qui revenaient en scène pour recueillir les applaudissements du public, fier de songer que l'amateur hanoïen avait été jugé digne de leur donner la réplique dans des scènes aussi poussées de ton.

Le second acte faisait apparaître les femmes rivales Katherina (Blanche Albane) et Grouchenka (Valentine Tessier), et chacune de ces grandes comédiennes donnait là toute sa mesure. Rien pour moi dans cet acte non plus que dans le troisième où survenait l'assassinat (par Smerdiakov) du vieux Féodor.

Au 4<sup>e</sup> acte, Dmitri, qui a volé 3.000 roubles à Katherina mais n'a trempé en rien dans l'assassinat de son père, est en fuite ; il arrive la nuit dans une auberge de Mokraïé ; étreint par le remords, il veut faire la fête avec Grouchenka, dépenser l'argent maudit et se brûler la cervelle au petit jour. Il fait réveiller les gens du village pour qu'ils viennent chanter en chœur. Je faisais partie de cette foule pouilleuse à qui Dmitri distribuait des bouteilles et des cigares pour la mettre en gaieté ; il nous fallait manifester notre joie par des exclamations diverses. J'avais appris aux camarades à

vociférer la classique injure des Annamites intraduisible ici et qui évoque si curieusement le Dahomey et sa capitale. On alternait avec la même ignominie en chinois ; plusieurs fois des amis de la colonie qui étaient mes invités dans la salle m'interrogèrent au sujet des exclamations qu'ils avaient cru entendre. « Rien de plus naturel » leur disais-je en riant, « les Russes sont des Asiatiques ».

Cetly hurlait les injures ignobles plus fort que les autres et je ne l'ai jamais rencontré depuis dans le grand Paris sans qu'il ne proférât la formule chinoise qui a seule survécu dans sa mémoire.

A la fin de l'acte, je faisais une dernière apparition, revêtu de la longue houppelande du chef de la police. J'attendais mon tour d'intervenir pour procéder à l'arrestation de Dmitri. C'est ainsi que, dissimulé derrière un portant, j'assistai à l'incident sanglant auquel fait allusion la subtile *Conversation sur l'art du comédien* publiée dans *La nouvelle revue française*, et dont le lecteur ne me reprochera certainement pas de reproduire ci-après un important passage. L'auteur de l'article, Pierre Lièvre, déjeune avec Jovet chez Francis, place de l'Alma :

« Nous étions en plein air à l'abri des fusains qui séparaient les tables des passants de l'avenue George V. Nous goûtions l'agrément d'un beau jour avec cette sensibilité particulière que crée la société des femmes, car Lisa Duncan (1) se trouvait avec nous et Valentine Tessier l'avait accompagnée.

---

(1) Lisa Duncan est avec Anna et Mona, l'une des trois élèves préférées d'Isadora Duncan qui les avait autorisées à porter son nom ; elles donnèrent ensemble des récitals très admirés, puis Lisa fonda à son tour des cours qu'elle professait dans une dépendance du Théâtre des Champs-Élysées.

Note de C. B.

Je ressentais comme il convient l'agrément d'une telle réunion. A part moi cependant je maugréais quelque peu, prévoyant que la conversation n'aurait sans doute point loisir de prendre le tour souhaité par mes préoccupations du moment. Puis je m'avisai soudain qu'il ne tenait qu'à moi que les choses se conformassent à mes désirs, et tandis que l'on servait des hors d'œuvres où les deux belles jeunes femmes s'attaquaient avec un entrain qui prouve l'heureuse santé de leur corps et de leur âme, rompant lourdement et égoïstement les propos légers, j'adressai la parole à Jouvét comme si nous eussions été seuls tous deux.

Moi

Ecoute, vieux, tu vas me trouver bien ennuyeux, mais je voudrais une bonne fois que tu me dises ce que tu penses de la seule question qui m'intéresse aujourd'hui. Le comédien doit-il ou ne doit-il pas jouer froidement ?

Il n'éluda pas davantage ma question. Mais au lieu d'y répondre il se tourna vers Valentine Tessier.

Lui

N'aurais-tu pas à dire sur ce sujet quelque petite chose à ce garçon, hein, Valentine ?

Valentine Tessier fit une petite moue, elle éleva un sourcil et je compris fort bien à son air qu'elle eût préféré quelque autre sujet de conversation. Mais elle est comme les autres : son métier est une des deux ou trois seules choses qui la passionnent, et par conséquent il ne lui déplaît ni d'y penser ni d'en parler. Il faut seulement qu'elle soit entraînée à le faire.

VALENTINE TESSIER

Autrefois, quand je n'étais qu'une petite élève, je me figurais qu'il suffisait de se laisser aller à son tempérament. Plus j'avance, plus je sens qu'on ne peut faire bien les choses qu'à condition de demeurer parfaitement conscient et lucide.

MOI

Vous pensez donc comme Diderot qu'il faut posséder plus de pénétration que de tempérament.

VALENTINE TESSIER

A condition que l'on ait cependant un tempérament capable de vous emporter par moments.

MOI

Qu'est-ce donc selon vous que le tempérament ?

LUI

Quand on a longuement interrogé un texte et qu'on arrive à le bien posséder, un instant vient où l'on se sent porté par lui comme une barque par la vague.

MOI

Mais alors, pouvez-vous me faire saisir ce qui se passe quand vous étudiez et que votre tempérament vous emporte. Entrez-vous dans votre personnage, ou bien est-ce votre personnage qui entre en vous ?

LUI

C'est incontestablement une âme étrangère qui vient nous habiter.

Moi

Parvenez-vous véritablement à vous croire, sinon à l'être, autre chose que ce que vous êtes.

VALENTINE TESSIER

Dans la liberté de l'étude assurément.

Moi

Cependant si vous étiez réellement une autre, vous Valentine Tessier, ma belle amie, vous en personne, vous ne pourriez conserver le souvenir de ce que cette étrangère a fait chez vous tandis qu'elle usurpait votre personnalité !

Lui

Assurément on ne devient pas un autre, mais on y tend. Et parfois il arrive, lorsque l'on étudie passionnément un rôle, que l'on surprenne tout à coup des accents inconnus qui vous sortent de la bouche. Jamais auparavant vous n'aviez eu cette voix, et vous sentez bien que jamais votre visage n'a eu la contraction qui le crispe soudain.

VALENTINE TESSIER

N'oubliez pas que lorsque l'on joue on n'est pas absolument dans son état ordinaire. On a les nerfs extrêmement ébranlés. On se trouve donc particulièrement impressionnable.

Moi

Vous n'êtes donc pas maîtresse de vous autant que vous vous vantez de l'être.

LUI

Le comédien en scène est soumis à deux obligations : cacher ce qu'il sent, montrer ce qu'il ne sent pas.

MOI

Cacher ce qu'il sent ?

LUI

Penses-tu que l'on soit toujours d'humeur à débiter des drôleries. Que l'on soit inmanquablement dans l'état d'esprit qui correspond à celui que l'on a à représenter. On n'est pas exempt d'avoir des soucis financiers ou domestiques. D'avoir une femme ou un enfant malade.

VALENTINE TESSIER

Le soir où mon père est mort, je jouais *le Carrosse du Saint-Sacrement*.

MOI

Ma pauvre amie ! Oh ! je croyais que ces choses-là n'arrivaient que dans les romans.

LUI

Je sais tel sociétaire de la Comédie-française qui exige du chef d'accessoires que la fine qu'on lui verse au second acte de *L'abbé Constantin* soit d'excellente fine. N'est-il donc pas capable de feindre la dégustation d'un bon verre en avalant un gobelet d'eau ?

MOI

C'est un gourmand qui profite de toutes les occasions pour licher.

LUI

En sens contraire, dans *les Frères Karamazov*, il arriva que Dullin en scène me joua le tour de me verser d'authentique vodka dont mon personnage avalait sans broncher coup sur coup de grands verres à la régalade. J'avais bien le droit d'avoir la tête moins solide que mon personnage. Elle me tournait un peu, tandis que je voyais, au ras de la table près de laquelle j'étais debout, le visage de Dullin-Smerdiakoff qui m'épiait, et qui sans cesser d'avoir l'air peureux au regard du public, avait parfaitement l'air de se moquer de moi.

MOI

Alors ?

LUI

Je parvins tant bien que mal à dissimuler ce que je ressentais. Tu te souviens, Valentine ?

VALENTINE TESSIER

Si je me souviens !

LUI

Et la première, hein ! comme tu as dansé avec Cettly !

VALENTINE TESSIER

Il m'a déchiré ma robe. Il s'était coupé avec un verre (1), il saignait comme un bœuf et il me trempait de sang.

LUI

Quelle soirée !

VALENTINE TESSIER

Je crois qu'à ce moment-là nous ne faisons pas semblant de sentir.

LUI

Et dire que dans ce temps-là nous n'avions pas de talent.

VALENTINE TESSIER

Oui, mais ça y était quand même.

MOI

Sentir ce que l'on ne sent pas, ne pas sentir ce que l'on sent, comme c'est compliqué, tout ça !

LUI

Je vais te raconter une histoire de Simon que je trouve assez frappante.

Je remarque un jour qu'il a une petite plaie dans le creux de la main. Je lui demande comment

---

(1) Oettly, taillé en hercule, et l'un des derniers tragédiens authentiques des temps contemporains, avait littéralement broyé le verre dans sa main en portant un toast désespéré.



il s'est fait cela. Il me raconte que deux ou trois jours auparavant, tandis qu'au dernier acte de *Léopold* il allumait sa pipe, son allumette a éclaté et qu'un fragment flambant est venu se loger dans sa main. Il s'est laissé brûler, il a caché ce qu'il sentait plutôt que de rien changer aux gestes de son personnage.

MOI

Ne penses-tu pas qu'il aurait aussi bien pu écarter l'étincelle en secouant sa main. S'il avait même été jusqu'à dire : Je me brûle, personne dans le public n'eût supposé qu'il s'écartait du texte.

LUI

On peut même supposer que si un improvisateur se fût trouvé ce soir-là à la place de Simon il se fût lancé dans une improvisation sur le défaut de qualité des allumettes de la Régie.

VALENTINE TESSIER

Oh ! ce n'est pas Simon qui aurait fait cela.

MOI

Rien ne lui imposait cependant de se brûler.

LUI

Si ce n'est cette dignité professionnelle qui l'oblige à ne pas montrer ce qu'il sent.

MOI

Je croyais qu'à l'heure présente vous étiez tous, vous et les autres princes du théâtre, partisans de l'improvisation et préoccupés par elle.

LUI

L'improvisation est une chose qui mérite qu'on l'étudie pour elle-même, mais il ne faut pas la pratiquer dans les moments où l'on attend tout autre chose qu'elle. A moins...

MOI

A moins...

LUI

C'est un autre ordre d'idées. Voici la scène. Un arrière-fond de brasserie. Un petit cabot pas très riche devant un demi. Un entrepreneur de spectacles survient. « Nous jouons *Monte-Cristo* samedi, sais-tu Edmond Dantès ? — Non — Tu veux pas l'apprendre ? — D'ici samedi ça fait quatre jours — Avec aujourd'hui ça fait cinq. — Combien de lignes ? — Huit cents lignes (ce n'est pas vrai, Edmond Dantès a 1.200 lignes bien tassées, l'entrepreneur est en train de le mettre dedans). — Combien ? — Ben... quarante-cinq francs ». Alors le petit cabot : « A la canne ou à la broche ? »

MOI

Hein ?

LUI

« A la canne si tu veux », répond l'impresario.

MOI

Ce qui veut dire ?

LUI

D'après le canevas, et non d'après la brochure.

MOI

C'était toi le petit cabot ?

LUI

J'ai joué *Monte-Cristo* à Meulan-les-Mureaux. On s'habillait et on se déshabillait dans une écurie. C'est là que j'ai couché sur un billard avec Dullin.

MOI

Il y a dans le théâtre quelque chose de très bien et qui fait excuser tout le reste.

LUI

Qu'est-ce donc ?

MOI

Le comédien.

LUI

Tu dis cela pour me flatter.

\* \* \*

« L'homme à qui j'ai l'habitude de m'adresser jeta un coup d'œil sur mes notes, puis il les repoussa sur ma table et commença de siffloter entre ses dents. Il se mit ensuite à marcher de long en large dans mon cabinet et profita, le traître, du moment où par le rythme de ses allées et venues il me tournait le dos pour me poser cette question insidieuse quoique directe : « Eh bien, quelles sont vos conclusions ? »

Moi

Vous n'ignorez pas plus que je ne le fais moi-même que nous vivons dans un siècle où le pur instinct l'emporte sur l'intelligence. Je n'aurais souhaité rien tant que de pouvoir faire un éloge de l'instinct et par conséquent du tempérament.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Autrement dit vous y avez renoncé.

Moi

Imaginez ceci. Le comédien est cultivé. Il a lu. Bien plus : sa profession l'a obligé à retenir. En outre cet homme cultivé soumet son instinct à son intelligence. Il médite ses réflexes. Je pensais trouver un homme nageant en plein intuitionnisme, je découvre un intellectualiste. Le comédien est le dernier rempart de la culture et de l'intellectualisme. Voilà où j'aboutis. Quelle surprise, quelle déconvenue !

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Bizarre.

Moi

Heureusement que le cinéma remédiera à tout cela. Ce n'est pas sans motif que je fonde sur lui de si grands espoirs. Le comédien n'aura plus besoin de lire ni de retenir les textes. Il pourra se montrer enfin comme tout le monde, parfaitement inculte. Il n'aura plus besoin de réfléchir sur son travail : le metteur en scène s'en chargera pour lui. Il n'aura même pas besoin d'être instinctif. On le verra devenir une chose inerte docilement abandonnée aux influences extérieures, comme un galet aux infinies agitations de la mer.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Je reconnais que cela sera curieux.

Moi

Ce sera passionnant. Tandis que dans l'état actuel des choses on ne peut se payer ni le plaisir ni la gloire de prendre le contre-pied de Diderot.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Concluez-vous donc comme lui.

Moi

Comment faire autrement : ce qu'il dit est d'une telle logique et d'une évidence si frappante que je m'étonne même qu'il le présente comme un paradoxe. Où voit-on là un paradoxe ? Tout art n'existe que par le travail et la maîtrise de soi. Comment l'art du comédien serait-il affranchi de telles nécessités !

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Redevenez-vous donc intellectualiste ?

Moi

L'art est une dure contrainte et on ne peut y exceller qu'au moyen d'un métier difficile à éluder. Le comédien, au moment même où il semble le plus libre dans son jeu et le plus dégagé, ne peut pas plus s'affranchir de sa technique que ne le fait un peintre quand il fait preuve de la fougue la plus libre, ou un sculpteur qui taille le marbre avec des outils de manœuvre, ou un poète, quand il assemble avec réflexion les rimes et distribue les coupes savantes d'un poème apparemment abandonné.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Et l'inspiration, qu'en faites-vous donc ?

Moi

Elle est pareille dans tous les arts, et M. Valéry nous l'a bien dit. Les dieux dans leur avare complaisance font au plus inspiré cadeau d'un vers ou de deux. Tout le reste s'obtient dans la peine et dans la réflexion. C'est l'intelligence qui le crée.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Mais au comédien, que lui donnent les dieux ?

Moi

Une intonation, un geste, un accent. Quand Ettly et la belle Tessier en proie au sacré délire ne s'aperçoivent point, lui qu'il s'est blessé et saigne, elle qu'il l'ensanglante, c'est alors, dans ce seul instant, que le dieu les visite. Et quand le dieu s'est retiré, il ne leur reste à faire qu'une chose, à feindre d'être encore habités par lui, et à mettre au diapason de ce moment exceptionnel le demeurant de ce qu'ils ont à faire.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Ainsi donc toujours maître de soi.

Moi

Ne me poussez pas à faire ma profession de foi, elle vous mécontenterait peut-être. L'aliénation me semble la plus cruelle insulte que l'odieuse nature puisse faire à l'homme. L'ivresse même où tant de nos pareils s'exposent délibérément me terrifie. Non,

non, décidément je ne suis pas un homme d'instinct, et ce qui m'a rendu le comédien si cher, c'est qu'il soit au demeurant si peu instinctif.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Mais ces grands mouvements de l'âme que l'on nomme passions ?

Moi

Le tout est de savoir si l'on est encore un homme quand on arrive à les dominer ou si l'on a cessé de l'être.

L'HOMME A QUI JE M'ADRESSE

Avez-vous questionné Jouvett sur ce point ?

Moi

Soyez tranquille, ce sera la matière de mon prochain entretien avec lui. Mais je ne vous le rapporterai point ».

\* \* \*

Je me permettrai d'apporter ma contribution au témoignage qu'on vient de lire :

« Lorsque Grouchenka-Tessier, dissuadant Dmitri-Cettly de se tuer, formait avec lui des rêves d'avenir, dussent-ils aller les réaliser dans les mines de Sibérie, j'apparaisais au fond de la chambre : « Venez avec nous », disais-je à Dmitri tandis que des policiers se montraient sur la terrasse. « Monsieur le lieutenant en retraite Karamazov, j'ai à vous faire savoir que vous êtes accusé du meurtre de votre père, Féodor Pavlovitch Karamazov, assassiné cette nuit. »

Dmitri bondissait : « Jamais ! Je ne suis pas coupable ! Pas ce sang-là ! De ce sang-là, je ne suis pas coupable. Je n'ai pas versé le sang du père ! »

Et Grouchenka, terrifiée, tournant le dos au public, se mettait à genoux devant moi pour crier : « Il dit la vérité... croyez-le... » Je n'oublierai jamais l'accent déchirant avec lequel la belle artiste répétait ces simples paroles. Son beau visage véhément baigné de larmes que seul je pouvais voir avec ETTY, était aussi poignant et bouleversé que si le public avait pu le contempler. A deux comédiens ses camarades Valentine Tessier montrait donc autant de conviction émue que si l'évènement l'avait touchée dans sa personnalité réelle.

C'est qu'au demeurant, il est difficile pour le comédien de donner au spectateur et à l'auditeur la divine illusion s'il ne se monte pas l'imagination au point de s'illusionner lui-même, tout en conservant la maîtrise professionnelle des mouvements réglés d'avance. Ce que Valentine Tessier exprimait fort bien en disant qu'avec un tempérament capable de vous emporter par moments, il importe de demeurer parfaitement conscient et lucide.

\* \* \*

La réalisation du Vieux-Colombier qui eut le plus grand retentissement au cours de cette première saison fut *La nuit des rois*, de Shakespeare.

Au début de ce beau spectacle, je jouais avec Suzanne Bing (Viola) la scène du capitaine marin débarquant en Illyrie, puis, dans le cours de la pièce, je reparaissais en moine pour attester le mariage secret de don Antonio et de Viola ; enfin, tout au long des actes, je figurais obscurément en compagnie de Valentine Tessier, non distribuée en



attendant qu'elle reprenne le joli rôle d'Olivia abandonné pour cause de maternité prochaine par Blanche Albane.

Toute la troupe donnait le maximum de son savoir-faire dans l'œuvre adorable du grand Will ; lorsqu'après la fermeture du rideau, nous défilions devant la toile comme pour une parade de cirque, les spectateurs transportés applaudissaient plus particulièrement Blanche Albane déjà nommée, Jane Lory, Maria d'une délicieuse espièglerie, Jouvett et Bouquet, follement amusants en fantoches élisabéthains, Copeau superbe de grotesque vanité amoureuse en Malvolio et Lucien Weber, bouffon souple et bien chantant. Quel enthousiasme, favorisé par la savante et aérienne partition de Paul Le Flem, compositeur attitré de la maison ! De telles représentations resteront dans le domaine poétique comme ce que la réalisation théâtrale aura donné de plus parfait en France au cours de ce siècle.

\* \* \*

J'ai parlé plus haut de l'Auberge du Clou avenue Trudaine où Courteline eut un temps ses habitudes. Je n'ai jamais eu l'heur de rencontrer là le maître humoriste mais je l'ai approché dans des circonstances inoubliables durant la première saison du Vieux-Colombier en 1913-1914. Copeau avait voulu reprendre de lui *La peur des coups*, cette saynète épique où s'étaient avec tant de vérité la superbe et la couardise d'un mari prédestiné. Les deux interprètes étaient la spirituelle Jane Lory, à qui il suffisait de demeurer délicieusement femme pour être parfaite, et un camarade plein de talent mais aussi peu fait que possible pour le personnage rageur du mari.

Une après-midi que je me trouvais au théâtre, je croisai dans le couloir un ménage de petits bourgeois à la recherche de Copeau ; je les conduisis jusque chez le patron où, sous la grande lumière, je reconnus Courteline. Il venait avec sa femme assister à la répétition de sa pièce. On pense bien que je ne songeai plus à une quelconque promenade dans Paris. Je me rendis dans la salle, où se trouvaient déjà Charles Dullin et Valentine Tessier. Les comédiens commencèrent à répéter aussitôt. Courteline, assis aux fauteuils, se mit à grommeler. Cinq minutes plus tard, il demandait qu'on recommençât, recommandant à l'acteur d'être naturel et de faire comme si l'auteur n'était pas là. Mais plus la pièce avançait, plus il montrait d'irritation.

« Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça ! » cria-t-il enfin. Brusquement, il s'élança sur le plateau, et, entrant sur-le-champ dans la peau du personnage, sans manquer une réplique, conduisit l'acte jusqu'à la fin, merveilleusement comique avec sa voix « sirop-cognac » qui paraissait devoir se briser de fureur débordante.

Puis, du paroxysme inouï où il avait monté la scène, aidé par l'admirable naturel de Jane Lory, il revint avec une aisance sans seconde à la froide réalité et, se tournant vers son interprète, émerveillé comme nous tous, il lui dit, très calme :

« Allez-y, ça n'est pas plus difficile que ça ! »

On recommença. Inutile de dire que nul acteur au monde, après cette démonstration par Courteline, *qui était le personnage même*, n'eût pu espérer satisfaire le père de *Boubouroche*. Mais le comédien du Vieux-Colombier, ému au delà de ce qui est raisonnable, se montra inférieur à ce qu'il avait été avant la leçon du maître. Courteline,

cette fois, ne dit mot ; il chuchota quelque chose à l'oreille de sa femme et, quelques secondes après, il s'éclipsait avec elle, disant à Copeau qu'il reviendrait un autre jour. On ne le revit jamais plus. Et *La peur des coups*, après quelques représentations, fut retirée de l'affiche.

Pour les trois ou quatre privilégiés qui comme moi assistèrent au spectacle de Courteline jouant *La peur des coups*, nul acteur ne pouvait songer à l'égaliser dans l'interprétation de ses pièces. Il eût fait fortune en s'interprétant lui-même. Mais la fortune était bien ce dont se souciait le moins le paisible manilleur de la place d'Anvers.



# 1914

TOURNÉE DU VIEUX-COLOMBIER EN ANGLETERRE : MANCHESTER, BIRMINGHAM, LIVERPOOL ; AU « HIS MAJESTY'S THEATRE » DE LONDRES ; DANS UN COUPE-GORGE DE PICCADILLY-CIRCUS — RÉENGAGEMENT A PARIS POUR 1914-1915 — GRAND 1<sup>er</sup> ROLE AUX VARIÉTÉS DE BÉZIERS : *La dame aux camélias*, *L'abbé Constantin*, *Le chemineau*, ETC. — AU CASINO DE FORGES-LES-EAUX : *Chonchette* AVEC JANE LORY — MOBILISATION GÉNÉRALE — LA GUERRE : PÉRÉGRINATIONS A VINCENNES, NANTES, LORIENT, BREST, VINCENNES ; RETOUR A LORIENT ; LE CAPITAINE ADDI ; EN POSITION DE BATTERIE SUR L'AISNE ; BRANCARDIER D'ARTILLERIE AVEC LES BRETONS BRETONNANTS ; L'AFFAIRE DE CROUY.

J'ai relaté en bloc, sans souci de chronologie rigoureuse, les circonstances de ma collaboration à la première saison du Vieux-Colombier. En réalité, ce que j'ai raconté s'est étalé du 22 octobre 1913 au 30 mai 1914, date de la clôture.

Il me reste à parler de la tournée que nous fîmes en Angleterre au mois de mars pour répondre à la demande de certains groupements francisants constitués chez nos voisins britanniques. Excursion trop hâtive alors qu'il eût fallu, quelques mois plus tard, transporter là-bas notre

succès de *La nuit des rois* qui fit écrire dans *L'Observer* à Harley Granville Barker, écrivain et acteur shakespearisant de marque : « J'ai été stupéfait de découvrir que les acteurs français rendent mieux Shakespeare que le font d'habitude les nôtres... »

Mais nous allions représenter *Barberine*, *L'avare*, *La jalousie du barbouillé*, *Le pain de ménage*, *L'amour médecin*, et il était au demeurant plus opportun de présenter ces ouvrages hautement estimables appartenant au répertoire français.

Départ joyeux ; dans le train qui nous emmenait à Calais avaient pris place avec nous les amis de Copeau, écrivains de la *Nouvelle revue française*, Gide, Schlumberger, d'autres encore, tel Georges Duhamel qui avec sa femme, l'exquise Albane, chantait gentiment les paroles de tous les hymnes nationaux, même de l'hymne japonais... qu'ils avaient appris je ne sais où.

Nous avons commencé par Manchester et Birmingham où l'on nous avait fait un accueil flatteur, empressé même, mais non enthousiaste. A Liverpool, nous jouâmes sur une scène mal équipée et les habitants ne s'étaient pas rués à nos spectacles ; en revanche, le public avait manifesté une compréhension et une chaleur très encourageantes. Au reste, nous avons été prévenus par Copeau que nous trouverions à Liverpool un milieu très amical et il nous avait conseillé d'emporter habits et robes de soirée afin de pouvoir répondre aux invitations éventuelles.

Le soir de la dernière représentation, nous fûmes tous invités à souper chez un richissime armateur ; parmi les invités, qui avaient tous assisté au spectacle, se trouvaient le consul de France, les consuls

d'Autriche-Hongrie et d'Italie, et d'autres personnalités parlant presque toutes un excellent français. Je me trouvais avec Jane Lory et Romain Bouquet à la même table que deux vieilles dames dont on aurait juré, tant elles s'exprimaient correctement et sans accent dans notre langue, que c'étaient d'authentiques Françaises. Or il n'y avait pas de sujettes d'Albion plus perfides qu'elles, puisqu'elles arrivaient à donner le change sur leur nationalité réelle, et en même temps plus sympathiques puisqu'elles adoraient notre pays où s'écoulait le meilleur de leur temps. Quant à notre littérature, elles la connaissaient à fond, et Lory, qui les poussait pour essayer de les faire dérailler, ne parvint point à ses fins.

La réception avait grande allure dans ces immenses salons un peu funèbres avec leurs colonnes alternées blanches et noires. Mais la gaieté était générale et nous nous efforcions de la maintenir avec brio pour laisser à nos hôtes et à leurs invités une opinion avantageuse du personnel du Vieux-Colombier. On pense bien que les écrivains français qui suivaient la tournée par sympathie ne furent pas les moins brillants causeurs. Il y eut là vraiment un moment exquis d'amitié franco-britannique.

La table désertée, nous nous amusions franchement dans un cercle au milieu duquel Valentine Tessier trônait rayonnante, lorsque le consul de France s'approcha : « Comme je vous envie », dit-il, « de mener cette vie libre et de faire acclamer partout les chefs-d'œuvre de l'esprit français ! C'est autrement agréable et intéressant que de noircir du papier tout le long du jour. Ah ! plaignez les tristes fonctionnaires attachés à leur rivage et

qui jamais ne connaîtront l'ivresse de vos randonnées et de vos victoires à travers le monde ! ». Les yeux de mes camarades s'étaient tournés vers moi. « Comment », dit Jane Lory, « mais l'état de fonctionnaire n'empêche rien. Celui-ci, qui était avec nous sur la scène tout à l'heure, est contrôleur des douanes en Indochine ». On juge de la stupeur de notre consul à qui je confirmai la chose.

La tournée prenait fin à Londres ; nous jouions à His Majesty's Theatre, scène très réputée de la capitale britannique où se produisaient alors les célèbres comédiens Berboom Tree et Helen Terry ; quand nous allâmes prendre possession de nos loges dans l'après-midi, nous eûmes la surprise émue de trouver dans chacune d'elles des fleurs que leur titulaire habituel y avait fait mettre pour le camarade français. Attention d'autant plus délicate qu'à aucun moment durant notre séjour à Londres, nous ne vîmes les acteurs anglais, bien qu'ils fussent venus dans la salle assister à nos représentations.

Armand Tallier et moi avions décidé de ne pas quitter Londres sans y avoir fait un bon dîner le dernier jour. Le Café de Paris nous sembla seul digne de traiter des convives de notre qualité, mais nous savions que ce serait cher, et, compte tenu de l'état de nos finances, nous crûmes prudent de ne pas convier à cette petite fête les camarades Tessier et Lory ainsi que nous en avions eu l'intention première. Nous fîmes bonne chère assez stupidement puisque nous nous retrouvions là surtout parmi les dîneurs britanniques venus se régaler de cuisine française. Il nous manqua beaucoup dans ce décor de luxe le piment des reparties spirituelles de nos amies comédiennes mais nous cessâmes de le regretter lorsque, l'heure de la représentation étant

venue, nous fîmes apporter l'addition. La « douloureuse » acquittée, il nous restait une dizaine de francs. De quoi aurions-nous eu l'air si nous avions dû, sous les yeux narquois du maître d'hôtel et réprobateurs des dîneurs britanniques, prier nos invitées de payer chacune leur écot ?

Après le spectacle, nous repassâmes par le « boarding-house » où Copeau nous avait retenu des chambres, afin de changer nos smokings pour des vêtements de ville, car nous devions prendre à Charing-Cross vers une heure du matin le train qui allait nous conduire à Folkestone. Nous fîmes si bien, Tallier et moi, que nous vîmes le train démarrer sous nos yeux ; forcés d'attendre qu'il fût 5 heures, nous repartîmes avec nos valises à la recherche d'un gîte. Il ne pouvait être question de déambuler par la froidure ; d'autre part, les hôtels à gros tarif nous étaient interdits. Nous finîmes par échouer dans un petit bar à enseigne française tout près de Piccadilly-Circus. Rue étroite et sinistre ; établissement malpropre et inquiétant. Nous étant fait servir un café, nous expliquâmes notre aventure et débattîmes le prix d'une chambre. Avec le pourboire, notre trésorerie allait se trouver à sec mais le moyen de faire autrement ? Le garçon nous fit monter au second étage ; par des couloirs compliqués et interminables qui sentaient le coupe-gorge, il nous installa dans une sorte de cabinet sordide éclairé à la bougie. Pas de serrure à la porte. Par précaution, nous dressâmes un barrage avec les chaises sur lesquelles nous avions placé nos valises en équilibre instable ; par précaution encore, nous nous étendîmes tout habillés, nos pardessus en guise de couvertures, et nous soufflâmes le luminaire, résignés gaiement à cette humiliante aventure. Nous avons fini par sommeiller quelque



peu lorsque vers quatre heures, patatras, les valises s'écroulèrent sous une poussée de la porte et nous entendîmes les pas de quelqu'un qui s'éloignait précipitamment dans le couloir. La bougie rallumée, la barricade fut aussitôt rétablie, mais il ne put être question de fermer l'œil ; nous quittâmes la maison borgne, sans demander d'explications, bien avant l'heure du train ; à Folkestone nous rejoignîmes le gros de la troupe qui avait paisiblement dormi à bord du petit paquebot ; aux questions qui nous furent posées sur les causes de notre retard, nous répondîmes par des mots évasifs qui en disaient long sur les ravages que deux jeunes Français bien balancés peuvent exercer parmi les Londoniennes de la gentry.

\* \* \*

Quand on approcha de la fin de la saison, Copeau m'interrogea sur mes intentions : « Vous avez fait un essai concluant. Etes-vous décidé à lâcher votre Indochine pour signer un engagement en bonne forme ? » Je répondis affirmativement, nous arrê tâmes les conditions et il fut convenu que l'on échangerait les signatures au retour d'une tournée que le Vieux-Colombier allait faire en Alsace-Lorraine après la clôture.

Quelques jours plus tard, j'appris que par mesure d'économie on avait doublé certains rôles afin d'emmener moins de personnel. J'étais de ceux qui se trouvaient ainsi éliminés ; je le regrettai à cause du but du voyage, mais d'autre part, je songeai aux préparatifs que j'avais à faire avant de me consacrer définitivement à la vie de théâtre pour laquelle je venais d'opter. En premier lieu, me constituer une garde-robe pour jouer le moderne. Jane

Lory était engagée pour les mois de juillet et d'août au Casino de Forges-les-Eaux en Normandie ; elle m'avait présenté à son directeur, nommé de Valmonca, lequel, sur sa recommandation, m'engagea comme grand premier rôle et metteur en scène. Appointements : 350 francs ! Je n'en revenais pas. J'allais cependant bientôt déchanter.

D'abord, il fallait partir tout de suite, pour jouer en premier lieu, sans Lory, à Béziers, où nous devions donner un mois de représentations aux Variétés. Je pressai donc le tailleur afin qu'il me livrât en temps utile les redingote, jaquette, pardessus, complets de divers genres qui me permettraient de faire bonne figure chez les Biterrois. Un choix de couvre-chef, un assortiment de chaussures et me voilà prêt.

La troupe arrivée à Béziers, après avoir fait choix d'un hôtel modeste, je me promenai sur les fameuses « allées » et notre affiche me mit dans une violente colère. J'y figurais avec la référence du Théâtre du Vaudeville. Je reprochai ce mensonge à de Valmonca : « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » répondit-il ; « le Vaudeville est un théâtre honorable — Pardon, le Vieux-Colombier aussi et au moins c'eût été exact — Possible mais personne ne connaît encore ce nouveau théâtre et j'avais cru vous être agréable ».

Avant même la clôture de la saison de Paris, j'avais commencé à apprendre mes rôles et l'on jugera de l'effort considérable qui m'incombait quand on saura que l'on devait donner trois pièces différentes par semaine durant un mois. Je jouai ainsi dans une même semaine *La dame aux camélias* (rôle du père Duval), *Les surprises du Divorce* et *L'abbé Constantin* (rôle de l'abbé). Ou bien *Le*

*premier mari de France* (une insanité écrite, si l'on peut dire, par de Valmonca lui-même), *Le Truc d'Arthur* et *Le chemineau* (rôle principal). Avec cela mes fonctions de metteur en scène m'obligeaient à une présence continuelle au théâtre et c'est la nuit seulement que je pouvais me consacrer à l'étude de mes textes abondants.

Comment ai-je pu aller jusqu'au bout de cette épreuve insensée, je me le demande encore en me rendant cette justice que je savais mieux mes rôles que mes partenaires réputés pourtant connaître leur répertoire.

Tristes partenaires dont j'ai oublié les patronymes sans éclat. En général illettrés, ils avaient de leur métier de comédien et du théâtre en général une conception sordide. Et il fallait voir les toilettes de ces dames, les élégances de ces messieurs : un décrochez-moi çà lamentable ! Flambant neuf, je faisais parmi eux figure de sociétaire de notre premier théâtre national.

J'avais particulièrement travaillé *Le chemineau* de Richepin et mon père, de passage à Béziers, vint sans me prévenir assister à la première représentation.

L'ensemble était satisfaisant parce que précisément la troupe, jouant des personnages rustiques, apparaissait mieux à son avantage. Au demeurant, je conservai de ce mois de labeur forcené un souvenir pénible. Le seul profit que je trouvai à cette ingrate besogne, laquelle nous valait du reste à tous l'applaudissement quotidien d'un public ignare, c'est un assouplissement, un entraînement qui faisaient défaut à l'amateur que j'avais été jusqu'alors.

Restaient deux mois à tirer à Forges-les-Eaux. Comme nous devons jouer là les mêmes pièces qu'à Béziers, plus quelques autres où Lory aurait à se produire en vedette, je pourrais souffler davantage. En effet, je réussis à me ménager quelques loisirs et je décidai Lory, comédienne, à chanter *Chonchette*, où elle fut éblouissante, tandis que je reprenais Saint-Guillaume que j'avais abordé à Hanoi.

Je demandai un jour à cette exquise camarade quel plaisir elle avait à faire du théâtre avec les invraisemblables acteurs de cette troupe misérable. Elle me répondit que cela lui permettait de prendre les eaux sans bourse délier, au contraire en faisant du bénéfice. Quant au Valmonca, elle me le laissait pour ce qu'il valait, c'est-à-dire pour moins que rien.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la mi-juillet. L'attentat de Sarajevo avait eu lieu, le feu couvait sous la cendre. Bientôt des rumeurs inquiétantes coururent dans la presse, la menace se précisa et dans les derniers jours du mois, il ne restait plus beaucoup d'espoir pour l'Europe d'échapper au cataclysme.

De Valmonca, prétendant que les baigneurs refaisaient leurs malles, nous réunit pour nous parler en ces termes : « Plusieurs des hommes, dit-il, vont sans doute être appelés à rejoindre leur régiment. Je vous rendrai la liberté le 31 après la représentation. Nous considérerons les contrats comme annulés pour cas de force majeure. Quant au mois de juillet, comme je n'ai fait que de maigres recettes, je ne pourrai vous payer que la moitié de vos cachets. Croyez que je suis le premier désolé d'en arriver là ». Je demandai au nom de tous les artistes un délai de deux heures pour dire

si nous étions d'accord. Mais l'astucieux bonhomme avait déjà obtenu de chacun en particulier son acquiescement ; seul je n'avais pas été consulté individuellement. Je revins donc pour apporter l'acceptation générale non sans ajouter qu'il serait honnête de délivrer à chacun une reconnaissance de dette pour le surplus. Mais va-t-en voir s'ils viennent ! De tels individus, qui déshonorent la profession de directeur, provoqueraient plutôt des guerres pour se dérober à l'exécution de leurs engagements. Quant aux gens de théâtre de la catégorie inférieure, ils sont toujours de bonne composition lorsqu'ils ont affaire à des combinards de cette espèce, car ils craignent de se les aliéner et savent bien que des directeurs dignes de ce nom n'accepteraient jamais de les engager.

Quoi qu'il en soit, nous jouâmes encore deux fois devant des salles assez bien garnies. Et l'on se sépara le 1<sup>er</sup> août, moins tristes de se quitter que des sombres perspectives qui s'ouvraient pour le pays.

\* \* \*

La mobilisation générale ! Les cloches sonnent lugubrement dans toutes les campagnes françaises. On se refuse à croire cependant que l'irréparable s'accomplira.

Je règle mes affaires à Forges et je prends un train réservé strictement à ceux qui comme moi se rendent à Paris pour répondre à l'appel du pays. A mon livret militaire j'ai trouvé épinglé un ordre de mobilisation me prescrivant de rejoindre le 13<sup>e</sup> régiment d'artillerie à Vincennes. Dans le train qui mettra 12 heures pour nous conduire à destination, un monsieur qui paraît bien renseigné me dit : « Votre ordre de mobilisation est périmé depuis très

longtemps. Vous n'êtes pas en règle avec la gendarmerie». Je dois reconnaître que si j'ai fait ma déclaration régulière au départ de l'Indochine, j'ai négligé de faire viser mon livret par la maréchaussée française. Mais bah ! non verrons bien.

A Vincennes, le lendemain matin, premier jour de la mobilisation, longue attente devant les grilles du quartier d'artillerie. C'est décidément la guerre; tout le monde est du reste froidement résolu et l'on vient au grand rendez-vous national sans crainte comme sans forfanterie. Aussi ne comprenons-nous pas, dans le groupe où nous échangeons paisiblement des impressions, l'attitude d'un officier de cavalerie qui, sortant du quartier l'air furieux, vient à moi — ma tête ne lui revient-elle point ? — et tout de suite se met à crier : « Vous avez beau me regarder ; il va falloir *maintenant* (?) marcher et obéir ; on va vous apprendre votre devoir à vous et aux autres ». Il s'éloigne à grandes enjambées après nous avoir tous foudroyés du regard. Personne n'a bronché, d'autant que nous sommes encore des « civils », la plupart avec leur femme éplorée, et que nous ne relevons point jusqu'à présent de la discipline. Aussi, quand l'officier furibond a disparu, un éclat de rire général traduit-il notre stupeur devant un pareil manque de sang-froid. Et quelqu'un reflète l'impression de tous en disant : « S'il veut courir à cette allure, celui-là, il n'ira pas loin sans être essoufflé ».

Enfin, je suis admis à pénétrer dans le quartier. On m'y confirme le renseignement du voyageur : « Votre fascicule est sans valeur et vous ne figurez pas sur les contrôles du 13<sup>e</sup> régiment — Alors, que dois-je faire ? — Voyez la gendarmerie ». La gendarmerie des Minimes me renvoie au bureau de recrutement de la Porte de Versailles. Entre temps

je passe au ministère des Finances pour percevoir mes appointements de congé du mois de juillet. Je remonte l'avenue de l'Opéra avec, en poche, les 233 fr. 33 que m'octroie le budget général de l'Indochine. Sans doute ai-je été suivi depuis le guichet du payeur car je suis brutalement heurté à gauche par un butor ; je me retourne pour invectiver contre lui... il est déjà loin. Je comprends ce qui s'est passé lorsqu'au restaurant je veux consulter mon livret militaire. Plus de livret. Il est probable qu'au moment même où j'étais brutalisé à gauche, un acolyte me soulageait à droite de mon portefeuille.... Du moins l'escroc se saisissait-il avec dextérité de ce qu'il croyait être ma fortune. Il avait pris mon livret militaire ! Cette circonstance compliqua les choses ; j'étais maintenant sans papiers ; à la porte de Versailles, un très aimable adjudant, admirable de calme au centre d'un incroyable désordre, me dit : « Mais si vous êtes en congé de convalescence comme fonctionnaire, vous n'êtes donc pas tenu de rallier sur-le-champ. Voyez d'abord votre administration ». J'insistai pour être incorporé n'importe où. « Sans papiers je ne peux que vous diriger sur votre bureau de recrutement qui statuera ». Je fus ainsi dirigé sur Nantes, ce qui me permit de faire mes adieux à ma famille. Nantes me proposa d'être versé à un régiment quelconque d'artillerie coloniale, à mon choix. Je choisis le 1<sup>er</sup> et fus envoyé à Lorient où je revêtis l'uniforme le 11 août. Des semaines passèrent, de nouvelles batteries partaient successivement vers le front qu'on formait de préférence avec des hommes bien instruits sur le 75 ; or je n'avais pratiqué, et encore si peu, que le 80 de montagne, engin ridicule à côté de la merveilleuse invention de S<sup>te</sup>-Claire-Deville ; bref, on ne me jugeait sans doute pas

même capable de faire un pourvoyeur et je demeurais là à me morfondre en accomplissant les habituelles corvées de quartier. J'appris qu'à Brest une de nos batteries, prête à rallier le front, réclamait en complément d'effectif quelques sous-officiers et brigadiers plus un infirmier et un brancardier ; je courus m'inscrire au bureau ; il ne restait plus à pourvoir que l'emploi de brancardier, le seul compatible avec mon grade de 2<sup>e</sup> canonnier-servant ; je me déclarai volontaire.

Dirigé sur Brest, notre petit détachement fit gaillardement à pied la route jusqu'à Saint-Renan où la batterie se trouvait cantonnée. Rien que des réservistes, à l'exception de quelques sous-officiers ; mes camarades, des Bretons bretonnants pour la plupart et dont quelques-uns seulement étaient capables de s'exprimer en bon français ; des cultivateurs, en majorité de bons gros gars lourds, mais solides, calmes, peu faits sans doute pour les assauts irrésistibles mais qui sauraient dans la défensive tenir sans broncher sous un déluge de projectiles. L'admirable courage passif des Bretons qui fit qu'on recourût à eux un peu plus souvent qu'à leur tour lorsqu'il s'agissait de « tenir », précisément dans des coins où il importait, sans gloire, de ne pas céder de terrain.

Le 1<sup>er</sup> septembre, on nous dirigea sur Noisy-le-Sec et Pantin où nous arrivâmes le 4!!! on nous emmena ensuite à Vincennes et le hasard voulut que nous fussions logés précisément au quartier du 13<sup>e</sup> Régiment, lequel quartier avait bien entendu été vidé de ses effectifs. Notre 41<sup>e</sup> batterie (avec la 42<sup>e</sup> du même groupe) était affectée à la défense du camp retranché. On nous fit faire des mises en batterie dans la banlieue Est durant que se déroulait la bataille de la Marne. Galliéni avait fait



afficher sa magnifique déclaration en style lapidaire où il se disait résolu à défendre Paris jusqu'au bout. Le gouvernement de Poincaré et le Parlement avaient fui vers Bordeaux bien avant que le danger pressant ne justifîât cette précaution. Cet exode avait du reste soulagé la population parisienne car on n'attendait rien de bon (déjà !) des politiciens rassemblés.

Le 11, nous vîmes arriver à Vincennes une partie des nombreux prisonniers faits au début de la grande bataille, notamment 3 à 400 docteurs, infirmiers, brancardiers et diaconesses tous arborant la Croix Rouge et qui étaient accusés d'avoir achevé nos blessés et nos malades laissés sur place lors de la retraite après Charleroi. Défilé impressionnant dans un silence de mort de ces vaincus arrogants que l'on interna au château illustre.

Le lendemain, on fit aligner notre groupe dans la grande cour du quartier avec tout notre matériel, comme prêts à partir pour la bataille. O surprise ! nous vîmes entrer et se disposer devant notre formation un groupe du 26<sup>e</sup> régiment d'artillerie qui revenait de la Marne. Les chevaux portaient tous, attachés aux harnais et aux brides, les petits drapeaux en papier de la victoire déjà acquise en puissance.

Seulement, le groupe n'avait plus que ses avant-trains ; les canons avaient été enlevés ou détruits par les Allemands. On vit alors cette chose énorme : notre capitaine, un officier d'active qui venait d'être substitué à notre capitaine réserviste de Saint-Renan, s'avança, arracha quelques-uns des petits drapeaux et cria au capitaine de la batterie qui nous faisait face : « Vous êtes des lâches d'avoir laissé prendre votre matériel » ; puis se tournant vers nous « Je regrette que nous ayons reçu l'ordre

de remettre nos pièces à ces poules mouillées ; j'espère qu'on nous en donnera d'autres sans tarder et que nous saurons nous en servir mieux qu'eux. Il est certain que dans cette guerre nous y passerons tous mais il faut, avant que la batterie soit détruite, qu'elle ait détruit plusieurs fois son équivalent d'ennemis. Je suis venu du Maroc pour me battre. Nous nous battons. L'ennemi démolira peut-être nos canons ; du moins il ne nous les prendra qu'en faisant de nous des cadavres ».

Le capitaine d'en face avait blêmi sous l'outrage. Il répondit, lorsque notre chef eut terminé sa harangue : « Vous parlez, capitaine, sans savoir ce qui s'est passé et je ne vous reconnais pas le droit de nous juger. En tout cas, je retiens l'incident pour la suite qu'il pourra comporter plus tard du point de vue de la discipline militaire et à titre personnel » (1).

Quoi qu'il en soit, privés de notre beau matériel tout neuf, on nous fit tous embarquer à la gare des Batignolles le 1<sup>er</sup> octobre pour retourner à Lorient en chercher d'autre. Là, on nous donna un nouveau capitaine de l'active, le capitaine Addi. Des permissions de trois jours avaient été accordées à la moitié au moins de notre effectif ; beaucoup des hommes revinrent après le délai imparti. Quand tous furent rentrés, le capitaine réunit les coupables : « Vous savez que vous êtes revenus en retard et cela est grave en temps de guerre. Je comprends

---

(1) La suite ? Nous apprimes après quelques mois que les deux capitaines avaient été tués ; le nôtre quitta la batterie aussitôt après cette algarade, à la grande satisfaction, faut-il le dire, de nos Bretons mariés et pères de famille que l'annonce de leur trépas certain n'avait point disposés en faveur de ce foudre de guerre. Pour la seconde fois, je voyais un officier de l'active, sans doute plein de courage et de foi patriotique, commettre une erreur grossière de psychologie vis-à-vis de l'homme de troupe.

ce qui s'est passé. Vous êtes allés embrasser les vôtres, et puis, au moment de repartir pour longtemps, vous vous êtes attendris, la femme, les petits enfants... bref vous avez oublié l'heure. C'est bien cela ? » Les bons gars comprirent vaguement que le capitaine se mettait à leur portée et passerait l'éponge : « Oui mon capitaine », répondirent-ils en confiance et d'une seule voix. « Eh bien, puisque nous sommes d'accord, vous ferez tous 8 jours de prison afin d'apprendre que la discipline dans les circonstances présentes passe avant tout le reste ».

Excellent capitaine Addi. Sa déception fut vive quand il sut qu'il ne restait plus de 75 et que nous devrions nous rendre au front des armées avec des vieux 95 de rebut. Même qualité d'obus avec plus de puissance, mais tir lent et imprécis à cause de l'usure des pièces. Le 23 octobre nous reçûmes ce matériel respectable, on instruisit rapidement le personnel et le 12 novembre nous goûtâmes de nouveau l'agrément des voyages interminables du temps de guerre dans les wagons à bestiaux.

Après un arrêt au Bourget, nous aboutîmes à Pierrefonds dans l'Oise. Nous admirons en passant le fameux château. Finalement nous allons cantonner le lendemain dans l'usine de produits chimiques de Berneuil-sur-Aisne. C'est là que notre groupe va installer pour des mois son échelon (le gîte du commandant, les bureaux, les chevaux et leurs conducteurs, les avant-trains et les caissons de munitions) (1).

En arrivant à Berneuil, le maréchal-des-logis-chef, installé sommairement dans une ferme, s'était

---

(1) Berneuil-sur-Aisne est à quelques kilomètres de Re-thondes, là où devait être signé l'armistice en 1918... (et en 1940. hélas !)

mis à ses écritures mais il faisait froid et me voyant inactif il me demanda de lui faire du feu. Avec quel combustible ? Il y avait dans la cour un assez gros tronc d'arbre abattu ; je me procurai une hache et me mis en devoir de détacher quelques copeaux pour le poêle du chef. Seulement je manquais totalement d'expérience comme bûcheron et le duel avec la bille de bois n'était pas à mon avantage. Un grand gaillard de conducteur me considérait narquoisement et ricanait au spectacle de ma maladresse. « Tu peux rire » dis-je « mais je défie bien qui que ce soit de faire mieux que moi. En Bretagne, j'aurais déjà fini mais les bois de cette région sont bien connus pour leur dureté ; il faut des outils spéciaux ». L'homme ne me répondit pas ; il vint brusquement à moi, m'arracha la hache des mains et en quelques minutes il débita, avec une merveilleuse aisance, le tronc récalcitrant. Puis, rejetant la hache d'un geste de souverain mépris, il déclara : « Les bois durs, ça me connaît ! » Je répondis : « C'est bien pour ça que je te les ai laissés. Merci, vieux ! » Là-dessus, le conducteur furieux allait reprendre la hache dans l'intention de me fendre en deux lorsque le chef, qui avait suivi la scène de l'intérieur, se montra avec bonhomie pour empêcher le meurtre. « Chacun son métier » dit-il, « l'un parle, l'autre cogne. Et moi je vais pouvoir écrire grâce à vous deux. C'est de la bonne collaboration ».

Le 17 octobre, les deux batteries se mettent en route pour aller occuper leurs emplacements de combat à quatre kilomètres de là. Dans l'ignorance où nous sommes tous, officiers et troupe, des conditions nouvelles de la guerre de positions, nous baissons le ton des conversations au fur et à mesure que nous nous éloignons de Berneuil. Le temps est

brumeux, il pleut presque sans arrêt, mais nous croyons que l'ennemi peut nous apercevoir, même nous entendre, et nous nous attendons à des rafales de mitraille. Or, de là où nous sommes, il faudrait marcher durant six kilomètres en ligne droite pour trouver le premier ouvrage allemand et un repli de terrain nous dissimule. Mais nous ne le savons pas ; aussi le travail se fait-il par ordres chuchotés dans un silence exemplaire. Le piétinement de tous ces hommes et des chevaux autour des pièces qu'on va placer approximativement aux endroits convenables, en attendant de les enterrer et de construire des abris, a transformé le terrain en un lac de boue. Quand, les avant-trains repartis pour Berneuil, l'infirmier Duvergé, qui a pris dans un caisson le matériel de couchage sommaire du capitaine, lui demande où il s'installera pour la nuit, notre chef, jetant un regard rapide autour de lui, désigne l'endroit le plus fangeux et dit simplement : « Là ! » Du coup, tous ceux qui s'inquiétaient d'avoir à passer la nuit dans la boue et sous la pluie, au milieu de ces terres à betteraves gluantes, comprennent que c'est fini de rire, et qu'il ne servirait à rien de se lamenter. C'est ainsi que le capitaine Addi deviendra le maître respecté de la batterie ; ces paysans grossiers, qui n'aiment pas les phrases, seront dirigés dans la bonne voie au moyen de quelques monosyllabes. A ces cœurs simples, la vertu de l'exemple parlera éloquemment. Nous sommes tombés sur un officier rude, exigeant, pour qui rien ne compte hors l'accomplissement strict du devoir.

On a installé le poste de secours médical à 200 mètres en retrait de la batterie, pas très loin de la ferme de la Faloise qui domine la position et à cause de cela sera souvent bombardée.

Les canons en place, on a fait un premier tir de réglage. Les jours passent ensuite dans le calme ; tout s'organise. Les canons sont maintenant terrés et demeurent muets autant pour ne pas révéler leur emplacement qu'afin de ménager les munitions dont la Marne a fait une consommation énorme par rapport aux maigres stocks d'avant-guerre. Ceux d'en face, au surplus, se trouvent dans les mêmes dispositions à l'économie. Avec l'infirmier Duvergé, le seul « colonial » de l'active qui soit parmi nous, bigor à 14 ans de services, nous mettons ce calme à profit pour aller nous promener dans les tranchées de première ligne : les biffins nous font d'abord bon accueil, un peu étonnés qu'on vienne entendre siffler les balles quand on peut s'en dispenser ; un peu plus tard, on commence à nous suspecter, depuis qu'un Allemand a, dit-on, été arrêté, revêtu d'un uniforme de capitaine d'Etat-major français, inspectant toutes nos positions. Au surplus, ces promenades ne nous apprennent plus rien ; nous savons qu'à notre gauche il y a Tracy-le-Val, et Tracy-le-Mont, devant nous Moulins-sous-Touvent ; à droite c'est la direction d'Autrèches.

\* \* \*

Nous sommes ici au cœur de la région décrite en 1913 par Léon Daudet dans son livre prophétique *L'avant-guerre*. Beaucoup de domaines cultivant la betterave à sucre étaient exploités par des Allemands ; dans certains bâtiments rustiques, des plates-formes bétonnées avaient été construites sous prétexte de supporter des machines industrielles, en réalité pour recevoir des canons lourds. A Berneuil même, l'usine à produits chimiques appartenait aux Allemands ; dans l'une des pièces de la maison du directeur, au-dessus de la cheminée,

le portrait peint de Guillaume II demeure marouflé ; les dortoirs où couchent à présent nos conducteurs étaient utilisés naguère par les ouvriers d'outre-Rhin. Du reste, aucun bombardement n'atteindra l'usine tant que les Allemands auront l'espoir de conquérir la région.

Et voici l'hiver avec toute sa rigueur, sévère au colonial que je suis. Mais il est acquis aujourd'hui que les coloniaux se sont admirablement adaptés à l'inconfort, aux intempéries, à la froidure. Des anémiés, des fumeurs d'opium qui paraissaient ne pouvoir offrir aucune résistance se sont régénérés et la rude vie au grand air avec une alimentation rationnelle en a fait de tout autres hommes.

\* \* \*

Le 23 décembre, le papa Joffre fait déclencher sur notre front le bombardement général des lignes ennemies dont la riposte est nulle. Ce n'est de notre part qu'une feinte car après la trêve de Noël, les troupes à notre droite attaquent la cote 132 au Nord-Est de Soissons. Une vigoureuse contre-offensive des Allemands chasse les Français des hauteurs de la rive droite de l'Aisne ; l'action se prolonge jusqu'à la mi-janvier et force est à nos poilus de repasser la rivière. C'est ce que l'on appelle l'affaire de Crouy.

A ce moment critique notre groupe avait été appelé en renfort, avec d'autres unités.

Par une nuit glaciale, sur des routes rendues dangereuses par le verglas, nous allâmes nous installer à Saint Pierre-de-l'Aigle. Quand le danger fut conjuré, on nous renvoya à notre point de départ, désolés de quitter cette forte position dans un site d'une beauté sévère. Et nous terminâmes le premier millésime de guerre à la Faloise.

# 1915

COHABITATION AVEC LES RATS — LES PREMIERS TUÉS :  
RATHOUIT ET LAMEULE — DUEL D'ARTILLERIE : DES  
150 VENUS D'EN FACE ET QUI N'ÉCLATENT PAS — L'AF-  
FAIRE DE MOULINS-SOUS-TOUVENT — CALME SOUS  
LE BOMBARDEMENT, LE CAPITAINE ADDI EXAMINE LES  
TROUS D'OBUS AVANT QUE N'AGISSENT LES PROSPEC-  
TEURS D'ALUMINIUM — REMISE EN MARCHÉ DE L'USINE  
CHIMIQUE DE BERNEUIL ; MÉCONTENTEMENT DE L'EN-  
NEMI ; SEMONCE SIGNIFICATIVE A L'AIDE DE TERRI-  
FIANTS 420 — ARRIVÉE DE RENFORTS : UN INDOCHI-  
NOIS CONSACRÉ : DEJEAN ! ET UN FUTUR INDOCHINOIS :  
LOUPPE — DEJEAN, PROFESSEUR D'ÉCHECS, BIENFAI-  
TEUR DU POSTE DE SECOURS — CORRESPONDANCE  
AVEC LES ACTRICES DU VIEUX-COLOMBIER —  
ÉCHANGE ÉPISTOLAIRE DE CONSIDÉRATIONS ENTRE  
COPEAU, JOUVET ET L'AUTEUR AU SUJET DE L'AVENIR  
DU THÉÂTRE — DISCUSSIONS D'ORDRE POLITIQUE  
AVEC LES BRETONS.

Mois de janvier calme. Le 1<sup>er</sup> février, je passe infirmier pour remplacer Duvergé qui devient brigadier de la même arme pacifique.

La monotonie des jours est coupée de petites alertes qui intéressent les premières lignes d'infanterie et ne nécessitent pas notre intervention tonnante.



Nous avons installé notre poste de secours aussi douillettement que possible en en tapissant les parois d'épis de blé; nous avons prétendu adoucir avec d'autres épis la rudesse de notre bat-flanc grossièrement fait de branchages. Sotte idée qui nous valut d'être bientôt envahis par les rats lesquels se poursuivaient en sarabande toute la nuit, instaurant des galopades sur nos visages. Il fallut détruire notre tapisserie alimentaire et chercher autre chose pour réchauffer notre abri. Mes Bretons installèrent un foyer où de grosses bûches se consumèrent en permanence; pour éviter que la fumée ne nous trahit, on installa un système de tuyauterie qui la conduisait jusqu'à un repli de terrain où elle échappait aux vues. Le capitaine Addi reconnut que nous avions pris des précautions suffisantes et il lui arriva, les jours où le gel était plus sévère, de désertir sa popote où l'on ne pouvait allumer de feu, et de venir déjeuner chez nous avec ses lieutenants. Mais quand il s'aperçut que brancardiers et infirmiers sortaient du poste par discrétion pour les laisser déjeuner plus à l'aise, le capitaine mit fin à ces visites intéressées, au grand déplaisir des lieutenants qui n'avaient, eux, aucun scrupule à nous déposséder de notre logis.

Le 18 avril, branle-bas de combat. Nous soutenons une action réussie qui se déroule dans les bois de Saint-Mard. L'infanterie ennemie est mise dans l'impossibilité de déboucher.

Le calme renaît jusqu'au 1<sup>er</sup> juin. Ce jour-là l'artillerie allemande devient fort active et tire avec de grosses pièces. C'est notre batterie sœur, la 42<sup>e</sup>, en position plus à l'Est vers Attichy, qui écope la première: d'abord 4 blessés par un même

obus de 150 ; un peu plus tard le canonnier Rathouit, première victime du groupe, est tué par un autre 150.

Le lendemain, deux autres blessés à la même 42°.

Le 5, c'est au tour de la 41° de payer son tribut. Quand j'étais brancardier je faisais équipe avec Lameule, un brave maçon du Morbihan, et les camarades nous traitaient plaisamment d'embusqués. Et c'est précisément Lameule qui devait succomber le premier, oh, bien obscurément. Nous étions allés chercher la soupe comme tous les jours dans le petit ravin où le « cuistot » dissimulait ses marmites et, comme les artilleurs d'en face paraissaient nerveux, nous ne nous étions pas attardés, à l'exception de Lameule demeuré à bavarder avec un pays. On retrouva le malheureux garçon dans un sous-bois avec une balle de shrapnell dans l'œil droit ; il avait été atteint en revenant au poste de secours.

L'après-midi, tir de préparation pour démolir les tranchées ennemies, en collaboration avec les 105 et 155. Nous continuons toute la nuit aidés par le 75. Le 6 à 5 heures le bombardement devient général. A 8 heures nos fantassins sortent des tranchées ; nous ne cessons de tirer toute la journée pour appuyer la progression. De temps en temps je vais faire une tournée à l'emplacement de batterie pour voir si l'on n'a pas besoin de nos soins. Je regarde les pièces tirer et allant de l'une à l'autre je mets le feu plusieurs fois en dilettante pour m'attester à moi-même que je suis un artilleur authentique malgré la croix rouge de mon brassard.

Il me semble qu'ainsi je venge un peu le bon Mathurin et que « mes » obus feront des ravages dans les creutes occupées par les Teutons.

Lameule, humble ouvrier maçon qui s'était marié trois mois avant la mobilisation, n'avait cessé depuis le premier jour de gémir en se demandant à quoi rimaient ces conflagrations qui ne tenaient pas compte de la lune de miel des pauvres bougres. Je ne sais s'il dormait beaucoup ; son esprit simpliste faisait un effort constant pour arriver à comprendre le pourquoi des choses ; aux heures de veille, nous l'entendions vingt fois par jour s'exclamer : « Mais quand ça finira-t-il ? — Ça ne finira jamais », lui répondait sans rire Laurent, le brigadier-brancardier — « Si bien ! » reprenait Lameule, « ça finira quand je serai mort. » Il ne se doutait pas, cependant, qu'il était celui d'entre nous pour qui cette longue guerre à ses débuts serait le plus brève.

Le soir seulement un fourgon apporta un cercueil, du reste trop court, dans lequel je « forçai » littéralement le vieux camarade, en présence du capitaine qui, seul officier, s'était dérangé pour assister à la mise en bière. Et le funèbre colis repartit pour l'échelon de Berneuil sans qu'aucun de nous, retenu par la bataille, pût l'accompagner.

Durant plusieurs jours la violence du feu ne cessa pas. Des avions allemands nous survolèrent pour repérer les batteries. Presqu'aussitôt notre poste de secours fut ébranlé par trois secousses violentes sans explosion. Trois coups longs sans doute car ce fut ensuite, à la bonne distance mais trop à droite de la batterie, une dégelée de gros obus. Nous sortîmes alors à quelques-uns pour chercher à savoir ce que signifiaient ces secousses de tout à l'heure. C'étaient bien des coups longs (pour la batterie) et de 150 encore, tous les trois groupés presque à se toucher sur la couche de terre

qui recouvrait notre poste. Aucun n'avait éclaté, et c'est à cette circonstance miraculeuse que la batterie dut de conserver son personnel médical subalterne.

Dans la suite nous avons songé bien souvent au quatrième obus qui arriverait un jour pour faire sauter les trois autres ! Mais cette émotion et ce... désagrément nous furent épargnés.

\* \* \*

Les évènements dont je parle sont relatés en gros dans l'histoire de la guerre et le communiqué cita durant plusieurs jours les noms de Moulins-sous-Touvent et du plateau de Quennevières. Opérations localisées qui n'entraînèrent aucune conséquence appréciable encore que nous ayons vu défilier plusieurs centaines de prisonniers.

Tout se tassa une fois de plus ; de temps à autre, tirs de destruction réciproques. Chaque fois que nous étions arrosés par l'adversaire, tout le monde devait rentrer dans les abris ; le capitaine Addi sortait de son P. C., allait voir si chacun s'était abrité, puis il parcourait le bled précisément dans la zone où tombaient les projectiles ; allant d'un trou à l'autre et prenant des mesures avec une petite baguette, il inscrivait des chiffres sur un carnet, aussi calme que si le seul risque avait été de recevoir des feuilles mortes sur son képi. Le capitaine cherchait à déterminer par les caractéristiques du cratère et surtout la position des obus non éclatés, l'ampleur de leur trajectoire et par conséquent l'emplacement des canons ennemis.

Je lui dis un jour que nous ne comprenions pas pourquoi il s'exposait ainsi alors qu'aux heures

d'accalmie, il pouvait faire aussi utilement ses constatations. « Ce serait vrai », me répondit-il, « si le dernier des garçons de ferme ne s'était pas transformé en fondeur de bagues. Au début, quand je visitais les trous après les bombardements, ils étaient bouleversés par les prospecteurs d'aluminium et je ne pouvais plus rien faire d'utile. »

\* \* \*

Le commandement français ayant eu l'idée de remettre en marche certains ateliers de l'usine de Berneuil, cela ne fut pas du goût de nos adversaires. Cette colonne de fumée qui montait de la grande cheminée intacte leur sembla sans doute un défi ; pour nous rappeler au sentiment des convenances, ils nous donnèrent un avertissement non équivoque et dont je frémis encore.

Un beau matin que, par un temps radieux, je me trouvais à Berneuil fumant une bonne pipe devant le local de l'infirmerie, on entendit soudain un vacarme effrayant égal à celui d'au moins 12 locomotives s'avançant par saccades en crachant du feu ; puis une secousse terrible nous jeta à terre, Duvergé et moi. A moins de 100 mètres de l'infirmerie, un immense cratère s'était formé dans un champ ; très longtemps après l'explosion épouvantable, des morceaux de métal énormes, des pierres, des paquets de boue retombèrent autour de nous. Si c'est l'usine qui était visée, le coup était trop court de 400 mètres. Pas de second projectile. Un peu rassurés, nous allâmes voir le trou de plus près. Des officiers arrivèrent en hâte car toute la région avait été mise en émoi par la formidable détonation ; les experts se prononcèrent. C'était une dragée de 420 !

Le lendemain, la fumée sortait encore de la cheminée ; deux nouveaux obus tombèrent, plus rapprochés de l'usine, à une heure d'intervalle. Le troisième jour, trois coups, plus près du but encore ; l'un des obus explosa au milieu de l'Aisne, soulevant une énorme gerbe liquide et massacrant des centaines de poissons que les poilus allèrent ramasser imprudemment.

Le quatrième jour, la grosse pièce ne tira pas... parce que la fumée avait cessé de narguer l'ennemi de son panache. Cette fois, inmanquablement, les coups eussent été au but. Les obus des derniers jours, je les avais entendus passer de la position de batterie ; c'était vraiment quelque chose de terrifiant ; beaucoup d'hommes prétendaient voir les gros projectiles glisser dans l'espace... Je n'ai jamais su si ce n'était pas une vantardise...

\* \* \*

A la fin de 1915, il nous arriva de nouveaux hommes pour remplacer les tués, blessés et les quelques évacués pour maladie.

Arrivant un soir à Berneuil où mon service m'appelait souvent, je fus prévenu que parmi les nouveaux il y avait un « bonhomme » de l'Indochine ; je me mis à sa recherche et après pas mal d'allées et venues, je finis par découvrir, dans la paille où il dormait, un grand escogriffe répondant au nom de Dejean. Le Dejean des Douanes et Régies que j'avais connu au bureau B à Haiphong en 1899, revu à la frontière de Chine en 1901, puis en congé à Paris en 1903, sur les salines de Cua-tung en 1906, à Saïgon en 1908 ! Dejean, originaire de la Martinique, avait permuté avec un contrôleur des

contributions directes de cette Antille afin de résider de nouveau dans son pays natal. Dispensé de tout service militaire de par son origine, il ne s'était pas moins engagé pour la durée de la guerre, avait choisi l'artillerie coloniale, et le hasard voulait qu'il vint précisément échouer dans la même batterie que moi.

Dans le même convoi était arrivé un nommé Louppe, fils d'un député du Finistère, destiné à devenir aussi Indochinois, car il fut nommé après la guerre dans la garde indigène qui le considère encore aujourd'hui comme son ornement le plus pittoresque.

Quel plaisir pour moi de retrouver Dejean ! Désigné comme téléphoniste, il alla s'installer à la position de batterie et nous eûmes tout loisir de nous remémorer la colonie et nos souvenirs communs. Ce précieux grand diable m'enseigna par surcroît le noble jeu des échecs ; je fis à mon tour des adeptes parmi les brancardiens ; mes paysans illettrés du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord avaient d'abord renâclé devant les subtilités de la science échiquéenne, mais dès qu'ils eurent saisi la marche du jeu, ils se défendirent fort bien, souvent en attaquant, selon les meilleurs enseignements de la stratégie : le poste de secours se trouva ainsi transformé en académie où trois et quatre échiquiers étaient en action à la fois des heures durant. Et je prétends que pour les joueurs d'échecs la guerre fut raccourcie d'un tiers au moins de sa durée. Je rends grâce à Dejean mon bon maître qui nous apporta cet inestimable bienfait.

Les échecs avaient ralenti ma ferveur épistolaire ; cependant je ne cessai à aucun moment de me tenir en contact avec les amis du Vieux-Colombier. Nos charmantes camarades Albane, Bing,

Lory et Tessier s'étaient donné le mot pour envoyer à tour de rôle, à tous les mobilisés du théâtre, des nouvelles des uns et des autres. Ces femmes d'esprit nous expédiaient ainsi des gazettes fort agréables qui nous arrachaient à l'existence par trop animale imposée par les circonstances. Je répondais pour ma part régulièrement afin de les encourager à persister, ce qu'elles firent du reste sans défaillance jusqu'à la victoire.

\* \* \*

Je recevais au front avec le retard d'usage, mais une régularité louable que favorisait la stabilité des unités, mes journaux habituels *L'action française* et *Comoedia*. Dejean me passait *L'homme libre* ou Clemenceau, pas encore enchaîné, secouait les puces à Poincaré et aux gouvernements successifs. Malgré la longueur des jours sans action guerrière immédiate, nous réussissions, échecs aidant, à ne pas nous trouver trop à plaindre.

Un nouvel élément de patience devait résulter pour moi de l'échange de vues qui s'instaura avec Copeau et Jovet au sujet de l'avenir du Vieux-Colombier. Copeau m'écrivit d'abord pour me demander de lui confirmer qu'à la démobilisation je demeurerais fidèle à la troupe où, déclarait-il avec trop de bienveillance, j'avais très bien tenu ma place. Quand je lui eus donné l'assurance qu'il désirait recevoir, Copeau s'ouvrit à moi des projets d'organisation nouvelle qu'il avait formés et pour l'exécution desquels il comptait sur ma collaboration personnelle. Je répondis que j'étais prêt à consacrer à la maison tout mon dévouement, mais tantôt je me récusais, sans fausse modestie, pour assumer certaines responsabilités à mon jugement



trop lourdes, tantôt je soulevais des objections, mesurées mais fermes, sur des points de l'organisation qui me paraissaient sujets à revision.

Une correspondance très suivie s'était ainsi engagée ; l'ensemble des lettres de Copeau formait comme l'exposé doctrinal de la mystique du Vieux-Colombier futur. Cet échange de vues à deux ayant été communiqué par Copeau à Jouvét au cours d'une permission de celui-ci, le tournoi épistolaire s'accrut d'un troisième champion. Jouvét avait été chargé par Copeau de réfuter certaines de mes opinions ; il le fit avec sa merveilleuse subtilité d'esprit dans la forme familière savoureuse qui lui est personnelle. Copeau, au contraire, conservait sa sévérité coutumière, mais aussi le tour impeccable de son style si clair et si élégant qui fait de lui l'un des plus purs écrivains de notre pays. Pour l'histoire du théâtre en France, ces discours conjugués de Copeau et de Jouvét présenteraient un intérêt de premier ordre et leur réunion prendrait l'importance d'un gros volume. Dans un livre consacré en principe aux choses d'Indochine, je ne saurais, étant déjà éloigné depuis longtemps par les circonstances de mon habitat normal, entreprendre de résumer des documents qui, sans prix pour les spécialistes du théâtre, risqueraient de créer un disparate dans l'ensemble de ces souvenirs sans prétention.

Mais je ne pouvais pas passer totalement sous silence une époque de ma vie où, contrairement à toute attente, eu égard précisément aux circonstances, j'ai connu une rare intensité de vie intellectuelle. Et je crois avoir tenu ma partie honorablement dans un débat où j'avais comme interlocuteurs deux hommes qui comptent aujourd'hui, de

l'aveu universel, et qui comptaient déjà en puissance, parmi les plus hautes sommités de l'art du théâtre.

\* \* \*

Pour tuer les heures, à défaut de tuer des hommes quand l'ordre ne nous était pas donné de le faire, il y avait aussi les discussions politiques.

J'ignore quelle fut la nature habituelle des conversations de « ceux d'en face » ; dans les lignes et dans les cantonnements français, on dissertait à longueur de journée sur les problèmes sociaux et les mérites comparés des divers systèmes de gouvernement. Sur ces grands sujets, le plus ignare sortait des avis péremptaires ; ce qui ressortait le plus nettement pour moi de ces conversations, c'est l'ignorance profonde de la masse. Non pas que les Bretons fussent plus bêtes que les Français d'autres provinces, peut-être au contraire émettent-ils moins d'insanités, étant prudents et réfléchis. Mais indubitablement, ces braves gens, pleins de bon sens quand ils parlaient de la terre, des récoltes, des animaux, des phénomènes atmosphériques, de leur profession, bref de toutes choses qu'ils connaissaient par la pratique constante et par atavisme, ces braves gens, dis-je, étaient frappés de stupidité quand ils abordaient le terrain politique. Leur bêtise résidait surtout dans le fait qu'ils ne craignaient pas de se lancer dans des explications dont ils ne pouvaient se dépêtrer, alors que sur les sujets qu'ils ne connaissaient pas, ils se montraient à l'ordinaire plus interrogatifs que tranchants.

Il est vrai que chacun des citoyens d'un pays est directement intéressé à avoir un bon gouvernement ; seulement, c'est l'ignorance des peuples

qui les empêche d'agir pour être bien gouvernés. Et le gouvernement par le peuple, c'est-à-dire par l'élément le moins éclairé de la nation, ce gouvernement qui a pour nom chez nous la République, m'a toujours semblé un défi à l'ordre naturel des choses. Il ne peut y avoir de redressement que par le retour aux élites, c'est-à-dire par la suppression du suffrage universel, de cette loi du nombre qui fait de la stupidité bovine l'idéal suprême de la nation. Quand les « bonhommes » étaient bien lancés sur un de leurs dadas habituels, je m'amusais à les déconcerter par une discussion serrée :

— Vous dites qu'il n'y aurait pas de guerre si les fabricants d'armes (on m'employait pas encore couramment le terme « marchands de canons ») n'intervenaient pas auprès des gouvernements afin d'écouler leur sale marchandise. Croyez-vous que si les Français détruisaient tout leur armement et déclareraient la paix au monde, leur belle terre ne serait pas immédiatement envahie et dépecée par leurs voisins ?

— On ne dit pas qu'il ne faut pas être armé et même bien armé. Au contraire, il est préférable d'être mieux armé que les voisins : c'est le plus sûr moyen d'être redouté et de vivre en paix. Mais les fabricants d'armes de guerre veulent qu'on renouvelle les armements en les détruisant. C'est pour cela qu'ils poussent à la guerre.

— Vous dites qu'ils poussent à la guerre. Comment s'y prennent-ils en France ?

— Ils graissent la patte aux députés, aux sénateurs, aux ministres.

— Vous avez mauvaise opinion des parlementaires et des gouvernants ; il est certain qu'avec un roi...

— Oh ! pas du tout, nous ne voulons pas de roi. Ce serait pire.

— Pourtant, soyez logiques ; vos représentants on peut les acheter comme à la foire ; c'est vous qui les choisissez ; c'est donc que vous les choisissez mal ?

— On les choisit bien ; ils sont bons au début, mais ils pourrissent rapidement.

— Tous ?

— Oui, à peu près tous.

— Alors, c'est le régime qui ne vaut rien puisqu'il favorise la corruption. Supprimez donc le Parlement et laissez à un monarque dont c'est le métier et qu'on ne peut pas corrompre le soin de diriger vos destinées.

— Nous en avons eu longtemps des monarques en France ; ils ont si bien travaillé qu'on a dû couper la tête au dernier de la série pour le punir.

— On a peut-être eu tort et la justice du peuple a bien pu se tromper comme se trompe parfois la magistrature professionnelle. Qu'est-ce que vous reprochez aux rois, vous qui ne les avez pas connus et n'avez pas de colère contre eux ?

— On leur reproche d'avoir abusé du peuple.

— C'est bien vague !

— D'abord d'avoir fait la guerre continuellement par pure gloriole.

— Bien, mais les gamins dans vos villages jouent à la guerre tous les jours ; il en résulte quelques bosses et des culottes déchirées ; ça n'est pas très grave. Or la guerre, au temps des rois de France, ressemblait — toutes proportions gardées — à un jeu d'enfant comparée aux guerres des temps modernes. Une grande bataille qui entraînait une paix

durable mettait en ligne quelques dizaines de mille hommes. On se battait dans une province mais le reste du pays n'était pas troublé par cette belle invention qui s'appelle la mobilisation générale. Les officiers c'étaient les nobles avec le privilège de se faire tuer pour défendre les paysans, les ouvriers et les bourgeois.

— Mais les soldats, ils se faisaient bien tuer aussi, peut-être ?

— D'accord, mais c'étaient des soldats de métier, des gens qui, n'ayant pas le moindre bien au soleil, se laissaient prendre aux boniments du sergent recruteur. Ces soldats étaient payés, parfois assez grassement, cela dépendait des régiments et des colonels ; ils aimaient leur libre vie aventureuse et ne représentaient dans la nation que le petit nombre. Du reste, il y avait parmi eux une très forte proportion d'étrangers. Voilà ce que c'était que la guerre des rois. Et chaque victoire valait à la France, en surcroît de la gloriole, une province nouvelle.

— Oui mais si les rois n'avaient pas été chassés, ils auraient été obligés, comme les autres rois de l'Europe actuelle, d'adopter les mœurs guerrières nouvelles et d'organiser la conscription qui est devenue la loi générale.

— Il y aurait eu sans doute certains changements, mais peut-être dans un sens tout différent. N'oubliez pas que c'est la Révolution de 1789 qui a mis le feu à l'Europe et que nous subissons à présent les conséquences directes de cette immense folie. Car enfin si nous avons trouvé spirituel de trancher la tête à cet excellent Louis XVI, quel besoin avons-nous d'exporter chez nos voisins ces idées nouvelles de liberté, de fraternité et d'égalité

qui les effrayaient parce qu'ils n'étaient pas préparés à les accueillir ? La réaction se fit à l'aide de fusils et de canons. Pour résister à l'invasion étrangère que nous avions provoquée, on déclara la patrie en danger ; ce fut la première mobilisation générale, la levée en masse destinée à compenser la disparition des armées royales. Tout le mal est venu de là.

Il était fatal qu'un chef souvent vainqueur s'emparât de la popularité qui le conduisait au pouvoir. Ce fut l'Empire et ses hécatombes ! Les inconvénients de la royauté (pour ceux qui ne l'aimaient pas) sans ses avantages incontestables (que ceux qui ne l'aiment pas sont obligés de reconnaître). L'Empire, bien que Napoléon eût préféré régner paisiblement, portait ombrage aux maisons régnantes, à cause de son origine révolutionnaire. L'Europe n'eut de cesse que le Corse génial fût jeté bas. Au retour du roi, le peuple de France acclama Louis XVIII. Acclamations méritées par anticipation. Car le frère du roi décapité, aidé du baron Louis, rétablit au lendemain de Waterloo les finances de la France. Magnifique résurrection du pays connue sous le nom de Restauration.

— Louis XVI n'a donc pas été le dernier roi ?

— Certes non ! ni Louis XVIII ; après des retours de désordre, 1830, 1848, régnèrent encore Charles X et Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, ce qui montre que la France, même après la Révolution et l'Empire, conservait un faible pour la royauté séculaire. Et quand elle eut pour la seconde fois le bonheur de vivre en République, la France plébiscita le président qui s'appelait Louis-Bonaparte, et proclama le second Empire. Comme le premier il s'écroula dans les plaines flamandes. Après Sedan, nous eûmes derechef la République.

— Oui, mais cette fois nous l'avons bien, car elle a fait ses preuves de durée.

— Hum ! elle ne fut votée qu'à une voix de majorité et qu'est-ce que 45 ans auprès des siècles de monarchie française ? La République doit être bien fragile puisqu'on n'entend parler que de « défense républicaine » ; elle montre assez par ailleurs sa terreur des hommes de valeur ; dès qu'un Français affirme un peu de cran et de caractère, on le met dans l'impossibilité d'agir. Et les prétendants au trône, dont on affecte de mépriser l'influence, sont tenus dans un exil sévère.

— Ça ne fait rien ! pour ramener un roi en France, il faudrait un grand changement dans les esprits. Les Français sont égaux entre eux ; ils ne reconnaîtront plus à une seule famille le droit de diriger leur pays.

— Le Français d'aujourd'hui raisonne comme une pantoufle. On lui a inculqué cinq ou six formules qui flattent son orgueil ; à condition qu'on lui laisse proclamer qu'il est le maître de son destin et qu'il ne sera pas l'esclave de n'importe qui, il accepte en fait d'être la victime de 600 parlementaires malfaisants dont vous êtes les premiers à dire qu'ils sont vénaux et que ce sont les ennemis du pays. En réalité, nous nageons dans l'incohérence. Les scandales succèdent aux scandales et toujours aboutissent aux avenues du pouvoir. La corruption est partout. Seulement nous sommes en République ; alors tout est bien et nous sommes enchantés, tous autant que nous sommes, de vivre en ce moment comme des taupes pendant qu'à l'arrière les Anglais s'occupent de nos femmes.

— Bien heureux pourtant d'avoir les Anglais pour nous aider.

— Sans doute, mais du temps des rois nous n'avions besoin de personne pour être vainqueurs car la France était alors grande et forte, la plus grande et la plus forte.

— Pourtant si nos grand'pères ont fait la révolution, c'est bien qu'ils en avaient assez de souffrir sous le joug des tyrans ?

— Est-ce que de nos jours il n'y a pas de sujets de mécontentement ? N'y a-t-il pas des troubles, même des émeutes ? Sans la police, sait-on comment cela tournerait ? Eh bien si en 1789, Louis XVI, qui était doux et bienveillant, n'avait pas empêché les gardes suisses de tirer, la foule se serait dispersée à la première décharge et la France eût fait l'économie d'une catastrophe. C'est la faiblesse du roi qui a entraîné le massacre immédiat des fidèles gardes suisses et une suite d'excès sanglants qu'on essaiera en vain de transformer en actions méritoires. Notez d'ailleurs que ces révolutionnaires ivres de sang arrivèrent à s'entreguillotiner quand ils ne trouvèrent plus d'autocrates à raccourcir.

— Tu racontes çà à ta manière. Du reste, la question ne se pose plus ; on n'a pas le choix maintenant ; la République est là ; il faut bien voter pour les républicains.

— Vous pourriez voter pour des républicains propres, il y en a, mais vous choisissez les plus tarés parce qu'ils savent mieux vous tromper ; rien ne vous empêcherait aussi de porter vos suffrages sur les représentants de l'idée royale.

— Qui çà ?

— Mais les partisans du duc d'Orléans qui est un prince de haute lignée intellectuelle et ferait un magnifique roi de France.



— Nous n'avons jamais entendu parler de celui-là.

— Naturellement, vous vous contentez de boire une aigre piquette frelatée et vous arrivez à la trouver bonne parce que vous ignorez l'existence des grands crus nationaux. A côté d'un baril étiqueté « ambroisie » vous crèveriez de soif de peur de périr empoisonnés.

— Dis tout de suite qu'on est des idiots.

— Vous l'êtes dans un sens.

— Hein ! quoi ! répète-le !

— Vous êtes des idiots parce que vous ne comprenez pas que pour diriger un pays comme la France il faut des capacités autres que pour diriger un bateau, une ferme, une usine, un moulin. Laissez donc à eux qui ont appris le métier difficile de roi le soin de mener le pays et vous n'aurez plus à vous occuper de nommer pour le remplacer 600 parlementaires qui n'ont même pas votre estime. Rappelez le roi et politiquement parlant vous n'aurez plus qu'à vous tourner les pouces.

— Oui, on n'aura plus la parole ; entendu, on est des idiots.

— Vous resterez des lumières dans votre métier et le roi, si vous lui disiez de conduire votre charrue, de gréer une barque, d'atteler un cabriolet, ne saurait probablement pas le faire... Chacun son métier mes petits amis, et le vôtre, à vous gars de la terre, n'est certainement pas de détruire les cultures à coups de canon comme vous le faites à présent. Si nous avions un roi, ce ne serait pas nécessairement un imbécile ; ce pourrait être, comme on l'a vu si souvent en France, un fin politique et un

grand administrateur. Avec un bon roi, le peuple français pourrait s'épanouir dans la satisfaction de ses désirs raisonnables.

— Tous les rois ne sont pas des grands hommes. Si le roi n'est pas bon, tout ira mal...

— Pas fatalement. Un roi sans grandes qualités intellectuelles, s'il est entouré de ministres bien choisis et qui demeurent longtemps à la tête des affaires, peut régner avec honneur et laisser un grand souvenir...

— Passe pour le roi seulement médiocre ; mais si c'est un incapable ou un fou, il y en a eu, il faudra, de gré ou de force, subir ses fantaisies en lui donnant du « Sire » et en lui faisant des courbettes...

— Si le malheur veut que, tous les trois siècles en moyenne, notre monarque fasse piètre figure, les choses iront évidemment très mal dans le pays, mais elles n'iront pas plus mal qu'avec la République, avec ce correctif d'être provisoirement en désordre tandis que sous le régime démocratique le désordre est permanent, sans espoir d'amélioration. Quant aux courbettes dont on honore les souverains inférieurs à leur grande tâche, ne les prodiguez-vous pas à vos représentants au Parlement qui sont pourtant de sinistres fripouilles?...

— Pas tous !

— Pas tous, c'est vrai. S'il y a parmi vous des électeurs des députés royalistes de la Loire-inférieure, ce beau département où l'esprit chouan est demeuré vivace, je les félicite de leur fidélité à la cause royale. Car si la chouannerie avait eu le dessus, il y a 120 ans, la France ne serait pas en l'état de décadence où nous la voyons. Je vous le

répète, vous faites en ce moment un métier de destructeurs qui n'est pas le vôtre. Si j'étais le roi, je vous renverrais chez vous ce soir même — (Eclat de rire général :) « Vive le roi-infirmier ! (Incorrigibles) : VOTONS POUR LUI ! »

Bien entendu, c'est la substance de nos discussions dont j'ai voulu ici donner un exemple. La forme était infiniment plus libre et pittoresque. Plus laborieuse aussi car il fallait se répéter plusieurs fois de part et d'autre pour parvenir à se comprendre tant bien que mal. Et les épithètes n'étaient pas ménagées, qui ne ménageaient pas les discoureurs !

La boutade de la fin est là pour signifier que les divergences d'idées, même du tour le plus vif, ne laissent pas de trace rancunière dans les esprits quand on avait quitté la tribune. La merveilleuse camaraderie du front agissait toujours dans le sens de l'apaisement immédiat et total... jusqu'à la discussion prochaine.



# 1916

UN OFFICIER ÉLOIGNÉ DU FRONT PAR SES PAIRS SOUS PRÉTEXTE... D'IMPECCABILITÉ — VERS BRETEUIL — UN COMMANDANT DE BATTERIE COUARD ET BASSEMENT CHAPARDEUR — PERMISSIONS DE DÉTENTE A DÉCLENCHEMENT TARDIF — RETOUR SUR L' AISNE — LA FERME DU CATELET BOMBARDÉE — A BERNY-RIVIÈRE : VISITE DE LOUIS JOUVET ; DÉJEUNERS MÉMORABLES A VIC-SUR-AISNE — BATAILLE DE LA SOMME : UN LIEUTENANT PEU BELLIQUEUX ; ENTREVUE DE L'AUTEUR AVEC SON FRÈRE JEAN A DOMPIERRE ; COMMENCEMENT DE L'OFFENSIVE ; LE RAVIN INFERNAL DE FAY ; VISIONS DE MORT : LA FOURRAGÈRE AUX CADAVRES ; UN 77 DANS LA CORVÉE D'ÉPLUCHAGE ; SUICIDE D'UN RETOUR DE PERMISSION ; LE 280 DE MARINE TROUBLE LE SOMMEIL DES ARTILLEURS COLONIAUX — JOUVET ÉVACUÉ — ESSAI DE RENCONTRE EN LIGNE AVEC MAURICE ESCANDE — GAZ LACRYMOGÈNES — DANS LE SECTEUR ANGLAIS A BRAY-SUR-SOMME : LES BRITANNIQUES IVRES PAR SYSTÈME ; RÉUNION DE L'AUTEUR AVEC DEUX DE SES FRÈRES — DÉMÊLÉS DE JEAN BOURRIN A HANOI AVEC LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL ROUME — L'OFFENSIVE CONTINUE : HISTOIRE DE PRISONNIERS — SOUS UN BOMBARDEMENT SÉVÈRE — PREMIER RETOUR DE PERMISSION : DUVERGÉ BLESSÉ POUR ÊTRE AGRÉABLE A L'AUTEUR ; EXPLOSION D'UN CANON ; LES TERRIFIANTS 105 AUTRICHIENS — FIN DE L'OFFENSIVE — A NOËL, DÉPART VERS L'ARRIÈRE ; ARRIVÉE ET SÉJOUR A... TOULOUSE : CORVÉE DE MÉDICAMENTS ; LES GRANDS « LAY » DANS UN CAFÉ-BUVETTE PAR UN ANCIEN BOY DE L'AUTEUR — DÉPART POUR L'ARMÉE D'ORIENT.

J'ai dit quelle admiration nous inspirait le capitaine Addi, soucieux avant tout de faire la guerre et non de batifoler dans les villages de l'arrière.

En revanche les lieutenants eussent aimé chercher l'aventure dans les cantonnements des environs si l'exemple du capitaine ne les avait retenus à la position de batterie. Il y avait parmi eux le fils d'un général particulièrement impatient de jouir d'une liberté plus grande. Est-ce lui qui fit jouer des influences pour se débarrasser d'un chef gênant à cause de sa rigidité de principes ? Je n'en suis pas assez sûr pour citer le nom de cet officier. Au surplus, contrairement à mon habitude de désigner clairement les hommes que je mets sur la sellette, je crois préférable de m'abstenir quand il s'agit de combattants qui ont pu laisser la vie au front des armées soit avant le 11 novembre 1918, soit après le 2 septembre 1939.

Quoiqu'il en soit, certaine nuit de la fin de l'hiver, je reçus, du médecin-major, l'ordre de me rendre à l'échelon de Berneuil où le capitaine Addi passait exceptionnellement la nuit après avoir inspecté les cantonnements dans la journée. A Berneuil, le major me donna ses instructions ; au petit jour je me mis à la recherche du 1<sup>er</sup> canonnier ordonnance du capitaine ; il était occupé à seller le cheval de celui-ci qui allait repartir pour la position de batterie ; je le suivis jusqu'à la maison où le capitaine avait dormi. Quand l'officier parut, je m'avançai : « Que faites-vous donc là ? » me dit-il ; « vous avez quitté la position ; qui vous l'a permis ? — Mon capitaine, j'ai reçu l'ordre de vous remettre ce pli ». L'ordonnance avait approché un falot. Le capitaine déchira l'enveloppe et blémit. C'était un billet d'hôpital, lui enjoignant, en exécution d'une circulaire du généralissime, de se rendre à Com-

piègne pour y prendre du repos. « Mais je n'ai pas demandé de repos. Je n'en ai pas besoin. Que signifie cette décision et de qui émane-t-elle ? » Puis brusquement, se rendant compte que je n'étais en la circonstance qu'un agent de transmission : « C'est bon. Merci. Je vais voir le chef d'escadron ». Il alla voir en effet le commandant du groupe (1), encore douillettement couché dans une des maisons les plus cossues de Berneuil, mais sa démarche fut vaine.

On pense bien que le commandant, remonté par le major et les lieutenants qui avaient manigancé cette lâcheté, s'était juré de tenir bon, ne doutant pas que le capitaine protesterait. Le commandant pour une fois montra de l'énergie, alléguant que c'était dans l'intérêt même du capitaine, qui se surmenait, que la mesure avait été proposée par le médecin-major.

De guerre lasse, le capitaine Addi se résigna, se faisant fort sans doute de ne demeurer à Compiègne que quelques jours. Mais des influences s'étaient exercées jusqu'à l'arrière et, presque au lendemain de son départ, un nouveau commandant de batterie était désigné qui était un lieutenant de l'active de la 42<sup>e</sup> batterie du même groupe. De sorte que si le capitaine avait obtenu son exeat après quelques jours de repos, il eût reçu néanmoins une autre affectation, ce qui était de toute évidence le but de ses amis zélés (2).

---

(1) Ce commandant était un pauvre homme qui lorsqu'il venait (oh bien rarement!) inspecter la position de batterie se mettait à quatre pattes dans les endroits les mieux abrités tant sa terreur des shrapnells était grande.

(2) Pour obliger à se ménager certains officiers trop passionnés d'action, le haut commandement avait institué ces repos obligatoires à l'arrière : la mesure était bonne en soi mais le capitaine Addi, parfaitement équilibré et en excellente forme physique, n'aurait pas dû être rendu justiciable de cette sollicitude, détournée ici de son objet véritable.

Si l'allégresse régna à l'état-major à cause du départ du capitaine Addi-Rabat-joie, les hommes furent sincèrement consternés ; le lieutenant qui nous commandait maintenant arrivait de la 42<sup>e</sup> avec la réputation d'un sauteur, peu instruit militairement, peu travailleur, par surcroît peu courageux et très méchant.

Sur ces entrefaites, le groupe fut envoyé pour prendre position à quelque distance de Breteuil, toujours dans l'Oise, car on craignait une attaque de ce côté-là, les Allemands pouvant supposer que nous avions dégarni nos lignes pour aller renforcer la défense de Verdun où la bataille faisait rage depuis le 21 février. Il fallait nous organiser très rapidement, mais notre groupe n'était pas la seule unité envoyée dans ce secteur et qui avait à construire des retranchements nouveaux. Le génie n'arrivait pas à fournir assez vite à chaque formation les matériaux indispensables pour l'établissement des plates-formes et la construction des abris. Notre lieutenant-chef, craignant pour sa peau, attendait anxieusement l'arrivée des poutrelles de fer et des rondins qui abriteraient sa précieuse personne. N'y tenant plus après quelques jours, il partit à cheval suivi d'une fourragère et de quelques hommes pour aller au parc du génie retirer les matériaux qu'on ne lui apportait pas. A mi-chemin, il rencontra un convoi ; il interpella aussitôt le sergent qui le commandait : « Pour quoi ces matériaux ? » Les hommes n'entendirent pas la réponse. « C'est pour nous, par conséquent », reprit le lieutenant. « Vous n'avez qu'à décharger ici et nous vous évitons la moitié de la corvée ». Le sergent du génie fut-il dupe ou, manquant de conscience, préféra-t-il faire demi-tour plus rapidement ? Le lieutenant ne fit point difficulté pour

signer une décharge fantaisiste. Et notre chef sans scrupules revint triomphalement à l'emplacement de batterie, où il rassembla aussitôt tous les servants pour commencer la construction de « son » abri avant même qu'il ne fût question d'organiser la protection des pièces. Les conducteurs qui avaient été témoins de la fraude étaient scandalisés. « Peut-être », disaient-ils, « ces rondins sont-ils attendus par des « bonhommes » plus exposés que nous, des artilleurs de tranchées ou des observateurs en position avancée. Quel sal... »

Une autre fois, j'étais allé à l'arrière prendre possession d'un stock de médicaments et d'objets de pansement. Dans le local de l'intendance, je rejoignis portant mes paquets une corvée du groupe venue chercher des collections de vêtements neufs. Le lieutenant se trouvait là ayant accompagné la corvée, méditant quelque nouveau mauvais coup. « Vous qui ne faites rien », dit-il à deux poilus, « allez prendre le sac là-bas et mettez-le dans la fourragère ». Les hommes obéirent sans se rendre compte.

C'était simplement un sac de café que notre chef volait et qu'il fit porter à l'arrivée dans son abri, car cet officier indigne n'avait même pas l'excuse de voler pour ses hommes. Il est probable que ce café alla par la suite constituer des réserves dans les armoires des fermes de l'arrière où ces messieurs se rendaient en parties fines, car nous étions tous très abondamment ravitaillés et les officiers surtout n'avaient pas besoin de se procurer par de tels moyens des suppléments de vivres.

Pour achever de dépeindre notre nouveau commandant de batterie, c'est lui qui trouvait tout naturel, étant en tournée d'inspection des postes



d'observation et soudain exposé à un tir de fusants, de faire sortir un sous-officier de son abri individuel — est-ce vrai, Martialis ? — pour prendre sa place, ne se risquant dehors que longtemps après le danger passé. C'est lui encore qui, s'étant écorché le genou en tombant, voulait mon témoignage d'infirmier comme quoi il avait reçu un éclat d'obus (le médecin auxiliaire était consentant !); je refusai et m'en fis un ennemi déclaré. Cela d'autant plus que la batterie n'avait pas encore goûté aux permissions et que, me faisant le porte-parole des hommes qui n'osaient pas réclamer, j'étais allé lui demander pourquoi notre unité seule ne bénéficiait pas de ces absences de détente tant désirées ; le lieutenant me répondit en persiflant à son ordinaire que c'était lui qui administrait la batterie et qu'il avait ses motifs dont il ne devait compte à personne, même pas aux infirmiers. Je fis demi-tour et revins quelques instants après avec une plainte au général de brigade ; le lieutenant me demanda de la retirer ; je refusai ; il m'en donna l'ordre ; je refusai encore. Il fallut bien qu'il la transmît ; quelques jours après, le maréchal des logis-chef, intéressé comme nous tous à la chose, me prévint que j'avais eu gain de cause. « Seulement il va faire traîner les choses en longueur », me dit-il, « sous prétexte de ne pas faire d'injustices, et d'établir un tour de départ très étudié ». Le lendemain matin, je me présentai chez le lieutenant : « Ne croyez pas, mon lieutenant », lui dis-je, « que j'y mette de l'acharnement ; les hommes savent que *vous* avez décidé de *leur* accorder de partir en permission ; ils vous en sont très reconnaissants ; quant au tour de départ, nous nous sommes tous mis d'accord... ». Le lieutenant m'interrompit : « Oui, je sais, les vieilles classes d'abord et de

la sorte vous êtes de la première fournée, n'est-ce pas ? Mais c'est à moi d'en décider, je pense... » Je lui tendis la liste que j'avais établie durant la nuit avec l'approbation de tous les poilus non gradés. J'avais mis en tête les pères de famille ayant le plus grand nombre d'enfants, seconde catégorie, les canonniers mariés, enfin les quelques célibataires dont j'étais, et je figurais à la dernière ligne. La méchante gale était confondue ; elle voulut regimber encore : « Et si je chambardais tout votre travail ? — Libre à vous mon lieutenant ; mais je l'ai fait avec l'approbation de tous ; si vous retardez maintenant les départs pour refaire le tableau de telle sorte que je ne parte pas le premier selon mon droit strict résultant de l'ancienneté de ma classe, je vous remettrai une seconde requête pour le général ». Le triste sire fut obligé de mettre les pouces, à la grande jubilation de toute la batterie, même des lieutenants en second, réservistes que l'arrogance de cet officier d'active à leur égard avait indisposés (1).

Lorsque notre groupe fut entièrement installé sur la nouvelle position, sans que nous ayons eu à tirer un coup de canon, nous fûmes relevés par une autre unité qui n'eut qu'à s'installer dans nos abris ; par Beauvais et Compiègne nous regagnâmes notre vieille Faloise. On nous en retira après quelques semaines ; cette fois on prit la direction de l'Est. « Ça y est les gars ! on va à Verdun ! » Finalement on nous assigna Berny-

---

(1) A Hanoi en 1925, je venais de jeter un peu de terre sur le cercueil de M. Détieux, directeur des Finances, lorsqu'en levant les yeux je vis, de l'autre côté de la fosse, le fameux lieutenant devenu capitaine et qui me souriait. Je le regardai de telle façon qu'il n'insista pas pour renouer plus longuement connaissance à la sortie de l'enclos funèbre. Je lui aurais fait un affront public.

Rivière dans l'Aisne (et sur l'Aisne) comme résidence.

Le coin n'était pas très agréable et les officiers recherchèrent un autre emplacement éventuel à proximité de la grosse ferme du Câtelet qui dominait une hauteur près d'Ambleny (1) à 10 kilomètres de Soissons.

Les gens du pays disaient que la ferme était à peu près intacte parce que les troupes françaises ne l'occupaient pas, mais qu'elle recevait des obus dès que l'ennemi y remarquait une activité quelconque. Le major m'envoya pour voir où l'on pourrait installer le poste de secours le cas échéant. Je partis avec un brancardier et nous étions presque arrivés au sommet de la hauteur lorsque les obus commencèrent à pleuvoir sur la ferme qui la couronnait. « Rien ne presse », dis-je ; « arrêtons-nous sous la voûte de ce rocher ». Une demi-heure après, le tir augmentant d'intensité, j'allais décider de remettre notre inspection au lendemain lorsqu'un poilu accourut sur le sentier venant de la ferme. « Comment ! tu es là ? quelle veine ! il y a un blessé grave, le margis-fourrier. Viens vite !... — Inutile que tu reviennes » dis-je « puisque tu es maintenant à l'abri. Dis-moi où il est. — Tu ne trouveras pas. J'y vais avec toi ». Et nous voilà partis à toute vitesse vers la ferme toujours bombardée, nous plaquant à chaque arrivée de projectile, réussissant, après avoir eu une fière venette, à atteindre le silo à pommes de terre où le blessé gémissait, entouré de quelques sous-officiers qui n'en menaient pas large, au propre parce que l'espace était

---

(1) Ne pas confondre avec Le Câtelet, gros bourg de la région de Saint-Quentin.

restreint entre la couche supérieure des tubercules et la voûte de la cave, au figuré parce qu'un obus percutant au milieu de la dite voûte eût pulvérisé tout le monde.

En rampant sur les pommes de terre, je m'approchai du maréchal-des-logis, très sympathique et beau garçon à la tête de Christ idéale, qui portait un grand nom de noblesse bretonne. Le malheureux avait le bas-ventre en bouillie sans d'ailleurs que sa vie parût menacée en dépit du sang perdu abondamment. La blessure la plus cruelle pour un homme splendide de jeunesse et que l'on disait fiancé. Je le pensai sommairement et, le bombardement s'étant un peu ralenti, j'envoyai le brancardier, qui nous avait suivis tout-à-l'heure sans rien dire, pour alerter le major et demander l'envoi d'un brancard. L'évacuation du blessé se fit à la nuit sans encombre, après que le calme fut revenu.

L'expérience était concluante : les allées et venues du fourrier et des autres sous-officiers venus là pour reconnaître la disposition des lieux, avaient été remarquées par les observateurs allemands ; une fois de plus interdiction était faite aux Français d'utiliser cette position ; nos officiers insistèrent d'autant moins que la rumeur voulait qu'on ne fût dans la région qu'à titre précaire. Nos canons demeurèrent donc à proximité de Berny-Rivière. C'est dans ce village que je reçus un jour la visite de Louis Juvet. Avant d'être acteur, ce grand garçon avait pris des inscriptions comme étudiant en pharmacie ; il était parti à la mobilisation avec le titre d'infirmier et presque aussitôt on en avait fait un médecin auxiliaire. Renseigné par Jane Lory quant à la région où je me trouvais, Juvet m'avait repéré sans trop de peine étant cantonné tout près

à Vic-sur-Aisne. Plusieurs fois nous allâmes faire tous deux un déjeuner fin dans les dépendances à peu près intactes du château de Vic. Ces dépendances n'étaient plus habitées que par la mère d'un garde-chasse mobilisé ailleurs et qui n'avait pas voulu quitter les lieux. C'est elle que Jouvét avait découverte pour nous faire une cuisine exquise et simple : omelettes aux fines herbes et délectables poulets de grain. Ces déjeuners nous transportaient dans un tout autre monde. Je disais à Jouvét, parce que c'est vrai, qu'il avait une tête de Chinois, et nous parlions de l'Asie où je ne voulais plus retourner. Cela nous ramenait vers la préoccupation théâtrale et nous parlions de notre collaboration future au Vieux Colombier. Heures de détente bien agréables qui ont cimenté entre Jouvét et moi une sympathie déjà solide (1).

\* \* \*

Nouveau changement pour aller dans la Somme. Quand nous arrivâmes à Framerville et qu'on nous indiqua notre emplacement entre Foucaucourt et Fontaine-les-Cappy, nous comprîmes que ce serait sérieux. On faisait partout dans la région des préparatifs d'une importance considérable ; des batteries à se toucher partout ; et le gros calibre ne manquait pas.

Notre commandant de groupe avait été relevé et le lieutenant faisant fonctions de chef de batterie renvoyé en sous-ordre à la 42<sup>e</sup>. Un capitaine énergique et bon artilleur nous était venu, ainsi qu'un

---

(1) Déjeuners sans alerte au canon ; plus tard j'appris par Jouvét que peu de temps après notre dernier festin, la bonne vieille avait été écrasée sous les décombres de son logis.

nouveau lieutenant qui se fit porter malade dès le premier jour ; il m'avait fait appeler mais je ne pus lui tirer aucune précision sur son mal. Cet officier venait d'un dépôt, il arrivait au front pour la première fois et apparemment à la veille d'une grande bataille ; à mon avis, il avait peur, tout simplement. J'avertis le major qui alla le voir et le trouva prostré, se bornant à dire qu'il était écrasé de fatigue et ne serait bon à rien à la batterie. Le major en référa au nouveau chef d'escadron : « Il voudrait sans doute que je le renvoie à l'arrière, mais je n'en ferai rien. Ce serait trop facile. — Au contraire », repartit le commandant. « Vous allez nous débarrasser de ce poids mort. Je vais le signaler comme un salopard, mais je préfère avoir des officiers solides au poste. Renvoyez-le aujourd'hui même afin que je demande son successeur ».

Les hommes étaient impressionnés par l'ampleur des préparatifs mais le moral cependant était bien meilleur depuis que nous avions un chef de batterie digne de ce nom.

Le 24 juin au matin commença la préparation d'artillerie qui amena les premiers jour une assez abondante riposte. Le maréchal-des-logis Méalarès de la 42<sup>e</sup> batterie vint me voir : « J'ai vu mon frère ce matin, sergent au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale. Votre frère Jean, fourrier, est avec lui. Vous le trouverez cantonné à la sucrerie de Dompierre (1) ; ils montent demain en ligne ».

En effet mon frère Jean était là, superbe de vaillance ; je le trouvai pérorant au milieu d'un

---

(1) C'est à Dompierre que tomba le capitaine Do-huu-Vi le 9 juillet 1916.

groupe lorsque des fusants et percutants vinrent exploser tout près achevant de mettre à mal les bâtiments de la sucrerie. Seul mon frère demeurait la tête droite sous les rafales, allant et venant pour faire abriter les hommes. Un vrai tempérament de chef.

Durant la préparation de l'offensive, la batterie fut exempte de pertes sévères; quelques blessés et deux tués dont l'un eut la tête tranchée dans le sens de la verticale aussi nettement qu'avec le couperet de la guillotine, ce qui fit rire nerveusement le brigadier Duvergé.

Le 1<sup>er</sup> juillet, l'infanterie attaqua et dans le secteur français on fit un bond en avant qui enleva les premières lignes; depuis plusieurs jours le fracas de l'artillerie était devenu infernal et je me demande encore comment nous pouvions dormir quelques heures à tour de rôle au sein de ce vacarme titanesque. Nous nous portâmes sur une position nouvelle située dans le *no man's land* ancien et que nous appelâmes le ravin de Fay. On construisit avec quelques rondins un abri précaire pour le poste de secours mais le temps manqua pour abriter les servants des pièces lesquelles entrèrent en action dès leur arrivée sur le nouvel emplacement. Durant la nuit, le tonnerre d'artillerie ayant repris avec plus de force encore, on vint nous prévenir qu'il y avait des blessés et des morts à la batterie et que « ça bardait sérieusement ». Avec Duvergé et mes brancardiers, je n'avais cessé depuis des heures de faire des pansements à des biffins qui se faisaient épingler au cours de corvées de ravitaillement; le poste de secours était plein de ces malheureux qu'on ne pouvait pas évacuer avant une accalmie qui ne venait point. Je me

hâtai dans la nuit noire ne trouvant ma route qu'à la lueur des explosions. On avait mis les blessés dans un bout de boyau étroit où il était impossible de les panser ; je demandai à un lieutenant des hommes pour m'aider à les tirer de là ; il refusa, disant qu'il devait garder tout son monde pour le tir. « J'en prends toute la responsabilité », dis-je. Le lieutenant me laissa faire tout en grommelant des menaces ; avec l'aide de quelques camarades dévoués, je pus évacuer les blessés sur le poste et juguler à la lueur d'un falot, près d'une pièce qui tirait, l'hémorragie d'une artère fémorale. Ce grand blessé enlevé par les brancardiers qui étaient venus me rejoindre, je regagnai le petit poste persuadé d'être puni le lendemain. Je trouvai là le major qu'on avait prévenu au P. C. du commandant. Il avait l'air furieux d'avoir été dérangé pour rien puisque la besogne était faite, mais il n'avait pas envie de repartir car le fameux ravin n'était pas à ce moment là une promenade de tout repos. Abri suffisant contre les fusants, le poste n'aurait pas résisté à un percutant de moyen calibre. Il me tardait de voir partir tous ces blessés geignants auxquels venaient se joindre de temps à autre de nouveaux éclopés des autres unités.

Au petit jour enfin, les Allemands suspendirent leur tir, seule notre artillerie continua son action ; les voitures d'ambulance purent s'approcher et emmener vers l'arrière tous ces malheureux. Le major regagna le P. C. et quelques heures après m'envoya un mot pour m'annoncer que sur le rapport du lieutenant de la 2<sup>e</sup> pièce, celui-là même qui ne voulait pas me donner des aides pour emporter les blessés, j'allais être proposé pour une citation. Je protestai que les brancardiers avaient



autant de droits que moi à être cités, mais le lieutenant ne les ayant pas mentionnés, ils ne pouvaient rien espérer.

Durant plusieurs jours, nous pûmes circuler sans danger ; les Allemands, obligés de céder du terrain, abandonnaient leurs positions d'artillerie initiales. Nos biffins et nos coloniaux ayant encore avancé nous allâmes voir ce qui subsistait des anciennes tranchées ennemies. Partout des cadavres pourrissant sous le grand soleil ! Nous avions là un premier contact sévère avec les réalités de la guerre.

A la fin d'une après-midi nous étions allés, Duvergé et moi, reconnaître les chemins vers l'arrière en direction de Fontaine-les-Cappy, et nous revenions en devisant lorsque nous croisâmes une fourragère remplie de ballots d'uniformes conduite par un seul poilu qui fumait paisiblement la pipe.

Lorsque la fourragère nous eut dépassés, une odeur terrible nous fit chercher des yeux dans le champ la charogne qui la dégageait. Aucun cadavre ni d'homme ni d'animal n'était en vue. Duvergé qui s'était retourné vers la voiture se mit à courir derrière, puis revint vers moi les yeux pleins d'épouvante. « Dans la fourragère, dit-il, rien que des morts ! ». Ces ballots de vêtements bleu horizon c'étaient des cadavres, une centaine, peut être davantage, et rien que des Français ! Le petit père Tranquille là-haut sur son siège les emmenait sans peur en tirant sur sa bouffarde vers un cimetière de l'arrière. Vision d'enfer ! Mais aussi vision salutaire pour vous inspirer le mépris de la guenille humaine ; les morts isolés ont encore une personnalité capable d'émouvoir ; ces morts en pyramides, qu'on manipule sans précautions comme des ballots de sacs vides, ne représentent plus rien qu'une

matière première usée, tout juste bonne à faire de l'engrais.

\* \* \*

Ce jour-là, le ravitaillement était arrivé très en retard et les cuistots avaient demandé de l'aide pour l'épluchage. Tous ceux d'entre nous qui n'étaient pas retenus par le service aux pièces s'étaient précipités de bonne humeur ; il soufflait un vent de victoire et depuis le matin pas un obus n'était tombé dans le secteur, preuve que les Allemands reculaient... Avec plusieurs autres camarades, nous avons formé le cercle autour d'un tas de pommes de terre et les couteaux s'affairaient en même temps que les langues. Brusquement un souffle assez puissant nous bouscula, les pommes de terre se soulevèrent sous le choc d'un projectile qui disparut sous leur épaisseur. C'était simplement un 77 qui était venu, passant entre deux des éplucheurs, se terrer, exactement se «pomme de terrer», là, sans éclater. Cet envoi gracieux annonçait du reste que l'ennemi s'était fixé sur de nouveaux emplacements car il fallut bientôt s'abriter pour achever l'épluchage.

\* \* \*

Quand les Allemands eurent achevé d'installer leur artillerie sur des positions nouvelles, ils réagirent avec une vigueur chaque jour accrue contre nos tirs de destruction. Ne doutant pas que le ravin de Fay (en réalité plutôt un chemin creux) était utilisé au maximum pour le passage des convois et corvées de ravitaillement, ils arrosaient presque sans arrêt ce passage, ce qui n'allait pas sans nous donner quelque ouvrage.

Un jour que le bombardement ennemi avait été particulièrement nourri, l'un de nos brancardiers découvrit dans un taillis le corps d'un fantassin dont la boîte crânienne avait été défoncée par un projectile. Le malheureux, la cervelle à nu, respirait encore mais son cas était évidemment désespéré ; j'opinai pour ne pas l'évacuer sans l'ordre du major ; celui-ci accourut et opta pour l'évacuation immédiate. La chose faite, Duvergé me prit à part : « Tu as pigé ? C'est un gars qui s'est suicidé. — Pourquoi dis-tu ça ? — Tu n'as pas remarqué qu'il avait un pied nu ? — Non. — Parce que je lui ai remis son soulier — Ah ! mais quel rapport... — Ça veut dire qu'il s'est tiré un coup de fusil dans la bouche et qu'il a actionné la gâchette avec une ficelle attachée à son gros orteil — Que me racontes-tu là ? — La vérité. J'ai retiré la ficelle pour que le major ne la voie pas. — Qu'est-ce que ça pouvait bien faire au major ? — Il se serait cru obligé d'inscrire sur la fiche du blessé la cause de sa mort — Eh bien ? — Ah ! quelle tourte ! Si le gars est marié, sa veuve ne toucherait pas de pension en cas de suicide. Et puis pour la famille ça la f... mal de la part d'un combattant ». Le bigor allait ainsi de déduction en déduction avec une perspicacité sans défaut. Je le regardai avec admiration. J'ai oublié aujourd'hui le nom du désespéré mais nous l'avions relevé sur notre cahier avec l'adresse civile du malheureux. C'était un Nantais. Quand je me rendis en permission, je fis une petite enquête chez les voisins du défunt qui, effectivement marié, avait appris en arrivant chez lui à l'improviste que sa femme le trompait. Il n'avait fait aucun scandale et s'était contenté de noyer son chagrin dans le muscadet. Je gardai pour moi ce que Duvergé avait fort bien subodoré. En revenant dans les lignes

après sa permission, le pauvre homme s'était demandé sans doute pourquoi il continuerait à se battre pour une gaupe et pour son amant ; il s'était donc supprimé. Finalement la précaution de Duvergé aboutissait à assurer à la veuve une pension que dans son ignominie elle partagerait peut-être avec son complice. Combien de drames de cette sorte se sont déroulés durant la guerre qu'on ne soupçonna même pas !

\* \* \*

Afin de préparer un nouveau bond en avant, on avait fait avancer de grosses pièces de marine pour renforcer l'action des canons lourds trop peu nombreux. L'une de ces pièces, calibrant 280, avait été installée au milieu du ravin, juste en face et à 30 mètres de notre poste qui à chaque « départ » était ébranlé par le souffle. Impossible de prendre du repos, la pièce tirant de préférence la nuit à raison d'un coup toutes les six minutes. Le médecin auxiliaire qui avait reçu l'ordre de coucher au poste de secours était furieux. La troisième nuit, il n'y tint plus : « Allez dire à l'officier qui commande le tir de cesser car nous ne pouvons pas continuer ainsi ». Je regardai mon petit médecin avec effarement. « Dites-lui que nous ne pouvons pas dormir ; sa mauvaise plaisanterie pouvait passer une fois ou deux mais la mesure est comble. — Mais » osai-je lui dire, « il va m'envoyer coucher sans se préoccuper de savoir précisément si je pourrai attraper le sommeil. — Vous verrez bien ce qu'il vous dira, mais j'espère qu'il comprendra ».

Je me résignai à faire la démarche. O le rire homérique du lieutenant de vaisseau ! Je crois bien que l'obus dans la culasse se mit à rire aussi avec tous les marins canonniers.

« C'est magnifique », s'écriait l'officier. « Il y a dans un pareil paysage des gaillards qui ne savent pas encore que nous sommes en guerre ». Il prit une pose avantageuse et parodiait Mirabeau : « Allez dire à celui qui vous envoie que nous sommes ici pour envoyer des 280 et que nous n'en partirons que lorsque nous les aurons tous envoyés. Si notre bruit gêne Mademoiselle votre docteur, qu'elle se mette un paquet de pansement dans chaque oreille ». Et de rire de plus belle avec son équipe.

Lorsque j'arrivai au poste, un nouveau départ secoua une fois de plus la précaire construction : « Voici la réponse », dis-je — « C'est un fou, à n'en pas douter — Non ! mais il croit savoir qu'il y a la guerre. Alors il en profite pour la faire ».

L'incident n'eut pas d'autre suite. Aussi incroyable que cela puisse paraître à ceux qui ne se sont point battus, il y avait comme çà dans les lignes des gens qui rêvaient d'une guerre réglementée qu'on aurait faite comme on va au bureau ou à l'atelier. A 10 heures du soir couvre-feu et interdiction de tapage nocturne !

\* \* \*

Vers le sixième jour de l'offensive, j'avais vu se dessiner, dans l'encadrement de la porte de notre modeste abri, la longue silhouette de M. le médecin auxiliaire Jovet. « Mon petit vieux », me dit-il, « je suis à bout. C'est terrible. Durant cinq fois 24 heures nous n'avons pas cessé de faire des pansements et ne nous sommes nourris que d'eau-de-vie. On m'envoie au repos ; je t'assure que je ne l'ai pas volé ! » Jovet avait la figure ravagée, peut-être moins à cause du manque de sommeil que de l'horreur de ce qu'il avait vu. Quelques semaines après,

il était revenu et me fit de nouveau visite. « J'irai mercredi voir Escande qui est dans le secteur. Veux-tu venir avec moi » ? J'acquiesçai volontiers, Escande, alors élève de Raphaël Duflos au Conservatoire, étant, comme je l'ai raconté précédemment, fils de l'ancien directeur des P. T. T. en Annam. Au jour dit, je me mis en route pour retrouver mes deux lascars au rendez-vous. Mais le calme qui régnait ce matin-là était de mauvais augure ; tout soudain les obus se mirent à pleuvoir avec une telle abondance que je doutai de pouvoir arriver intact au point convenu ; par ailleurs ma présence pouvait être utile dans le ravin prédestiné pour la casse ; je rebrōussai donc chemin aussi rapidement que possible. Jouvét me raconta plus tard que lui-même n'avait pu joindre Escande, par suite de je ne sais quels empêchements de même nature.

\* \* \*

Des abris avaient été construits pour les pièces mais les hommes exténués jugèrent suffisant d'utiliser pour dormir des trous individuels creusés par les Allemands. Au milieu de certaine nuit, on vint prévenir au poste que la batterie était arrosée d'obus à gaz. Voilà donc l'explication de ce bruit mou que faisaient ce jour-là les projectiles en touchant le sol : on eût dit le bris de cruches de terre. Ordre d'obliger tous les hommes à mettre leur masque. Ouais ! mais où sont les hommes dispersés dans leurs trous ? Nonobstant, Duvergé, les brancardiers et moi nous nous mîmes en chasse, la nécessité d'appeler nous empêchant d'ajuster nos propres masques. Après avoir erré de tous côtés, nous retrouvâmes les trois quarts de nos camarades, et, comme il ne s'agissait par bonheur que de lacrymogènes, nous en fûmes quittes, avec ceux que nous

avions réveillés, pour pleurer toute la journée du lendemain sur les malheurs du pays.

Paradoxe un peu rageant : le quatrième quart, c'est-à-dire les copains dont nous n'avions pu découvrir le terrier, étaient absolument indemnes ayant continué à dormir innocemment. Et Duvergé, avec sa gouaille de vieux troupier, de conclure : « On dit toujours *tu peux crever la gueule ouverte* : justement c'est quand on a la gueule ouverte qu'on ne crève pas ». Ces paroles traduisaient la prévention des « bonhommes » à l'égard des masques (il y avait aussi la prévention contre les piqures anti-épidémiques) mais si nous avions eu à connaître de quelque saloperie d'ypérite, il est probable que Duvergé eût conclu tout différemment.

\* \* \*

Le surlendemain, j'eus la visite de mon frère Alfred, adjudant-interprète auprès des Britanniques, sa connaissance de la langue étant complète après les séjours qu'il avait faits à Pondichéry et à Bangkok au service de la Banque de l'Indochine. Cantonné près de Bray-sur-Somme, ce frère me donnait rendez-vous là pour le lendemain soir, se faisant fort de convier aussi mon autre frère Jean, le marsouin, qui se trouvait alors en ligne du côté de Barleux.

Bray-sur-Somme, à la jonction des armées française et anglaise et qui se trouvait entièrement occupé par les Britanniques, était pour nos alliés un point de concentration très important.

Les consignes sur les routes dans ce secteur étaient plus strictes que chez les Français ; en revanche la tenue des hommes ne me parut pas exemplaire.

Dans le centre même, c'est-à-dire sous les yeux des états-majors, tout au long des rues — ou plus exactement des ruisseaux, les Britanniques ivres étaient allongés, mornes et comme anéantis, en formations massives.

Chez nous, si nombreux que fussent les ivrognes au cantonnement de repos, ils faisaient figure d'isolés au regard de la masse raisonnable. Chez les Anglais c'était effarant. On eût dit que ces hommes avaient bu au commandement, dans un laps de temps limité et sans aucune possibilité de se dérober.

Avec cela, pas de fantaisie dans la torpeur. Aucun chant bachique, aucune clameur joyeuse, pas de ces épanchements affectueux constatés chez le buveur de notre race, qui a ingurgité deux litres de vin par lampées espacées. L'anglo-saxon se met volontairement « knock-out » dès le premier round, c'est-à-dire dès la première ingestion de whisky, de gin ou d'un alcool quelconque. Assommé, inconscient dès la première minute, il ne se procure en buvant aucune allégresse.

\* \* \*

Après un excellent repas dans une petite auberge honnête, repas au cours duquel nous bûmes spécialement à la santé de notre frère aîné Emile, l'imprimeur, qui lui aussi se trouvait au front de combat du côté d'Arras, nous nous séparâmes, Alfred pour regagner son unité britannique, Jean et moi pour retrouver les nôtres vers l'Est.

Après avoir pédalé gaillardement de conserve durant une partie du trajet, nous pénétrâmes dans une nappe épaisse de lacrymogènes qui s'était amassée au creux d'un vallon. C'était là que nous



devions bifurquer, donc nous séparer. Nous avions dû mettre les masques, ce qui nous imposait une allure très modérée. Force fut de les retirer pour de brefs adieux (le mot *adieux* avait ici hélas toute sa signification). Pas d'autre inconvénient le lendemain qu'une forte migraine avec les yeux irrités et larmoyants.

\* \* \*

Au cours de notre repas fraternel de Bray-sur-Somme, Jean nous raconta par le menu les démêlés qu'il eut, avant son départ de la colonie, avec le gouverneur général Roume.

Mon frère ayant acheté en 1912 le fonds de commerce d'un entrepreneur de camionnage de Hanoi, M. Lucien Halff, était devenu titulaire pour trois ans de l'entreprise des transports de sacs postaux. La guerre éclatant, Jean, caporal de réserve appartenant à la classe 1906, avait été mobilisé aussitôt. Avant de rejoindre son unité, il écrivit au directeur des postes pour signaler sa situation et demander ce qui allait se passer quant à l'exécution de son contrat dont il ne pourrait être tenu responsable quand il serait éloigné du Tonkin. L'administration d'alors n'avait pas prévu les affectations spéciales ; à vrai dire, elle n'avait rien prévu du tout, et l'on répondit à mon frère que l'on étudiait la question ; le temps passa sans apporter la solution, en dépit des démarches nouvelles que Jean fit dans les bureaux pour obtenir une réponse positive. De guerre lasse, quand il apprit que les hommes de sa classe allaient être embarqués pour France, Jean prit sa bonne plume et s'adressa au gouverneur général, déclarant qu'il ne demandait aucune faveur et qu'il était heureux d'aller se

battre comme ses camarades, mais que cependant si lui avait des obligations sacrées envers le pays, l'administration indochinoise avait, elle, le devoir de sauvegarder les intérêts matériels des mobilisés ; il demandait en conséquence : 1° qu'on le relevât explicitement des obligations de son contrat restant à courir ; 2° qu'on voulût bien envisager le mandatement à son profit d'une indemnité afin de compenser la perte qu'il allait subir n'ayant pu amortir totalement le matériel de transport spécial que le cahier de charges lui avait imposé.

Mon frère avait dix fois raison ; mais en pareil cas c'est une piètre considération pour les satrapes des grands bureaux. La réponse de la haute administration fut péremptoire et marquée au coin de la mufferie la plus révoltante : « 30 jours de prison au caporal Bourrin, ordre du général commandant supérieur, pour avoir adressé une requête au chef de la colonie sans passer par la voie hiérarchique ». Mon frère protesta naturellement qu'il n'avait traité dans sa requête qu'une affaire de nature administrative déjà engagée avant son incorporation ; rien n'y fit et ses chefs militaires, conscients de s'associer à une petite infamie, s'abritèrent derrière le fait que la demande de punition émanait du gouverneur général M. Roume lui-même.

Le malheureux transitaire commença donc à subir sa punition, terrible en ce qu'elle l'empêchait, au moment de prendre le bateau, de régler ses affaires et de faire rentrer les sommes qui lui permettraient de laisser sur la place une situation nette. Et ce n'est pas une petite opération que de liquider une entreprise comportant une trentaine de véhicules divers avec une cinquantaine d'animaux de trait.

Fort heureusement, le délégué du Tonkin, Henri de Monpezat, à qui l'on ne s'adressait jamais en vain quand il s'agissait de lutter contre l'arbitraire et le bon plaisir, fut informé de la singulière posture où l'autoritarisme du gouverneur général avait placé mon frère. En trois coups de cuiller à pot, il jeta bas la forteresse de mauvaise foi de ce nouvel Africain prétendant agir en roi nègre (1).

Mon frère vit d'abord sa peine suspendue, ce qui lui permit de surveiller ses intérêts; il fut d'ailleurs obligé de céder pour un morceau de pain son écurie et son matériel à un entrepreneur nommé Fontan, qui demeuré sans concurrent fit fortune en quelques années. Ainsi va le monde..

Mais que dire d'un gouverneur général qui sans même se renseigner sur la valeur morale de l'homme qu'il va atteindre comme soldat et comme citoyen, lui fait infliger une punition d'une sévérité excessive, disproportionnée à l'importance de la faute commise, uniquement parce que ses bureaux sont impuissants à résoudre une difficulté enfantine.

Le sieur Roume n'a d'ailleurs laissé en Indochine aucun souvenir honorable (2); je veux dire qu'il n'y a rien fait d'utile, étant sinon incapable

---

(1) M. Roume était venu en mars 1915 remplacer à la fois M. Sarraut rentré en France en janvier 1914, et son intérimaire le secrétaire général van Vollenhoven qui avait sollicité d'aller se battre; il est demeuré en Indochine un peu plus d'un an.

(2) D'une lettre reçue au front et datée du 18 mars 1916, j'extrais ce passage: « Croirez-vous qu'au dernier concert, Madame Roume (femme du gouverneur) accompagnée de sa fille, d'une amie et de M. Demartial, secrétaire général, a généreusement donné cinq piastres. Pour quatre programmes! Une telle pingrerie est écoeurante et j'aurais aimé leur jeter cette aumône dérisoire à la figure! Heureusement que d'autres hauts fonctionnaires comprennent mieux leur devoir... »

de bien penser, du moins dénué de la volonté d'œuvrer avec passion pour un pays où il se sentait étranger (1). Assez décoratif, paraît-il, et très décoré, il s'est illustré depuis dans les conseils d'administration de sociétés coloniales. Il mérite d'être situé dans une niche bien en vue de la galerie des soliveaux africains promus sans titres à l'honneur de gouverner l'Indochine.

\* \* \*

Le 4 septembre, la 10<sup>e</sup> armée à laquelle nous étions rattachés (général Micheler) enleva Vermandovillers, Soyécourt, Chilly, et le bois de Chaulnes, faisant 2.100 prisonniers dont un grand nombre furent évacués par un chemin qui passait à proximité des emplacements nouveaux où nous avions porté nos batteries. C'étaient pour la plupart de très jeunes hommes, en général malingres, et qui faisaient fort piteuse mine au sortir de l'enfer où nous les faisons vivre depuis plusieurs semaines. Alors que nos Bretons placides regardaient passer ces vaincus sans manifester ni joie ni haine, un imbécile comme il s'en trouve dans tous les groupements humains crut spirituel de suivre la colonne et de serrer ostensiblement la main des captifs en les traitant de « camarades ». Plusieurs des prisonniers, avec dignité, ne crurent pas devoir prendre sa main tendue. L'imbécile devint alors furieux et se mit à les injurier.

« C'est bien fait ! » lui dis-je. « Pourquoi veux-tu leur serrer la main ? — Parce que c'est des hommes comme nous — Eh bien, les Bretons qui

---

(1) C'est le même Roume gouverneur de l'A. O. F. qui en 1908 envoya 1.200 francs de télégrammes officiels pour demander le renvoi à Dakar d'un jambon venant de France à lui destiné que le paquebot avait oublié de débarquer à l'escale.

se balladent dans les rues de Lorient, est-ce que ce sont des hommes aussi ? — Bien sûr. — Est-ce que tu serres la main des passants que tu ne connais pas ? — Non mais ceux-là sont malheureux ; ils n'ont ni mangé ni bu depuis hier ; ils n'ont pas de tabac — Alors donne leur ton pinard et ton gros-c. mais ta poignée de main ils s'en foutent et te prennent pour un dingo. — Pas du tout ; c'est parce qu'ils ne sont pas polis — Tu déraisonnes. Ceux qui ont refusé ta main pensaient sans doute à leur frère que tu as peut-être tué. Je ne te souhaite pas d'être prisonnier, mais si tu l'étais, tu verrais que ces hommes « comme toi » n'agiraient pas « comme toi » et que tu recevrais plus de coups de crosse que de tartines de confiture. Tiens-toi donc tranquille comme les camarades, et n'oublie pas que si les copains d'en face peuvent te zigouiller, ils n'en rateront pas l'occasion ».

Notre position ayant été repérée par les avions d'observation qui commençaient à utiliser une bonne technique, il advint qu'un jour, vers deux heures de l'après-midi, tous les hommes étant au repos près des pièces, l'emplacement de la batterie fut l'objet d'un bombardement qui eût anéanti radicalement notre unité si le tir avait été mieux dirigé. Avec des coups moins longs de 30 mètres, il ne serait resté ni un homme indemne ni un canon intact. Du poste de secours souterrain où je me trouvais seul ce jour-là avec Duvergé, nous ne doutions pas, en raison de l'intensité du feu ennemi, que notre dernière heure ne fût venue. N'avions-nous pas pourtant le devoir d'aller vers la batterie ? Duvergé voulait sortir à chaque instant mais dès qu'il allait surgir de l'abri, de nouvelles rafales le contraignaient à s'y précipiter de nouveau ; dans le fracas infernal, je lui criais sans

qu'il pût m'entendre : « Reste là ! Fais pas l'idiot. On ira voir quand ce sera fini ».

Brusquement, l'intensité du bombardement redoubla, ou tout au moins sembla précisément dirigée vers notre poste ; Duvergé se glissa au plus profond du souterrain et, après une explosion plus terrifiante que les autres, se prit à rire sans arrêt. Un rire nerveux inextinguible... Je le crus devenu fou.

Soudain, comme si les trente canons qui nous prenaient à partie avaient été commandés par le même chef, le bombardement cessa ; le vacarme d'enfer fit place à un silence presque aussi inquiétant. Duvergé bondit au dehors, toujours ricanant, me confirmant dans la pensée qu'il avait perdu la raison. Je sortis à mon tour et le vis qui courait à toute allure vers les abris des hommes. Je le suivis aussi vite que me le permit l'état du terrain, les trous d'obus qui se touchaient littéralement ayant complètement modifié l'aspect du sol.

Les abris s'étaient tous effondrés mais on nous cria des pièces que tout le monde était sauf, les hommes se trouvant à leur poste de combat quand le bombardement avait commencé. Cependant on fit l'appel et l'on s'aperçut alors qu'il manquait un maréchal-des-logis, lequel, rentré de permission dans la matinée, n'avait pas encore repris son service. On se précipita vers les abris, Duvergé était déjà là, remuant la terre. Tout le monde se mit à la besogne sans écouter les officiers qui mettaient en garde contre une reprise de l'arrosage... Quand on parvint à dégager le malheureux sous-officier, le major eut beau faire les tractions rythmées de la langue et les mouvements respiratoires classiques, il était trop tard, l'asphyxie avait fait son

œuvre. Ainsi donc, cet effroyable bombardement qui se traduisait pour l'ennemi par une consommation de près de 2.000 obus, nous avait tué seulement un homme et encore à la suite d'un éboulement ! Circonstance douloureuse : le maréchal-des-logis avait convolé durant sa permission... Quant à Duvergé, dont la nervosité n'avait pas empêché le courage et la rapidité d'action, il reprit rapidement tout son sang-froid. Quand les officiers visitèrent l'emplacement bombardé, ils conclurent que la batterie proprement dite avait été sauvée par l'erreur de distance des observateurs aériens, mais que le poste de secours était demeuré intact par miracle. Tout autour le sol présentait l'aspect d'une écuire ; sur le poste même, dont la superficie approximative égalait celle de quatre trous rapprochés, aucun projectile n'était tombé.

Notre batterie ayant reçu l'ordre de ne pas tirer pour riposter, les Allemands furent persuadés que nous avions été anéantis jusqu'au dernier. Durant plusieurs jours tout mouvement d'hommes fut interdit avant le coucher du soleil ; de sorte que lors de la nouvelle poussée en avant, quand nous recommençâmes à tirer, ceux d'en face n'imaginèrent pas que nos coups partaient du même emplacement.

\* \* \*

Le 14 septembre, nouveau bond en avant qui valut aux Français de reconquérir Deniécourt et Berny-en-Santerre. Encore des centaines et des centaines de prisonniers.

Nous avons porté nos canons près de Belloy et là encore, dans le temps que l'ennemi reculait, nous pûmes nous promener dans le bled sans avoir à nous abriter. C'est à ce moment que, bon dernier,

je quittai la batterie pour prendre ma première permission retardée par deux mois d'offensive. Quand je revins, notre emplacement était assez sérieusement arrosé par les fusants et je me hâtai de gagner le poste de secours. Je trouvai là trois jeux d'échecs en pleine action. Mais je pestai contre la tabagie insensée qui prenait à la gorge quand on arrivait du dehors. Duvergé, qui avait lorgné mes musettes pleines et mes bidons, se précipita à l'extérieur pour enlever sur la toiture gazonnée de notre abri une plaque de tôle efficace contre les éclats mais qui empêchait la fumée de sortir.

Durant qu'il se livrait à cette brève opération, un shrapnell éclata au-dessus de lui et une balle lui traversa la main. Il rentra en hurlant, tout ensanglanté ; avant même d'être déséquipé, je lui fis un pansement et m'occupai de son évacuation. C'était pour me faire plaisir que ce brave garçon avait récolté cette blessure qui le priverait de la distribution des douceurs que je rapportais de l'arrière. On dit que le crime ne profite pas toujours à l'assassin. Pour moi je fus bel et bien nommé brigadier à la place de Duvergé tandis que mon emploi d'infirmier passait au Vendéen Caillaud. Quelques jours plus tard, sur le front de la batterie, le chef d'escadron me remit la croix de guerre, suite de la citation à l'ordre du régiment que m'avait value la nuit mouvementée du début de l'offensive.

\* \* \*

Un mois passa et Duvergé rentra de l'hôpital. Mon double galon de laine rouge ne lui avait pas fait perdre le sien, mais le major tenait à me conserver en qualité de brigadier-infirmier. Pour tirer le commandement d'embaras, un ordre vint de



l'arrière prescrivant d'envoyer dans les usines les ouvriers métallurgistes mobilisés au front. C'était le cas de Laurent, le brigadier-brancardier, excellent chaudronnier en cuivre, camarade délicieux en dépit de son antimilitarisme et de ses idées révolutionnaires. Le type même de l'ouvrier abusé par les sophismes des politiciens, trop ignorant pour dégager la part d'erreur que renferment les plus belles théories humanitaires. J'avais pris une certaine influence sur Laurent sans parvenir du reste à le convaincre de cette vérité qu'en se plongeant dans la générosité théorique il risquait pratiquement de se noyer dans l'utopie. En revanche, quand il allait trop loin dans son exaltation prolétarienne, je l'aiguillais sur le théâtre et, après avoir fait pour la centième fois son éloge de chanteur, je l'amenais à nous pousser la romance, ce qu'il faisait en louchant, la bouche pleine de myosotis, de fauvettes et de ruisseaux serpentant sous les vertes ramures.

Duvergé donc allait succéder à Laurent. Le jour du départ de celui-ci, nous eûmes une nouvelle émotion. Pour la première fois nous fîmes connaissance de ces fameux 105 autrichiens dont on entendait l'éclatement avant le coup de départ. De ceux-là, pas moyen de se garer. Laurent nous dit : « As pas peur ! Je vais à l'arrière vous fabriquer des engins auprès desquels ces 105 ne seront que des jouets pour les enfants. Patientez 15 jours et vous m'en direz des nouvelles ! »

\* \* \*

Quelle batterie n'eut pas, au cours d'une guerre si longue, l'émotion de voir éclater au moins l'une de ses pièces ? L'accident avait généralement pour cause des obus mal calibrés ou l'usure excessive des canons.

Chez nous, à la 41<sup>e</sup>, quelques hommes avaient été blessés par des obus à ceinture défectueuse explosant au sortir de l'âme, mais à la 42<sup>e</sup>, une pièce éclata tuant le maréchal-des-logis, le pointeur et trois servants, en blessant grièvement deux autres.... Ce jour-là, ceux qui nous traitaient de « feignants » à l'accoutumée, regrettèrent de voir notre équipe s'affairer au grand complet pour essayer de reconstituer les corps déchiquetés.... Le pire, c'est que de tels accidents atteignaient le moral des survivants exposés à courir les mêmes risques contre lesquels il n'y avait pas de moyens de défense.

\* \* \*

L'offensive de la Somme avait permis de soulager Verdun mais l'espoir qu'on nourrissait de percer ne s'était pas réalisé ; le vigoureux effort des armées françaises n'avait pas été secondé par les Britanniques qui perdaient d'ailleurs autant de monde en se battant mal que s'ils avaient montré plus de mordant et d'expérience. Mais ils étaient commandés par des étudiants aristocrates, très braves du reste pour la plupart, qui n'avaient aucune idée de la guerre et, parfois même, pas d'idées du tout.

\* \* \*

L'automne était venu et l'on se borna à des opérations locales pour améliorer les positions. Le jeu des permissions recommença et fin novembre je pus repartir pour la seconde fois vers Paris et ma Bretagne.

\* \* \*

Décembre. C'est la perspective d'un troisième hiver à passer dans la boue glacée ; or, si les boues

de Champagne et de Verdun ont leur réputation bien établie, celles de la Somme ne sont pas d'une qualité moins prisée. Résignons-nous !

\* \* \*

C'est dans cette disposition d'esprit que l'aube du 24 décembre trouva notre batterie. « Et puis, baste ! » pensai-je, « gâst ! », pensaient les Bretons, « ce soir nous allons réveillonner dans nos trous de rats ». La plupart de nos bons Bretons, à l'heure où naîtra le divin enfant, n'omettront pas de faire leur prière à Dieu. Mais vers la fin de la matinée, une rumeur étrange courut sous terre. « Le groupe est relevé. On s'en va à l'arrière ! » « En effet, vers midi, l'ordre arriva de plier bagage. Où allait-on ? Personne n'en savait rien, sinon que l'on quittait le front pour la première fois depuis plus de 25 mois ! On s'en va à l'arrière, donc vers le pinard, vers le ravitaillement abondant de toute sorte, loin des rats et des poux, loin des Boches et de leurs marmites.... Les lourds Bretons esquissaient des pas de sylphes et de farfadets. A la tombée de la nuit tout fut prêt pour le départ. Et l'on partit. On marcha très longtemps pour sans désenrayer embarquer les pièces et les chevaux dans les trains qui nous attendaient à Boves. Beaucoup d'hommes, en attendant que le convoi s'ébranlât, s'étaient mis dans les wagons à dévorer enfin les colis de Noël ; quand le train démarra, tous se voyaient déjà en Bretagne. Je les détrompai quand je vis le lendemain qu'on avait atteint Orléans.

Je commençai à subodorer une expédition lointaine. « On va sans doute nous donner des canons neufs », disaient les servants « car les nôtres sont usés ». Je fis observer qu'on aurait pu alors nous

expédier le matériel neuf au lieu de nous l'envoyer chercher si loin..... Car après le Limousin, nous abordions la Dordogne.

Notre voyage en direction des Pyrénées prit fin à Toulouse. Nous voici cantonnés dans la banlieue, à Saint-Martin du Touch. Je connaissais déjà la cité de Clémence Isaure pour l'avoir visitée plusieurs fois ainsi que Bordeaux en allant m'embarquer à Marseille. Une fois de plus je cherche à comprendre ce qui dans cette ville d'aspect banal peut justifier l'admiration que tant de gens ont pour elle. Il existe probablement à Toulouse une atmosphère tenant au caractère de ses habitants qui rend la cité chère au cœur de ceux qui y ont passé leur jeunesse ou longtemps habité. Nantes, ville apparemment triste où les gens manquent de liant, était autrefois en réalité le séjour le plus gai du monde. Mais il fallait être initié à la vie en partie double de cette curieuse préfecture ; il fallait être « introduit » dans la société nantaise très fermée et qui savait si bien vivre.

Je veux bien qu'il en soit de même pour Toulouse mais je refuse de reconnaître à l'ensemble de la ville, qui a des monuments intéressants en soi, une beauté particulière. Je place plus haut, pour la conception architecturale et l'ampleur des perspectives, Bordeaux, Montpellier, Nancy et Nîmes.

N'empêche que notre séjour à Toulouse fut aussi agréable que possible pour des gens qui venaient de passer deux ans au front et qui sortaient d'une bataille de six mois. Nous passions le temps à réunir le matériel neuf que nous étions venu chercher, du beau 75 cette fois ; pour ma part, j'avais à préparer l'immunisation de tous les hommes contre les épidémies possibles et je me rendis plusieurs

fois à Toulouse avec les brancardiers pour prendre livraison au service de santé des centaines de doses de sérum qui nous seraient nécessaires. C'est la variété de ces sérums qui me fit comprendre que nous irions décidément à l'armée d'Orient, ce qui fut officiellement confirmé quelques jours après.

Un jour que nous étions allés ainsi en corvée à Toulouse, j'entrai avec les gars de mon équipe boire un verre dans un café-buvette où se trouvaient déjà d'assez nombreux militaires. Nous devisions sans nous préoccuper des autres buveurs lorsque l'un d'eux s'étant approché de nous se précipita soudain à genoux et se prosterna devant moi. Par trois fois il fit le grand lay, les mains jointes et quand, redressant le buste, il relevait la tête, je vis bien que c'était un Annamite et que je l'avais déjà rencontré quelque part, mais j'étais fort intrigué et toute l'assistance était demeurée sans voix à ce spectacle d'humilité qu'elle ne comprenait pas.

C'était tout simplement un ouvrier militarisé de la poudrerie de Toulouse que j'avais eu comme boy une première fois à Tourane en 1904, une seconde fois à Haiphong en 1909. Ce brave garçon manifesta la joie la plus vive et quand il retourna à sa table, les autres Annamites avec qui il buvait vinrent à leur tour s'incliner devant moi en joignant correctement les mains à la manière de leur pays. En réglant nos consommations, je payai au cabaretier la tournée des O. N. S. ne voulant pas leur remettre directement de l'argent. Mes brancardiers n'en revenaient pas et lorsque je leur expliquai le sens de cette politesse asiatique, l'un d'eux conclut: « Je vois que t'es là-bas comme le recteur ! »

Je me suis remémoré bien souvent cette scène en pensant à M. Albert Sarraut car cela se passait à Toulouse, centre de son influence ! c'est là qu'un humble Annamite, sans se soucier de donner un démenti à celui qui cristallisa et donna du corps à toutes les calomnies contre les vieux coloniaux, avait fait spontanément le geste que lui dictait son cœur.

S'il avait été présent dans ce petit café, le co-directeur de *La dépêche de Toulouse* aurait sans doute pensé : « Ce boy a été heureux de retrouver son ancien maître qui sans doute ne le maltraita jamais et ne fut point injuste envers lui. S'il n'aimait point les Français, il aurait pu demeurer dans son coin puisque l'artilleur ne l'avait pas vu. L'ancien maître n'a point de galons importants ; il sert dans le rang ; le salut du boy ne pouvait donc avoir un caractère intéressé ou de platitude. De plus le boy a fait les grands « lay », par quoi il a voulu honorer véritablement son ancien maître, au lieu de se borner à le saluer en portant la main à son calot, à la française. Enfin, il y avait là d'autres Annamites et les Annamites pratiquent le respect humain avec exagération.

« Il faut donc que dans le milieu modeste où vit l'ancien boy et malgré les contacts que ces Asiatiques ont eus avec les prolétaires français, on ne considère point les occupants étrangers de l'Indochine comme des individus haïssables en bloc. Les camarades du boy ne se sont pas bornés du reste à le regarder se prosterner au milieu de la salle ; ils ont approuvé son geste puisqu'ils l'ont imité, avec moins d'ampleur toutefois, ne se croyant pas tenus comme lui à l'humilité d'un ancien domestique. Ce Français moyen, qui a vécu près du peuple

annamite durant 15 années et ces quelques O. N. S. m'ont donné une bonne leçon. On a monté en épingle dans les journaux de mon parti les excès de quelques individus mais on passe toujours sous silence des tableaux édifiants comme celui auquel je viens d'assister. Je devrais donc maintenant renverser ma politique d'excitation contre les Français. Ce serait honnête... Oui, mais je risquerais de n'être pas suivi par mes amis politiques qui ont fait de l'anticolonialisme leur cheval de bataille... C'est le parti qui me nourrit. Je dois donc lui rester fidèle jusque dans ses erreurs. Décidément, je n'ai rien vu, rien entendu de la scène de tout à l'heure... »

Car nos grands hommes de la démocratie ont toujours fait passer l'intérêt de leur parti avant l'intérêt de la République et l'intérêt de la République avant l'intérêt de la France (1).

\* \* \*

Protestation du lecteur : « Vous prêtez à l'honorable M. Albert Sarraut un raisonnement gratuit. Si ce grand Français s'était trouvé dans la buvette, il se fut sans doute borné à dire se souvenant de son arrivée à Tourane : « Les grands « lay » ? C'est sûrement pour moi. M... ! Je n'ai pas mon pyjama ! »

---

(1) M. Sarraut qui se trouvait en France au début de la guerre avait fait aussitôt partie du cabinet remanié après le retour de Russie du Président de la République. En janvier 1917, il reprenait ses anciennes fonctions en Indochine qui avaient été assumées intérimairement par le résident supérieur Charles après le départ de M. Ernest Roume.

# TABLE DES NOMS DE PERSONNES

## cités dans l'ouvrage

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
About (Edmond) .....	213	Bellanoix .....	43
Achard .....	114	Belloc .....	142, 152
Addi (capitaine) 269, 272, 276 279, 296		Bénazet (M <sup>me</sup> ) .....	117, 165
Alain .....	228	Bénières (Louis) .....	46
Albane (Blanche) .. 218, 220 226, 236, 252, 256, 282		Bérard (de) .....	109
Aligne .....	55	Bergson .....	228
Alvaro (Gabrielle) ....	25	Bergue (Paul) .....	120
Antoine (Henri) ....	20, 30	Berland (Henri) .....	29
Antoine (André) 20, 22, 26, 90 163, 218		Bernard (Tristan) 47, 91, 92 164, 168, 201	
Arc (Jeanne d') .....	130	Bernhardt (Sarah) ....	14
Arène (Emmanuel) ....	107	Bernheim frères .....	214
Aspar .....	9	Bert (Paul) .....	36, 86
Aujac (lieutenant) ....	109	Berteaux (Maurice) ....	174
Aymeric .....	93	Berteaux (Veuve) .....	174
Babaud-Dulac .....	93	Berthier (lieut.) 91, 92, 182	
Babonneix (Paul) .....	130	Bertrand (M <sup>me</sup> ) .....	108
Babonneix (M <sup>me</sup> Margue- guerite) .....	130	Besnard (amiral) .....	102
Bacqué .....	93	Besse (Gustave) .....	113
Bady (Berthe) .....	14	Bigophone .....	197
Bainville (Jacques) ....	17	Bilhaud (Paul) ....	42, 167
Baivy (Omer) .. 117, 165, 181		Birmingham (baron de)	31
Barbieri (Gina) .. 16, 218, 222		Bizet (Georges) .....	117, 165
Barker (Harley Gran- ville) .....	256	Bing (Suzanne) 218, 234, 251 282	
Baron père .....	14	Blanc (Julien) .....	113, 164
Barrand (colonel) ....	183	Blanc .....	93
Barrand (M <sup>lle</sup> ) .....	183	Blanche (J. E.) .....	214
Barrou (Georges) .....	166	Blériot .....	114
Bartet (Julia) .....	14	Blès (Numa) .....	15, 184
Bassouls (Raymond) ...	182	Bléton (Henri) .....	66
Bataille (Henry) .....	45	Blondel .....	109, 114
Baty (Gaston) .....	233	Blot .....	45, 109, 182
Bauër .....	46	Blot (M <sup>me</sup> H.) 42, 44, 91, 92 108, 114, 115, 117, 165	
Beau (Paul) .....	175	Blu (A.) .....	182
Beaumarchais .....	214	Blum (Léon) .....	18
		Boisfleury (Robert de) ..	17
		Bois-Lucy (de) .....	109



<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Bon .....	48	Cassive .....	14
Bonamour .....	93	Castanet (R. P.) .....	77
Bonhoure .....	35	Cazenave (Lucien) ....	103
Bonnaud (Dominique) 15,	184	Cavaignals .....	127
	192, 198	Cervièrès, .....	165, 168, 199
Bonnault (René) .....	120	Cézard (Albert) .....	117
Bonnet .....	182	Chaillot .....	38
Bossard .....	46	Chaillot (M <sup>me</sup> ) .....	38
Bossuet .....	153	Chantepie .....	55
Boucher .....	39	Chappellart .....	165
Boué (Émile) .....	95, 130	Chapuis (commandant). .	204
Boulain .....	157	Charles (résident sup.)..	330
Bouquet (Romain) 218,	225	Charles X .....	289
	252, 257	Charvay (Robert) .....	91
Bour (Armand) 16, 31,	218	Chassaing .....	120
Bourgeois .....	74	Chassaing (M <sup>lle</sup> ) .....	120
Bourgeois (M <sup>me</sup> ) .....	75	Chassagne (M <sup>me</sup> ) ....	92, 108
Bourrin (père) ....	28, 262	Chauvin .....	176
Bourrin (Émile) .....	315	Chavier-Boizart (M <sup>me</sup> ) ..	183
Bourrin (Alfred) ....	206, 314	Chemin-Dupontès .....	181
Bourrin (Jean) 42, 165,	166	Chevallier (Henri) ..	91, 109
	202, 206, 305, 314,	Chevallier (Georges) ..	91
	316	Chodzko (père) .....	50
Boursault .....	231	Chodzko (M <sup>me</sup> ) .....	50
Boyer (Lucien) .....	15, 184	Chodzko (fils) .....	50
Brasseur (Pierre) ....	14, 112	Clariond (Aimé) .....	28
Briand (Aristide) .....	18	Claudé (Paul) .....	216
Brieux (Eugène) 118,	168, 201	Clemenceau (Georges) 18,	135
Brossé .....	201		283
Brum (Léon) .....	123, 142	Colbert .....	101
Brummel .....	110	Colbert (fils) .....	103
Burdin (A. J.) .....	182	Collet .....	181
Caffaréna (Félix) .....	52	Colomb (Alfred) .....	28
Caffaréna (Gabriel) 52,	165, 183	Colonne .....	15
Caillaud .....	323	Conjard .....	109, 114, 115
Caillaux (Joseph) ....	18, 154	Copeau (père) .....	213
Caillavet (Arman de) 92,	107	Copeau (Jacques) 209,	233, 252
Caille (M <sup>me</sup> ) .....	43, 90		260, 283
Cambronne .....	136	Copeau (M <sup>me</sup> J.) .....	213
Camilli .....	117	Coquelin (frères) .....	14
Camy (lieutenant) ....	182	Cordier (Joseph) 92,	108, 114
Cariffa (Jean) 218,	223, 234		181, 194, 200
Carnino .....	93	Cordier (Georges) .....	75
Carré (Michel) .....	42, 167	Cordier (M <sup>me</sup> G.) .....	75
Cassagnac (Paul de) ...	17		

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Cornillon .....	130, 142	Deval (Marguerite) ....	14
Couperin .....	212	Devangioni .....	57
Courmont (Georges) ...	64	Devaux .....	75
Courteline (Georges) 19, 34, 46	252	Devé (Maurice) 44, 65, 91, 92	107, 114, 173, 180
Crayssac (père) .....	156	Devos .....	91, 92
Crayssac (René) ....	165, 200	Deyme .....	90
Crevost (Charles) .....	83	Diderot .....	239, 248
Croué (Jean) .....	214, 232	Didi (M <sup>me</sup> ) .....	223, 225
Cuong-Dê (prince) .....	203	Do-huu-Vi .....	19, 305
Dalcroze .....	190	Dorville .....	19
Danjou (Jane) .....	31	Dostoïevski .....	234
Daudet (Alphonse) .....	165	Doucet .....	108
Daudet (Léon) .. 17, 215, 273		Douguet (Jules) .....	103
Daudet (M <sup>me</sup> Léon) ....	17	Doumer (Paul) .....	175
Dautezac (M <sup>me</sup> ) .....	181	Doumergue (Gaston) ...	18
Dearly (Max) .....	14, 92	Doyhamboure .....	52
Debeaux (Raoul) .....	100	Dranem .....	14, 162
Decusse (M <sup>lle</sup> ) .....	181	Dubech (Lucien) .....	217
Degas .....	214	Dubeux (Albert) .....	212
Dejean (Joseph) .....	281	Ducamp (Roger) ....	112, 181
Delaunay .....	14	Ducamp (André) ...	113, 181
Delaval .....	46	Ducarre (commandant). 108	
Delestrée .....	140	Ducret (colonel) .....	109
Delibes (Léo) .....	117	Duflos (Raphael) .....	313
Delmet (Paul) .....	15	Dufriche .....	169
Demartial .....	318	Duguet .....	126, 205
Denis (frères) .....	120	Duhamel (G.) .. 218, 219, 256	
Denneville (Paul) .....	26	Duhamel (M <sup>me</sup> G.) ...	218
Denni .....	181	Dujardin-Beaumetz ....	18
Denobili (A) .....	201	Dullin (Charles) 215, 218, 225	
Denobili (P) .....	201	226, 233, 242, 246, 253	
Deplank .....	165	Ducan (Isadora) .....	237
Dérosiaux (capit.) .. 112, 182		Duncan (Lisa) .....	237
Dérosiaux (M <sup>me</sup> ) 44, 91, 92, 93		Duncan (Mona) .....	237
108, 114, 116, 165, 184		Duncan (Anna) .....	237
Deseille (Henry) .....	165	Duquesnel (Félix) ....	201
Desgrange (Henri) .....	17	Durec .....	16
Despax (Emile) ....	100, 184	Duretteste (Maître) ....	100
Despax (Suzanne) .....	101	Dutrieu (Hélène) .....	207
Desprès (Suzanne) .....	14	Duvallès (Frédéric) ....	91
Destenay .....	49	Duvergé .. 272, 275, 306, 308	
Destenay (M <sup>me</sup> ) .....	49	310, 313, 320, 323	
Détieux .....	301	Duy-Tan (Sa Majesté) ..	134

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Eckert .....	128	Galliéni (général) .....	267
Eckmann-Chatrian .....	114	Gallimard (Gaston) .....	219
Escande (père) .....	313	Gallois (Léon) .....	169
Escande (Maurice) .....	313	Gambetta (Léon) .....	35, 135
Escoffier .....	28	Garin (Charles) .....	115
Espallargas .....	181	Garlière (M <sup>m</sup> B. de la) .....	91, 92
Etienne (Eugène) .....	135	Garnier .....	109
Eychenne .....	131, 205	Garnier (Francis) .....	35
Fabre .....	91	Gaubert .....	92, 183
Fabre (Emile) .....	84	Gauthier-Villars (Henri) .....	19
Faucher (René) .....	207	Gavault (Paul) .....	91, 93, 168
Faucillers .....	91, 201	Gay (Walter) .....	214
Faucillers (M <sup>me</sup> ) .....	91	Gémier (Firmin) .....	27
Faucillers (Madeleine) .....	201	Genny .....	90
Fauquet (M <sup>lle</sup> Nadia) .....	108, 114, 117, 165	Genny (M <sup>me</sup> ) .....	90
Faure (André) .....	43, 90, 91	Germain (José) .....	163
Faure (Félix) .....	134	Germigny (comte de) .....	31
Fays (M <sup>me</sup> ) .....	165	Ghéon (Henri) .....	214, 233
Féraudy (de) .....	14	Gia-Long (Sa Majesté) .....	148
Fernandez (Ramon) .....	227	Gide (André) .....	213, 214, 219, 256
Ferrand .....	171	Gilbert .....	109
Ferris (docteur) .....	181	Gilbert-Desvillons (M <sup>me</sup> ) .....	90, 91
Ferry (Jules) .....	36	Giran .....	48
Flers (Robert de) .....	92, 107	Gironce .....	161, 206
Fleury (Fernand) .....	173	Glade (M <sup>me</sup> ) .....	165, 182
Fleury (M <sup>me</sup> F.) .....	173	Gottrand (Fanny) .....	43
Fleury (Marcel) .....	91, 92, 108, 115, 117, 167, 173, 182, 201	Goubier .....	47
Fleury (Albert) .....	173	Gounod (Charles) .....	44
Fleury (Charlotte) .....	173	Gourbeil .....	97
Fleury (Germaine) .....	173	Gouvion Saint-Cyr (maréchal) .....	102
Fontaine .....	87	Gouzien (docteur) .....	181
Fontan .....	318	Grand .....	14
Fontanne .....	175, 177	Grandpierre (R. P.) .....	94
Forest (Louis) .....	164	Grandval .....	233
Frajerolle (Georges) .....	184	Granval (Alexandre) .....	13
Francen (Victor) .....	112	Grave (Jean) .....	147
Francis .....	237	Gravereaud .....	155
Frantel (Max) .....	216	Gravonne (Gabriel de) .....	25
Frégoli .....	110, 225	Gressin .....	181
Frey (colonel) .....	133	Guasco (Joseph) .....	93
Frézouls .....	97, 156	Guérin (M <sup>me</sup> ) .....	190
Froidefond .....	43	Guermeur (maître) .....	100
		Guillon (René) .....	52, 64

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Guis .....	126	Klobukowski (M <sup>me</sup> ) ....	191
Guitry (Lucien) .....	14	Klobukowski (M <sup>lle</sup> Wanda)	191
Guitry (Sacha) .....	201	Koch (Maurice) .....	165
Guy .....	14	Kousminky .....	114
Hading (Jane) .....	14	Krautheimer .....	137
Halfi (Lucien) .....	316	Labiche .....	116
Hamelle (Paul) .....	123	Lacombe (Alexis) ..	135, 182
Hanau (M <sup>me</sup> ) .....	26	Lafargue .....	42
Hardouin .....	93	La Fontaine .....	121, 185
Hardy (lieutenant) ....	108	Laloye .....	199
Henriot (Georges) .....	90	Lambert fils (Albert) ..	14
Henry IV .....	95, 130	Lambert fils (M <sup>me</sup> Albert)	207
Hervieu (M <sup>me</sup> ) .....	34	Lameule (Mathurin) ...	277
Hervieu (Paul) .....	213	Lamoureux .....	15
Heywood (Thomas) ..	215, 218	Lamouroux .....	109
Hoang-hoa-Tham ...	166, 202	Landry (M <sup>me</sup> ) .....	183
Hommel .....	103	Langibaudière (Biaille de)	36
Hommel (Catherine) ...	103	Lansan (Gustave) .....	228
Huguenet .....	14	Larmat .....	43, 90
Hyspa (Vincent) .....	15	Lasserre .....	176
Isaure (Clémence) .....	327	Latargère .....	58
Jaubert .....	155	La Touche .....	214
Jeanet (Claude) .....	152	Laugier .....	14
Joffre (général) .....	274	Laumônier (Henri) .....	152
Joseph .....	113	Laurent (M <sup>me</sup> ) .....	201
Joussen .....	165	Laurent .....	278, 324
Jouvenceau (docteur) ...	184	Lauvray .....	181
Jouvet (Louis) ..	215, 218, 225	Lavallière (Eve) .....	14
232, 233, 237, 252, 283,	303	Lecache (Bernard) .....	218
	312	Le Cam (M <sup>me</sup> ) .....	43
Jouvey (Louis) ....	215, 218	Lecomte .....	181
Joyeux .....	46, 117	Le Dentu (docteur) ....	182
Judet de la Combe (D <sup>r</sup> ).	109	Le Flem (Paul) .....	252
Judet de la Combe (M <sup>me</sup> )	108	Legendre (docteur) .....	77
Jullien (Henri) .....	28	Le Guénédal .....	181
Jurdieu .....	26	Leloir .....	14
Karl (Roger) 16, 215, 218,	220	Lemaire (Madeleine) ...	214
	224	Lemaître (Jules) .....	17
Kempf (Léopold) .....	16	Le Masle (docteur) ....	182
Kenn (Diane) .....	107	Lender (Gabrielle) .....	14
Kircher .....	156, 176	Lenglet (René) .....	26
Kistemaekers (Henry)...	168	Lequesne (Etienne) ....	22
Klobukowski 47, 86, 100, 127		Lérand .....	14
175, 191, 203		Le Saulnier .....	104

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Leyret (Henry) .....	134	Micheler (général) .....	319
Lhuinte (lieutenant) .....	165, 201	Milliès-Lacroix .....	129
Lhuinte (M <sup>me</sup> ) .....	165, 201	Mir .....	181
Lièvre (Pierre) .....	237	Mirabeau .....	312
Lory (Jane) 218, 223, 227, .....	252	Mirande (Yves) .....	90
257, 261, 263, 283, .....	303	Missa (Edmond) .....	117
Louis XIV .....	153	Molière .....	215, 225, 228
Louis XVI .....	288, 291	Monavon 91, 92, 108, 165, .....	181
Louis XVIII .....	289	Monferrand (Maurice de) .....	15
Louis (baron) .....	289	207	
Louis-Bonaparte .....	289	Monferrand (M <sup>me</sup> de) ..	207
Louis-Philippe 1 <sup>er</sup> .....	289	Mongodin (Louis) ....	44, 46
Loupe (Albert) .....	282	Monpezat (H. de) 113, 142, .....	318
Louveau (dit Samuel) ..	111	Montarlot (Louis Cugnet	
Louvet (capitaine) .....	182	de) .....	50, 57, 64
Lugné-Poe .....	14	Montesquiou (de) .....	17
Lyssan (Odette) .....	207	Montford (Eugène) ....	214
Magnier (Marie) .....	14	Montgrand (commandant) .....	204
Maire (R.-P.) .....	77	Montoya (Gabriel) .....	15
Maire .....	182	Moreau (Lucien) .....	17
Maire (Jeanne) .....	42	Morel (Aristide) .....	47
Malan (Henri) ....	136, 151	Morel (Jules) .....	47, 156
Malandain (capitaine) ..	165	Mounet (Paul) .....	14
Marliave (François de)..	167	Mounet-Sully .....	14, 46
Mars (M <sup>lle</sup> ) .....	166	Muraire .....	129, 161
Martell-Bonjour (M <sup>me</sup> ) ..	182, 195	Muraire (M <sup>me</sup> ) .....	108
Martialis .....	300	Musset (Alfred de) ....	222
Martin .....	117	Nagelsmakers .....	193
Martinie .....	92	Napoléon 1 <sup>er</sup> ....	17, 140, 289
Mathis (M <sup>me</sup> ) .....	90	Napoléon III .....	289
Maurey (Max) 43, 92, 163, ..	164	Naquard .....	142
Maurras (Charles) .....	17	Nedelec (docteur) .....	182
Max (Edouard de) ..	14, 112	Nguyên-duy-An .....	204
Max-Clément .....	113	Nguyên-khac-Can .....	204
Mayeur .....	109	Nijinsky .....	92
Mayol (Félix) .....	14	Nordemann .....	117
Méalarès .....	305	Noris (Eugénie) .....	31
Méaulle (père) .....	15	Noyr (Lola) .....	31
Méaulle (fils) .....	15	Oettly (Paul) ..	234, 242, 251
Mellinet (général) .....	136	Ohl .....	181
Méot (M <sup>me</sup> ) .....	42	Ohl (M <sup>me</sup> ) .....	91, 182
Mermillod .....	93	Olivier .....	90
Mévisto .....	19	Orléans (duc d') .....	291
Meyerbeer .....	121	Pacquement (Charles) ..	219

<i>Noms</i>	<i>Pages</i>	<i>Noms</i>	<i>Pages</i>
Pagnol (Marcel) .....	93	Raquez .....	119
Pailleron (Edouard) ....	49	Rathouit .....	277
Pampille .....	17	Ravachol .....	16
Panizza (de) .....	17	Rayne .....	43, 90
Parquet (Henry du) 92,	108	Reichenberg (Suzanne) ..	14
114, 115, 117,	165	Réjane .....	14
Pasdeloup .....	15	Réthoré (père) .....	43
Péguy (Charles) .....	219	Rey (M <sup>me</sup> ) .....	183
Péloni .....	181	Richard .....	92
Pennequin (général) 148,	186	Richepin (Jean) .....	262
Pennequin (M <sup>lle</sup> ) .....	187	Richepin (Jacques) .....	31
Péri (capitaine) 100, 113,	181	Rives (Claudia) .....	105
Péri (M <sup>me</sup> ) .....	91, 100	Rivière (Théodore) .....	92
Petit (Georges) .....	213	Rivière (Jacques) .....	219
Peyroux .....	108	Rivoire (André) ....	163, 164
Peyroux .....	169	Roberval .....	42
Pham-van-Trang .....	204	Rocadanachi (maître) ..	226
Phan-chu-Trinh .....	203	Roche .....	225
Phelypeaux (Louis, comte		Rodin (Jules) .....	214
de Pontchartrain) ...	103	Romains (Jules) .....	219
Picanon (Edouard) 46, 97,	133	Romanetti .....	109
	156	Roque (Paul) .....	53
Picanon (M <sup>me</sup> ) .....	47	Rosier (Emile) 90, 91, 92,	108
Pichon .....	18	114, 116, 118, 165, 166,	183
Pierre (capitaine) ..	109, 182	Rossel .....	169
Pigneau de Béhaine (Mgr)		Rostand (Edmond) .....	193
	35, 148	Rotschild (baronne de)...	31
Poincaré (Raymond) 268,	283	Rouché (Jacques) .....	214
Poincignon (Albert) ..	43, 90	Roume (Ernest) .....	313, 330
Polaire .....	14	Roume (M <sup>me</sup> ) .....	318
Polin .....	14	Rouyer .....	170
Pomet (Henri) .....	46	Rouyer (Pierre) .....	91, 117
Pontchartrain (Jérôme de)	103	Roux (Jean) .....	168
Pougy (Liane de) .....	142	Rozier (Jules) .....	126
Poulin .....	165	Sainte-Claire-Deville ...	266
Pourpe (Marc) .....	114, 142	Salis (Rodolphe) .....	15
Pouymayou .....	130	Samarcq .....	176
Pradet (vétérin.) 115, 116,	182	Samuel (voir Louveau)...	111
Pradel (M <sup>me</sup> ) .....	165	Sarcey (Francisque) ....	213
Prince .....	14	Sarraut (Albert) 133, 135,	155
Przyluski .....	109	167, 174, 205, 318,	329
Puech .....	168	Sarraut (M <sup>me</sup> Albert) 135,	167
Ramon .....	52	Saumont (J.-B.) .....	165
		Scalla (Henri) .....	177

Noms	Pages	Noms	Pages
Scarron .....	231	Tisseyre (M <sup>me</sup> ) .....	91
Schlumberger (Jean) 168, 219, 256		Tollard .....	129
Scribe (Eugène) .....	121	Tosel .....	46
Séchez .....	104	Touche .....	15
Segond-Weber .....	14	Tourtay .....	201
Seignelay (Colbert fils, marquis de) .....	103	Tramel .....	91
Sénèque (capitaine) 117, 206		Tree (Berboom) .....	258
Sénèque (M <sup>me</sup> André) 44, 206		Troubetskoï (prince) ..	193
Sergine (Véra) .....	16	Truong-vinh-Ky (Pétras)	36
Serraire .....	77	Vadon (docteur) .....	64
Sestier (Henri) .....	150	Vaillant .....	147
Shakespeare ... 218, 251, 256		Valade .....	117
Signoret (Gabriel) .....	45	Valéry .....	181
Signoret (Félix) .....	183	Valéry (Paul) .....	249
Signoret (Antoine) .. 43, 183		Valette .....	57
Simon (Michel) .....	244	Valette (Philippe) .....	183
Simoni .....	127, 191, 195	Valmonca (de) .....	261
Sorel (Cécile) .....	14	Van den Born .....	113
Spas (Victor) .....	94, 102	Vassal .....	183
Stern (René) .....	224	Vaudoyer (Jean-Louis) ..	233
Stevens .....	108	Vaugeois (Henri) .....	17
Suarès (André) .... 219, 225		Veber (Pierre) .....	90
Susini (de) .....	43	Verdier .....	109
Susini (M <sup>me</sup> de) .....	43	Vérignon .....	183
Tajasque (Albert) .....	182	Vermiack .....	114
Tajasque (G.) .. 109, 114, 183		Verneuil .....	155
Tallier (Armand) 218, 222, 234		Veyret .....	113
Tanqueray .....	109	Vierne (M <sup>me</sup> Henriette) 108, 165	
Tardy (Georges) .. 91, 92, 201		Vieu (Jane) .....	184, 200
Terrasse (Claude) .....	42	Vigny (Alfred de) .....	101
Terry (Helen) .....	258	Vinci (Léonard de) .... 186	
Tersanne .....	25	Vire (René) .....	161
Tesmond .....	117	Virgitti (colonel) .....	112
Tessandier (Aimée) .... 14		Visé .....	231
Tessier (Valentine) .. 216, 236		Vivarès 43, 90, 92, 93, 109, 114	
237, 251, 253, 257, 283		Vogüé (Eugène de) .... 34	
Texier .....	92	Vois (Ernest) .....	48, 116
Thalamas .....	130	Vollenhoven (Jost van) 137, 154	
Thorel (Jean) .....	48	Vuillaume (lieutenant) .. 109	
		Warnet .....	218
		Weber (Lucien) 218, 225, 252	
		Willy .....	19
		Wintrebert .....	113

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE  
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST  
ET LE MONDE INDONESIEN

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Avant-propos .. .. .	9
Année 1908 .. .. .	13
— 1909 .. .. .	33
— 1910 .. .. .	81
— 1911 .. .. .	95
— 1912 .. .. .	125
— 1913 .. .. .	179
— 1914 .. .. .	255
— 1915 .. .. .	275
— 1916 .. .. .	295
Table des noms de personnes cités dans l'ouvrage .. .. .	331

---



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 15 MAI MCMXLI SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT  
A HANOI

Imprimé  
en Indochine  
IDEO-HANOI